

ESSAIS
LITTÉRAIRES

PAR

LORD MACAULAY

TRADUITS PAR

M. GUILLAUME GUIZOT

Traduction autorisée par l'auteur

L'HISTOIRE DE GRÈCE DE MITFORD
LES ORATEURS ATHÉNIENS — LE DANTE
PÉTRARQUE — J. BUNYAN
LES POÈTES COMIQUES DE LA RESTAURATION
DRYDEN — OLIVIER GOLDSMITH
ROBERT SOUTHEY
VIE DE LORD BYRON DE THOMAS MOORE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

ESSAIS LITTÉRAIRES

OEUVRES

DE

LORD MACAULAY

TRADUITES PAR

M. GUILLAUME GUIZOT

Six volumes in-8

ESSAIS HISTORIQUES

ET

BIOGRAPHIQUES

Deux volumes

ESSAIS

POLITIQUES ET PHILOSOPHIQUES

Un volume

ESSAIS

SUR

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

Un volume

ESSAIS LITTÉRAIRES

Un volume

Corbeil, typogr. et stér. de Crété

ESSAIS

LITTÉRAIRES

PAR

LORD MACAULAY

TRADUITS PAR

M. GUILLAUME GUIZOT

Traduction autorisée par l'auteur

L'Histoire de Grèce de Mitford.— Les Orateurs athéniens.
Le Dante. — Pétrarque. — J. Bunyan.
Les Auteurs comiques de la Restauration.
Dryden. — Olivier Goldsmith. — Robert Southey.
Vie de lord Byron de Thomas Moore.





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

ESSAIS LITTÉRAIRES

HISTOIRE DE GRÈCE

— NOVEMBRE 1834 —

Histoire de Grèce, par MITFORD, in-8, Londres, 1834.

Voici un livre qui jouit d'une popularité toujours croissante, mais qui, tout en attirant beaucoup l'attention du public, n'a guère excité celle des critiques. M. Mitford a presque réussi à atteindre un rang élevé parmi les historiens, sans que ceux qui sont chargés de surveiller les ambitieux de son espèce s'en soient aperçus. Il a pris place sous le dais sans qu'un seul sénéchal lui ait demandé ses titres. Ce serait maintenant une entreprise désespérée que de s'opposer aux progrès de sa renommée. Si l'on avait examiné son ouvrage avec une sévère impartialité, lorsqu'il n'avait publié que son premier volume, son ouvrage aurait mérité sa réputation ou ne l'aurait jamais acquise. « C'était alors le moment de frapper, » comme Indra le disait de Kehama. On a laissé passer le moment, et il s'en est suivi que M. Mitford a fait comme Kehama : il a étendu une main victorieuse sur l'Amreeta littéraire, et il semble être sur le point de boire le précieux élixir d'immortalité. Je m'aventure à imiter le courage de l'honnête Glendower. « Lorsqu'il vit l'Amreeta dans la main de Kehama, un instinct qui repoussait toute ten-

tative de contrainte l'entraîna dans cette extrémité : il résolut de saisir la coupe et de défier le Rajah sous les yeux de Seeva : en avant il s'élança pour tenter cette lutte inégale. » En un mot, je voudrais présenter quelques considérations qui peuvent tendre à replacer à son véritable niveau un livre qui a été vanté outre mesure.

Le caractère particulier de cet écrivain, l'origine de tous ses mérites et de tous ses défauts, c'est son goût pour la singularité. Il n'a jamais l'idée de suivre la multitude pour faire bien ou pour faire mal. Une opinion abandonnée, un personnage impopulaire, ont pour lui des charmes irrésistibles. On peut retrouver dans son style le même esprit de contradiction. Il n'aurait jamais su écrire avec élégance, mais au moins aurait-il pu écrire clairement et avec fermeté; il a fallu les soins les plus minutieux pour amener son langage à être ce qu'il est. Les phrases les plus dures, les combinaisons les plus étranges, quelques solécismes, des obscurités fréquentes, et par-dessus tout une bizarrerie toute particulière, aussi impossible à définir qu'à excuser, voilà les traits distinctifs du style de M. Mitford. Ce n'est pas tout : il se pique de savoir mieux l'orthographe que le commun des mortels, et cela non-seulement lorsqu'il s'agit des noms anciens qu'il défigure en dépit du sens commun et de l'usage, mais encore lorsqu'il est question des mots les plus simples de la langue anglaise. C'est en soi un point qui n'a aucune importance d'appeler un étranger par le nom qu'il porte dans sa propre langue ou par celui qui y correspond dans la nôtre; peu importe de dire Lorenzo de' Medici ou Laurence de Médicis, Jean Chauvin ou John Calvin. En pareil cas, l'usage établi est pris pour loi par tous les écrivains, à l'exception de M. Mitford.

S'il était toujours conséquent avec lui-même, on pourrait lui pardonner de ne pas s'entendre avec son prochain; mais il procède d'après un principe unique, celui de différer du reste du monde. Tous les enfants anglais ont entendu parler de Linnæus; en conséquence, M. Mitford l'appelle Linnée. L'Europe tout entière connaît Rousseau sous le nom de Jean-Jacques; c'est pourquoi M. Mitford le gratifie de l'étrange appellation de John-James.

Si M. Mitford avait entrepris l'histoire d'un autre pays que la Grèce, cette propension à la singularité eût rendu son livre inutile et absurde. Les remarques qu'il fait çà et là sur les affaires de l'ancienne Rome et de l'Europe moderne sont remplies d'erreurs. Mais il parle de ces temps sur lesquels presque tous les écrivains se sont trompés, et, par conséquent, en s'écartant systématiquement de la ligne suivie par ses prédécesseurs, il lui arrive souvent d'avoir raison.

Presque tous les historiens modernes ont fait preuve, en écrivant sur la Grèce, de la plus grossière ignorance des phénomènes les plus évidents de la nature humaine. D'après leurs tableaux, les généraux et les hommes d'État de l'antiquité semblent dépourvus de toute individualité : ce sont des personnifications, ce sont des passions, des talents, des opinions, des vertus, des vices; ce ne sont pas des hommes. L'inconséquence est une chose dont ces écrivains n'ont aucune idée. Il est parfaitement incompréhensible pour eux qu'un homme puisse avoir été libéral dans sa jeunesse et avare dans sa vieillesse, cruel pour un ennemi et miséricordieux pour un autre. Si les faits sont incontestables, ils supposent quelque dessein profond et caché, afin d'expliquer ce que nul homme n'a besoin de voir expliquer, pour peu qu'il ait étudié

les mouvements de son propre esprit. C'est une manière d'écrire fort agréable à la multitude, qui a toujours aimé à transformer en dieux et en démons des hommes qui ne valaient pas beaucoup mieux ni beaucoup moins que nous. Mais c'est une manière d'écrire qui paraît méprisable à tous ceux qui ont observé les changements de la nature humaine, à tous ceux qui ont observé l'influence qu'exercent sur notre espèce humaine les temps, les circonstances et les relations, à tous ceux qui ont vu un héros pris d'une attaque de goutte, un démocrate dans l'église, un pédant amoureux ou un philosophe un peu ivre. Cette habitude de peindre tout en blanc ou en noir est impardonnable, même dans l'art dramatique. C'est le grand défaut d'Alfiéri, et tous ceux qui compareront sa *Rosmunda* avec *Lady Macbeth*, dans Shakspeare, verront combien cette pratique fait tort à l'effet de ses compositions. L'une est une méchante femme, l'autre est un démon. Elle n'éprouve point d'autre sentiment que la haine; elle ne sait proférer que des malédictions: on se choque et on se lasse bientôt du spectacle d'une cruauté si désordonnée, qui n'est excitée par aucune provocation, qui change à chaque instant d'objet, et qui n'est constante que dans une soif de sang inextinguible.

En histoire, cette erreur est infiniment plus choquante. A vrai dire, il n'y a point de défaut qui perde plus complétement une narration dans l'esprit d'un lecteur judicieux. Nous savons que la ligne de démarcation entre les méchants et les bons est si faiblement tracée, qu'elle échappe parfois aux observations les plus minutieuses de ceux qui ont les meilleures occasions d'en juger. Les hommes publics surtout sont tellement entourés de tentations et de difficultés, qu'il doit toujours planer quel-

que doute sur leurs dispositions et leurs intentions véritables. Nous connaissons bien les vies de Pym, de Cromwell, de Monk, de Clarendon, de Marlborough, de Burnet, de Walpole; nous connaissons leurs actions, leurs discours, leurs écrits; nous avons une quantité de lettres et d'anecdotes authentiques à leur sujet; et cependant quel serait l'homme sérieux qui s'aventurerait à dire bien positivement lesquels d'entre eux étaient d'honnêtes ou de malhonnêtes gens? Il paraît, au premier abord, plus facile de décider sur les grands caractères de l'antiquité, non parce que nous avons plus de moyens de découvrir la vérité, mais tout simplement parce que nous avons moins de moyens de découvrir l'erreur. Les historiens modernes de la Grèce ont oublié cela. Les héros et les scélérats qu'ils nous peignent sont aussi conséquents dans leurs actions et dans leurs paroles que les vertus cardinales ou les péchés mortels dans une allégorie. Nous serions tout aussi disposés à attendre une bonne action du géant *Tue-le-Bien*, dans Bunyan, qu'une bonne action de Denys le Tyran; et un crime d'Épaminondas nous paraîtrait aussi étrange qu'un faux pas de cette grave et bienséante personne, mademoiselle *Discrétion*, qui ouvrait la porte de la maison *Charmante*.

Cette erreur est en partie la cause et en partie le résultat du grand cas que les érudits modernes ont fait des derniers écrivains de l'antiquité. Les auteurs français et anglais qui ont traité des affaires de la Grèce ont généralement laissé de côté avec mépris les narrations simples et naturelles de Thucydide et de Xénophon pour étudier les tableaux chargés de Plutarque, de Diodore, de Quinte-Curce et d'autres romanciers de la même classe, c'est-à-dire de gens qui décrivaient les opérations

militaires sans avoir jamais tenu une épée, et qui appliquaient à des séditions de petites républiques les théories qu'ils s'étaient faites en observant un empire qui couvrait la moitié du monde. Ils ne savaient rien de la liberté : c'était pour eux un grand mystère, une jouissance surhumaine ; et ils déclamaient sur la liberté et le patriotisme par la même raison qui conduit les moines à parler de l'amour et des femmes plus ardemment que les autres hommes. Un homme sage estime la liberté politique parce qu'elle protége les personnes et les propriétés des citoyens, parce qu'elle tend à prévenir les extravagances des gouvernants et la corruption des juges, parce qu'elle donne naissance aux sciences utiles et aux arts agréables, parce qu'elle excite l'industrie et augmente le bien-être de toutes les classes de la société. Mais ces théoriciens s'imaginaient que la liberté renferme quelque bienfait éternel et intrinsèque, indépendant des bons résultats qu'elle amène ordinairement. Ils la considéraient non comme un moyen, mais comme un but, et comme un but qu'il fallait atteindre à tout prix. Leurs héros favoris sont ceux qui ont sacrifié, au vain nom de liberté, la prospérité, la sécurité, la justice qui donnent à la liberté sa valeur.

Ces écrivains ont un autre trait distinctif que leurs adorateurs modernes ont soigneusement imité : ils aiment passionnément les belles histoires ; ils ne permettent jamais aux faits, aux dates, aux caractères les mieux établis d'entrer en lutte avec une parole éclatante ou un exploit romanesque. Les premiers historiens nous ont laissé des descriptions simples et naturelles des grands événements dont ils avaient été témoins et des grands hommes qu'ils avaient connus. Mais quand

nous lisons les récits de Plutarque et de Rollin sur la même époque, nous avons toutes les peines du monde à reconnaître nos anciens amis, et nous sommes absolument confondus de l'effet mélodramatique de la narration et de la sublime fatuité des caractères.

Telles sont les principales erreurs qu'ont commises les prédécesseurs de M. Mitford, et il en est presque complétement exempt. Ses défauts à lui sont d'une nature complétement différente, et l'on peut espérer que ceux qui étudient l'histoire seront sauvés maintenant comme Dorax dans la pièce de Dryden, en avalant deux poisons contraires qui se servent réciproquement d'antidote.

La première et la plus importante différence qui existe entre M. Mitford et ceux qui l'ont précédé se trouve dans ses narrations. Ici, l'avantage est en général de son côté. Il a pour principe de suivre les historiens contemporains, de jeter un regard de doute sur toutes les assertions qu'ils ne confirment pas en quelque manière, et de rejeter absolument toutes celles qu'ils contredisent. Lorsqu'il reste sous la direction de quelque écrivain auquel il peut se fier, il marche à merveille. Mais lorsqu'il perd son bon guide, il tombe au niveau et quelquefois au-dessous des auteurs qu'il méprise si fort; il est aussi absurde qu'eux et infiniment plus pesant. C'est un véritable amusement de voir comment va son récit quand il n'a pas de meilleure autorité que le pauvre Diodore. Il est obligé de raconter quelque chose, et cependant il ne croit à rien. Il accompagne chaque fait d'une longue série d'objections. Son compte rendu de l'administration de Denys ne mérite en aucune façon le titre d'histoire. On devrait l'intituler : « Doutes historiques au

sujet de certains événements qui passent pour s'être passés en Sicile. »

Ce scepticisme, pourtant, comme celui de certains grands avocats presque aussi sceptiques que lui, s'évanouit dès que ses passions politiques interviennent. Il est fervent admirateur de la tyrannie et de l'oligarchie, et ne tient jamais pour faible un témoignage qu'il peut invoquer en faveur de ces formes de gouvernement. Il éprouve pour la démocratie une parfaite haine, qui n'apparaît dans le premier volume de son Histoire que dans quelques épisodes et dans les réflexions, mais qui dénature complétement sa narration même dans les parties où il ressent moins de respect pour ses guides et où il peut s'aventurer à marcher à sa fantaisie. Je suis convaincu qu'en adoptant ces opinions, M. Mitford a été inspiré par le même goût de singularité qui l'a porté à écrire *island* (île) sans *s* et à mettre un tréma sur la dernière lettre d'*idea* (idée). Mais les historiens qui l'avaient précédé tombaient dans l'autre excès d'une manière tellement inouïe, que les plus mauvaises parties du livre de M. Mitford peuvent être utiles comme correctif. Cet ouvrage, délayé dans une quantité suffisante de Rollin et de Barthélemy, peut être un remède fort utile pour un jeune homme qui parle beaucoup de sa patrie, du meurtre des tyrans et de la gloire d'Épaminondas.

De part et d'autre, l'erreur a pris naissance dans l'ignorance ou dans l'oubli des principes fondamentaux de la science politique. Les écrivains d'un parti se figurent que le gouvernement populaire est toujours une bénédiction; M. Mitford ne perd pas une occasion de nous assurer que c'est toujours une malédiction. Le fait est qu'un bon gouvernement, comme un bon vêtement,

est celui qui va bien au corps auquel il est destiné. L'homme qui, d'après des principes abstraits, décide qu'une constitution est bonne sans bien connaître le peuple qu'elle doit régir, prononce un jugement aussi absurde que le tailleur qui prendrait mesure à l'Apollon du Belvédère pour les habits de toutes ses pratiques. Les démagogues qui auraient voulu voir la république s'établir en Portugal, et les sages critiques qui reprochent aux Virginiens de n'avoir pas institué chez eux la pairie, semblent également ridicules à tous les esprits libres et sensés.

Le meilleur gouvernement est celui qui veut rendre le peuple heureux, et qui sait comment s'y prendre pour le rendre heureux. Ni le vouloir seul ni le savoir seul ne suffisent, et il est rare de les trouver réunis. La démocratie pure est la seule forme politique qui satisfasse à la première condition de ce grand problème. Pour que les gouvernants soient uniquement préoccupés des intérêts des sujets, il faut que l'intérêt des sujets et celui des gouvernants soit le même. Cela ne peut être le cas que fort rarement lorsque la puissance réside entre les mains d'un seul ou d'un petit nombre. La partie privilégiée de la société tirera sans doute quelques avantages de la prospérité générale de l'État, mais l'oppression et la vexation lui en procureront davantage. Le roi voudra, pour sa gloire, une guerre inutile, ou un Parc-aux-cerfs pour son plaisir. Les grands seigneurs demanderont des monopoles ou des lettres de cachet. A mesure que le nombre des gouvernants s'accroît, le mal diminue; il y a moins de gens que le pouvoir mette à contribution, il y en a plus qui profitent du pouvoir, et le dividende à obtenir sur les dépouilles du public devient de moins en moins

tentant. Mais les intérêts des sujets et ceux des gouvernants ne coïncident tout à fait que lorsque les sujets deviennent eux-mêmes les maîtres, c'est-à-dire lorsque le gouvernement devient immédiatement ou indirectement démocratique.

Mais cela ne suffit pas. « Avoir la volonté sans le pouvoir, » disait le profond Casimir à milord Beefington, « c'est ressembler à des enfants qui jouent aux soldats. » Le peuple désirera toujours servir ses propres intérêts, mais on peut se demander si, dans aucune société, il a jamais été assez avancé pour les comprendre. Même dans notre île, où la multitude est depuis longtemps plus éclairée que dans tout le reste de l'Europe, le patriotisme du petit nombre a presque toujours défendu les droits du grand nombre contre le grand nombre lui-même. Le libre échange, l'un des plus grands bienfaits qu'un gouvernement puisse conférer à un peuple, est impopulaire presque partout. On peut se demander si un parlement élu par le suffrage universel serait favorable à une politique libérale en ce qui touche à nos relations commerciales. Les républicains de l'autre côté de l'Atlantique ont récemment adopté des règlements dont les conséquences nous montreront, avant qu'il soit longtemps, « comment les nations tombent sous le poids de leurs projets favoris quand la vengeance prête l'oreille aux clameurs des insensés. » Le peuple doit être gouverné pour son bien, et afin d'être gouverné pour son bien, il ne doit pas être gouverné par sa propre ignorance. Il y a des pays où il serait aussi absurde d'établir le gouvernement populaire que d'abolir toute contrainte dans une école, ou de détacher toutes les camisoles de force dans une maison de fous.

On peut conclure de là que le meilleur état de la société est celui où le pouvoir suprême réside entre les mains du corps populaire tout entier, à condition que le peuple soit intelligent et instruit. C'est un état de choses imaginaire, et peut-être impossible à atteindre. Cependant, on peut en quelque mesure s'en rapprocher; et celui-là seul mérite le nom d'un grand homme d'État, qui a pour principe d'étendre le pouvoir du peuple en proportion de ses connaissances, et de lui donner toutes les facilités possibles pour acquérir un degré de connaissances qui permette de lui confier le pouvoir absolu. En attendant, il est dangereux de louer ou de condamner des constitutions en théorie, puisque, depuis le despotisme de Saint-Pétersbourg jusqu'à la démocratie de Washington, il n'y a peut-être aucune forme de gouvernement qui ne puisse, dans certaines hypothèses, être la meilleure possible.

Cependant, s'il y a une forme de gouvernement qui, dans tous les temps et chez toutes les nations, ait toujours été et doive toujours être pernicieuse, c'est assurément celle que M. Mitford a prise sous sa protection particulière, d'après son principe ordinaire d'être plus sage que tout le reste des hommes; je veux dire l'oligarchie pure. Cette prédilection se rattache étroitement, et est même indissolublement liée à une autre passion excentrique, à une partialité prononcée pour Lacédémone et à une aversion marquée pour Athènes. Le livre de M. Mitford a réussi, à ce qu'il me semble, à rendre cette manière de voir assez populaire, en sorte que je vais l'examiner avec quelques détails.

Les ombres du caractère athénien frappent les yeux plus vite que celles du caractère lacédémonien, non

qu'elles soient plus sombres, mais parce qu'elles se détachent sur un fond plus éclatant. La loi de l'ostracisme en est un exemple. On ne peut rien concevoir de plus odieux que cette pratique de punir un citoyen tout simplement et tout ouvertement à cause de sa supériorité, et nulle partie des institutions d'Athènes n'a excité de plus fréquentes ou plus justes censures. Lacédémone est pure de cette loi. Et pourquoi? Lacédémone n'en avait pas besoin. L'oligarchie est en soi un ostracisme, un ostracisme non pas temporaire, mais permanent, non pas douteux, mais certain. Les lois de Sparte empêchaient le développement du mérite au lieu de l'attaquer dans sa maturité. Elles ne coupaient pas la plante dans toute sa beauté et toute sa force; elles frappaient le sol d'une éternelle stérilité. En dépit de la loi de l'ostracisme, Athènes produisit en cent cinquante ans les plus grands hommes publics qui aient jamais existé. A qui Sparte eût-elle pu appliquer l'ostracisme? Elle a produit tout au plus quatre hommes éminents : Brasidas, Gylippe, Lysandre et Agésilas, et aucun des quatre ne put s'illustrer à Sparte même; ce ne fut qu'en échappant à ce pays où l'influence de l'aristocratie desséchait tout ce qu'il y avait de bon et d'élevé, ce ne fut qu'en cessant d'être Lacédémoniens qu'ils devinrent de grands hommes. Brasidas, dans les villes de Thrace, fut dans toute l'étendue du terme un chef démocratique, le ministre et le général favori du peuple. On peut en dire autant de Gylippe à Syracuse. Lysandre dans l'Hellespont et Agésilas en Asie échappèrent quelque temps aux contraintes odieuses qu'imposait la constitution de Lycurgue. Tous deux acquirent leur renommée à l'étranger, et tous deux revinrent chez eux pour être surveillés et comprimés. Ce

fait n'est pas particulier à Sparte. Partout où l'oligarchie a existé, elle a toujours étouffé le développement du génie. Il en fut ainsi à Rome jusqu'au siècle qui précéda l'ère chrétienne : nous lisons l'histoire d'une foule de consuls et de dictateurs qui remportaient des victoires et méritaient les honneurs du triomphe; mais nous cherchons en vain parmi eux un esprit du premier ordre, un Périclès, un Démosthène, un Annibal. Les Gracques formèrent un parti démocratique puissant, Marius le releva, les fondements de la vieille aristocratie furent ébranlés, et deux générations fécondes en hommes véritablement grands apparurent alors.

Venise est un exemple plus frappant encore; elle n'a point d'autre histoire que celle de l'État; l'aristocratie avait détruit tout germe de génie et de vertu. La domination de Venise ressemblait à la ville même; elle était magnifique et grandiose, mais elle reposait sur un lit de vase et de mauvaises herbes. Que Dieu garde l'humanité de jamais revoir un État puissant et civilisé qui puisse traverser treize cents années remplies d'événements, sans léguer au monde la mémoire d'un grand nom ou d'une action généreuse!

Beaucoup d'écrivains, au nombre desquels se trouve M. Mitford, ont admiré la stabilité des institutions de Sparte; le fait est qu'il n'y a pas là grand'chose à admirer, et encore moins à approuver. L'oligarchie est le plus faible et le plus durable des gouvernements; il est durable parce qu'il est faible. Il possède une certaine longévité de valétudinaire. Il vit dans la balance de Santorius, il ne prend point d'exercice, il ne s'expose à aucun accident, il est pris d'une terreur d'hypocondre à toute sensation nouvelle, il tremble au moindre souffle, il se

fait tirer du sang à la moindre inflammation, et parvient ainsi, sans jamais jouir d'un seul jour de plaisir ou de santé, à traîner son existence jusqu'à une vieillesse débile et radoteuse.

Les Spartiates achetèrent pour leur gouvernement une existence prolongée, au prix de tout bonheur à l'intérieur et de toute dignité au dehors. Ils se courbèrent devant les puissants, ils foulèrent aux pieds les faibles; ils massacrèrent leurs ilotes, ils trahirent leurs alliés; ils s'arrangèrent pour arriver le lendemain de la bataille de Marathon, ils cherchèrent à éviter la bataille de Salamine; afin d'avoir le temps d'achever leurs propres fortifications dans l'isthme, ils souffrirent que les Athéniens, auxquels ils devaient la vie et la liberté, fussent chassés de leur patrie par les Perses; leurs défenseurs avaient été réduits à une extrême détresse par leurs efforts dans la cause commune : les Spartiates cherchèrent à en profiter pour les réduire en esclavage; ceux qui avaient abandonné leurs murailles pour les défendre, ils voulurent les empêcher de relever ces murailles pour se défendre eux-mêmes; ils commencèrent la guerre du Péloponèse au mépris de leurs engagements avec Athènes; ils la cessèrent en violant leurs engagements avec leurs alliés; ils livrèrent au glaive des villes entières qui s'étaient mises sous leur protection; ils sacrifièrent, pour leur avantage égoïste, les intérêts, la liberté et la vie de ceux qui les avaient le plus fidèlement servis; ils acceptèrent, avec la même complaisance et la même infamie, les coups des Eléates et les subsides des Perses; ils ne montrèrent jamais ni ressentiment, ni reconnaissance; ils ne s'abstinrent d'aucune injure et ne se vengèrent d'aucune. Pardessus tout, ils regardèrent comme leur ennemi mortel

tout citoyen qui les avait bien servis. Voilà quelles sont les habiletés qui prolongent l'existence des gouvernements.

Les institutions domestiques de Lacédémone n'étaient pas moins odieuses ni moins méprisables que sa politique extérieure. Le caractère de ses lois, c'était une intervention constante dans tous les détails du système de la vie humaine, une lutte constante contre la nature et contre la raison. Il est tout au plus bon d'attaquer des préjugés enracinés depuis longtemps dans l'esprit d'un peuple; il est insensé de prétendre à extirper les passions et les instincts naturels; on peut arriver quelquefois à en réprimer les manifestations extérieures, mais le sentiment reste le même, et, détourné de ses objets naturels, il désorganise et dévore l'esprit et le corps de sa victime. C'est ce qui se voit dans les couvents, c'est ce qui se voit dans les sectes ascétiques, c'est ce qui s'est vu chez les Lacédémoniens. De là venait cette folie, ou cette violence allant presque jusqu'à la folie, qui éclatait souvent, en dépit de toutes les contraintes extérieures, chez les citoyens les plus distingués de Sparte. Cléomène termina une carrière d'une cruauté furieuse en se mettant lui-même en pièces. Pausanias paraît avoir été tout à fait fou; il forma un projet insensé et vicieux, il le trahit par l'ostentation de ses manières et par l'imprudence de ses mesures, et il s'aliéna par son insolence tous ceux qui auraient pu le servir ou le protéger. Xénophon, grand admirateur de Lacédémone, nous fournit les preuves les plus convaincantes à cet effet. Il est impossible de ne pas remarquer la fureur brutale et sotte qui caractérise presque tous les Spartiates à qui il eut affaire. La cruauté de Cléarque fut sur le point de lui coûter la vie. Chirisophus priva son armée d'un guide fidèle par une sévé-

rité déraisonnable et féroce. Mais il est inutile de multiplier les exemples. Lycurgue, le législateur favori de M. Mitford, avait basé tout son système sur un principe erroné. Il n'avait jamais réfléchi que les gouvernements sont faits pour les hommes, non les hommes pour les gouvernements. Au lieu d'adapter sa constitution à son peuple, il déforma les esprits de son peuple pour les adapter à sa constitution, idée bien digne de l'académie des faiseurs de projets de Laputa. Ceci fait, à l'avis de M. Mitford, son plus grand titre à l'admiration. Écoutez-le : « Ce qui, aux yeux des modernes, place cet homme extraordinaire de la manière la plus frappante au-dessus de tous les autres législateurs, c'est que, dans une foule de circonstances qui semblent hors de la portée des lois, il a exercé son empire et formé à son gré les habitudes et les volontés de son peuple. » Je suppose que ce monsieur a eu l'avantage de recevoir son éducation sous la férule du docteur Pangloss, car sa métaphysique est exactement celle du château de Thunder-ten-tronckh : « Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement faites pour être chaussées, et nous avons des chausses. Les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année. »

A Athènes, les lois ne venaient pas toujours contrarier les goûts du peuple. L'État n'était pas une marâtre universelle, occupée à enlever les enfants à leurs parents. On n'en faisait pas des voleurs en les affamant, ou des batailleurs en les torturant. Il n'y avait point de table toujours dressée à laquelle on fût obligé de dîner, ni de lois établies pour régler la conversation. Un Athénien avait le droit de manger tout ce qu'il avait le moyen d'a-

cheter, et pouvait parler tant qu'il trouvait des gens pour l'écouter. Le gouvernement ne disait pas aux gens quelles opinions ils devaient avoir et quelles chansons ils devaient chanter. La liberté amena l'excellence. C'est ainsi que la philosophie prit naissance, c'est ainsi que furent produits tous ces modèles de poésie, d'éloquence, ces chefs-d'œuvre de tous les arts qui arrivent presque jusqu'à la perfection idéale. Rien ne mène plus facilement au bonheur que le libre exercice de l'esprit dans des occupations qui lui conviennent. Assurément on jouissait davantage de ce bonheur-là à Athènes qu'à Sparte. Les ennemis mêmes des Athéniens reconnaissent qu'ils se distinguaient dans la vie privée par des manières aimables et courtoises. Leur légèreté valait mieux, du moins, que l'humeur morose des Spartiates, et leur impertinence mieux que l'insolence des Spartiates. Même en fait de courage, on peut se demander s'ils étaient inférieurs aux Lacédémoniens. Le grand historien athénien nous a transmis une observation remarquable du grand ministre athénien. Périclès soutenait que ses concitoyens, sans se soumettre aux rigueurs d'une éducation lacédémonienne, égalaient les Spartiates dans tous leurs faits d'armes, et que, par conséquent, on pouvait regarder comme un bénéfice net tous les plaisirs et les amusements dont ils jouissaient. L'infanterie d'Athènes ne valait certainement pas celle de Lacédémone; mais cette infériorité paraît avoir été seulement causée par le défaut de pratique; l'attention des Athéniens s'était détournée de la discipline de la phalange pour se porter sur celle de la trirème ; et par la même raison, les Lacédémoniens, en dépit de leur valeur tant vantée, étaient timides et désordonnés dans les actions navales.

Mais on nous dit que des crimes énormes furent commis par le gouvernement athénien et par les démocraties qu'il protégeait. Il est vrai que les Athéniens appliquèrent trop souvent les lois de la guerre selon toute leur rigueur, dans un temps où ces lois n'avaient pas encore été modifiées par les causes qui ont agi dans les temps modernes. Cette accusation, à vrai dire, est commune à Athènes, à Lacédémone, à tous les États de la Grèce, à tous les États placés dans les mêmes circonstances. Lorsque les sociétés sont très-nombreuses, les maux les plus cruels de la guerre ne se font sentir qu'à peu de gens. Le laboureur chante, le rouet tourne, le jour des noces est fixé, que la dernière bataille ait été gagnée ou perdue. Dans les petits États, il ne peut en être ainsi; chacun éprouve dans sa personne et dans sa propriété les effets de la guerre; chacun est soldat et défend ses intérêts les plus chers; chacun voit ses propres arbres coupés, son propre blé incendié, sa propre maison pillée, ses propres parents massacrés. Comment pourrait-il éprouver pour les ennemis de son pays les mêmes sentiments que si le seul effet de leurs attaques avait été peut-être de lui faire payer un peu plus d'impôts? En pareil cas, les hommes ne peuvent pas être généreux; leur enjeu est trop gros. C'est lorsqu'on joue pour l'honneur, si je puis m'exprimer ainsi, c'est lorsque la guerre n'est autre chose qu'une partie d'échecs, c'est lorsqu'on se dispute pour une colonie éloignée, pour une ville-frontière, pour un hommage à rendre à un drapeau, pour un salut ou un titre, c'est alors qu'on peut faire de beaux discours et rendre des services à ses ennemis. Le prince Noir servait à table ses prisonniers, Villars échangeait des réparties avec le prince Eugène, George II, au-

milieu de la guerre, faisait faire ses compliments à Louis XV sur l'insuccès de la tentative de Damiens, et tout cela est fort beau, fort généreux et fort agréable à l'auteur du Traité sur *les Bases solides de l'Honneur*, et à tous les gens sages qui pensent comme lui que Dieu a fait le monde exclusivement à l'usage des gens bien élevés; mais tout cela vient en général d'une sécheresse parfaite. Il ne faudrait jamais entreprendre la guerre que dans des circonstances qui rendraient impossible tout échange de courtoisie entre les combattants. Il est fort mauvais que les hommes se détestent; mais il est beaucoup plus mauvais encore qu'ils prennent l'habitude de se couper la gorge sans se détester. On ne fait la guerre avec douceur que lorsqu'on la fait légèrement; quand les hommes sont obligés de se battre pour se défendre, ils sont naturellement entraînés à la haine et à la vengeance; cela peut être mal, mais c'est la nature humaine, c'est l'argile comme elle est sortie de la main du potier.

Il est vrai que les séditions prenaient, dans les pays dépendants d'Athènes, un caractère de férocité qui dépasse ce que l'on a vu même en France, sous le règne de la terreur, pendant ces saturnales maudites d'un esclavage maudit. Il est vrai qu'à Athènes même, où l'on ne connaissait guère de semblables convulsions, la condition des classes supérieures n'était pas agréable; on les obligeait à payer de grosses sommes pour le service ou l'amusement du public, et elles étaient souvent tourmentées par d'insupportables espions. En face de pareils faits, le scepticisme de M. Mitford s'évanouit. Il abandonne à l'instant les «si», les «mais», les «on dit», les «si nous pouvons croire,» dont il se sert pour mitiger toutes les accusations contre un tyran ou une aristocra-

tie. Alors, plus l'histoire est tragique, plus il y croit fermement, et il ne manque jamais de déclamer avec une cordiale amertume contre la démocratie, comme la mère de tous les crimes.

Je crois bien que les Athéniens avaient plus de liberté qu'ils n'en pouvaient porter. Cependant je me permets d'affirmer que, tandis que la splendeur, l'intelligence et l'énergie de ce grand peuple lui appartiennent en propre, les crimes dont on les accuse provenaient de causes qui leur étaient communes avec tous les autres États alors existants. La violence des factions, à cette époque, naissait d'une cause qui a toujours engendré toute sorte de maux politiques et moraux, l'esclavage domestique. L'effet de l'esclavage est de détruire complétement les liens qui existent naturellement entre les classes élevées et les classes inférieures d'une société libre. Les riches dépensent leur argent à acheter et à entretenir des esclaves. Il n'y a donc pas de marché pour le travail du pauvre. La fable de Menenius cesse d'être applicable; l'estomac ne fournit plus de nourriture aux membres, l'atrophie s'empare du corps social. En conséquence, les deux partis se livrent à des excès inconnus dans les pays où ils ont habituellement besoin l'un de l'autre. A Rome, l'oligarchie était trop puissante pour qu'elle pût être renversée par la force; ni les tribuns ni les assemblées populaires, quoique tout-puissants en principe, ne pouvaient soutenir avec avantage la lutte contre des hommes qui possédaient le territoire entier de l'État. De là venait la nécessité de ces mesures qui tendaient à bouleverser le cadre entier de la société, et à enlever tout motif d'activité : l'abolition des dettes et les lois agraires, propositions condamnées sans réflexion

par des gens qui ne considéraient pas les circonstances qui leur avaient donné naissance. C'étaient les remèdes désespérés d'un mal désespéré. En Grèce, l'oligarchie n'était pas en général aussi profondément enracinée qu'à Rome. Aussi, la multitude y redressa souvent par la force ces abus qui devaient être attaqués à Rome avec toutes les formes de la constitution. La multitude chassait ou massacrait les riches et se partageait leurs biens. Si l'union mieux entendue ou le talent militaire des riches leur assurait la victoire, les riches avaient recours à des mesures également violentes, désarmaient tous ceux à qui ils ne pouvaient se fier, faisaient souvent mourir une foule de gens ou expulsaient toute la classe inférieure de la ville pour y rester seuls avec leurs esclaves.

Athènes et Lacédémone seules étaient à peu près exemptes de ces calamités. A Athènes, les bourses des riches étaient régulièrement mises à contribution pour soutenir les pauvres, et, si l'on y regarde bien, c'était un avantage pour ceux qui donnaient comme pour ceux qui recevaient, puisque c'était le seul moyen de sauver les maisons du pillage et les personnes de la violence. Il est singulier que M. Mitford réprouve sans cesse une politique qui était la meilleure à suivre dans un pareil état de choses, et qui évitait seule à Athènes les scènes épouvantables qui se passaient à Corcyre.

Lacédémone, qui entretenait un système d'esclavage plus odieux que tous ceux qui ont jamais existé, évitait le même danger en annulant presque complétement la propriété privée. Lycurgue débuta par une loi agraire; il abolit toutes les professions, à l'exception de celle des armes; il fit de la société tout entière une armée permanente, dont chaque soldat avait un droit commun aux

services d'une multitude de misérables serfs; il assura l'État contre la sédition aux dépens des ilotes. De toutes les parties de son système, c'est celle qui fait le plus d'honneur à son esprit et le plus de honte à son cœur.

M. Mitford a négligé ces considérations et bien d'autres également importantes; mais il doit répondre à une accusation plus grave encore. Non-seulement il a tiré des conséquences illogiques, mais il a avancé des faits erronés. Il ne rapporte jamais sans les discuter et les atténuer les accusations des premiers et des meilleurs historiens contre ses tyrans favoris, Pisistrate, Hippias et Gélon; mais il copie sans la moindre hésitation les plus grossières injures des auteurs les moins dignes de foi contre toutes les démocraties et tous les démagogues. On ne peut avancer un pareil reproche sans le soutenir par des preuves. Je choisirai donc l'un des nombreux passages qui peuvent prouver que M. Mitford est coupable d'avoir défiguré volontairement les faits, ou d'une négligence presque aussi blâmable. M. Mitford parle de l'un des plus grands hommes qui aient jamais existé, de Démosthène, et il le compare à son rival Eschine. Laissons-le parler lui-même.

« Dans sa première jeunesse, Démosthène s'acquit un surnom injurieux par ses manières et sa toilette efféminées. » M. Mitford ne sait-il pas que Démosthène a nié cette accusation et qu'il a expliqué ce surnom d'une manière toute différente (1)? Et s'il le sait, n'aurait-il pas dû le dire? Il continue : « A sa majorité, c'est-à-dire, d'après la loi athénienne, à vingt-cinq ans, il mérita un autre sur-

(1) Voyez le discours d'Eschine contre Timarque.

nom injurieux par le procès qu'il intenta à ses tuteurs et qu'on regarda comme une tentative peu honorable pour leur extorquer de l'argent. » En premier lieu, Démosthène n'avait pas vingt-cinq ans. M. Mitford aurait pu apprendre dans un livre aussi répandu que l'Archéologie de l'archevêque Potter, que les citoyens athéniens étaient libres à vingt ans du contrôle de leurs tuteurs, et commençaient alors à diriger leurs propres affaires. Le discours de Démosthène contre ses tuteurs prouve péremptoirement qu'il n'avait pas vingt ans. Dans son discours contre Midias, il dit qu'il était un enfant lorsqu'il entama ce procès. Sa jeunesse aurait donc pu excuser la démarche, lors même qu'on l'eût considérée, ainsi que le dit M. Mitford, comme une tentative peu honorable pour extorquer de l'argent. Mais qui l'a considérée ainsi? Non pas les juges, qui condamnèrent les tuteurs. Les cours de justice d'Athènes n'étaient pas les plus intègres que le monde ait vues, mais leurs décisions avaient bien au moins autant de chances d'être justes que les injures d'un ennemi mortel. M. Mitford en appelle à Eschine et à Plutarque pour confirmer son récit. Eschine ne lui donne en aucune façon raison, et Plutarque le contredit nettement. « Peu de temps après, dit M. Mitford, il accepta les coups qu'il reçut publiquement au théâtre, d'un jeune seigneur fort pétulant, nommé Midias. » Il y a là deux lourdes méprises : en premier lieu, cet incident se passa beaucoup plus tard, huit ans au moins après, probablement beaucoup plus; en second lieu, le pétulant jeune homme dont parle M. Mitford avait cinquante ans (1). Véritablement M. Mitford devrait

(1) Quiconque voudra lire le discours de Démosthène contre Midias

moins reprocher à ses prédécesseurs leur négligence et mieux se corriger de la sienne. Après cette monstrueuse inexactitude sur un point de fait, on peut juger du degré de confiance qu'on doit accorder aux vagues accusations d'un pareil auteur. « La lâcheté de Démosthène sur le champ de bataille devint bientôt après de notoriété publique. » Démosthène appartenait à la vie civile, la guerre n'était pas son affaire. Dans son temps, la ligne de démarcation entre les fonctions militaires et politiques commençait à être fortement marquée; cependant le souvenir de l'époque où tout citoyen était soldat était encore récent. Dans un pareil état de société, un certain dégré de mépris s'attache toujours aux hommes de mœurs sédentaires; mais il est impossible qu'un chef de la démocratie athénienne fût « dépourvu à un degré remarquable de courage personnel, » comme M. Mitford le dit de Démosthène quelques lignes plus haut. Quel est le guerrier mercenaire de ce temps-là qui eût exposé sa vie à des périls plus graves ou plus constants? Y avait-il à la bataille de Chéronée un seul soldat qui eût plus de raisons de trembler pour sa sûreté que l'orateur qui, en cas de défaite, ne pouvait guère espérer aucun pardon ni du peuple qu'il aurait égaré, ni du prince contre lequel il avait lutté? Les fluctuations ordinaires du sentiment populaire n'eussent-elles pas suffi à empêcher un lâche de se mêler aux luttes politiques? Isocrate, que M. Mitford élève aux nues parce qu'il consacra toujours les fleurs de sa rhétorique d'écolier à

trouvera la confirmation des faits que j'avance, et aura en outre le plaisir de faire connaissance avec une des plus belles compositions littéraires qui soient au monde.

orner l'oligarchie et la tyrannie, évitait les réunions politiques et judiciaires d'Athènes par pure timidité, et sa haine pour la démocratie venait, à ce qu'il semble, de ce qu'il n'osait pas regarder en face une assemblée populaire. Démosthène était un homme d'une constitution délicate ; il avait les nerfs faibles, mais l'âme élevée ; l'énergie et l'ardeur de ses sentiments le soutinrent dans la vie et dans la mort.

Voilà la part de Démosthène ; maintenant passons à l'orateur de l'aristocratie. Je ne veux pas maltraiter Eschine. Ce pouvait être un honnête homme ; c'était assurément un grand homme, et j'éprouve pour les grands hommes de tous les partis un respect dont M. Mitford ne semble avoir aucune idée. Mais lorsque M. Mitford en vient à dire que le caractère privé d'Eschine était sans tache, se rappelle-t-il ce qu'Eschine lui-même a avoué dans son discours contre Timarque? Je suis tout aussi disposé que M. Mitford à faire des concessions à des hommes qui vivaient sous un système de lois et de morale différent du nôtre ; ce que je demande, c'est l'impartialité. Si l'on attaque Démosthène pour quelques inconvenances de jeunesse qui ne sont prouvées que par le témoignage d'un adversaire, que dira-t-on des vices d'un âge plus avancé que cet adversaire a lui-même reconnus? « Démosthène ne paraît avoir jamais eu rien à insinuer contre le caractère privé d'Eschine, » dit M. Mitford. M. Mitford a-t-il jamais lu le discours de Démosthène sur l'ambassade? Ou pourrait-il avoir oublié, lui seul entre tous ceux qui l'ont lue, cette histoire que Démosthène raconte avec une énergie si terrible au sujet de la brutalité de son rival pendant l'ivresse? Vraie ou fausse, il y a là plus qu'une insinuation, et rien ne

peut excuser la négligence ou la partialité de l'historien qui l'a passée sous silence. Mais Eschine a nié cette histoire. Démosthène n'a-t-il pas nié également l'histoire relative à son surnom enfantin, que M. Mitford a néanmoins redite sans la moindre hésitation? Mais les juges ou quelques-uns d'entre eux prouvèrent par leurs clameurs qu'ils se défiaient du récit de Démosthène sur Eschine. Et les juges qui décidèrent l'affaire entre Démosthène et ses tuteurs ne prouvèrent-ils pas d'une manière bien plus évidente qu'ils approuvaient le demandeur? Seulement, Démosthène était un démagogue, il faut donc le calomnier. Eschine était un aristocrate, il faut faire son panégyrique. Avons-nous là une histoire ou un pamphlet de parti?

Tous ces passages, choisis dans une seule page du livre de M. Mitford, peuvent donner aux lecteurs qui ne sont pas à même de comparer ses assertions avec les autorités originales, une idée de son extrême partialité et de sa négligence. A vrai dire, toutes les fois que l'historien fait mention de Démosthène, il viole toutes les règles de la justice et même de la décence; il ne pèse plus ses autorités, il n'admet aucune mesure; il oublie les faits les mieux prouvés de l'histoire du temps et les principes les plus généralement reconnus de la nature humaine. L'opposition du grand orateur contre la politique de Philippe n'est, selon lui, ni plus ni moins qu'une scélératesse préméditée. Je suis à peu près de l'avis de M. Mitford au sujet du caractère et des vues de ce grand prince. Mais faut-il, pour cela, déclarer que Démosthène était sans principes et sans sincérité? Assurément non. Ne voyons-nous pas tous les jours des hommes du plus grand talent et des intentions les plus pures

égarés par les préjugés de leur pays ou de leur parti? Les hommes les plus respectables de l'Angleterre avaient coutume, il n'y a guère plus de quarante ans, de lancer les injures les plus amères contre Washington et contre Franklin. Il est certainement fort regrettable que les hommes puissent se tromper à ce point dans leur jugement des caractères. Mais pour peu qu'on connaisse la nature humaine, on n'attribuera pas de pareilles erreurs à la dépravation.

M. Mitford n'est pas plus conséquent avec lui-même qu'avec la raison. Quoiqu'il soit l'avocat de toutes les oligarchies, il est en même temps l'admirateur zélé de tous les rois et de tous les citoyens qui se sont élevés à ce genre de souveraineté que les Grecs appelaient la tyrannie. Si la monarchie est en elle-même un bienfait, comme le prétend M. Mitford, la démocratie doit être une meilleure forme de gouvernement que l'aristocratie, qui est toujours opposée à la suprématie et même à l'éminence des individus, tandis qu'il n'y a souvent qu'un pas entre le démagogue et le souverain.

Si cet article ne s'était pas déjà si fort étendu, je présenterais encore quelques observations sur certaines particularités de cet écrivain, sur sa tendance générale à préférer les barbares aux Grecs, sur sa prédilection pour les Perses, les Carthaginois, les Thraces, en un mot pour toutes les nations, à l'exception de la nation éclairée et illustre dont il raconte l'histoire. Mais je me bornerai à une seule observation.

M. Mitford a fait remarquer, avec beaucoup de vérité et d'animation, que « toute histoire parfaitement racontée, et surtout l'histoire de Grèce parfaitement racontée, serait pour toutes les nations une école de politique. » Il ne

lui est pas venu dans l'esprit qu'une histoire de Grèce parfaitement racontée devait rendre un compte détaillé de l'origine et des progrès de la poésie, de la philosophie et des arts. Son ouvrage est extrêmement défectueux sur ce point. A vrai dire, bien que cela puisse paraître étrange à dire d'un homme qui a publié tant de volumes in-quarto, M. Mitford a l'air d'éprouver quelque chose qui ressemble à du mépris pour les travaux littéraires et philosophiques. Le talent pour l'action attire presque seul son attention, et il parle avec un dédain complaisant des gens instruits, « ces paresseux. » Il admire Homère, à la vérité, mais surtout, j'en ai peur, parce qu'il est convaincu qu'Homère ne savait ni lire ni écrire. Il ne pouvait éviter de parler de Socrate; mais il est infiniment plus occupé d'attribuer sa mort à des raisons politiques et à en déduire des conséquences fâcheuses pour Athènes et pour le gouvernement populaire qu'à mettre en lumière le caractère et les doctrines de cet homme merveilleux, de qui un poëte a dit que « ses lèvres laissaient couler, en flots plus doux que le miel, une sagesse où s'abreuvèrent toutes les écoles, toutes, l'ancienne comme la nouvelle Académie, et ceux qui discouraient en marchant, et la secte d'Épicure, et les sévères stoïciens. »

M. Mitford n'a pas l'air de se douter que Démosthène fût un grand orateur; il voit en lui parfois un démagogue ambitieux, parfois un négociateur adroit, toujours un grand coquin. Mais l'éloquence irrésistible qui met cet Athénien au-dessus de tous les hommes de tous les temps, qui fait encore bouillir notre sang dans nos veines après plus de deux mille ans, et nous fait venir les larmes aux yeux, il s'en débarrasse avec quelques phrases d'éloges rebattus. Il a presque complétement né-

gligé l'origine de l'art dramatique, les doctrines des sophistes, le système de l'éducation à Athènes, l'état des arts et des sciences, et toute l'organisation domestique des Grecs. Et cependant, pour un homme réfléchi, tout cela ne paraît pas moins digne d'attention que la prise de Sphacterie ou la discipline des peltastes d'Iphicrate.

Ce défaut-là n'est pas particulier à M. Mitford, il faut en convenir. La plupart des auteurs semblent croire que le détail des événements publics, les opérations des siéges, les changements de gouvernement, les traités, les conspirations, les rébellions, constituent une histoire complète. Les différentes définitions littéraires ont peu d'importance en théorie; mais en pratique, les effets en sont souvent très-sérieux; c'est ce qui est arrivé dans ce cas-ci : les historiens se sont renfermés presque sans exception dans les transactions publiques des États, en abandonnant aux efforts légers des romanciers un champ au moins aussi vaste et aussi intéressant.

Tous les hommes d'État qui ont de la sagesse s'accordent à regarder la prospérité ou l'adversité des nations comme la somme du bonheur ou de la souffrance des individus, et rejetent comme des chimères toute idée d'un intérêt public distinct de l'intérêt des parties qui composent la société. Il est donc fort étrange que ceux qui font profession de fournir aux hommes d'État des exemples et des leçons, omettent, comme inférieurs à la dignité de l'histoire, des faits qui exercent la plus grande influence sur l'état de la société. En général, les orages qui agitent la surface de la vie humaine n'en troublent pas le courant profond et caché. Les causes d'où dépend le bonheur des masses sont indépendantes des victoires ou des défaites, des révolutions ou des res-

taurations ; ce sont des causes qui ne peuvent être réglées par les lois et qui ne sont pas consignées dans les archives. Voilà les choses qu'il nous importe le plus de savoir, au lieu d'apprendre comment la phalange lacédémonienne se rompit à Leuctres, ou de discuter si Alexandre mourut de maladie ou fut empoisonné. L'histoire, sans ces faits-là, est une coque où il n'y a point de noix, et presque toutes les histoires qui existent en ce monde sont écrites ainsi. On raconte avec une minutie inutile et absurde des escarmouches ou des conspirations sans intérêt ; mais les améliorations les plus essentielles au charme de la vie humaine peuvent se répandre dans le monde entier et pénétrer dans toutes les chaumières, avant qu'un historien condescende à abandonner un moment les généraux et les ambassadeurs pour accorder à ces progrès un moment d'attention. C'est ainsi que l'avancement des inventions et des découvertes les plus utiles est enveloppé d'un impénétrable mystère; c'est ainsi que l'humanité est privée d'un genre de connaissances extrêmement précieux, et ses bienfaiteurs, de la gloire qui leur revient. Pendant ce temps-là tous les enfants savent par cœur les dates et les aventures d'une longue série de rois barbares. On étudie souvent avec plus de profit l'histoire des nations, selon le sens que je donne à ce mot, dans des livres qui ne font pas profession d'être de l'histoire. Thucydide est un excellent historien dans sa sphère, mais il nous apprend infiniment moins qu'Aristophane ou Platon ce que nous avons le plus d'intérêt à savoir sur Athènes. Le petit traité de Xénophon sur l'économie domestique contient plus de renseignements historiques que les sept livres de ses Helléniques. On peut en dire autant des satires d'Horace, des lettres

de Cicéron, des romans de Lesage, et des mémoires de Marmontel. On pourrait citer bien d'autres exemples, mais ceux-là suffiront à faire comprendre ce que je veux dire.

Je veux espérer qu'il s'élèvera encore un écrivain qui méprisera l'étroitesse des limites actuelles, et qui réclamera les droits de l'histoire sur toutes les parties de son domaine naturel. Si cet écrivain s'engage dans l'entreprise où je ne puis m'empêcher de trouver que M. Mitford a échoué, il racontera sans aucun doute tout ce qu'il y aura d'important et d'intéressant dans les transactions politiques et militaires, mais il ne trouvera pas trop trivial pour la gravité de l'histoire ce qui n'est pas trop trivial pour accroître ou diminuer le bonheur des hommes. Il retracera sous de vives couleurs les relations domestiques, les manières, les amusements, les conversations des Grecs. Il ne dédaignera pas de discuter l'état de l'agriculture, des arts mécaniques et des commodités de la vie. Les progrès de la peinture, de la sculpture et de l'architecture occuperont une place importante dans son plan. Mais surtout il accordera toute son attention à l'histoire de cette littérature admirable d'où est issue toute la force, toute la sagesse, toute la liberté, toute la gloire de l'Occident.

Je ne veux pas parler de l'indifférence dont M. Mitford a fait preuve à ce sujet, car je ne pourrais pas en parler avec impartialité. C'est un sujet sur lequel j'aime à oublier l'exactitude du juge pour me laisser aller à la vénération de l'adorateur et à la reconnaissance de l'enfant. Si l'on regarde seulement à la finesse des réflexions, à la puissance de l'imagination, à l'énergie et à l'élégance parfaite de l'expression qui caractérisent les grands ou-

vrages du génie athénien, il faut déclarer que leur valeur intrinsèque est immense. Mais que dira-t-on, si l'on se rappelle que de là sont sorties directement ou indirectement toutes les plus nobles créations de l'esprit humain, que de là sont venus la vaste culture et les brillantes images de Cicéron, le feu dévorant de Juvénal, l'imagination plastique de Dante, la verve comique de Cervantes, la profondeur de Bacon, l'esprit de Butler, la perfection suprême et universelle de Shakspeare? Tous les triomphes de la vérité et du génie sur les préjugés et sur la force, dans tous les pays et dans tous les temps, sont les triomphes d'Athènes. Toutes les fois que quelques grands esprits ont résisté à la violence et à la fraude, au nom de la liberté et de la raison, c'était l'esprit d'Athènes qui veillait au milieu d'eux, pour les inspirer, pour les encourager, pour les consoler, près de la lampe solitaire d'Erasme, près du lit où s'agitait Pascal, à la tribune avec Mirabeau, dans un cachot avec Galilée, sur l'échafaud avec Sidney. Mais qui pourrait dire son influence sur le bonheur des particuliers? Qui pourrait dire combien de milliers d'hommes sont devenus plus sages, meilleurs et plus heureux, en se livrant aux occupations qu'elle a enseignées à l'humanité? Pour combien d'hommes les études auxquelles elle a donné naissance ne sont-elles pas devenues une richesse au sein de la pauvreté, la liberté au sein de l'esclavage, la santé au sein de la maladie, la société au sein de la solitude? Sa puissance se manifeste au barreau, au sénat, sur les champs de bataille, dans les écoles de philosophie; mais ce n'est pas là sa véritable gloire. Partout où la littérature adoucit le chagrin ou allége la souffrance, partout où elle apporte la joie dans des yeux

lassés par les veilles ou par les larmes, et qui brûlent de se fermer dans la sombre demeure où se dort le long sommeil, là se montre sous ses plus nobles couleurs l'immortelle influence d'Athènes.

Le derviche du conte arabe n'hésitait pas à abandonner à son compagnon les chameaux chargés d'or et de bijoux, afin de garder pour sa part la cassette où était contenu l'onguent mystérieux qui faisait voir d'un seul coup d'œil tous les trésors cachés de l'univers. Assurément ce n'est pas une exagération de dire que nul avantage extérieur ne peut se comparer à ce miraculeux éclarcissement des yeux de l'esprit, qui leur permet de contempler les richesses infinies du monde intellectuel, tous les trésors entassés par les dynasties primitives, tout le minerai enfoui des mines qui n'ont point encore été explorées; et tel est le don qu'Athènes a fait aux hommes. Sa liberté et sa puissance ont disparu depuis plus de vingt siècles, son peuple est devenu un troupeau d'esclaves timides, sa langue un jargon barbare, ses temples ont été successivement abandonnés aux déprédations des Romains, des Turcs et des Écossais; mais son empire intellectuel est impérissable, et lorsque les rivaux de sa grandeur auront partagé son sort, lorsque la civilisation et la science auront établi leur trône dans des continents éloignés, lorsque le sceptre aura été enlevé à l'Angleterre, lorsque des voyageurs venus de régions lointaines chercheront peut-être en vain à déchiffrer sur quelque piédestal vermoulu le nom de notre plus illustre chef, et entendront chanter des hymnes sauvages à quelque idole informe sur les ruines du plus fier de nos temples, lorsqu'ils verront un pêcheur solitaire et nu laver ses filets dans la rivière aux dix mille mâts, alors même l'influence et la gloire

d'Athènes survivront, parées de leur éternelle jeunesse, échappant à l'instabilité et au déclin, immortelles comme le principe intellectuel auquel elles ont dû leur origine, et sur lequel elles exercent leur empire.

LES ORATEURS ATHÉNIENS

— AOUT 1824. —

> « Venons aux orateurs fameux, à ces anciens dont l'éloquence irrésistible maniait à son gré cette fière démocratie, ébranlait l'arsenal et fulminait à travers la Grèce jusqu'à la Macédoine et jusqu'au trône d'Artaxercès. » (MILTON.)

La célébrité des grands auteurs classiques ne connaît d'autres limites que celles qui séparent le sauvage de l'homme civilisé. Leurs ouvrages sont la propriété commune de toutes les nations policées. Ils ont fourni des sujets aux peintres et des modèles aux poëtes. Dans l'esprit des classes cultivées de toute l'Europe, leurs noms se rattachent d'une manière indissoluble à tous ces chers souvenirs de l'enfance, la vieille salle d'études, la grammaire déchirée, le premier prix, les larmes si fréquentes et si vite séchées. La vénération qu'ils inspirent est si grande, que même les éditeurs et les commentateurs, qui remplissent envers leur mémoire les offices les moins relevés, passent, comme les écuyers et les chambellans des princes souverains, pour avoir le droit de prendre un haut rang sur la liste des préséances littéraires. Il est donc assez singulier qu'on ait si rarement

songé à étudier leurs ouvrages d'après les principes philosophiques d'une critique équitable.

Les auteurs anciens ne nous donnent pas eux-mêmes beaucoup de secours. Lorsqu'ils entrent dans les détails, ils tombent souvent dans la trivialité; lorsqu'ils veulent généraliser, ils deviennent confus. Il faut cependant faire une exception en faveur d'Aristote. Dans l'analyse comme dans la combinaison des idées, ce grand homme était sans rival. Jamais philosophe n'a possédé au même degré soit le talent de réduire des systèmes établis à leurs éléments primitifs, soit le talent de coordonner des phénomènes détachés en systèmes harmonieux. C'était le grand architecte du chaos intellectuel; il mit la lumière là où régnait l'obscurité, et l'ordre à la place du désaccord. Il apportait dans les recherches littéraires cette vigueur et cette largeur d'esprit auxquelles les sciences physiques et métaphysiques sont restées si redevables. Les principes fondamentaux de sa critique sont excellents. Pour en donner un seul exemple, la doctrine qu'il a établie en déclarant que la poésie est un art d'imitation devient, pour le critique qui la comprend bien, ce que la boussole est pour le navigateur. Avec elle, il peut s'aventurer dans les expéditions les plus lointaines; sans elle, il faut qu'il se traîne prudemment le long de la côte ou qu'il aille se perdre dans un espace où ne se retrouve aucune trace, en se fiant tout au plus à la direction passagère d'une étoile. C'est une découverte qui transforme un caprice en une science.

Les propositions générales d'Aristote ont de la valeur, mais le mérite de l'édifice n'est aucunement en proportion avec celui des fondements. Cela doit être attribué

en partie au caractère du philosophe, qui, bien que propre à faire tout ce que pouvaient faire les facultés d'analyse et de combinaison, ne paraît pas avoir été doué de beaucoup de sensibilité ou d'imagination. Il faut aussi l'attribuer en partie au manque de matériaux. Les grandes productions du génie n'étaient alors ni assez nombreuses, ni assez variées, pour permettre à qui que ce fût de se faire un code littéraire complet. Celui qui exigerait qu'un critique pût imaginer des genres de composition qui n'avaient pas encore existé et en rechercher les principes, serait aussi déraisonnable que Nabuchodonosor était fou de demander à ses magiciens d'abord de lui dire son rêve, puis de le lui expliquer.

Avec tout ce qui lui manquait, Aristote était le critique le plus profond et le plus éclairé de l'antiquité. Denys était bien loin de posséder la même finesse exquise ou la même étendue d'esprit. Mais il avait accès à un nombre de spécimens beaucoup plus considérable, et il paraît s'être voué plus exclusivement à l'étude de la littérature élégante. Ses jugements sur des sujets particuliers valent mieux que ses principes généraux ; il n'est que l'historien de la littérature, Aristote en était le philosophe.

Quintilien appliquait à la littérature en général les principes qu'il avait accoutumé d'appliquer aux déclamations de ses élèves. Il ne cherche que de la rhétorique, et une rhétorique qui n'est pas de l'ordre le plus élevé. Il parle froidement des incomparables ouvrages d'Eschyle. Il admire au delà de toute expression les tragédies d'Euripide, ces inépuisables mines de lieux communs. Il accorde quelques paroles vagues au génie poétique d'Homère. Il passe ensuite à le considérer uni-

quement comme orateur. Homère était certainement un orateur, et même un grand orateur. Mais rien n'est plus remarquable dans ses admirables ouvrages que l'art avec lequel son talent oratoire est soumis au service de la poésie. Je ne puis même pas trouver Quintilien un grand critique sur son propre terrain. Quelque justes que soient souvent ses remarques, quelque belles que soient souvent ses images, on retrouve toujours dans ses pensées cette saveur que le sol du despotisme communique ordinairement aux fruits du génie. Dans son temps, l'éloquence n'était guère autre chose qu'une sauce qui servait à exciter chez un despote son appétit blasé pour les panégyriques, un amusement pour les grands seigneurs romains après leurs voyages, et pour les femmes savantes de Rome. C'est, par conséquent, pour lui un jeu plutôt qu'une guerre, c'est un duel au fleuret et non à l'épée. Il semble plus préoccupé de la grâce de l'attitude que de la vigueur ou de la direction du coup. Il faut reconnaître, pour rendre justice à Quintilien, que Cicéron a trop souvent sanctionné cette erreur par ses préceptes et par ses exemples.

Longin paraît avoir été doué d'une grande sensibilité, mais d'un médiocre jugement. Il nous donne des sentences éloquentes, mais point de principes. On a fort bien dit que Montesquieu aurait dû changer le titre de son livre de l'*Esprit des Lois*, et l'intituler : de l'Esprit sur les lois. De même le philosophe de Palmyre n'aurait pas dû donner pour titre à son fameux ouvrage : *Du Sublime*, par Longin; il aurait dû l'appeler : « les Sublimités de Longin. » L'origine du sublime est une des questions les plus curieuses et les plus intéressantes qui puissent occuper un critique. Le sujet a été discuté chez nous avec

beaucoup de talent et, à mon avis, avec bien peu de succès par Burke et par Dugald Stuart. Longin se dispense de toutes recherches de cette nature, en disant à son ami Terentianus qu'il sait déjà sur cette question tout ce qu'on en peut dire. Il est à regretter que Terentianus n'ait pas fait part à son maître d'une partie de sa science, car Longin se borne à nous enseigner que sublimité veut dire hauteur ou élévation (1). Il applique indifféremment ce mot, si commode par son vague, à la belle prière d'Ajax dans l'*Iliade*, et à un passage de Platon sur le corps humain, rempli d'autant de jeux de mots qu'une ode de Cowley. Longin, n'ayant point de règles fixes, ne rencontre la vérité que par accident. C'est un amateur plein de fantaisie plutôt qu'un critique.

Bien des causes ont empêché les écrivains modernes de suppléer aux lacunes qu'avaient laissées leurs prédécesseurs classiques. Au moment de la renaissance des lettres, personne ne pouvait arriver à une connaissance exacte et élégante des langues anciennes sans de longs et pénibles labeurs. Et malheureusement les études grammaticales et philologiques, sans lesquelles il était impossible de comprendre les grands ouvrages du génie d'Athènes et de Rome, tendent à rétrécir les idées et à amortir la sensibilité de ceux qui s'y adonnent avec une extrême assiduité. Une intelligence puissante, qui s'est longtemps occupée d'études de ce genre, peut se comparer au génie gigantesque des *Mille et une Nuits*, auquel on avait persuadé de se rapetisser de manière à entrer dans le vase enchanté, et qui se trouva hors d'état, lorsque sa prison se fut refermée sur lui, d'échapper aux bornes

(1) Ἀκρότης καὶ ἐξοχή τις λόγων ἐστὶ τὰ ὕψη.

étroites à la dimension desquelles il avait réduit sa stature. Lorsque les moyens ont longtemps absorbé l'attention, ils en viennent naturellement à se substituer au but. Eugène de Savoie disait que les plus grands généraux étaient d'ordinaire ceux qui avaient été élevés tout de suite au commandement, et qui avaient appris les grandes opérations de la guerre sans avoir été employés aux petits calculs et aux petites manœuvres qui absorbent les officiers d'un grade inférieur. En littérature, le principe est également bon. Ceux qui n'ont pas beaucoup pratiqué le métier de discipliner les syllabes et les particules sont en général ceux qui comprennent le mieux la grande tactique de la critique.

Je me souviens d'avoir remarqué dans les *Anas* français un exemple amusant de ce que je viens d'avancer. Un érudit, sans doute fort instruit, recommande l'étude de quelque long traité en latin, dont j'ai oublié le nom, sur la religion, les mœurs, le gouvernement et le langage des anciens Grecs. « Car, dit-il, vous apprendrez là tout ce qu'il y a d'important dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, sans vous donner la peine de lire ces deux ennuyeux ouvrages. » Hélas! le pauvre homme n'avait pas seulement songé que toute la science à laquelle il attachait tant de prix n'a d'autre mérite que celui d'expliquer les grands poëmes qu'il méprisait, et serait aussi inutile pour tout autre dessein que la mythologie des Cafres ou le vocabulaire d'Otaïti.

Parmi les érudits qui ont dédaigné de se consacrer entièrement à la critique des mots, bien peu ont réussi. Les langues anciennes ont en général une influence magique sur les facultés, et presque tous ceux qui se sont livrés à elles ont été « de pauvres victimes emprisonnées

dans un cercle par des évocations grecques. » L'*Iliade* et l'*Odyssée* devenaient pour eux non des livres, mais des curiosités, ou plutôt des reliques. Ils n'admiraient pas plus ces ouvrages pour leurs mérites qu'un bon catholique ne vénère la maison de la Vierge, à Lorette, pour son architecture. Tout ce qui était classique était bon. Homère était un grand poëte, et Callimaque aussi. Les lettres de Cicéron étaient charmantes, et celles de Phalaris aussi. Même, lorsqu'il s'agissait de comparer des preuves, ils tombaient dans la même erreur. L'autorité de tous les récits écrits en grec ou en latin était la même pour eux. Ils n'avaient aucune idée qu'un espace de cinq cents ans ou un éloignement de cinq cents lieues pût porter atteinte à l'exactitude d'une narration, que Tite-Live pouvait être un historien moins véridique que Polybe, ou que Plutarque devait en savoir moins sur les amis de Xénophon que Xénophon lui-même. Déçus par le laps du temps, ils avaient l'air de croire tous les classiques contemporains les uns des autres, comme j'ai vu des gens en Angleterre qui, déçus par l'éloignement, tenaient pour convenu que tous ceux qui vivaient aux Indes étaient proches voisins, et qui demandaient à un habitant de Bombay des nouvelles de leurs amis de Calcutta. On peut espérer qu'un déluge de barbares ne viendra pas une seconde fois inonder l'Europe. Mais, s'il survenait une pareille calamité, il est assez probable qu'un Rollin ou un Gillies futur compilera une histoire d'Angleterre en mélangeant les *Chefs écossais* de miss Porter, les *Vacances* de miss Lee, et les *Mémoires* de sir Nathaniel Wraxall.

Il est assurément bien temps d'examiner la littérature ancienne d'une toute autre manière, sans préven-

tions pédantesques, mais en faisant cependant sa part à la différence des circonstances et des mœurs. Je suis loin de prétendre à la science et au talent qu'exigerait une semblable tâche. Je ne prétends offrir autre chose qu'une série de remarques faites çà et là sur une partie très-intéressante de la littérature grecque.

On peut se demander si le monde a rien qui soit aussi parfait, dans aucun genre de composition, que les grandes Harangues athéniennes. Le génie est sujet aux mêmes lois qui règlent le commerce du coton et de la mélasse. L'offre se proportionne à la demande. La somme de génie peut diminuer, si l'emploi en est entravé, et s'accroître si des débouchés lui sont ouverts. La perfection rare que l'éloquence atteignit à Athènes doit être attribuée surtout à l'influence qu'elle y exerçait. Dans des temps orageux, sous une constitution purement démocratique, au sein d'un peuple arrivé précisément à ce degré de culture qui rend les hommes le plus susceptibles d'émotions fortes et soudaines, qui fait d'eux des raisonneurs déliés mais peu solides, ardents dans leurs impressions, flottants quant aux principes, et admirateurs passionnés des belles compositions, l'art oratoire recevait des encouragements qu'il n'a jamais retrouvés depuis lors.

Le goût et les connaissances du peuple athénien étaient pour Samuel Johnson un sujet favori de moquerie et de dédain, bien qu'il ne connût de la littérature grecque que les livres de classe ordinaires, et qu'il ne semble pas avoir jugé ses lectures avec beaucoup plus de discernement qu'un ordinaire écolier. Avec cette arrogance absurde qui le rend peut-être, en dépit de ses grands talents et de ses vertus, l'homme le plus ridicule de toute l'histoire

littéraire, il avait coutume d'affirmer que Démosthène parlait à un peuple de brutes, à un peuple barbare, que la civilisation ne pouvait avoir existé avant la découverte de l'imprimerie. Johnson était un observateur très-fin mais très-étroit de l'humanité. Il confondait perpétuellement la nature humaine en général avec les circonstances particulières qui la modifient. Il connaissait Londres à merveille. La sagacité de ses remarques sur la société qui y vivait est quelque chose d'étonnant. Mais Fleet street était pour lui le monde entier. Il voyait que les habitants de Londres qui ne savaient pas lire étaient profondément ignorants, et il en concluait qu'un Grec qui avait peu ou point de livres devait être aussi peu instruit que l'un des charretiers de M. Thrale.

Il y a, au contraire, à ce qu'il me semble, toute raison de croire qu'en fait d'intelligence générale, la populace athénienne surpassait infiniment les classes inférieures de toutes les sociétés qui se sont formées depuis lors. Il faut se rappeler que tout citoyen était législateur, soldat et juge, que le sort de l'État tributaire le plus opulent ou de l'homme public le plus éminent pouvait dépendre de sa voix. Les occupations infimes, soit dans l'agriculture, soit dans le commerce, étaient communément réservées aux esclaves. La république fournissait aux plus pauvres de ses citoyens les nécessités de la vie, des facilités de loisir et les moyens de s'amuser. Les livres étaient rares, il est vrai, mais ils étaient excellents, et on les connaissait bien. Ce n'est pas en feuilletant des bibliothèques entières, mais en lisant à mainte reprise et en contemplant attentivement quelques grands modèles, que l'esprit se discipline le mieux. Un homme de lettres de nos jours est obligé de lire bien des livres qu'il oublie

aussitôt, et bien d'autres qui ne lui apprennent rien qui vaille la peine de s'en souvenir. Les meilleurs ouvrages n'occupent en général qu'une petite partie de son temps. On dit que Démosthène avait copié six fois l'histoire de Thucydide. S'il avait été un jeune politique de notre époque, il aurait parcouru dans le même espace de temps des journaux et des pamphlets sans nombre. Je ne condamne pas le mode d'études désultoire dont l'état des choses a fait de nos jours une nécessité; mais on peut me permettre de douter que les changements si chers aux admirateurs des institutions modernes aient amélioré notre condition en réalité autant qu'en apparence. On dit que M. de Rumford avait proposé à l'électeur de Bavière un projet pour nourrir ses soldats avec infiniment moins de frais. Il proposait tout simplement de les obliger à bien mâcher leurs aliments. D'après le fameux inventeur, une petite quantité de nourriture pouvait, à cette condition, leur fournir plus de subsistance qu'un repas fort abondant dévoré avec précipitation. Je ne sais pas comment fut accueilli le projet de M. de Rumford, mais je crois que, lorsqu'il s'agit de l'esprit, on trouvera qu'il se nourrit davantage en digérant une page qu'en dévorant un volume.

Les livres, d'ailleurs, ne jouaient pas le premier rôle dans l'éducation d'un citoyen athénien. Transportons-nous un moment, en pensée, dans cette ville admirable. Figurons-nous que nous franchissons ses portes, au moment de sa puissance et de sa gloire. La foule est assemblée autour d'un portique. Tout le monde contemple la corniche avec admiration, car Phidias est occupé à placer la frise. Nous entrons dans une autre rue, un rhapsode est là, il récite; les hommes, les femmes et les en-

fants se pressent autour de lui, les larmes coulent le long de leurs joues, ils ont le regard fixe, ils retiennent leur baleine, car il raconte comment Priam tomba aux pieds d'Achille et lui baisa les mains, ces mains terribles, ces meurtrières, qui lui avaient pris tant de fils. Nous allons sur la place publique : là, un cercle de jeunes gens, qui se penchent en avant, les yeux brillants, avec un air d'attente; Socrate discute avec le célèbre athée venu d'Ionie, et il vient de l'amener à se contredire dans les termes mêmes de son raisonnement. Mais on nous interrompt. Le hérault crie : « Place aux Prytanes ! » L'assemblée générale va se réunir. Le peuple arrive de toutes parts. On demande tout haut : « Qui veut parler ? » Tous applaudissent et frappent des mains; Périclès monte à la tribune. Allons de là écouter une tragédie de Sophocle, puis souper chez Aspasie. Je ne connais point d'université moderne qui possède un aussi bon système d'éducation.

Les connaissances qu'on acquérait et les opinions qu'on se formait ainsi avaient bien chance d'être défectueuses sous certains rapports. Les propositions avancées dans un discours résultent en général d'une manière partiale d'envisager les questions, et on ne peut les examiner assez longtemps pour les corriger. Les hommes qui ont un grand don de conversation pratiquent sans cesse une sorte d'exagération et de sophistique animée qui les trompe pour le moment avec leur auditoire. C'est ainsi que nous voyons des doctrines, qui ne peuvent supporter qu'on les regarde de près, triompher dans les salons, dans les sociétés de discussion et même dans les assemblées législatives ou judiciaires. Je suis disposé à attribuer au genre d'éducation

des Athéniens, qui se faisait par la conversation, la grande mollesse de raisonnement qu'on remarque dans la plupart de leurs écrits scientifiques. Les moins logiques des écrivains modernes seraient épouvantés des sophismes puérils qui semblent avoir déçu quelques-uns des plus grands hommes de l'antiquité. Sir Thomas Lethbridge ouvrirait de grands yeux devant l'économie politique de Xénophon, et l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* serait honteux d'employer quelques-uns des arguments métaphysiques de Platon. Mais les circonstances qui retardaient les progrès de la science étaient particulièrement favorables au développement de l'éloquence. Grâce à l'habitude précoce de se mêler à une discussion animée, l'étudiant intelligent pouvait acquérir cette promptitude de ressource, cette abondance d'expressions et cette connaissance de l'humeur et de l'esprit de son auditoire, qui importent à l'orateur infiniment plus que le plus grand talent pour la logique.

Horace a joliment comparé le poëme aux tableaux dont l'effet est différent suivant que le spectateur change de place. La même remarque peut s'appliquer aux discours avec tout autant de justesse. Il faut les lire dans la disposition de ceux auxquels ils ont été adressés, ou bien ils nous feront nécessairement l'effet de choquer les lois du goût et de la raison, comme le plus beau tableau, vu dans un autre jour que celui auquel il était destiné, ressemblera à une enseigne. Ceux qui critiquent les productions de l'art oratoire oublient sans cesse cette vérité. Parce qu'ils lisent tout à loisir, en s'arrêtant à chaque ligne, en relisant chaque argument, ils oublient que les auditeurs étaient entraînés de point en point trop rapidement pour s'apercevoir de toutes les erreurs à travers

lesquelles on les conduisait, qu'ils n'avaient pas le temps de débrouiller des sophismes, ou de remarquer de petites inexactitudes dans l'expression, que la perfection de l'art dans le raisonnement ou dans le langage eût été perdue pour eux. Pour en revenir à l'analogie d'un autre art, les connaisseurs examinent un panorama au travers d'un microscope, ou querellent un peintre de décors parce qu'il ne donne pas à son ouvrage le merveilleux fini de Gerard Dow.

Il faut juger l'art oratoire d'après des principes différents de ceux qu'on applique à d'autres productions. La vérité est le but de la philosophie et de l'histoire. La vérité est encore le but de ces ouvrages qu'on appelle des ouvrages de fiction, mais qui ont en réalité avec l'histoire la relation que l'algèbre a avec les mathématiques. Le mérite de la poésie sous ses formes les plus bizarres consiste encore dans sa vérité, dans la vérité qu'elle fait arriver à l'intelligence, non directement par le moyen des mots, mais indirectement par le secours de l'imagination et des associations d'idées qui lui servent de conducteurs. L'art oratoire seul a pour objet non la vérité, mais la persuasion. L'admiration de la multitude ne fait pas que Moore soit un plus grand poëte que Coleridge, et Beatie un plus grand philosophe que Berkeley. Mais le criterium de l'orateur est bien différent. Un orateur qui épuise toute la philosophie d'une question, qui déploie toutes les grâces du style, mais qui ne réussit pas à faire de l'effet sur ses auditeurs, peut être un grand essayiste, un grand homme d'État, un grand maître en l'art de la composition; mais ce n'est pas un orateur. S'il manque le but, peu importe qu'il ait visé trop haut ou trop bas.

La grande liberté de la presse en Angleterre a eu l'effet très-marqué de détruire chez nous cette distinction et de nous laisser fort peu de ce que j'appellerai l'éloquence proprement dite. Nos législateurs, nos candidats, nos avocats mêmes dans les grandes occasions, s'adressent moins à l'auditoire qu'aux sténographes des journaux. Ils pensent infiniment moins au petit nombre d'auditeurs qu'à la foule des lecteurs. A Athènes, la situation était différente; le seul objet des orateurs était de convaincre et de persuader immédiatement. Pour bien apprécier tout le mérite des orateurs grecs, il faut donc se mettre autant que possible dans la situation de leurs auditeurs, il faut se dépouiller des sentiments et des idées modernes, et se pénétrer des préjugés et des intérêts des citoyens athéniens. En étudiant ainsi leurs œuvres, on s'apercevra que bien des choses qui font au lecteur anglais l'effet d'être des taches, cette violation fréquente des excellentes règles sur la preuve d'après lesquelles nos cours de justice sont conduites, l'introduction de matières étrangères à la question, les allusions à des considération d'intérêt politique dans des recherches judiciaires, les assertions hasardeuses, les instances passionnées, les furieuses invectives, tout cela prouve la prudence et l'habileté des orateurs. Il ne faut pas vous appesantir malicieusement sur des arguments ou sur des phrases, il faut consentir à vos premières impressions. Il faut relire souvent et réfléchir beaucoup pour arriver à juger justement toute autre branche de la littérature; mais, pour les ouvrages dont tout le mérite dépend de l'effet instantané qu'ils produisent, le premier jugement a grande chance d'être le meilleur.

L'histoire de l'éloquence à Athènes est fort curieuse.

Depuis un temps très-reculé les grands orateurs y ont abondé : on dit que Pisistrate et Thémistocle devaient une grande partie de leur influence à leur talent pour la discussion. Nous savons avec plus de certitude que Périclès possédait une éloquence extraordinaire. Thucydide nous a conservé la substance de quelques-uns de ses discours, et nous ne doutons pas que cet excellent écrivain n'ait fidèlement rapporté la teneur générale de ses arguments. Mais la forme, qui joue dans l'éloquence un rôle presque aussi important que le fond des choses, n'avait point de valeur pour sa narration. Il est évident qu'il n'a pas cherché à la conserver. Dans tout son livre, tous les discours sur tous les sujets, quel que puisse avoir été le caractère de l'orateur, ont exactement tous la même tournure. Le grave roi de Sparte ou le forcené démagogue d'Athènes, le général encourageant son armée ou le captif demandant la vie, paraissent tous comme des orateurs employant le même style, et un style qui n'est aucunement approprié aux effets oratoires. Le mode de raisonnement de Thucydide est singulièrement elliptique; il est, en réalité, parfaitement suivi, mais il fait souvent l'effet d'être incohérent. Le sens, en lui-même, est suffisamment difficile à comprendre, et il le resserre dans la plus petite quantité possible de mots. Son goût pour les expressions qui forment antithèse a beaucoup contribué à ce résultat. Tout le monde doit avoir remarqué combien le sens est plus condensé dans les vers de Pope et de ses imitateurs, qui ne se permettent jamais de continuer le même membre de phrase d'un distique à l'autre, que dans ceux des poëtes qui s'accordent cette licence. Toutes les divisions artificielles, lorsqu'elles sont fortement marquées, et

lorsqu'elles reviennent souvent, ont la même tendance. L'expression naturelle et claire qui se présente spontanément à l'esprit, peut se refuser à s'accommoder de cette forme. Il faut la développer jusqu'à l'affaiblir, ou la resserrer jusqu'à une densité presque impénétrable. Un homme capable choisit habituellement ce dernier parti, et c'est assurément le cas de Thucydide.

Il est presque inutile de dire que tous ses discours n'eussent jamais pu être prononcés. C'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile en grec, et l'auditeur athénien les aurait probablement trouvés à peine plus intelligibles que le lecteur moderne. Cicéron, qui connaissait la littérature et la langue grecque, aussi intimement que le Grec le plus instruit, et qui semble avoir occupé un rang fort estimable parmi les auteurs grecs, reconnaît l'obscurité de ses discours. La difficulté pour le lecteur moderne n'est pas dans les mots, mais dans le raisonnement. Pour les étudier, un dictionnaire est moins utile qu'un esprit net et une grande attention pour le contexte. Ces discours sont précieux à l'helléniste, parce qu'ils mettent en lumière, mieux que presque toute autre œuvre, toutes les ressources de la plus belle langue du monde; ils sont précieux au philosophe, parce qu'ils font comprendre la morale et les mœurs d'une époque très-intéressante; ils abondent en idées justes et en expressions énergiques; mais ils ne nous permettent pas de nous faire une idée exacte du mérite des premiers orateurs grecs.

Bien qu'on ne puisse pas douter que, déjà avant la guerre avec les Perses, Athènes avait produit des orateurs éminents, cependant, la période la plus florissante de son éloquence ne fut, en aucune façon, celle de sa plus

grande puissance et de sa plus grande gloire. Cette période commence à la fin de la guerre du Péloponèse. A dire vrai, les pas que l'art oratoire faisait à Athènes vers la perfection, semblent avoir été presque contemporains de ceux que faisaient, vers la dégradation, le caractère et l'empire d'Athènes. A l'époque où la petite république remporta ces victoires que vingt-cinq siècles remplis d'événements ont encore laissées sans rivales, l'éloquence était dans l'enfance. Les libérateurs de la Grèce devinrent ses oppresseurs et ses pillards. Des exactions sans nom, des vengeances atroces, la fureur de la multitude et la tyrannie des grands, remplirent les Cyclades de larmes, de deuil et de sang. Des îles entières étaient dépeuplées en un seul jour par le glaive. La charrue passait sur les ruines de cités fameuses. La république dominatrice envoyait des milliers de ses enfants languir dans les carrières de Syracuse ou rassasier les vautours d'Ægospotamos. Elle se vit enfin réduite, à force de massacres et de famines, à s'humilier devant ses ennemis, et à racheter sa vie au prix de sa domination et de ses lois. Pendant ces années lamentables et désastreuses, l'art oratoire marchait vers la perfection. Et ce fut lorsque le caractère moral, politique et militaire du peuple fut le plus complétement dégradé, lorsque le vice-roi d'un souverain macédonien donnait des lois à la Grèce, que les tribunaux d'Athènes furent témoins de la plus admirable lutte d'éloquence à laquelle le monde ait jamais assisté.

Je ne crois pas qu'il soit difficile d'assigner des causes à ce phénomène. La division du travail opère sur les productions de l'orateur comme sur celles de l'artisan. Les anciens remarquaient que les pentathlètes qui

partageaient leur attention entre divers exercices, bien qu'ils ne pussent rivaliser avec un pugiliste pour l'emploi du ceste, ou avec un coureur de profession pour la course du stade, jouissaient cependant d'une santé et d'une vigueur bien supérieures. Il en est de même pour l'esprit : la supériorité des connaissances techniques est souvent plus que compensée par l'infériorité de l'intelligence en général. Et c'est surtout le cas, lorsqu'il s'agit de politique. Les États ont toujours été bien gouvernés par les hommes qui avaient considéré de haut les affaires publiques, et qui possédaient plutôt une connaissance générale d'un grand nombre de sciences, qu'une érudition consommée dans une seule. En Grèce, l'union des emplois politiques et militaires contribua beaucoup à l'éclat de sa première histoire. Après la séparation des fonctions, les généraux devinrent plus habiles et les orateurs plus éloquents. Mais la race des hommes d'État s'amoindrit et finit par s'éteindre à peu près. Thémistocle ou Périclès n'auraient pas pu lutter avec Démosthène dans l'assemblée, ni avec Iphicrate sur le champ de bataille, mais ils étaient assurément infiniment mieux faits pour la direction suprême des affaires.

Les progrès de l'art de la guerre et ceux de l'art oratoire, chez les Grecs, offrent une remarquable coïncidence. Ils marchèrent tous deux vers la perfection d'un mouvement simultané, et pour les mêmes causes. Les premiers orateurs, comme les premiers guerriers de la Grèce, n'étaient autre chose qu'une milice. On découvrit que, dans ces deux emplois, la pratique et la discipline donnaient la supériorité (1). Chacune de ces deux oc-

(1) J'ai souvent pensé qu'il fallait attribuer à la circonstance que je viens de signaler dans le texte, l'un des événements les plus remar-

cupations devint d'abord un art, et ensuite un métier. Et à mesure que les professeurs devinrent plus habiles dans leur spécialité, ils devinrent de moins en moins estimables par l'ensemble de leur caractère. Ils avaient acquis leur savoir à trop grand prix pour l'employer uniquement dans des vues désintéressées. C'est ainsi que les militaires oublièrent qu'ils étaient citoyens, et les orateurs, qu'ils étaient hommes d'État. Je ne sais à qui l'on pourrait plus justement comparer Démosthène et ses illustres contemporains, qu'à ces troupes mercenaires qui, de leur temps, inondèrent la Grèce, et qui devinrent, par les mêmes causes, il y a quelques siècles, le fléau des républiques italiennes, soldats parfaitement instruits de toutes les parties de leur profession, invincibles sur le champ de bataille, puissants pour la défense

quables de l'histoire grecque. Je veux parler du déclin silencieux mais rapide de la puissance de Lacédémone. Peu de temps après la fin de la guerre du Péloponèse, la force de Lacédémone commença à baisser. Sa discipline militaire, sa constitution sociale étaient les mêmes. Agésilas, sous le règne duquel le changement vint à se manifester, était le plus capable de ses rois. Alors, cependant, les armées de Sparte furent fréquemment battues en bataille rangée, événement qu'on regardait comme impossible dans les premiers temps. On convient qu'ils se battaient très-bravement, mais ils n'étaient plus récompensés par le succès auquel ils étaient jadis accoutumés. Aucun auteur ancien n'offre, que je sache, une solution de ce problème. A mon avis, la véritable cause est celle-ci : seuls parmi les Grecs, les Lacédémoniens formaient une armée permanente; tandis que les citoyens des autres républiques étaient occupés de l'agriculture et du commerce, ils n'avaient d'autre affaire que l'étude de la discipline militaire. De là, l'avantage qu'ils possédaient sur leurs voisins pendant la guerre contre les Perses et la guerre du Péloponèse, avantage que toujours les troupes régulières ont sur la milice. Ils perdirent cet avantage lorsque par suite les autres États commencèrent à employer des soldats mercenaires qui leur étaient probablement aussi supérieurs dans l'art de la guerre qu'ils l'avaient été jusque-là à leurs antagonistes.

ou pour la destruction, mais défendant sans amour et détruisant sans haine. On peut mépriser le caractère de ces *Condottieri* politiques, mais il est impossible d'examiner leur système de tactique sans être émerveillé de sa perfection.

J'avais l'intention de procéder à cet examen et d'étudier séparément ce qui nous reste de Lysias, d'Eschine, de Démosthène et d'Isocrate qui, tout en étant, à proprement parler, un pamphlétaire plutôt qu'un orateur, mérite, sous bien des rapports, sa place dans un semblable examen. La longueur de mes prolégomènes et de mes digressions m'oblige à remettre cette partie du sujet à une autre occasion. Les revues sont certainement une charmante invention pour un oisif ou pour un homme très-occupé. On n'est pas obligé de compléter son plan ou de s'en tenir à son sujet. On peut se promener aussi loin qu'on en a la fantaisie, et s'arrêter dès qu'on est fatigué. Personne ne prend la peine de vous reprocher vos contradictions ni les engagements que vous n'avez point tenus; vous pouvez être aussi superficiel, aussi inconséquent et aussi négligent que cela vous platt. Les revues ressemblent à ces petits anges qui, d'après la jolie tradition des rabbins, naissent tous les matins au bord du ruisseau qui coule sur les fleurs du Paradis : leur vie n'est qu'une chanson, ils gazouillent jusqu'au coucher du soleil, et puis ils rentrent sans regret dans le néant. Ces esprits-là n'ont rien à faire avec la lance révélatrice d'Ithuriel, ni avec l'épée victorieuse de l'archange Michel. Ils ne demandent qu'à plaire et à être oubliés.

CRITIQUES

SUR LES PRINCIPAUX AUTEURS ITALIENS

N. 1. Dante (Janvier 1824.)

> O la plus belle des étoiles, la dernière du cortége de la nuit, si tu n'appartiens pas plutôt à l'aube, gage assuré du jour, toi qui couronnes de ta brillante auréole le matin souriant! Milton.

Dans une revue de la littérature italienne, Dante a un double titre à la préséance. Il est venu le premier et a été le plus grand des écrivains de son pays. Le premier, il a découvert et mis en œuvre toutes les ressources de sa langue maternelle. Le latin qui, dans les circonstances les plus favorables et entre les mains des plus grands maîtres, était resté pauvre, faible et singulièrement peu propre à la poésie, et qui, dans le temps de Dante, avait été avili par l'adjonction d'une multitude de mots et d'idiotismes barbares, le latin était encore cultivé avec une vénération superstitieuse et recevait au dernier période de sa corruption plus d'honneurs qu'il n'en méritait dans le temps de sa vie et de sa vigueur. C'était la langue du cabinet, de l'université, de l'Église. Tous ceux qui aspiraient à quelque distinction poétique d'un ordre

élevé, avaient recours au latin. Par pitié pour l'ignorance de sa maîtresse, il arrivait de temps à autre qu'un cavalier proclamait sa passion en vers toscans ou provençaux. On édifiait parfois le vulgaire par une pieuse allégorie écrite dans le jargon populaire. Mais jamais écrivain n'avait imaginé que le dialecte des paysans et des femme de la halle pût posséder assez d'énergie et de précision pour suffire à une œuvre majestueuse et durable. Dante se risqua le premier. Il découvrit les riches trésors de pensée et de diction qui se cachaient encore dans leur minerai. Il les affina et les purifia. Il les polit jusqu'à ce que tout leur éclat resplendît aux yeux. Il les rendit propres à tous les usages, pour la vie pratique et pour le luxe. Et c'est ainsi qu'il a mérité la gloire, non-seulement d'avoir produit le plus beau poëme narratif des temps modernes, mais encore d'avoir créé une langue d'une mélodie sans égale, et singulièrement propre à fournir aux sentiments nobles et passionnés la forme qui leur convient, c'est-à-dire une expression austère et concise.

Bien des gens trouveront peut-être que ce panégyrique de la langue italienne est singulier. A la vérité, la grande majorité des jeunes gens et des jeunes filles qui répondent : Oui, quand on leur demande s'ils savent l'italien, n'ont jamais dépassé les historiettes qui se trouvent à la fin de leur grammaire, le *Pastor Fido* ou un acte d'*Artaxerce*. Il leur serait tout aussi facile de déchiffrer une brique babylonienne qu'un chant de Dante. De là vient l'opinion généralement répandue parmi ceux qui connaissent peu le sujet ou ne le connaissent point, que cette admirable langue n'est propre qu'au babil efféminé des faiseurs de sonnets, des musiciens et des connaisseurs.

Le fait est que Dante et Pétrarque ont été l'Oromasdes et l'Arimanes de la littérature italienne. Je ne veux rien enlever au mérite de Pétrarque. Personne ne peut nier qu'au milieu de quelque faiblesse et d'une grande affectation, ses poëmes ne témoignent de beaucoup d'élégance, de finesse et de tendresse. Ils nous offrent un mélange qu'on ne peut comparer qu'au bizarre concert décrit par le poëte bouffon de Modène :

> S'udian gli usignuoli, al primo albore,
> E gli asini cantar versi d'amore (1).

Je ne veux cependant pas parler aujourd'hui de la valeur intrinsèque des ouvrages de Pétrarque, que j'examinerai un autre jour, mais bien de l'effet qu'ils ont produit sur la littérature de l'Italie. Le charme de son style fleuri et luxuriant séduisit les poëtes et le public, et les détourna de la contemplation de modèles plus nobles et plus sévères. A vrai dire, bien que la société, dans son état primitif, ait souvent produit de grandes œuvres originales, elles ne sont jamais plus mal appréciées qu'alors. Ceci peut paraître un paradoxe ; mais l'expérience le prouve et la raison l'admet. Il est bon, pour le petit nombre de ceux qui peuvent créer, de ne trouver aucune règle de goût établie devant eux ; mais cela est mauvais pour le grand nombre de ceux qui ne peuvent qu'imiter et juger. Les grands esprits actifs ne peuvent rester en repos. Dans un temps de culture intellectuelle, ils se contentent trop souvent de suivre le chemin battu ; mais là où il n'y a pas de chemin, ils en font un. C'est ainsi

(1) Tassoni, *Secchia rapita*, quanto I, stanza 6 : « Aux premières blancheurs du matin, on entendait les rossignols et les ânes chanter des vers amoureux. »

que l'*Iliade*, l'*Odyssée*, la *Divine Comédie*, ont apparu dans des temps ténébreux et à demi barbares, et nous devons la plupart des rares ouvrages originaux produits dans des temps civilisés, à des hommes d'une classe inférieure et d'un esprit peu cultivé. Je citerai dans notre propre langue le *Voyage du Pèlerin* et *Robinson Crusoé*. De tous les ouvrages de fiction que nous possédons en prose, ce sont, je ne dirai pas les meilleurs, mais les plus originaux, les plus nouveaux, les plus inimitables. Si Bunyan et Defoe avaient été des hommes bien élevés, ils auraient probablement publié des traductions et des imitations de romans français, « par une personne de qualité. » Je ne suis pas bien sûr que nous eussions le *Roi Léar*, si Shakspeare avait été en état de lire Sophocle.

Mais les circonstances qui développent le génie ne sont pas favorables à la science de la critique. Les hommes jugent par comparaison; ils sont incapables de mesurer la grandeur d'un objet lorsqu'ils n'ont point de terme de comparaison pour le mesurer. L'un des philosophes français (j'en demande pardon à Gérard) qui avaient accompagné Napoléon en Égypte, nous dit que, la première fois qu'il vit la grande pyramide, il fut étonné de la trouver si petite. Elle était isolée au milieu d'une plaine immense; aucun objet voisin ne permettait d'en apprécier les dimensions. Mais lorsqu'on eut établi le camp au pied de la pyramide, et que les tentes se détachèrent, sur sa base, comme des points imperceptibles, il comprit alors l'immensité de ce suprême effort de la puissance humaine. De même, ce n'est qu'après la naissance d'une foule de petits écrivains qu'on comprend le mérite des grands maîtres de la littérature.

Nous avons, à la vérité, bien des preuves de l'admiration qu'excitait Dante dans son temps et dans le siècle suivant; mais je voudrais qu'il fût aussi prouvé qu'on l'admirait pour ses vrais mérites. Ce qui vient, du reste, à l'appui de mon dire, c'est que ce grand homme semble avoir été incapable de s'apprécier lui-même. Dans son traité *De vulgari eloquentia*, il parle avec satisfaction de ce qu'il a fait pour la littérature italienne, de la pureté et de la correction de son style. «Cependant, dit un de mes écrivains favoris, il n'est ni pur ni correct, mais il est créateur (1).» En considérant les difficultés que Dante avait à vaincre, nous serions peut-être plus disposés que le critique français à lui accorder cet éloge. Mais ce n'est assurément pas son titre le plus élevé ni le plus original à nos louanges. Est-il nécessaire de dire que les qualités qui échappaient à l'attention du poëte lui-même avaient peu de chances d'attirer l'attention de ses commentateurs? Le fait est que, tandis que le public rendait hommage à des absurdités dont on peut, à juste titre, accuser ses ouvrages, et à bien d'autres qu'on leur imputait à tort, tandis qu'on payait des professeurs pour expliquer et vanter sa physique, sa métaphysique, sa théologie, toutes trois mauvaises, chacune en son genre, tandis que les annotateurs se fatiguaient à découvrir des sens allégoriques auxquels l'auteur n'avait jamais songé, personne n'admirait ni n'imitait la grande puissance de son imagination et la force incomparable de son style. Arimanes avait prévalu. La *Divine Comédie* était pour ce temps-là ce que la cathédrale de Saint-Paul était pour Omaï. Le pauvre Tahitien regarda un moment cette vaste

(1) Sismondi, *Littérature du midi de l'Europe*.

coupole d'un air indifférent, puis il entra en courant dans une boutique pour jouer avec des perles de verre. L'Italie aussi se laissa charmer par des babioles littéraires, et s'en amusa quatre cents ans.

Depuis le temps de Pétrarque jusqu'à l'apparition des tragédies d'Alfieri, on peut retrouver presque à chaque page de la littérature italienne la trace de l'influence de ces sonnets célèbres, qui, par la nature même de leurs beautés et de leurs défauts, étaient particulièrement impropres à servir de modèles pour l'imitation générale. Presque tous les poëtes de cette période, quelque différents qu'ils puissent être par la qualité et le degré de leur talent, se font remarquer par une grande exagération, et, ce qui en est la conséquence nécessaire, par une grande froideur dans les sentiments, par leur passion pour des ornements frivoles et de mauvais goût, et surtout par un style extrêmement faible et diffus. Tasse, Marino, Guarini, Métastase et une foule d'écrivains de moindre mérite et de moindre réputation, restaient enchaînés dans les jardins magiques d'une Alcine fausse et fardée, qui cachait sa faiblesse et sa difformité sous la trompeuse apparence de la beauté et de la santé. Arioste lui-même, le grand Arioste, s'arrêta un moment comme son Roger au milieu des fleurs et des fontaines décevantes, et se laissa aller à caresser un moment cette enchanteresse. Mais il possédait, comme son Roger, le tout-puissant anneau et le coursier ailé qui l'emmena loin de ce paradis de mensonge jusque dans les régions de la lumière et de la nature.

Le mal dont je parle n'avait pas atteint seuls les poëtes sérieux. La satire, la comédie, la farce, en étaient infectées. Personne ne peut admirer plus que moi les grands

chefs-d'œuvre de plaisanterie et de gaieté que l'Italie a produits; cependant, je ne puis m'empêcher d'y apercevoir et d'y regretter un grand défaut qui leur est commun à tous. J'y trouve abondamment un esprit ingénieux, beaucoup de naïveté plaisante, des réflexions justes et profondes, des expressions heureuses. Les mœurs, les caractères, les opinions y sont traités avec une grande science des affaires humaines. Mais il y manque quelque chose. Nous lisons, nous admirons, et nous bâillons. Nous y cherchons en vain la fureur de bacchanale qui inspirait les comédies d'Athènes, le dédain farouche et consumant qui anime les invectives de Juvénal et de Dryden, voire même la diction serrée et acérée qui donne leur piquant aux vers de Pope et de Boileau. Il n'y a point d'enthousiasme, point d'énergie, point de concision, rien qui parte d'un sentiment puissant, rien qui puisse l'exciter. Les belles pensées et les belles expressions sont nombreuses et nous récompensent du travail de lire ces écrivains; mais c'est un travail. La *Secchia rapita*, qui, sous certains rapports, est le meilleur poëme en ce genre, est un poëme diffus, languissant, fatigant. Les *Animaux parlants* de Casti sont intolérables. J'admire l'habileté de l'intrigue et la largeur des opinions. J'admets qu'il est presque impossible de tourner une page sans y trouver quelque chose qui vaille la peine de s'en souvenir; mais l'œuvre est pour le moins six fois aussi longue qu'elle devrait être, et la faiblesse babillarde du style est un défaut plus grand encore que la longueur de l'œuvre.

On trouvera peut-être que j'ai été bien loin en attribuant ces défauts à l'influence des ouvrages et de la réputation de Pétrarque. On ne peut cependant pas douter

qu'ils ne soient dus en grande partie à l'abandon du style de Dante. Le déclin de la poésie italienne ne le prouve pas plus que sa résurrection. Au bout de quatre cent cinquante ans, un homme a paru, capable d'apprécier et d'imiter le père de la littérature toscane, Vittorio Alfieri. Comme le prince des contes de fées, il a cherché et trouvé la Belle au bois dormant dans la retraite qui la cachait depuis si longtemps aux yeux de l'humanité. La porte était rouillée par le temps; la poussière s'était accumulée sur les tentures; les meubles étaient de forme antique, et les couleurs éclatantes de la broderie s'étaient fanées. Mais là demeurait, dans tout l'éclat d'une éternelle jeunesse, quelqu'un dont les charmes vivants valaient bien tout le reste et récompensèrent largement l'aventurier hardi qui les tirait de leur long sommeil. A chaque vers du *Philippe* et du *Saül*, les deux plus grands poëmes du dix-huitième siècle, selon moi, on retrouve l'influence de ce génie puissant qui a immortalisé le funeste amour de Françoise et les angoisses paternelles d'Ugolin. Alfieri a légué le sceptre de la littérature italienne à l'auteur d'*Aristodème*, homme d'un génie presque égal au sien, et disciple encore plus zélé du grand Florentin. Il faut avouer que cet écrivain éminent a quelquefois poussé trop loin son idolâtrie pour Dante. Pour emprunter une vive image à sir John Denham, non-seulement il a imité le costume de Dante, mais il lui a emprunté ses habits. Il cite souvent ses phrases mêmes, et il a imité sa versification sans grand jugement, à ce qu'il me semble. Néanmoins, il a déployé quelques-unes des plus nobles qualités de son maître, et ses œuvres peuvent nous inspirer l'espoir de voir la langue italienne fleurir longtemps sous une nouvelle dynastie littéraire, ou plutôt sous la race légitime qui est

enfin remontée sur un trône trop longtemps occupé par d'adroits usurpateurs.

L'homme auquel la littérature de son pays doit son origine et sa résurrection, naquit dans un temps singulièrement propre à développer ses facultés extraordinaires. Le zèle religieux, l'amour et l'honneur chevaleresques, la liberté démocratique sont les trois principes les plus puissants qui aient jamais influé sur le caractère des grandes masses d'hommes. Chacun, à son tour, a su exciter le plus vif enthousiasme et produire les changements les plus importants. Du temps de Dante, tous les trois, parfois mélangés, presque toujours en lutte, agitaient l'esprit public. La génération précédente avait été témoin des injures et de la vengeance du brave, de l'aimable, du malheureux empereur Frédéric II, poëte dans un siècle de scolastiques, philosophe dans un siècle de moines, homme d'État dans un siècle de croisés. Pendant toute la vie du poëte, l'Italie ressentit les conséquences de la lutte mémorable qu'il avait soutenue contre l'Église. Les plus beaux ouvrages d'imagination ont toujours été produits dans des temps de convulsions politiques, comme les plus belles vignes et les fleurs les plus parfumées naissent toujours sur le sol qui a été fertilisé par le déluge enflammé d'un volcan. Sans regarder plus loin que l'histoire littéraire de notre pays, peut-on douter que Shakspeare ne soit à beaucoup d'égards l'enfant de la réformation, et Wordsworth celui de la révolution française? Les poëtes évitent souvent les affaires politiques, ils affectent même de les mépriser; mais qu'ils le sachent ou non, ils en subissent l'influence. Tant que leurs esprits restent en contact sur quelque point avec celui de leurs contemporains, la commotion

électrique leur arrive par des voies détournées, à quelque distance qu'elle ait été produite.

Ce sera le cas même dans les grandes sociétés, où la division du travail permet aux hommes spéculatifs d'observer la face de la nature, ou d'étudier leur propre esprit, loin du siége des affaires politiques. Dans la petite république dont Dante faisait partie, l'état des choses était bien différent. Ces petites sociétés sont impitoyablement attaquées par la plupart de nos modernes professeurs de la science du gouvernement. Ils nous disent que les factions ne sont jamais plus violentes que dans ces États où, les deux partis étant resserrés dans un étroit espace, les dissentiments politiques amènent nécessairement les ressentiments personnels. Tout homme doit être soldat. Chaque minute peut amener une guerre. Un citoyen ne peut se coucher avec l'assurance de n'être pas réveillé par la cloche d'alarme pour repousser ou pour venger une injure. Les Grecs ont dépensé, en mesquines luttes de cette nature, le sang qui leur aurait valu un empire permanent sur le monde, et l'Italie a gaspillé ainsi l'énergie et les talents qui l'auraient mise en mesure de défendre son indépendauce contre les Pontifes et les Césars.

Tout cela est vrai, mais il y a des compensations. L'humanité ne doit pas à l'empire romain autant qu'à la seule ville d'Athènes, ni au royaume de France autant qu'à la seule ville de Florence. La violence de l'esprit de parti peut être un mal, mais elle développe une activité d'esprit qu'il est bon d'exciter à n'importe quel prix dans certains états de la société. Il peut être mauvais que tout homme soit soldat; mais là où tout homme est soldat, il n'y a pas d'armée permanente. Et n'est-il pas

mauvais qu'un homme sur cinquante soit élevé dans le métier du meurtre, ne vive qu'en détruisant et en s'exposant à la destruction, combatte sans enthousiasme et triomphe sans gloire, s'en aille dans un hôpital lorsqu'il est blessé, et pourrisse sur un fumier quand il devient vieux? Tel est le sort des soldats dans les deux tiers de l'Europe. C'était quelque chose pour le citoyen de Milan et de Florence, que de se battre (non dans le sens vague et exagéré qu'on a souvent prêté à ces paroles, mais en effet et en réalité) pour ses parents, ses enfants, ses biens, sa maison, ses autels. C'était quelque chose que de marcher au combat sous ce Carrocio, objet de sa vénération enfantine, de savoir que son vieux père, debout sur les remparts, contemplait ses exploits, de se dire que ses amis et ses rivaux étaient témoins de sa gloire. S'il tombait, il n'était pas confié à des soins mercenaires ou indifférents. Le même jour le voyait rapporté dans ces murs qu'il avait défendus. Sa mère pansait ses plaies; le vieux prêtre qui avait entendu et absous les folies de sa jeunesse, écoutait sa confession murmurée à voix basse; la dame de ses pensées recevait sur ses lèvres son dernier soupir. Il n'y a assurément pas d'épée qui vaille celle qu'on fait d'un soc de charrue. Assurément cet état de choses avait son bon côté; ses inconvénients étaient mitigés par l'enthousiasme et par l'affection, et on reconnaîtra, du moins, que rien n'était plus propre à développer le génie poétique dans une imagination ardente et un esprit observateur.

L'esprit religieux du temps tendait comme la situation politique au même résultat. Le fanatisme est un mal, mais ce n'est pas le plus grand des maux. Il est bon qu'un peuple soit arraché par quelque moyen que ce soit

à un état de complète torpeur, que les esprits, détournés des objets purement sensuels, soient amenés à méditer sur les mystères du monde moral et intellectuel, quelques erreurs qu'ils puissent commettre ; il est bon qu'ils soient détournés de leurs intérêts purement égoïstes, et amenés à songer aux affaires du passé, de l'avenir, aux choses éloignées. Les superstitions les plus absurdes ont quelquefois produit tous ces effets, mais la religion catholique, même dans le temps de ses pires atrocités et de ses pires extravagances, n'a jamais complétement perdu l'inspiration du Maître suprême, dont les préceptes forment le code le plus élevé de la perfection morale, comme sa vie en a offert le plus parfait exemple. De toutes les religions, c'est la plus poétique. Les superstitions antiques remplissaient l'imagination de tableaux charmants, mais elles n'avaient point de prise sur le cœur. Les doctrines des Églises réformées ont très-puissamment agi sur les âmes et sur la vie des hommes, mais elles ne leur ont jamais offert des spectacles d'une beauté et d'une grandeur sensibles. L'église catholique unit aux sévères doctrines de l'une tout ce que M. Coleridge appelle la belle humanité de l'autre. Elle a enrichi la sculpture et la peinture des formes les plus charmantes et les plus majestueuses. Elle peut opposer le Moïse de Michel-Ange au Jupiter de Phidias, et la grâce sereine et pensive de la Vierge mère aux charmes voluptueux de la reine de Chypre. Les légendes de ses martyrs et de ses saints peuvent rivaliser d'intérêt et d'ingénieuse finesse avec les fables de la mythologie grecque. Ses cérémonies et ses processions faisaient le bonheur du vulgaire; l'immense édifice du pouvoir séculier auquel elle se rattachait excitait l'admiration du politique. En même temps,

elle ne perdait jamais de vue les doctrines les plus solennelles et les plus imposantes du christianisme, l'incarnation d'un Dieu, le jugement, la rétribution, l'éternité des peines ou de la félicité. Elle trouvait ainsi, comme les religions antiques, une incalculable force dans son organisation et ses cérémonies, et elle ne devint jamais, comme ces religions, une simple institution politique et cérémonielle.

Le commencement du treizième siècle, comme Machiavel l'a fait remarquer, fut l'ère d'une grande renaissance de ce système extraordinaire. La politique d'Innocent, l'établissement de l'inquisition et des ordres mendiants, les guerres contre les Albigeois, contre les païens d'Orient et contre les malheureux princes de la maison de Souabe, agitèrent l'Italie pendant les deux générations suivantes. A ce point de vue, Dante subissait complétement l'influence de son temps. C'était un homme d'une âme troublée et mélancolique. Dans sa première jeunesse, il avait conçu une vive et malheureuse passion qui ne cessa pas de le poursuivre, bien longtemps après la mort de celle qu'il aimait. La dissipation, l'ambition, l'infortune, rien n'avait pu l'effacer. C'était un croyant non-seulement sincère, mais ardent. Les crimes et les abus de l'Église romaine lui étaient odieux, mais il adhérait avec une tendresse et un respect enthousiastes à toutes ses doctrines et à tous ses rites, et lorsqu'il finit par se voir chassé de son pays, réduit à apprendre par l'expérience la plus cruelle à un homme de son caractère, qu'il n'y a point (1) de nourriture aussi amère que

(1) Tu proverai sì come sa di sale
Lo pane altrui, e come è duro calle
Lo scendere e'l salir per l'altrui scale.
PARADISO, cant. XVII.

le pain de la dépendance, point de montée aussi pénible que l'escalier d'un patron, son âme blessée chercha un refuge dans les visions de la dévotion. Il revêtit d'attributs glorieux et mystiques Béatrice, l'objet toujours présent de ses premières affections; il lui donna un trône parmi les puissances de la hiérarchie céleste; la sagesse éternelle lui avait confié le soin de veiller sur le malheureux pécheur errant qui l'avait aimée d'un si parfait amour (1). Par une confusion semblable à celle qui se produit dans les rêves, il lui est parfois arrivé de perdre de vue la nature humaine de Béatrice et même son existence personnelle, et de la considérer pour ainsi dire comme l'un des attributs de la Divinité.

Mais ces espérances religieuses qui avaient délivré des terreurs de la mort ce sublime enthousiaste, n'avaient pas rendu plus joyeuses ses méditations sur la vie humaine. On retrouve chez lui une inconséquence fréquente parmi les hommes du même tempérament. Il espérait le bonheur au delà de la tombe, mais il n'en goûtait aucun ici-bas. C'est à cette cause, plus qu'à toute autre, qu'il faut attribuer l'infériorité de sa description du ciel en comparaison de l'enfer ou du purgatoire. Il éprouve une sympathie profonde pour les passions et les misères des âmes souffrantes. Mais il semble n'avoir rien de commun avec les bienheureux; il a l'air incapable de comprendre non-seulement la mesure, mais encore la nature de leurs jouissances. Il semble que nous le voyions au milieu de ces esprits radieux et souriants, seul dans un coin, le front chargé de cette ombre d'indicible souffrance et les lèvres serrées par cet amer dédain que tous

(1) L'amico mio, e non della ventura. *Inf.*, cant. II.

ses portraits nous montrent, et qui pourraient fournir à notre Chantrey des idées pour la tête de Satan qu'il se propose de sculpter.

Chez aucun poëte, la nature morale et la nature intellectuelle n'ont été aussi étroitement unies. La grande raison, selon moi, de l'effet de la *Divine Comédie*, c'est la foi profonde qui anime le récit. Sous ce rapport, les seuls livres qui touchent d'aussi près à la perfection, sont les *Voyages de Gulliver* et *Robinson Crusoé*. La solennité de ses assertions, l'enchaînement et la minutie des détails, la peine qu'il prend pour faire comprendre au lecteur la forme et la dimension exactes de tout ce qu'il décrit, tout cela donne un air de réalité à ses fictions les plus étranges. Je ne ferais qu'affaiblir cette vérité, en citant des exemples d'un sentiment qui respire partout dans l'ouvrage, et auquel il doit en grande partie sa puissance de fascination. C'est la vraie justification des nombreux passages de son poëme, que les mauvais critiques ont condamnés comme grotesques. Je suis fâché de voir que M. Cary, auquel Dante a plus d'obligations que jamais poëte n'en a eu envers un traducteur, sanctionne une accusation parfaitement indigne de sa sagacité. « Il était tellement préoccupé, » dit M. Cary, « de définir toutes ses images de manière à les mettre à la portée de nos regards et à les soumettre à la puissance du pinceau, qu'il touchait presque au grotesque, là où Milton nous a appris depuis à attendre le sublime. » Il est vrai que Dante n'a jamais hésité à revêtir ses conceptions d'une forme déterminée, et qu'il a même donné des mesures et des chiffres, là où Milton aurait laissé flotter vaguement ses images dans un nuage éclatant de paroles. Tous les deux avaient raison. Milton ne prétendait pas être

allé au ciel et en enfer. Il pouvait donc raisonnablement se borner à de magnifiques généralités. Il n'en était pas de même pour ce voyageur solitaire qui avait erré parmi les nations des morts. S'il avait décrit la demeure des esprits maudits dans un langage analogue aux vers admirables du poëte anglais, s'il nous avait raconté « un univers de mort que Dieu, par une imprécation, créa mauvais, qui n'est bon que pour le mal, où meurt toute vie, où vit la mort, où la nature pervertie n'enfante que des monstres, des prodiges, abominables, indicibles, et pires que les fables n'ont jamais pu supposer ni la terreur jamais concevoir les Gorgones, les Hydres et les Chimères affreuses, » sans doute, nous aurions trouvé cela très-beau. Mais que serait devenue cette forte impression de réalité que Dante devait par-dessus tout produire pour suivre son plan? Il fallait absolument qu'il décrivît minutieusement toutes ces choses monstrueuses, prodigieuses, qu'il dît ce que d'autres pouvaient trouver indicible, qu'il racontât d'un air de vérité ce que les fables n'avaient jamais supposé, qu'il donnât un corps à ce que la terreur n'avait jamais conçu, et j'avouerai franchement que la sublimité vague de Milton m'émeut moins que ces détails tant reprochés à Dante. Nous lisons Milton, et nous savons que nous lisons un grand poëte. Quand nous lisons Dante, le poëte disparaît. Nous entendons l'homme qui est revenu « de la Vallée de l'abîme douloureux (1). » Il nous semble voir les yeux dilatés par l'horreur, entendre les accents entrecoupés, dont il accompagne sa terrible histoire. Considérés à ce point de vue, ses récits sont

(1) La valle d'abisso doloroso. *Inf.*, cant. IV.

exactement ce qu'ils devaient être; définis en eux-mêmes, ils nous suggèrent pourtant des visions infiniment surprenantes et terribles. Ils se composent des images de la terre, ils sont racontés dans le langage de la terre; et cependant, l'effet en est fantastique et surnaturel au dernier point. Le fait est que les êtres d'une autre espèce que nous, excitent en nous une médiocre émotion tant que nous les considérons uniquement au point de vue de leur nature propre. C'est lorsque nous avons franchi le grand gouffre qui les sépare de nous, lorsque nous en venons à soupçonner des rapports étranges et indéfinissables entre les lois du monde visible et celles du monde invisible, c'est alors qu'ils excitent en nous les émotions les plus vives peut-être dont notre nature soit susceptible. Que d'enfants, que d'hommes qui ont peur des revenants et qui ne craignent pas Dieu ! et cela, parce que, tout en étant infiniment plus convaincus de l'existence de la Divinité que de la réalité des apparitions, ils ne redoutent pas de la voir se manifester à eux d'une manière visible. Tant qu'il en sera ainsi, il pourra être grotesque, inconséquent, contraire à la philosophie, de représenter les êtres surnaturels avec le langage des hommes et de leur attribuer les actions des hommes; mais ce sera la seule manière d'agir sur les sentiments des hommes, et, par conséquent, la seule manière qui convienne à la poésie. Shakspeare le comprenait bien, comme il comprenait tout ce qui dépendait de son art. Qui est-ce qui ne sympathise pas avec les transports d'Ariel, volant après le coucher du soleil sur les ailes de la chauve-souris ou aspirant avec l'abeille le suc des fleurs? Qui est-ce qui ne frémit pas devant le chaudron de Macbeth? Quel est le philosophe qui n'est pas ému en pensant à

l'étrange relation qui existe entre les esprits infernaux et le sang de « cette truie qui a mangé ses neuf petits ? » Mais personne n'a jamais accompli comme Dante cette tâche difficile de nous représenter des êtres surnaturels d'une manière qui ne soit ni inintelligible à nos esprits, ni complétement en opposition avec nos idées sur leur nature. J'en appelle à trois exemples, peut-être les plus frappants de tous, la description de la transformation des serpents et des voleurs dans le vingt-cinquième chant de l'Enfer, le passage sur Nemrod dans le trente-cinquième chant de la même partie, et la magnifique procession du vingt-neuvième chant du Purgatoire.

Les métaphores et les comparaisons de Dante s'accordent admirablement avec cette grande apparence de réalité dont je viens de parler. Elles sont d'une nature très-particulière. C'est peut-être le seul poëte dont les écrits deviendraient infiniment plus obscurs si l'on en retranchait tout ornement de ce genre. Souvent ses comparaisons sont celles d'un voyageur plutôt que d'un poëte. Il ne les emploie pas pour faire preuve d'un esprit ingénieux par des analogies imaginaires, ni pour enchanter le lecteur en lui permettant de jeter de loin un coup d'œil rapide sur des images charmantes hors du sentier qu'il suit; il compare, pour donner une idée exacte des objets qu'il décrit, en les rapprochant d'autres objets généralement connus. La poix bouillante de Malebolge ressemble à celle de l'arsenal de Venise; le quai sur lequel il suit les rives du Phlégéthon, est semblable à la digue qui s'élève entre Gand et Bruges, un peu moins élevé cependant; les cavités où les prêtres simoniaques sont enfermés, ressemblent aux fonts baptismaux de l'église Saint-Jean à Florence. Tous ceux qui ont

lu Dante se rappelleront bien d'autres exemples du même genre, qui ajoutent à cette apparence de sérieux et de sincérité à laquelle le récit doit une si grande part de son intérêt.

Ses comparaisons sont souvent destinées aussi à donner une idée exacte de ses sensations dans des circonstances particulières. Le langage des nations les plus civilisées suffit rarement à rendre avec exactitude les nuances délicates de la douleur, de l'effroi, de la colère; mais jamais un dialecte encore mal poli n'abonde en fines distinctions de cette espèce. Dante emploie donc la manière la plus exacte et en même temps la plus poétique de décrire précisément l'état de son esprit. Si vous avez fait l'expérience du trouble où nous jette une mauvaise nouvelle subitement apprise, de la stupéfaction, du doute vague qui se glissent en nous et nous inquiètent sur la vérité de nos perceptions, vous comprendrez la similitude suivante : « J'étais comme celui qui souffre en rêve et, dans son rêve, désire que ce soit un rêve; en sorte qu'il souhaite ce qui est comme si cela n'était pas. » C'est un exemple pris au hasard au milieu d'une centaine d'autres comparaisons également expressives et frappantes. Celles d'Homère et de Milton ne sont que des digressions; elles ne perdent presque rien de leur effet lorsqu'on les détache de l'ouvrage. Celles de Dante sont bien différentes; elles empruntent leur beauté au contexte, auquel leur reflet prête, à son tour, de nouvelles beautés. On ne peut enlever les broderies sans endommager tout le tissu. Je ne puis abandonner ce sujet sans conseiller à tous ceux qui savent assez d'italien pour cela, de lire la comparaison des moutons dans le troisième chant du Purgatoire. C'est, à mon avis, ce qu'il y a de

plus parfait au monde dans ce genre-là, ce qu'il y a de plus original, de plus pittoresque et de plus suave dans l'expression.

Personne ne peut lire la *Divine Comédie* sans être frappé de la faible impression que les formes du monde extérieur semblent avoir faite sur l'esprit de Dante. Son caractère et sa situation l'avaient conduit à fixer ses observations presque exclusivement sur la nature humaine. L'admirable début du huitième chant du Purgatoire (1) en est un exemple frappant. Il laisse à d'autres la terre, l'océan et les cieux. Pour lui, il n'a affaire qu'aux hommes. D'autres écrivains peuvent considérer la soirée comme le moment de la rosée, des étoiles et des nuages dorés ; pour Dante, c'est l'heure des tendres souvenirs et des dévotions passionnées, l'heure qui émeut le cœur du marin, et qui embrase l'amour du pèlerin, l'heure où le glas de la cloche semble pleurer un autre jour qui s'en va pour ne plus revenir.

Les sentiments de notre époque ont pris une direction diamétralement contraire. La magnificence du monde physique et son influence sur l'esprit humain sont deve-

(1) Je ne puis m'empêcher de remarquer combien l'imitation que Gray a faite de ce beau vers :

« Che paia 'l giorno pianger che si muore »

est un spécimen frappant des plus maladroits plagiats que j'aie jamais rencontrés. Dante n'a pas placé au début de sa description cette vive personnification. L'imagination des lecteurs y est si bien préparée par les vers précédents qu'elle paraît parfaitement juste et pathétique. Comme Gray l'a placée, sans rien qui la précède ni qui la suive pour s'harmoniser avec elle, c'est un trait de froide affectation. Malheur au cavalier inexpérimenté qui s'aventure sur les chevaux d'Achille ! « Ils sont difficiles à dompter et à monter pour les hommes mortels, pour tout autre qu'Achille qu'une mère immortelle a enfanté ! » (*Iliade*, XVII, 76-78.)

nues le thème favori de nos poëtes les plus éminents. La cohorte des bas bleus et des faiseurs de sonnets semble regarder comme un ingrédient absolument indispensable à la formation de l'esprit d'un poëte, une sensibilité exquise pour « l'éclat de l'herbe et la magnificence de la fleur. » Ils traitent avec mépris tous les écrivains qui, malheureusement, ne savent, comme dit Perse, « ni planter un bois dans leurs vers, ni louer la grasse campagne. » La foi poétique orthodoxe est plus catholique dans ses tendances. Le plus noble objet de contemplation que l'homme ait sur la terre, c'est l'homme lui-même. L'univers, sous toutes ses formes et dans toutes ses beautés, fait bien partie du vaste empire de l'imagination; mais elle a établi sa résidence et son sanctuaire au sein des variétés inépuisables et des mystères impénétrables de l'âme :

« In tutte parti impera, e quivi regge;
Quivi è la sua cittade, e l'alto seggio (1). »

Othello est peut-être la plus grande œuvre qu'il y ait au monde. A quoi doit-elle sa puissance? Est-ce aux nuages? est-ce à l'océan? est-ce aux montagnes? ou bien est-ce à un amour fort comme la mort, et à une jalousie cruelle comme le sépulcre? Qu'allons-nous contempler en *Hamlet?* Est-ce un roseau agité par le vent? une petite véronique? une plate-bande de jonquilles? ou bien allons-nous étudier un grand esprit fantasque, mis à nu devant nous jusque dans ses plus secrets replis? On peut se demander si les lacs et les montagnes sont plus propres que les sombres rues d'une grande capitale à faire l'éducation d'un poëte. Qui donc, en vérité, n'est

(1) INFERNO, cant. I.

pas mortellement las des descriptions qui ne sont que de purs paysages? N'est-il pas vrai que les objets extérieurs n'excitent jamais bien puissamment notre émotion que lorsque nous les contemplons dans leurs relations avec l'homme, lorsqu'ils expliquent sa destinée ou agissent sur son caractère? On m'accordera qu'une belle femme est ce qu'il y a de plus beau au monde. Mais si nous savons analyser nos impressions, qui de nous ne se rend compte qu'elle doit moins son charme à la perfection du contour et à la finesse du coloris, qu'à mille associations d'idées qui, souvent inaperçues de nous-mêmes, relient ces dons extérieurs à la source de notre existence, aux soins qui ont entouré notre enfance, aux passions de notre jeunesse, à l'espoir de notre vieillesse, à l'élégance, à la vivacité, à la tendresse, aux plus puissants sentiments naturels, aux plus chers liens sociaux?

L'insensibilité du poëte florentin pour les beautés de la nature ne paraîtra pas une lacune impardonnable à ceux qui pensent ainsi. Aucun écrivain, à l'exception de Shakspeare, n'a contemplé l'humanité d'un œil plus pénétrant. J'ai dit que son caractère poétique devait sa nuance à son humeur particulière. Il se plaît surtout à décrire les passions sévères et sombres. L'exilé farouche et agité était dégoûté de tout amour, hormis la passion à demi mystique qu'il éprouvait encore pour Béatrice morte. La triste histoire de Rimini est une exception presque unique. Je ne sais si l'on a jamais remarqué qu'il est un point par où la misanthropie semble avoir affecté son esprit comme celui de Swift. Les images révoltantes et déplaisantes semblent exercer sur lui une sorte de fascination, et il expose souvent à ses lecteurs, avec toute l'énergie de son style incomparable, ce qu'on peut ren-

contrer de plus repoussant dans un égout ou dans une salle d'anatomie.

Il y a dans le poëme de Dante une autre particularité qui mérite d'être remarquée. La mythologie antique ne s'est presque jamais mêlée avec bonheur à la poésie moderne. Certains auteurs ont utilisé les divinités de la Fable comme de pures représentations allégoriques de l'amour, du vin ou de la sagesse ; ce qui rend habituellement leurs ouvrages très-froids et très-ternes. Il peut nous arriver d'admirer leur esprit ingénieux; mais quel intérêt peuvent nous inspirer des êtres auxquels l'écrivain ne nous permet pas d'accorder, pour un seul moment, une existence même conventionnelle? Les allégories mêmes de Spenser sont à peine tolérables, jusqu'au moment où l'on vient à bout d'oublier qu'Una veut dire innocence, et de la regarder uniquement comme une dame persécutée, sous la protection d'un généreux chevalier.

Les auteurs qui ont cherché avec plus de jugement à conserver la personnalité des divinités classiques, ont échoué pour une autre raison. Ils sont devenus des imitateurs, et cela dans des circonstances défavorables. Euripide et Catulle ne croyaient pas plus que nous à Bacchus et à Cybèle. Mais ils vivaient parmi des gens qui y croyaient. Leurs imaginations, sinon leurs opinions, prenaient la couleur de leur temps. De là, les glorieuses inspirations des *Bacchantes* et d'*Atys*. Nos esprits sont façonnés par notre entourage, et je ne crois pas qu'il fût possible au plus grand des poëtes modernes de se monter, par force, à un degré d'enthousiasme qui pût produire de semblables ouvrages.

Seul, parmi les poëtes des temps modernes, Dante n'a donné, à cet égard, ni dans l'allégorie ni dans l'imita-

tion, et par conséquent il a seul pu introduire avec quelque effet les fictions antiques dans ses récits. Son Minos, son Pluton, son Charon, inspirent un véritable effroi. Rien ne peut être plus beau ni plus original que l'usage qu'il a fait du fleuve Léthé. Il n'assigne jamais à ses personnages mythologiques aucune fonction incompatible avec le dogme de l'Église catholique. Il n'a rien raconté à leur sujet qu'un bon chrétien de son temps ne pût croire possible. Par conséquent, ces passages n'ont rien de puéril ni de pédantesque. Au contraire, ce singulier usage des noms classiques suggère à l'esprit une vague et solennelle idée de quelque révélation mystérieuse, antérieure à toute histoire connue, et dont les fragments dispersés se seraient conservés au milieu des impostures et des superstitions des religions postérieures. A la vérité, la mythologie de la *Divine Comédie* est du modèle primitif et gigantesque. L'esprit d'Homère et d'Eschyle y respire, non celui d'Ovide et de Claudien.

Cela est d'autant plus extraordinaire, que Dante semble avoir ignoré complétement le grec, et que ses modèles favoris parmi les Latins ne pouvaient servir qu'à l'induire en erreur. Il est même impossible de ne pas remarquer son admiration pour des écrivains qui lui sont fort inférieurs, et, en particulier, son idolâtrie pour Virgile, qui, en dépit de toute son élégance et de tout son éclat, ne peut prétendre à la profondeur et à l'originalité d'esprit qui caractérisent son adorateur toscan. Le fait est qu'on pourrait établir comme une règle presque infaillible, que les grands poëtes sont de mauvais critiques. Leur esprit subit la tyrannie de mille associations d'idées qui sont imperceptibles pour d'autres. Le pire écrivain peut toucher par hasard une corde qui, en vi-

brant, fait naître dans leur esprit une longue succession d'images charmantes. Ils ressemblent à ces gigantesques esclaves d'Aladin, doués d'un pouvoir incomparable, mais soumis à des charmes si puissants que, si un enfant qu'ils auraient pu écraser touchait un talisman dont lui-même il ignorait le secret, ils devenaient aussitôt ses vassaux. Il m'est souvent arrivé de voir des esprits aussi gracieux et aussi majestueux que la Titania de Shakspeare se laisser séduire par les charmes d'une tête d'âne, lui prodiguer les plus tendres caresses et la couronner des plus douces fleurs. Je n'ai besoin de citer que les poëmes attribués à Ossian. Ils n'ont absolument aucun mérite, si ce n'est comme un édifiant exemple du succès que peuvent obtenir une fable sans preuves et un livre sans valeur. C'est un chaos de mots qui ne présentent aucune image, et d'images qui ne portent sur aucune réalité; ils sont sans forme et vides, et les ténèbres sont sur la face de cet abîme. Et cependant, combien d'hommes de génie les ont admirés et imités !

Le style de Dante est peut-être le plus original, si ce n'est le plus grand de ses mérites. Je ne connais rien qu'on puisse y comparer. Les plus nobles modèles de l'art grec doivent lui céder le pas. Ses paroles sont toujours les plus brèves et les mieux choisies qu'on puisse employer. La première expression dont il revêt sa pensée est toujours si énergique et si large, que les amplifications ne feraient que nuire à l'effet. Il n'y a peut-être aucun écrivain, dans aucune langue, qui ait présenté à l'esprit autant de peintures puissantes. Cependant, il n'y a peut-être aucun écrivain aussi concis. Cette perfection dans le style est le principal mérite du *Paradis*, qui, je l'ai déjà dit, est loin de valoir, à d'autres égards,

les deux premières parties du poëme. La force et la beauté de la diction entraînent cependant le lecteur d'une manière irrésistible à travers les tirades théologiques et les ébauches d'histoire ecclésiastique qui surabondent dans cette partie de l'œuvre. Il semblera presque absurde de citer des échantillons d'un mérite qui est répandu partout dans les cent chants du poëme. Je demande cependant à nommer le troisième chant de *l'Enfer* et le sixième chant du *Purgatoire*, comme des passages incomparables dans leur genre. Le mérite de ce dernier est peut-être plutôt oratoire que poétique; je ne me rappelle rien dans les grands discours de l'éloquence athénienne qui égale cette force d'invective et cette amertume de sarcasme. J'ai entendu l'homme d'État le plus éloquent de notre temps dire qu'après Démosthène, Dante est l'écrivain qui devrait attirer la plus sérieuse attention de ceux qui désirent arriver à la supériorité oratoire.

Mais il est temps de terminer cette critique faible et décousue. Je ne puis m'empêcher cependant de dire quelques mots des traductions de la *Divine Comédie*. Celle de Boyd est aussi ennuyeuse et aussi languissante que l'original est entraînant et énergique. L'étrange mètre qu'il a choisi et qu'il a, je crois, inventé, est parfaitement impropre à ce genre d'ouvrage. Il ne faudrait jamais entreprendre une traduction en vers sur un rhythme qui exige une grande abondance de rimes. La stance devient alors un lit de Procuste, et les pensées du malheureux auteur sont tour à tour étirées ou mutilées jusqu'à ce qu'elles puissent s'accommoder à leur nouveau réceptacle. Le style abrupt et cependant suivi de Dante souffre plus que celui de tout autre poëte d'une

version diffuse et divisée en paragraphes (car ils ne méritent pas un autre nom) d'une égale longueur. Tout ce qu'on peut dire de la tentative de Hayley, c'est qu'elle vaut mieux que celle de Boyd. Son esprit ressemblait beaucoup à du filigrane; il était assez élégant et très-peu solide. Tout ce qu'on peut dire en faveur de ses meilleurs ouvrages, c'est qu'ils sont soignés; tout ce qu'on peut dire contre ses plus mauvais ouvrages, c'est qu'ils sont stupides. Il aurait pu traduire Métastase tolérablement; mais il était hors d'état de rendre justice à ces

Rime e aspre e chiocce,
Come si converrebbe al tristo buco (1).

Je quitte avec plaisir ces misérables essais pour passer à la traduction de M. Cary. C'est un travail qui mériterait un examen particulier, et sur lequel je m'étendrais avec une grande satisfaction, si cet article n'était déjà trop long. Pour le moment, je me bornerai à dire qu'il n'existe pas, que je sache, une seule traduction aussi fidèle, ni une seule traduction qui prouve aussi pleinement que le traducteur lui-même est doué d'un grand talent poétique. Ceux qui ne savent pas l'italien feront bien de lire M. Cary pour apprendre à goûter la *Divine Comédie*. Ceux qui connaissent le plus intimement la littérature italienne feront bien aussi de lire cette traduction pour sa valeur intrinsèque, et je crois qu'ils auront de la peine à décider ce qui mérite surtout nos éloges, ou la familiarité de l'auteur avec la langue de Dante, ou son extrême habileté à se servir de la sienne propre.

(1) INFERNO, cant. XXXII.

ESSAIS CRITIQUES

SUR LES PRINCIPAUX AUTEURS ITALIENS

N° 2. PÉTRARQUE. (Avril 1824.)

> Et vos, o lauri, carpam, et te proxima myrte,
> Sic positæ quoniam suaves miscetis odores.
> VIRGILE.

Il serait malaisé de citer le nom d'un poëte dont la réputation puisse égaler celle de Pétrarque, si l'on fait entrer en ligne de compte son étendue et sa durée. Quatre siècles et demi se sont écoulés depuis sa mort. Cependant, les habitants de toutes les contrées de l'Occident connaissent son caractère et ses aventures aussi familièrement que les noms les plus illustres et les anecdotes les plus récentes de l'histoire littéraire de leur pays. C'est assurément une rare distinction. Ses détracteurs sont contraints d'avouer qu'un poëte sans mérite n'eût pu l'obtenir. Mais ses admirateurs n'iront pas non plus jusqu'à soutenir que Pétrarque, par son seul mérite, eût pu s'élever à cet honneur que ni Shakspeare, ni Milton, ni Dante, n'ont encore obtenu, à cet honneur qu'aucun écrivain moderne, excepté Pétrarque et Cervantès, n'ont conservé longtemps : celui d'une réputation européenne.

Il est aisé de découvrir quelques-unes des causes auxquelles ce grand homme a dû une célébrité que je ne puis m'empêcher de croire mal proportionnée aux véritables droits qu'il a à l'admiration de l'humanité. D'abord, Pétrarque est un égoïste. Tout le monde abhorre l'égoïsme dans la conversation. Les amants, et, je crois, les amants seuls, se le pardonnent réciproquement. Il n'y a point de services, point de talents, point de don de plaire qui puisse le rendre tolérable. La reconnaissance, l'admiration, l'intérêt, la crainte suffisent à peine à empêcher ceux qui sont condamnés à écouter un égoïste de témoigner leur fatigue et leur dégoût. Un oncle sans enfants, un patron puissant, peuvent à peine extorquer cette complaisance. Vous quittez l'intérieur de la diligence au milieu d'un orage, et vous montez sur le siége plutôt que d'écouter l'histoire de votre compagnon. Le chapelain se mord les lèvres en présence de l'archevêque. L'enseigne bâille à la table du premier lord de l'amirauté. Cependant, je ne sais pourquoi, cette même habitude qui est la peste de la conversation, donne aux écrits un attrait incomparable. Rousseau a fait en ce genre l'expérience la plus hardie qui se pût faire, et il a pleinement réussi. De notre temps, lord Byron s'est attiré l'intérêt et l'admiration de tout le monde, par une série de tentatives du même genre. Wordsworth écrivait avec un égoïsme plus profond mais moins visible, et il en a été récompensé par une secte de fidèles, comparativement peu nombreuse, mais d'une dévotion infiniment plus fanatique. Il est inutile de multiplier les exemples. Maintenant encore, toutes les branches de la littérature sont encombrées de mille mendiants de renommée, qui cherchent à exciter notre intérêt en nous

dévoilant toutes les difformités de leurs esprits, et en découvrant les plaies enflammées de leurs sentiments. Nous ne manquons pas même d'écrivains qui poussent encore plus loin l'imitation des mendiants, et qui trouvent plus commode d'extorquer au public un moyen de vivre, en simulant des difformités et une faiblesse dont ils sont exempts, qu'en accomplissant honnêtement les travaux que leur santé et leur vigueur leur permettraient d'entreprendre. La foule crédule dépense ainsi sa pitié et ses ressources à entretenir un mal qui appellerait bien plutôt le fouet et les travaux forcés. Mais cet artifice, qui réussit souvent entre les mains des sots, donne un charme irrésistible aux ouvrages qui possèdent par eux-mêmes un vrai mérite. Nous sommes toujours curieux de savoir quelque chose du caractère et de la situation des hommes dont nous avons étudié les œuvres avec plaisir. On a peut-être lu plus souvent et avec plus d'intérêt que tout autre passage des poëmes de Milton, les vers où il fait allusion à sa position. Il est amusant de voir toute la peine que se donnent les critiques pour chercher à découvrir dans les poëmes d'Homère quelque chose qui donne une idée de sa situation et de ses sentiments. D'après l'une des hypothèses, il a voulu se peindre sous le nom de Démodocus. D'autres soutiennent qu'il était ce Phémius dont Ulysse avait épargné la vie. Ce penchant de l'esprit humain explique, selon nous, en grande partie, la popularité immense d'un poëte dont les ouvrages ne sont guère autre chose que l'expression de ses sentiments personnels.

En second lieu, Pétrarque n'était pas seulement un égoïste, c'était un égoïste amoureux. Les espérances et les craintes, les joies et les douleurs qu'il décrivait, pre-

naient leur source dans cette passion qui exerce plus d'influence qu'aucune autre et emprunte plus de force qu'aucune autre à l'imagination. Il avait encore un immense avantage : il était le premier poëte amoureux qui eût paru depuis la grande convulsion qui avait changé non-seulement l'état politique, mais aussi l'état moral du monde. Les Grecs, qui étaient dans leurs institutions publiques et leurs goûts littéraires diamétralement opposés aux nations orientales, leur ressemblaient fort dans leurs habitudes domestiques. Comme eux, ils ne faisaient aucun cas de l'intelligence des femmes et ils les tenaient comme emprisonnées ; et c'était l'un des moindres inconvénients auxquels ce système pernicieux donnait naissance, que de voir les Phryné et les Lamia monopoliser toute la culture d'esprit et tout le charme dans les manières qui, dans un temps très-civilisé, deviennent nécessaires pour retenir les hommes auprès des femmes avec lesquelles ils vivent. On ne trouvait nulle part l'union des éléments indispensables à un amour honorable et chevaleresque. Les matrones et leurs filles, enfermées dans leurs harems, sottes, mal élevées, ignorantes de tout art en dehors des arts manuels, paraissant à peine jusqu'à leur mariage, ne pouvaient guère exciter l'affection, tandis que leurs brillantes rivales, à moitié Grâces, à moitié Harpies, élégantes et cultivées, mais volages et avides, ne pouvaient, en aucun cas, inspirer le respect.

L'état de la société, à Rome, valait infiniment mieux sur ce point, et la littérature romaine a eu sa part de cette supériorité. Les poëtes romains ont décidément surpassé les Grecs dans la peinture des passions amoureuses. Ils n'ont traité aucun autre sujet avec autant de

succès. Il faut convenir qu'Ovide, Catulle, Tibulle, Horace et Properce, malgré tous leurs défauts, occupent un rang élevé dans cette branche de leur art. Je voudrais ajouter à ces noms celui de mon cher Plaute qui, tout en empruntant ses intrigues à la Grèce, a probablement trouvé à Rome même les originaux de ses charmants personnages féminins.

Bien des maux subsistaient cependant, et, dans le déclin du grand empire, tout ce qu'il y avait de pernicieux dans ses institutions domestiques, éclata avec plus de force. Sous l'influence de ces gouvernements à la fois dépendants et tyranniques, qui achetaient, en pliant devant leurs ennemis, le droit de fouler aux pieds leurs sujets, les Romains descendirent au dernier période de la mollesse et de l'abaissement. La fausseté, la lâcheté, la paresse, une dégradation dont tous avaient conscience et dont personne ne se plaignait, voilà ce qui formait le caractère national. L'amour, en particulier, ce mot qui, dans les temps modernes, implique d'un côté la protection et le dévouement, de l'autre, la confiance, et des deux parts le respect et la fidélité, l'amour ne pouvait exister parmi les esclaves indolents et sans cœur qui rampaient autour du trône d'Honorius et d'Augustule. A cette époque, la grande rénovation commença. Les guerriers du Nord, tout dépourvus qu'ils étaient de science et d'humanité, apportaient avec eux, de leurs forêts et de leurs marécages, ces qualités sans lesquelles l'humanité est une faiblesse et la science une malédiction : l'énergie, l'indépendance, la crainte de l'ignominie, le mépris du danger. Il serait bien curieux d'examiner comment un mélange de conquérants sauvages et d'esclaves efféminés a pu produire, après de longues

générations de ténèbres et d'agitation, le caractère européen des temps modernes; il serait curieux de suivre, depuis le premier choc jusqu'à l'amalgame final, l'opération de cette alchimie mystérieuse qui a su, de cet amas d'éléments contraires et sans valeur, tirer l'or pur de la nature humaine; il serait curieux d'analyser la masse de ce mélange et de déterminer les proportions de chaque élément. Mais je veux me restreindre au sujet que je traite pour le moment. La nature de l'amour avait subi une transformation complète. Il conservait encore, à la vérité, ce caractère capricieux et voluptueux qu'il avait chez les peuples méridionaux de l'antiquité; mais il s'y glissait une teinte de cette vénération superstitieuse que les guerriers du Nord avaient coutume de témoigner aux femmes. La dévotion et la guerre avaient mêlé à l'amour leurs sentiments les plus vifs et les plus sérieux. La bénédiction de l'Église le sanctifiait, les guirlandes du tournoi le décoraient. Comme dans la fable antique, Vénus s'élevait de nouveau au-dessus des vagues agitées et sombres qui avaient si longtemps caché sa beauté. Mais elle n'apparaissait plus comme naguère dans tout l'éclat voluptueux de la beauté nue. Elle portait encore la ceinture de son ancienne magie; mais le diadème de Junon reposait sur son front; l'égide de Pallas était entre ses mains. On pouvait dire que l'amour était une passion nouvelle, et il n'est, par conséquent, pas étonnant que le premier poëte distingué qui a entièrement consacré son génie à ce sujet ait excité une sensation extraordinaire. On peut le comparer à un aventurier qui aborde par hasard dans une île inconnue et riche, et à qui il suffit de planter une croix informe sur le rivage pour entrer en possession de tous les trésors qu'elle ren-

ferme et pour lui donner son nom. Les titres de Pétrarque ressemblaient un peu à ceux d'Améric Vespuce sur le continent qui aurait dû porter le nom de Colomb. Les poëtes provençaux furent assurément les maîtres du Florentin. Mais ils écrivaient dans un temps qui ne pouvait apprécier leur mérite, tandis que leur imitateur vécut à l'époque où les œuvres écrites dans sa langue natale commencèrent à attirer l'attention générale. Pétrarque fut en littérature ce qu'un Valentin (1) est en amour. Les lecteurs le préférèrent, non pour des mérites transcendants mais parce qu'il fut le premier à se présenter à leur vue au moment de leur réveil, après un long sommeil.

Pétrarque gagna autant à être comparé avec ses successeurs immédiats, qu'avec ceux qui l'avaient précédé. Il se passa plus d'un siècle après sa mort avant que l'Italie eût produit un poëte qu'on pût lui comparer. Il faut, sans doute, attribuer en grande partie ce déclin du talent poétique à l'influence que ses propres ouvrages avaient exercée sur la littérature de son pays. Néanmoins, cela a contribué à sa gloire. Rien n'est plus favorable à la réputation d'un écrivain que d'être suivi par une génération qui lui est inférieure, et c'est un avantage qui échoit plus fréquemment, par d'évidentes raisons, à ceux qui corrompent le goût public qu'à ceux qui le perfectionnent.

Outre les causes que je viens d'énumérer, une autre raison a contribué à étendre la renommée de Pétrarque. Je veux parler de l'intérêt qu'ont inspiré les événe-

(1) Le 14 février, jour de la Saint-Valentin, le premier jeune homme que chaque jeune fille rencontrait devenait officiellement son amoureux, son Valentin, comme on disait. Voyez *Hamlet*, IV, 5.

ments de sa vie, intérêt que ses contemporains doivent avoir éprouvé à un haut degré, puisqu'au bout de cinq cents ans aucun critique ne reste entièrement insensible à son influence. Il mérite la première place parmi les grands hommes auxquels nous devons la renaissance du savoir, et son attachement passionné pour cette grande cause constitue son titre le mieux fondé et le plus éclatant à la reconnaissance de la postérité. C'était un dévot de la littérature; il l'aimait d'un amour sans mélange; il l'adorait avec un culte presque fanatique. C'était un missionnaire qui en annonçait les merveilles aux pays les plus reculés, un pèlerin qui voyageait au loin pour en recueillir les reliques, un ermite qui vivait dans la retraite pour en contempler les beautés, un champion qui livrait pour elle des batailles, un conquérant qui, sans métaphore, menait en triomphe la barbarie et l'ignorance enchaînées, et qui recevait au Capitole les lauriers que lui avait valus son éclatante victoire.

On ne peut rien imaginer de plus noble ni de plus touchant que cette cérémonie. Les superbes palais et les portiques qui avaient vu passer les chars d'ivoire de Marius et de César, étaient depuis longtemps tombés en poussière. Les faisceaux ornés de lauriers, les aigles d'or, les légions et leurs cris, les captifs et les tableaux des villes, tout cela manquait au cortége victorieux du poëte. Le sceptre n'appartenait plus à Rome; mais elle conservait encore l'influence plus puissante de l'empire intellectuel, et elle allait conférer la récompense plus glorieuse d'un triomphe intellectuel. La cité éternelle offrait le juste et noble tribut de sa gratitude à l'homme qui avait étendu le domaine de son ancienne langue; qui avait élevé les trophées de la philosophie et de l'ima-

gination dans les repaires de l'ignorance et de la férocité; qui menait captifs les cœurs et l'admiration des nations enchaînées par la puissance de ses chants, et qui rapportait pour dépouilles les trésors du génie antique arrachés à l'obscurité et à la destruction. Au milieu des ruines de l'art ancien et des premiers monuments de l'art moderne, celui qui avait reformé le lien brisé entre les deux âges de la civilisation humaine, reçut la couronne qu'il avait méritée des modernes en leur donnant leur culture, et des anciens en leur rendant leur renommée. Ni Reims ni Westminster n'ont jamais été témoins d'un aussi auguste couronnement.

Lorsque nous quittons ce glorieux spectacle pour entrer dans la vie privée du poëte, quand nous contemplons en lui la lutte de la passion et de la vertu, ses yeux obscurcis, ses joues creusées par les larmes d'un désir coupable et sans espoir, quand nous réfléchissons à toute l'histoire de son attachement depuis la joyeuse fantaisie de sa jeunesse jusqu'au désespoir persévérant de son grand âge, la pitié et l'affection viennent se mêler à notre admiration. Même lorsque la perte de ce qu'il aimait eut mis le dernier sceau à sa souffrance, nous le voyons consacrer à la cause de l'esprit humain toute la force et toute l'énergie que lui avaient laissées son amour et sa douleur. Il avait vécu en apôtre de la littérature, il tomba comme son martyr : on le trouva mort, la tête appuyée sur un livre.

Ceux qui ont étudié avec attention la vie et les écrits de Pétrarque seront peut-être tentés de faire quelques objections à ce panégyrique. On ne peut nier qu'une affectation fort déplaisante ne vînt obscurcir son mérite; son zèle pour la littérature communiquait une

nuance de pédantisme à tous ses sentiments et à toutes ses opinions; son amour était l'amour d'un faiseur de sonnets, son patriotisme le patriotisme d'un antiquaire. L'intérêt avec lequel nous contemplons les ouvrages et nous étudions l'histoire de ceux qui ont occupé notre pays dans les temps passés, vient des liens qui les rattachent à la société présente où sont contenus tous les objets de nos affections et de nos espérances. Pétrarque éprouvait des sentiments tout opposés. Il aimait l'Italie parce qu'elle était remplie des monuments des anciens maîtres du monde. Sa ville natale, la belle et glorieuse Florence, l'Athènes moderne, alors dans tout l'éclat et dans toute la vigueur de sa jeunesse, ne pouvait pas obtenir du plus éminent de ses citoyens la moindre part de l'hommage passionné qu'il rendait à la décrépitude de Rome. Mais ces taches, et d'autres encore, qu'il faut bonnêtement reconnaître, ne peuvent diminuer l'éclat de sa carrière que dans une bien faible mesure. Pour ma part, je la contemple avec tant de plaisir et d'attrait, que j'ai de la peine à m'en détourner pour étudier ses ouvrages qui sont loin de m'inspirer la même admiration.

Cependant j'ai une haute idée du génie poétique de Pétrarque. Il ne possédait pas, à la vérité, l'art de présenter à l'imagination d'une manière vive les objets sensibles, et cela est d'autant plus remarquable que le talent dont je parle est un trait caractéristique des poëtes italiens. La *Divine Comédie* en donne le plus haut modèle. Presque tous les poëmes italiens qui ont acquis de la célébrité portent ce caractère. Peut-être faut-il l'attribuer au degré de perfection que la peinture et la sculpture avaient atteint en Italie avant qu'on eût commencé à cultiver largement la poésie. Les hommes

étaient privés de livres; mais ils étaient habitués dès l'enfance à contempler les admirables œuvres d'art que l'Italie commençait déjà à produire dans le treizième siècle. Leur imagination en reçut une impression si forte, que le goût des descriptions pittoresques se retrouve jusque dans leurs écrits. La marche des choses a été toute différente en Angleterre. De là vient que les tableaux d'histoire sont chez nous des poëmes sur de la toile, tandis que les poëmes italiens sont des tableaux peints pour les yeux de l'esprit, avec des mots pour couleurs. Les écrits de Pétrarque manquent presque complétement de cette qualité propre à sa nation. On ne peut, à la vérité, en donner pour preuve ses sonnets, que leur sujet et leur nature excusent, ni ses poëmes latins, où ce défaut s'explique par les entraves qu'impose toujours une langue morte. Mais ses Triomphes exigeaient impérieusement l'application de ce talent, et n'en offrent aucune trace.

Il avait cependant du talent, et un talent d'un ordre élevé. Il faut reconnaître l'ardeur, la tendresse, l'éclat de ses pensées, son imagination brillante, le choix de ses expressions à la fois élégantes et énergiques. La nature le destinait à devenir le premier des poëtes lyriques. Mais un seul, un seul présent fatal fit perdre à tous ses dons la moitié de leur valeur. Il eût été un beaucoup plus grand poëte s'il n'eût pas eu autant d'esprit. Il était trop ingénieux, et ce fut le fléau de son talent. Il abandonna le style naturel et noble où il pouvait exceller, pour s'adonner à des pointes sur les mots qu'il produisait avec une facilité à la fois admirable et désolante. Comme la dame romaine de Tite-Live, sa muse fut tentée par des bijoux de clinquant; elle livra

ses forteresses et fut écrasée sous les ornements étincelants qui l'avaient séduite.

La pauvreté de ses idées est quelque chose de remarquable. On ne peut contempler sans étonnement un esprit si fertile en combinaisons et si stérile en images. Sa poésie amoureuse se compose exclusivement de quelques sujets, disposés sous tant de formes, et présentés sous tant de jours différents, que cela nous rappelle ces problèmes d'arithmétique sur la permutation qui étonnent si fort les ignorants. Le cuisinier français qui prétendait pouvoir faire quinze plats différents avec une tête d'ortie, n'était pas plus habile dans son art. L'esprit de Pétrarque était un kaléidoscope; à chaque mouvement il nous présente des formes nouvelles, toujours bizarres, quelquefois très-belles, et nous avons de la peine à croire que tous ces dessins si variés soient produits par les mêmes petits morceaux de verre. Il faut, à la vérité, attribuer en partie la monotonie des images à la monotonie du sujet. Il serait déraisonnable d'attendre une perpétuelle variété dans ces poésies qui se comptent par tant de centaines, qui sont toutes de la même longueur, toutes de la même mesure, et toutes adressées à la même coquette indifférente et insipide. Je ne puis m'empêcher de soupçonner qu'il faut attribuer le mauvais goût dont ses vers amoureux sont entachés, à l'influence de Laure qui préférait probablement, comme la plupart des critiques de son sexe, le style chargé au style majestueux. Quoi qu'il en soit, dès qu'il change de sujet il change de manière. Lorsqu'il parle des injures et de l'abaissement de l'Italie, dévastée par des invasions étrangères et trop faiblement défendue par ses lâches enfants, le grasseyement efféminé du faiseur de sonnets se change

tout à coup en un cri aussi solennel, aussi terrible, aussi perçant que la voix (1) qui cria : « Ne dormez plus ! » à la sanguinaire maison de Cawdor. « L'Italie n'a pas l'air de sentir ses souffrances, » s'écrie son poëte dans son ardeur, « elle est décrépite, oisive, languissante. Dormira-t-elle toujours? Personne ne viendra-t-il la réveiller? Oh ! si je pouvais tordre ses cheveux dans mes mains (2) ! »

C'est avec la même énergie qu'il proclame la vengeance du Christ et de l'Europe contre la Babylone de l'Islamisme. La magnifique énumération qu'il fait des anciens exploits des Grecs ne saurait manquer d'exciter toujours l'admiration, et c'est avec le plus vif intérêt qu'on la lit dans un temps où les hommes vertueux et sages, si cruellement désappointés dans tant d'autres pays, tournent les yeux avec une anxiété indicible vers la terre natale de la liberté, vers le champ de bataille de Marathon, vers ce défilé mortel où le lion de Lacédémone fit tête à l'ennemi (3).

Ses poëmes religieux méritent aussi les plus grands éloges. Il faut mettre au premier rang son *Ode à la Vierge.* C'est peut-être le plus bel hymne qui soit au monde. La vénération pieuse qu'il exprime emprunte un caractère d'exquise poésie aux sentiments délicats que suscite

(1) Voyez *Macbeth*, II, 2.

(2) Che suoi guai non par che senta;
Vecchia, oziosa e lenta.
Dormirà sempre, e non fia chi la svegli?
Le man l'avess' io avvolte entro i capegli
CANZONE XI.

(3) Maratona, e le mortali strette
Che difese il leon con poca gente.
CANZONE V.

une idole féminine et charmante, sentiments dont nous retrouvons sans peine la trace à chaque pas dans cette composition.

Je prendrais plaisir à m'arrêter sur ces parties de l'œuvre de Pétrarque et sur quelques autres du même genre; mais il faut en revenir à ses poésies amoureuses; il leur a confié sa renommée et il la leur doit dans une grande mesure.

Le plus grand défaut de ses meilleures compositions, en ce genre, c'est l'éclat uniforme de toutes les parties. Le langage naturel des passions est, à la vérité, souvent fantastique et figuré, et l'amour, plus que toute autre, porte ce caractère. Mais il y a cependant des limites. Les sentiments peuvent revêtir une parure; mais comme celle d'une femme élégante, elle ne doit ni les empaqueter, ni les découvrir. Il faut que les draperies soient arrangées de manière à cacher modestement certains points et à en dévoiler d'autres avec art. On peut se servir des ornements, parfois pour cacher un défaut, parfois pour relever une beauté, mais jamais pour cacher, encore moins pour défigurer les charmes qu'ils sont destinés à servir. L'amour de Pétrarque, au contraire, s'habille comme un sauvage prétentieux, qui a le nez traversé d'un anneau d'or, le corps couvert de dessins bizarres et de couleurs éclatantes, et les oreilles étirées jusqu'aux épaules par le poids des bijoux. C'est une règle sans exception que, dans tous les genres de composition, il ne faut jamais permettre à l'idée principale, au sentiment dominant, de se confondre avec les ornements qui l'accompagnent. Il faudrait, en général, qu'elle se distinguât par la simplicité de l'expression, comme nous reconnaissons Napoléon dans un tableau de bataille à sa

redingote grise et à son chapeau sans plume, au milieu d'une foule de panaches et d'habits brodés. Dans les vers de Pétrarque, il est généralement impossible de dire quelle est la pensée qu'il voulait faire dominer. Tout est également soigné. Le maître de la maison porte une livrée somptueuse et dégradante comme ses valets, et il n'attire à lui qu'une part de l'attention éblouie et indifférente que nous leur accordons en commun. Ces poésies n'ont ni lumières, ni ombres accusées; il n'y a ni second, ni premier plan; elles ressemblent aux enluminures des manuscrits orientaux : les teintes éclatantes y abondent, mais la perspective manque. Voilà les défauts des plus célèbres de ces compositions. Il serait difficile de parler avec patience de celles qu'on trouve généralement mauvaises. Cependant elles ont bien des points de ressemblance avec leurs éclatantes compagnes. Elles en diffèrent comme une mascarade diffère du camp du Drap-d'Or. Le clinquant y remplace la richesse. Sa muse ressemble à cette classe nombreuse de femmes qui n'ont point d'objection à être malpropres pourvu qu'elles aient des habits très-voyants. Lorsque ses brillantes pointes sont épuisées, il y supplée par des subtilités métaphysiques ou des antithèses forcées, par un mauvais calembour ou une détestable charade. Je crois pouvoir dire que dans son cinquième sonnet, il a atteint les derniers abîmes du Pathos. A tout prendre, on peut déclarer en toute sûreté que ce morceau est ce qu'on a jamais fait de plus mauvais en fait de poésie et en fait d'esprit.

Une preuve bien forte de la vérité de ce que j'avance, c'est que presque tous les sonnets produisent exactement le même effet sur l'esprit du lecteur. Ils se rapportent à

tous les différents états d'âme d'un amant, depuis la joie jusqu'au désespoir; et cependant on les lit, autant que j'en puis juger d'après mon expérience et mes observations, avec un sentiment toujours uniforme. Le fait est que la passion et l'esprit n'y sont nulle part mélangés dans de justes proportions. Il n'y a pas assez de sentiment pour tant d'assaisonnements destinés à lui donner du relief. Le repas que Pétrarque nous présente ressemble au festin espagnol du *Faux Astrologue* de Dryden : le goût de tous les mets et de toutes les sauces disparaît sous un parfum d'épices universel. Le poisson, la viande, le gibier, tout sent le poivre rouge.

A la vérité, les écrits de Pétrarque peuvent injustement souffrir d'une cause que je ne veux pas passer sous silence. Ses imitateurs ont tellement vulgarisé en Italie et à travers toute l'Europe leurs thèmes favoris de lamentations et de flatteries amoureuses, que nous avons de la peine à les croire originales quand nous les retrouvons chez le premier auteur; en vain notre intelligence est convaincue que tout cela était nouveau pour lui, nous trouvons toujours que c'est vieux pour nous. Tel est souvent le sort des plus beaux passages des auteurs les plus éminents. Il est triste de voir une noble pensée subir les divers degrés de la profanation, de la voir passer de son illustre maître à ses laquais, tournée et retournée, et finissant par devenir un épouvantail pour les oiseaux. Pétrarque a beaucoup souffert de ce genre de traitement. Cependant le fait même d'en avoir beaucoup souffert prouve que ses qualités n'étaient pas de premier ordre. On peut dérober un vers, mais un plagiaire ne peut s'emparer subrepticement du souffle qui inspirait un grand poëte. On imite Homère depuis vingt-

cinq siècles, et il est resté ce qu'il était. Eût-on copié dix mille fois chaque image et chaque expression de Dante, la *Divine Comédie* n'en eût pas moins conservé toute sa fraîcheur. Il était aisé au portefaix, dans la comédie de Farquhar, de se faire passer pour Beau-Clincher en empruntant ses dentelles et son habit; mais il eût été plus difficile de jouer le rôle de sir Harry Wildair.

Avant de quitter ce sujet, je veux défendre Pétrarque d'une accusation qu'on présente souvent contre lui de nos jours. D'après toute une secte de critiques, ses sonnets ne possèdent pas certaines qualités qu'ils disent indispensables au sonnet, et qu'ils réclament avec autant d'assurance et autant de raison que leurs prédécesseurs en mettaient à soutenir les unités du drame. Je suis un ignorant, je suis hors d'état d'expliquer les mystères de cette nouvelle foi poétique; je sais seulement que c'est une foi qu'il faut conserver pure et sans tache, sous peine d'être qualifié d'imbécile. Je ne puis cependant m'empêcher de demander quelle est la vertu particulière du chiffre quatorze, pour être ainsi distingué de tous les autres nombres. Cela tient-il à ce qu'il est le premier multiple de sept? Cela a-t-il quelque rapport avec l'institution du Sabbat? ou bien ces propriétés singulières tiennent-elles à l'ordre des rimes? Malheureusement, les sonnets de Shakspeare diffèrent autant à cet égard de ceux de Pétrarque que de la strophe employée par Arioste ou de la strophe employée par Spenser. Débarrassons-nous donc de ce ridicule jargon ! Nous avons mis de côté l'ancien régime, en fait de critique littéraire. J'espère que nous n'admettrons pas davantage le despotisme tout aussi pédantesque et tout aussi déraisonnable que certains chefs révolutionnaires voudraient

élever maintenant sur ces ruines. Nous n'avons pas détrôné Aristote et Bossu pour en venir là. Ces amateurs raffinés de sonnets feraient bien, d'ailleurs, de se rappeler que, si le style de Pétrarque ne rentre pas dans l'idéal de perfection qu'ils se sont fait, ils ont pourtant de grandes obligations à ses poëmes : car, sans Pétrarque, il est probable qu'on n'eût jamais fait attention à ce rhythme pour lequel ils font de si judicieuses lois, et c'est à lui qu'ils doivent le plaisir d'admirer et l'honneur de composer des vers qu'on dirait écrits par M. Chétif, en collaboration avec ce pauvre Niais, son domestique.

Je ne puis terminer cet article sans dire quelques mots des écrits latins de Pétrarque. Il paraît que ses contemporains, comme lui, les mettaient fort au-dessus de ses compositions italiennes. La postérité, la cour suprême des appels littéraires, a non-seulement cassé le jugement, mais, comme cela se fait d'ordinaire, elle l'a cassé avec dépens, et en condamnant les malheureux ouvrages à payer les frais non-seulement de leur propre infériorité, mais encore de l'injustice des juges qui leur avaient accordé une préférence imméritée. Et nous devons avouer qu'il faudrait faire une large part aux circonstances au milieu desquelles ces écrits furent produits, pour prononcer sur eux un jugement bien favorable. Il faut les regarder comme des plantes exotiques transplantées sous un ciel étranger, placées à une mauvaise exposition ; il serait donc déraisonnable de leur demander la sève forte et saine qui anime autour d'elles les plantes indigènes, et qu'elles posséderaient elles-mêmes dans leur climat natal. Pétrarque a fort imparfaitement imité le style des auteurs latins, et, en compensation, il n'a

pas ajouté à la langue antique les grâces de la poésie moderne. L'esprit ingénieux et brillant que nous admirons dans ses poëmes italiens, tout en le critiquant, manque presque absolument ici, et ne vient qu'à de rares intervalles éclairer les lugubres ténèbres de l'*Afrique*. Les Églogues sont plus animées, mais c'est par politesse qu'on leur donne le nom de poëmes; elles n'ont rien de commun avec ce qu'il a écrit dans sa langue maternelle, si ce n'est cet éternel jeu de mots sur Laura et Daphné. Aucun de ses ouvrages n'aurait pu le placer au même rang que Vida ou Buchanan. Cependant lorsqu'on le compare à ceux qui l'ont précédé, lorsqu'on se rappelle qu'il allait de l'avant, en enfant perdu de la littérature, et que, dans ces aventureuses recherches, il fut le premier à sentir, le premier à essayer de faire revivre l'élégance et la pureté du langage que parlait le monde antique, on est porté à le placer plus haut que tous ces autres hommes qui ne l'eussent jamais surpassé s'ils ne l'avaient pas imité.

Pétrarque a voulu reproduire l'éloquence philosophique de Cicéron, comme la majesté poétique de Virgile. Son essai sur les remèdes de la bonne et de la mauvaise fortune est un ouvrage dialogué, fort bizarre, et écrit dans le style de l'école. Il nous paraît composé sur le modèle des *Tusculanes :* ceux qui l'ont lu n'auront pas grand'peine à décider avec quel succès. C'est une série de dialogues; à chaque scène, on voit arriver un personnage à qui est advenu un événement heureux ou malheureux. Il raconte gravement son histoire; et là-dessus un raisonneur, ou plutôt la raison personnifiée, le réfute, tâche qui n'est pas bien difficile, vu que le disciple, pour défendre sa thèse, se borne à la répéter

obstinément, presque dans les mêmes termes, à la fin de chacun des arguments de son antagoniste. De cette manière, Pétrarque juge une infinité de causes. Je crois même qu'il serait difficile de nommer une joie ou une calamité qui n'ait pas sa place dans cette dissertation. Il donne d'excellents avis à un homme qui espère trouver la pierre philosophale, à un autre qui s'est construit une belle volière, à un troisième qui est ravi des tours de son singe favori. Les leçons qu'il fait aux malheureux sont tout aussi étranges. Il semble croire qu'un précédent cité bien à propos est une consolation qui doit suffire à toute espèce de douleurs. « Notre ville est prise, dit l'un des plaignants. — Troie aussi a été prise, répond le consolateur. — Ma femme s'est enfuie, dit un autre. — Si cela vous est arrivé une fois, cela est arrivé deux fois à Ménélas. » Un pauvre homme est fort triste parce qu'il a découvert que le fils de sa femme n'est pas de lui. « Il est bien dur, dit-il, d'avoir élevé à mes dépens quelqu'un qui m'est étranger. — Vous êtes homme, reprend le Mentor en citant le fameux vers de Térence, et rien de ce qui touche un autre homme ne vous doit être étranger. » Les calamités matérielles de la vie ne sont pas oubliées, et il y a en particulier une certaine dissertation, qui est parfaitement amusante, si elle n'est pas très-convaincante, sur l'avantage d'avoir la gale. Les invectives contre un malheureux médecin, ou plutôt contre la médecine, sont plus animées. Pétrarque prenait le sujet tout à fait au sérieux. Son amertume amène quelquefois au milieu de ses pédanteries classiques et scholastiques une phrase digne de la seconde *Philippique*. Swift lui-même eût envié le chapitre sur les *Causes de la pâleur des médecins*.

Parmi les ouvrages latins de Pétrarque, ses lettres sont en général ce qu'on connaît et ce qu'on admire le plus. Comme composition, elles valent mieux que ses essais. Mais leur mérite n'est que comparatif. On pouvait s'attendre à trouver dans une collection de lettres si considérable, écrites par un homme si éminent, durant une vie si variée et si animée, des vues complètes et curieuses sur la littérature, les mœurs et la politique du temps. Voyageur, poëte, érudit, amant, courtisan, reclus, il aurait pu nous laisser un monument impérissable où nous verrions son siècle empreint et vivant. Ceux qui liraient sa correspondance dans l'espoir d'y puiser des renseignements de cette nature seraient complétement déçus. Elle ne contient rien de caractéristique ni sur l'époque ni sur l'individu; c'est une série de thèmes et non de lettres, et comme elles ne sont pas très-connues, on pourrait sans danger les employer au collége comme un recueil de lieux communs. Soit qu'il traite de la politique, en écrivant à l'empereur ou au doge, soit qu'il adresse des avis et des consolations à quelque ami particulier, chaque ligne est encombrée d'exemples et de citations, et retentit des noms d'Anaxagore et de Scipion. L'intérêt qu'excitait le caractère de Pétrarque était tel, et on admirait si fort son style épistolaire, que ses lettres arrivaient à grand'peine au lieu de leur destination. Le poëte décrit avec un feint regret et avec une véritable complaisance l'importunité des curieux qui ouvraient souvent et dérobaient parfois ses compositions si goûtées. C'est un fait remarquable, que de toutes ses épîtres les moins affectées sont celles qui sont écrites aux morts et à ceux qui ne sont pas encore nés. Rien ne peut être plus absurde que la fantaisie qui poussait Pétrarque à composer de grandes lettres de

reproches ou d'éloges adressées à Cicéron et à Sénèque; mais ces étranges productions sont écrites d'un style infiniment plus naturel que ses correspondances avec les vivants. Parmi tous ses ouvrages latins, il faut donner la préférence à son *Épître à la postérité*, composition simple, noble et pathétique, qui fait autant d'honneur à son goût qu'à son cœur. En faisant abstraction de l'humilité affectée d'un auteur, on pourrait dire qu'aucun écrivain n'a laissé sur lui-même un témoignage plus digne de plaire.

En concluant, nous pouvons décider que les œuvres de Pétrarque sont au-dessous de son talent et de sa célébrité, et que les circonstances au milieu desquelles il vivait étaient aussi contraires au développement de son génie que favorables à l'extension de sa renommée.

JOHN BUNYAN

— DÉCEMBRE 1830. —

Le Voyage du Pèlerin avec la *Vie de John Bunyan*, par Robert Southey, Esq. L. L. D., poëte Lauréat. Edition illustrée, in-8. Londres, 1830.

Voici une édition remarquablement belle et soignée d'un livre qui mérite tout ce que peuvent faire l'imprimeur et le graveur. La *Vie de Bunyan* n'est naturellement pas un ouvrage qui puisse ajouter beaucoup à la réputation littéraire d'un écrivain comme M. Southey; mais c'est un ouvrage écrit en très-bon anglais, et en grande partie dans un très-bon esprit. Il est inutile de dire que M. Southey avance beaucoup d'opinions sur lesquelles nous sommes complétement en désaccord, et les tentatives qu'il fait pour excuser l'odieuse persécution à laquelle Bunyan fut soumis a parfois excité notre indignation. Mais nous voulons éviter ce sujet; nous sommes pour le moment infiniment plus disposé à rendre notre part d'hommages au talent d'un homme distingué qu'à engager une discussion sur la tolérance et le gouvernement de l'Église.

Nous ne pouvons passer sous silence les gravures dont ce volume est orné. Quelques-unes des gravures sur bois de M. Heath sont admirablement dessinées et exécutées.

Les illustrations de M. Martin ne nous satisfont pas autant. Sa Vallée de l'ombre de la mort n'est pas la Vallée de l'ombre de la mort que Bunyan imaginait. En tout cas, ce n'est pas ce ravin sombre et terrible que nous nous figurons depuis notre enfance. La vallée est une caverne, le marais est un lac, le chemin droit forme des zigzags, et Chrétien a l'air d'un point au sein des ténèbres de cette immense voûte. Nous ne retrouvons pas, non plus, ces monstres hideux qui jouent un si grand rôle dans la description de Bunyan et que Salvator Rosa aurait pris plaisir à retracer. C'est avec une hésitation très-sincère que nous prononçons un jugement sur toutes les questions qui se rapportent à l'art de la peinture ; mais il nous semble que récemment M. Martin n'a pas été heureux dans le choix de ses sujets. Il n'aurait pas dû entreprendre d'illustrer le *Paradis perdu*. Il ne peut rien y avoir de plus opposé que sa manière de peindre et la manière d'écrire de Milton. Les choses qui sont de purs accessoires dans les descriptions deviennent des objets principaux dans les tableaux, et on ne retrouve qu'à grand'peine dans les tableaux les figures les plus proéminentes des descriptions. M. Martin a parfaitement réussi à reproduire les colonnes et les candélabres du Pandémonium; mais il a oublié que le Pandémonium de Milton n'est autre chose que le fond sur lequel se détache Satan, et dans le tableau, l'archange est à peine visible au milieu des colonnades infinies de son palais infernal. De même, le Paradis de Milton n'est autre chose que le fond sur lequel se détachent son Adam et son Ève. Mais, dans le tableau de M. Martin, le paysage est tout : Adam, Ève et Raphaël attirent infiniment moins l'attention que le lac et les montagnes, les fleurs gigantesques et les gi-

rafes qui s'en repaissent. On raconte que Jacques II fit faire son portrait par Varelst, le grand peintre de fleurs; quand le tableau fut achevé, on apercevait Sa Majesté au milieu d'un bosquet de tournesols et de tulipes, qui détournaient complétement l'attention de la figure principale. Tous ceux qui regardaient le portrait le prenaient pour un tableau de fleurs. M. Martin, à notre avis, introduit ici ses espaces infinis, ses multitudes innombrables, son luxe prodigieux d'architecture et de paysage, presqu'aussi mal à propos que Varelst introduisait dans un portrait ses pots de fleurs et ses bouquets. Si M. Martin avait à peindre le roi Lear pendant l'orage, nous soupçonnons que le ciel embrasé, les torrents de pluie, les rivières débordées et la forêt agitée par le vent détourneraient toute l'attention des angoisses du roi et du père insulté. S'il avait à peindre la mort de Lear, le vieillard qui demande aux assistants de défaire son bouton serait rejeté dans l'ombre par un grand déploiement de pavillons, d'étendards, d'armures et de hérauts en grand costume. M. Martin illustrerait à merveille l'*Orlando furioso*, mieux encore l'*Orlando inamorato*, et les *Mille et une Nuits* seraient son chef-d'œuvre. Des palais et des jardins enchantés, des portiques d'agate, des bosquets tout fleuris, de rubis et d'émeraudes, mais habités par des gens dont personne ne se soucie, voilà son véritable domaine. Il réussirait à merveille dans le pays ensorcelé d'Alcine ou dans le palais d'Aladin; mais il ferait bien d'éviter Milton et Bunyan.

Le caractère particulier du *Voyage du Pèlerin*, c'est que c'est le seul ouvrage de ce genre qui possède un intérêt humain vraiment puissant. Les autres allégories n'amusent que l'imagination; mais on compterait par milliers

ceux qui ont pleuré en lisant l'allégorie de Bunyan. Il y a quelques allégories bien faites dans les ouvrages de Johnson ; Addison en a fait quelques-unes d'un mérite supérieur encore. Il y a peut-être dans ces œuvres autant d'esprit et d'invention que dans le *Voyage du Pèlerin;* mais le plaisir que donne la vision de Mirza, la vision de Théodore, la Généalogie de l'Esprit, le Débat entre le Repos et le Travail, est parfaitement analogue au plaisir que nous cause une des odes de Cowley ou un chant d'Hudibras ; c'est un plaisir qui appartient uniquement à l'esprit, et auquel le sentiment n'a aucune part. Spenser lui-même, bien qu'il fût assurément l'un des plus grands poëtes qui aient jamais existé, n'a pu parvenir à rendre son allégorie intéressante. C'est en vain qu'il a prodigué les richesses de son esprit en peignant la maison de l'Orgueil et la maison de la Tempérance. Le poëme entier de *la Reine des fées* a le même défaut impardonnable, le défaut d'être ennuyeux. Nous nous lassons bientôt de ne rencontrer que des vertus cardinales et des péchés mortels, et nous réclamons une société composée d'hommes et de femmes ordinaires. Parmi les personnes qui commencent la lecture de Spenser, il n'y en a pas une sur dix qui aille jusqu'à la fin du premier livre, et il n'y en a pas une sur cent qui persévère jusqu'à la fin du poëme. Ceux qui assistent à la mort de la Bête beuglante sont peu nombreux et bien fatigués. Si les six derniers livres, qui, à ce qu'on raconte, ont été détruits en Irlande, avaient été conservés, le courage d'un commentateur seul eût peut-être été assez robuste pour arriver jusqu'au bout.

Il en est autrement du *Voyage du Pèlerin.* Les gens trop simples pour l'admirer aiment ce livre merveilleux qui obtient l'admiration des critiques les plus diffi-

ciles. Le docteur Johnson, qui travaillait toujours à bâtons rompus, et qui détestait, à ce qu'il disait, de lire un livre d'un bout à l'autre, faisait une exception en faveur du *Voyage du Pèlerin*. Cet ouvrage était l'un des deux ou trois ouvrages qu'il aurait voulu voir plus longs. Il fallait assurément un mérite peu ordinaire, à un sectaire illettré, pour arracher un pareil éloge au plus pédant des critiques et au plus entêté des tories. Dans les parties les plus sauvages de l'Écosse, le *Voyage du Pèlerin* fait le bonheur des paysans. Parmi les enfants, le *Voyage du Pèlerin* est en plus grande faveur que *Jack le Tueur de géants*. Tous les lecteurs connaissent la Voie droite et étroite comme on connaît un chemin qu'on a parcouru cent fois. C'est le plus grand miracle du génie que de faire que les choses qui ne sont pas soient comme si elles étaient, et que les inventions d'un esprit deviennent le souvenir personnel d'un autre esprit. C'est là le miracle que le chaudronnier Bunyan a accompli. Dans le pays décrit par lui, il n'y a pas une montée, pas une descente, pas un lieu de repos, pas un détour, que nous ne connaissions à merveille. La Barrière d'osier, et le Marécage désolé qui la sépare de la Cité de destruction, la Longue Route aussi droite que si elle avait été tracée à la règle, la maison de l'Interprète et toutes ses belles apparences, le Prisonnier dans la cage de fer, le palais à la porte duquel veillent des hommes armés, les remparts sur lesquels on voit marcher des gens tout vêtus d'or, la croix et le sépulcre, la montagne escarpée et le charmant bosquet, la façade majestueuse de la Maison Charmante sur le bord du chemin, les lions enchaînés couchés devant la porte, la Vallée retirée et verdoyante de l'Humiliation, riche de pâturages et couverte de troupeaux, tout cela

nous est aussi présent que ce que nous voyons dans notre rue. Nous arrivons ensuite à ce passage étroit où Apollyon occupait toute la largeur du chemin, pour mettre obstacle au voyage de Chrétien, et où fut dressé plus tard le pilier qui témoigne avec quel courage le pèlerin avait combattu le bon combat. A mesure que nous avançons, la vallée devient de plus en plus profonde. L'ombre qui enveloppe les précipices des deux côtés du chemin devient de plus en plus noire. Les nuages s'amoncellent au-dessus de nos têtes. On entend à travers les ténèbres des voix lamentables, un cliquetis de chaînes et un bruit de pas précipités. Le chemin qu'on distingue à peine dans l'obscurité passa à côté de l'ouverture du gouffre brûlant, qui lance au dehors ses flammes, sa fumée pestilentielle et ses fantômes hideux pour effrayer le voyageur. Il poursuit sa route au milieu des piéges et des trappes, et voit les corps défigurés de ceux qui ont péri, étendus dans le fossé qui borde son chemin. Au bout de cette longue vallée ténébreuse, il longe les cavernes qu'habitaient les vieux géants, au milieu des ossements de ceux qu'ils avaient massacrés. Alors la route passe tout droit au travers d'une bruyère déserte, jusqu'à ce que les tours d'une ville lointaine apparaissent enfin aux yeux du voyageur, qui se trouve bientôt au milieu des multitudes innombrables de la Foire aux vanités. Là, il voit les escamoteurs et les singes, les boutiques et les théâtres de marionnettes; là, il y a la rue Italienne, la rue Française, la rue Espagnole et la rue Anglaise, avec une foule d'acheteurs, de vendeurs et de flâneurs qui bavardent en toutes les langues de la terre.

De là, nous passons à côté de la petite colline des Mines d'argent, et à travers la prairie des Lys, le long des

rives de cette charmante rivière qui est bordée des deux côtés par des arbres fruitiers. Le chemin se partage : à gauche, il conduit à l'horrible château dont la cour est pavée des crânes des pèlerins, et, à droite, il conduit au bercail et aux vergers des Montagnes Délicieuses. Après les Montagnes Délicieuses, le chemin traverse les brouillards et les ronces du Pays Enchanté, où l'on rencontre çà et là un lit de coussins mollement étendus sous un bosquet verdoyant; et au delà s'étend la terre de Beulah, où les fleurs, le raisin et les chants des oiseaux ne manquent jamais, où le soleil brille jour et nuit. De là, on aperçoit nettement les pavés d'or et les rues de perles, de l'autre côté de ce fleuve noir et froid sur lequel il n'y a point de pont.

Toutes les étapes du voyage, tous les fantômes qui viennent à la rencontre des pèlerins ou qui les poursuivent, les géants, les spectres, les apparitions hideuses ou resplendissantes, la grande, gracieuse et ténébreuse madame *Duperie*, avec sa grande bourse à son côté et sa main qui joue avec son argent; l'homme noir vêtu d'un habit étincelant, M. *Sage-Mondain*, et mylord *Hait-le-bien*; M. *Bavard*, et mistress *Craintive*, sont pour nous des personnages qui existent réellement. Nous suivons les voyageurs dans leur pèlerinage allégorique avec le même intérêt que nous portons à Élisabeth se rendant de Sibérie à Moscou, ou à Jeanie Deans allant d'Édimbourg à Londres. Bunyan est peut-être le seul écrivain qui ait su donner à ce qui est abstrait l'intérêt de ce qui est concret. Dans les ouvrages d'un grand nombre d'auteurs célèbres, les hommes sont de pures personnifications. Ils ne nous présentent pas un homme jaloux, mais la jalousie, non pas un traître, mais la perfidie, non

pas un patriote, mais le patriotisme. L'esprit de Bunyan, au contraire, était tellement imaginatif, que les personnifications devenaient des hommes entre ses mains. Dans son rêve, un dialogue entre deux qualités fait un effet plus dramatique qu'un dialogue entre deux êtres humains dans la plupart des pièces. Sous ce rapport, le talent de Bunyan avait une très-grande ressemblance avec celui d'un homme avec lequel il n'avait que ce seul point de commun; je veux dire Percy Bysshe Shelley. La puissante imagination de Shelley faisait de lui un idolâtre involontaire. Il prenait les termes les plus vagues d'un système de métaphysique froid, sombre et rude, et il en faisait un panthéon magnifique peuplé de personnages majestueux, beaux et vivants. Il faisait de l'athéisme lui-même une mythologie riche de visions aussi glorieuses que les dieux qui vivent dans les marbres de Phidias, ou que les vierges saintes qui nous sourient dans les tableaux de Murillo. L'Esprit de la Beauté, le Principe du Bien, le Principe du Mal cessaient entre ses mains d'être des abstractions. Ils revêtaient une forme et une couleur; ce n'étaient plus uniquement des mots, c'étaient des formes intelligibles, des êtres humains pleins de beauté, des objets d'amour, d'adoration ou de crainte. Comme il ne peut y avoir une preuve plus certaine de l'absence de toute faculté poétique que la tendance, si commune parmi les écrivains de l'école française, à changer les images en abstractions, à faire, par exemple, de Vénus l'amour, de Minerve la sagesse, de Mars la guerre et de Bacchus les fêtes; de même, il n'y a point de signe plus caractéristique d'un esprit vraiment poétique que la disposition contraire, et le talent de métamorphoser les généralités en individus. Quel-

ques-unes des théories métaphysiques et morales de Shelley étaient assurément absurdes et fort dangereuses; mais nous nous demandons s'il y a eu quelqu'un, parmi les poëtes modernes, qui ait possédé au même degré quelques-unes des qualités les plus élevées des grands maîtres anciens. Le nom de barde et le mot d'inspiration, qui semblent si froids et si affectés lorsqu'on les applique à d'autres écrivains modernes, sont parfaitement exacts lorsqu'on les lui applique. Ce n'était pas un auteur, c'était un barde. La poésie ne semble pas avoir été pour lui un art, mais une inspiration. S'il avait atteint l'âge ordinaire des hommes, il est probable qu'il aurait donné au monde quelque grand ouvrage tout-à-fait digne du premier rang par la conception et par l'exécution. Mais, hélas! comme disait Théocrite (1), « Daphnis « est arrivé au sombre fleuve, et celui que les muses ai- « maient et qui ne déplaisait pas aux nymphes a disparu « dans le tourbillon. » Revenons maintenant à Bunyan. Le *Voyage du Pèlerin* n'est assurément pas une allégorie parfaite. Les types ne s'accordent pas toujours, et le déguisement allégorique est souvent complétement abandonné. Le fleuve, par exemple, est l'emblème de la mort, et on nous dit que toutes les créatures humaines doivent traverser le fleuve. Mais *Fidèle* ne le traverse pas. Il est martyrisé, non en rêve, mais en réalité, à la Foire aux Vanités. *Espérant* parle à Chrétien du droit d'aînesse d'Ésaü et des péchés dont il est lui-même convaincu comme Bunyan aurait pu en causer avec un membre de sa congrégation. Les jeunes filles de la Maison Charmante font le catéchisme aux petits garçons de Christiana,

(1) Théocrite, Idylle I, 138.

comme une dame pieuse quelconque pourrait faire le catéchisme à des petits garçons quelconques dans une école du dimanche. Mais nous ne croyons pas qu'un homme, quel que puisse être son talent et quel que puisse être son bonheur, puisse poursuivre longtemps un récit figuré sans commettre beaucoup d'inconséquences. Nous sommes bien certains qu'on pourrait trouver dans les allégories les plus courtes et les plus soignées du *Spectateur* et du *Flaneur* des inconséquences presque aussi grossières que les plus fortes inconséquences de Bunyan. Le Conte du Tonneau et l'histoire de John Bull fourmillent de fautes semblables, si l'on peut appliquer le nom de fautes à ce qui est inévitable. Il n'est pas aisé de faire marcher sur ses quatre pieds une simple comparaison; mais nous ne croyons pas qu'aucune habileté humaine puisse donner la vie et l'être à un mille-pattes aussi prodigieux que le serait une longue allégorie où les rapports entre le signe extérieur et la chose signifiée seraient soigneusement conservés. Assurément aucun écrivain ancien ou moderne n'a réussi à ce point. Ce qu'un auteur d'allégories a de mieux à faire après tout, c'est de présenter à ses lecteurs une série d'analogies qui puissent leur paraître heureuses et frappantes lorsqu'on les prend séparément, et il ne faut pas qu'il regarde de trop près quelle harmonie elles ont entre elles. C'est ce que Bunyan a fait, et bien qu'un examen attentif puisse découvrir des inconséquences à chaque page de son récit, cependant, l'effet général que le récit produit sur tout le monde, sur les savants, ou sur les ignorants, prouve qu'il a bien réussi. Les passages les plus difficiles à défendre sont ceux où il abandonne complétement l'allégorie, et où il met dans la bouche de ses pèlerins des élans pieux ou des disserta-

tions religieuses qui seraient plus à leur place dans la chaire de Bedford ou de Reading que dans le Pays Enchanté ou dans le Jardin de l'Interprète. Cependant, nous sentons que nous aurions de la peine à renoncer à ces passages mêmes, que nous ne voudrions pas essayer de défendre contre les objections des critiques. Nous sentons que le récit doit en grande partie son charme à ces aperçus soudains de sujets solennels et touchants, qui ne veulent pas se laisser cacher, qui soulèvent le voile et se présentent à nous sous leur véritable aspect. L'effet ressemble à celui que produisaient, dit-on, sur le théâtre antique les yeux de l'acteur qu'on voyait flamboyer à travers son masque, et qui donnaient de la vie et de l'expression à ce qui eût été d'ailleurs un déguisement sans intérêt et sans vie.

Il est fort instructif et fort amusant de comparer le *Voyage du Pèlerin* avec l'autre ouvrage de Bunyan qui s'appelle : *la Grâce surabondante.* A vrai dire, ce dernier ouvrage est une des autobiographies les plus curieuses qu'il y ait au monde. C'est une confession pleine et entière de tous les caprices qui ont pu traverser l'esprit d'un homme illettré, dont les affections étaient vives, les nerfs irritables, l'imagination ingouvernable, et qui vivait sous l'influence de l'excitation religieuse la plus puissante. En quelque temps que Bunyan eût vécu, l'histoire de ses sentiments eût été probablement très-curieuse. Mais le moment où le sort le fit naître était le moment d'un grand mouvement de l'esprit humain. Une terrible explosion du sentiment public, amenée par la tyrannie d'une hiérarchie, menaçait de renverser les vieilles institutions ecclésiastiques. La licence d'un nombre infini de sectes, enivrées du breuvage doux et excitant de

leur liberté nouvelle, avait succédé à la régularité morose d'une Église unique et intolérante. Le fanatisme, engendré par la persécution et destiné à engendrer la persécution à son tour, se répandait rapidement dans la société. Les esprits les plus puissants et les plus élevés n'étaient pas à l'épreuve de cette étrange contagion. Tous les temps auraient pu produire un Georges Fox et un James Taylor. Mais les rêveries furieuses d'un homme d'État tel que Vane et les larmes nerveuses d'un soldat tel que Cromwell appartiennent en proie à leur temps seul.

L'histoire de Bunyan est l'histoire d'un esprit très-excitable, dans un temps de grande excitation. La plupart de ses biographes l'ont traité avec une extrême injustice. Ils ont pris dans le sens ordinaire toutes ces expressions énergiques de condamnation de lui-même qu'il employait dans un sens théologique. Ils l'ont, en conséquence, dépeint comme un infâme misérable ramené au bien par des voies presque miraculeuses, ou, pour employer leur métaphore favorite, comme « un tison retiré du feu ». M. Ivimey l'appelle « le dépravé Bunyan » et « le chaudronnier vicieux d'Elstow » .Assurément M. Ivimey devrait connaître trop familièrement les amères accusations que les gens très-pieux ont l'habitude de porter contre eux-mêmes, pour prendre au pied de la lettre toutes les expressions énergiques qu'on rencontre dans la *Grâce surabondante*. Il est très-évident, comme M. Southey le remarque avec beaucoup de justesse, que Bunyan ne fut jamais un homme vicieux. Il se maria très-jeune, et il déclare solennellement qu'il resta strictement fidèle à sa femme. Il ne paraît pas avoir jamais été sujet à l'ivrognerie. Il avoue, à la vérité, que dans son enfance il ne disait pas un mot

sans jurer; mais une seule réprimande le corrigea pour la vie de cette mauvaise habitude, et cette cure doit s'être effectuée de bonne heure, car à dix-huit ans il était dans l'armée du Parlement, et s'il y avait apporté le vice du blasphème, il aurait assurément reçu mieux qu'une réprimande par les ordres du sergent *Liez-leur-roi-avec-des-chaînes*, ou du capitaine *Taille-Agag-en-pièces-devant-le-Seigneur*. Le goût de sonner les cloches et celui de jouer au *Hockey* le dimanche semblent avoir été les plus grands vices de ce chaudronnier dépravé. Cela aurait passé pour des vertus auprès de l'archevêque Laud. Il est évident que Bunyan fut de très-bonne heure un homme d'une conscience délicate et d'une vie austère. « Il avait été un drôle, » dit M. Southey; nous croyons que ceci même est un reproche trop sévère. Bunyan n'était pas, à la vérité, aussi bien élevé que lord Digby, mais il n'était pas plus un drôle que ne l'ont été tous les ouvriers qui aient jamais été au monde. M. Southey le reconnaît. « Bunyan, dit-il, avait été ce qu'on pouvait attendre de sa naissance, de son éducation et de son métier, ce qu'il ne pouvait guère, à la vérité, manquer d'être. » On peut appeler un drôle un homme dont les manières et les sentiments sont décidément au-dessous des manières et des sentiments de sa classe. Mais il n'est assurément pas juste d'appliquer un terme de reproche aussi vif à un homme qui n'est autre chose que ce que doit être inévitablement la grande masse de tous les peuples.

Ces horribles combats intérieurs, que Bunyan a décrits avec une si grande puissance de langage, prouvent, non pas qu'il fut plus mauvais que ses pareils, mais, au contraire, que son esprit était constamment occupé d'idées religieuses, que sa ferveur était plus forte que ses con-

naissances, et que son imagination exerçait un pouvoir despotique sur son esprit et sur son corps. Il entendait des voix venues du ciel; il voyait d'étranges visions de collines lointaines, charmantes et éclairées par le soleil comme ses Montagnes Délicieuses. L'accès de ces lieux lui était interdit, et il se trouvait dans un désert horrible et sauvage où il errait à travers les glaces et la neige, cherchant à arriver aux bienheureuses régions de la lumière. Un jour il fut saisi du désir de faire des miracles. Un autre jour il se crut littéralement possédé du démon; il l'entendait murmurer des blasphèmes; il sentait son ennemi infernal lui tirer son habit par derrière; il donnait des coups de pied et des coups de poing à son adversaire. Parfois il était tenté de vendre sa part dans le salut de l'humanité; parfois un irrésistible élan l'obligeait à quitter son repas, à tomber à genoux et à se metre à prier. Enfin, il s'imagina qu'il avait commis le péché irrémissible; l'angoisse agitait son corps robuste; il lui semblait, disait-il, que les os de sa poitrine allaient se rompre, et il en concluait qu'il était destiné à crever par le milieu du corps comme Judas. L'agitation de ses nerfs rendait tous ses mouvements convulsifs, et il prenait ce tremblement pour un signe visible de sa réprobation, comme celui qui avait été mis sur Caïn. Une fois pourtant une voix consolante sembla entrer par la fenêtre comme le bruit du vent, avec beaucoup de charme, dit-il, et elle produisit un grand calme dans son âme. Une autre fois, il entendit prononcer tout haut un mot de consolation, à son adresse; cela avait l'air d'un grand mot : il le voyait écrit en grosses lettres. Mais ces intervalles de repos étaient courts. Pendant deux ans et demi, son état fut habituellement ce que l'esprit humain peut imaginer de plus épouvan-

table. « Je m'en allais, dit-il avec l'éloquence qui lui est particulière, à une ville voisine, et je m'assis sur un banc dans la rue, et je tombai dans une profonde méditation sur l'état terrible où m'avait jeté mon péché; et, après avoir longuement réfléchi, je levai la tête, mais il me sembla que je voyais le soleil qui brillait au ciel me donner sa lumière à regret, et que les pierres mêmes de la rue et les tuiles des toits se liguaient contre moi; il me semblait que tout s'alliait pour me chasser du monde. Tout n'était que haine contre moi; je n'étais pas digne de vivre sur la terre, parce que j'avais péché contre le Sauveur. Oh! comme toutes les créatures étaient alors plus heureuses que moi, car elles tenaient fermes et restaient à leur place! Mais je m'étais égaré et perdu. » Il n'y a guère de maison de fous qui puisse offrir un exemple d'hallucination aussi profonde et de souffrance aussi aiguë.

Ce fut à travers cette vallée de l'ombre de la mort, attristée par les ténèbres, peuplée de démons, toute retentissante de blasphèmes et de cris douloureux, et se prolongeant à travers les sables mouvants, les piéges et les trappes jusqu'au seuil de l'enfer, ce fut par là que Bunyan passa pour arriver à cette heureuse et petite Terre de Beulah où il séjourna pendant la dernière partie de son pèlerinage. La seule trace que semblent lui avoir laissée ses cruelles souffrances et ses tentations, était une compassion affectueuse pour ceux qui étaient encore dans l'état qu'il avait connu naguère. La religion n'a peut-être revêtu nulle part une forme plus douce et plus consolante que dans son allégorie. Le sentiment qui domine dans le livre tout entier, c'est un sentiment de tendresse pour les âmes faibles, timides et troublées. Le caractère

de M. *Craintif*, de M. *Faible d'esprit*, de M. *Abattement* et de sa fille, mademoiselle *Grand'peur*, l'histoire du pauvre *Petite-Foi*, qui fut volé par les trois brigands, la description de la terreur de *Chrétien* dans les cachots du géant *Désespoir* et au moment du passage de la rivière, tout cela prouve clairement quelle sympathie Bunyan éprouvait pour les gens affligés de mélancolie religieuse lorsque son propre esprit fut devenu lucide et serein.

M. Southey, qui n'a pas de goût pour les calvinistes, avoue que, si le calvinisme n'avait jamais revêtu un aspect plus sombre que dans les ouvrages de Bunyan, son nom ne serait pas devenu un terme de reproche. En fait, ce que nous connaissons des ouvrages de Bunyan n'est pas plus calviniste que les articles et les homélies de l'Église anglicane. La modération de ses opinions sur la question de la prédestination a offensé certaines âmes zélées. Nous avons vu une allégorie absurde dont l'héroïne s'appelle Hephzibah, et qui est écrite par un prédicateur de la secte des frénétiques supralapsaires, qui n'était pas satisfait de la théologie douce du *Voyage du Pèlerin*. Dans ce livre insensé, si nous avons bonne mémoire, l'*Interprète* s'appelle l'*Éclaireur*, et la Maison Charmante s'appelle le château de la Force. M. Southey nous dit que les catholiques ont aussi leur *Voyage du Pèlerin*, où le géant *Pape* ne paraît pas, où l'*Interprète* est le *Directeur*, où la Maison Charmante est le palais de la Grâce. C'est assurément une preuve curieuse du talent de Bunyan que de voir deux partis religieux, qui tenaient ses opinions pour hétérodoxes, avoir recours à son assistance.

Il y a, ce nous semble, dans le *Voyage du Pèlerin*, des caractères et des scènes que les gens qui savent bien l'histoire du temps où Bunyan a vécu, peuvent seuls

bien comprendre et bien apprécier. Le caractère du guide M. *Grandcœur* en est un exemple. Ses combats sont nécessairement allégoriques; mais l'allégorie n'est pas toujours scrupuleusement maintenue. Il fait à ses compagnons un sermon sur ce que les théologiens appellent la justice imputée, et puis il se bat avec le géant *Sombre* qui a imaginé de prendre le parti des lions. Il explique le cinquante-troisième chapitre d'Isaïe à la maison et aux hôtes de Gaius, et puis il fait une sortie pour attaquer dans son repaire *Tue-le-bon*, qui était de la nature des carnivores. Ce sont là des inconséquences, mais des inconséquences qui ajoutent, à notre avis, à l'intérêt du récit. Nous ne doutons pas que Bunyan n'ait eu en vue quelque vieux et vaillant *Grandcœur* de Naseby et de Worcester, qui priait avec ses hommes avant de leur faire faire l'exercice, qui connaissait l'état spirituel de tous les dragons de son corps, et qui, la louange de Dieu à la bouche et une bonne épée à deux tranchants à la main, avait mis en fuite sur plus d'un champ de bataille les braves ivrognes et blasphémateurs de Rupert et de Lunsford.

Il y a dans tous les temps des hommes qui ressemblent à *Chemin-détourné;* mais le milieu du dix-septième siècle abondait particulièrement en gens de cette espèce. M. Southey croit que cette satire s'appliquait à un individu particulier, et cela est assez probable. En tout cas, Bunyan doit avoir connu beaucoup de ces hypocrites qui tenaient à la religion uniquement lorsque la religion marchait chaussée d'argent, lorsque le soleil brillait et que le peuple applaudissait. Il lui aurait même été facile de trouver toute la race des *Chemin-détourné* parmi les hommes d'État de son temps. Il aurait pu trouver

parmi les pairs lord *Change-de-côté*, lord *Soumis-aux-circonstances* et lord *Belles-Paroles;* dans la chambre des communes, M. *Maniable*, M. *N'importe-quoi* et M. *Double-Face;* et le curé de la paroisse, M. *Double-Langue*, n'aurait pas été non plus difficile à rencontrer. La ville de Bedford contenait probablement plus d'un politique qui, après avoir trouvé moyen de faire sa fortune en cherchant le Seigneur pendant le règne des saints, trouva moyen de conserver ce qu'il avait acquis en persécutant les saints pendant le règne des prostituées, et plus d'un ministre qui, à travers les changements répétés de la discipline et de la doctrine de l'Église, n'était resté constant qu'à son bénéfice.

L'un des passages les plus remarquables du *Voyage du Pèlerin*, c'est celui qui décrit le procès de *Fidèle*. On ne peut douter que Bunyan n'ait eu l'intention de tourner en satire la manière dont on dirigeait les procès politiques sous Charles II. La licence accordée aux témoins à charge, la partialité éhontée et l'insolence féroce du juge, la précipitation et les rancunes aveugles du jury que Bunyan met en scène, nous rappellent ces comédies odieuses qui, de la restauration à la révolution, ne furent autre chose qu'une formalité préliminaire de la pendaison et de l'écartèlement. Lord *Hait-le-bien* fait le métier d'avocat des prisonniers tout aussi bien que Scroggs lui-même eût pu le faire.

Le juge. — Eh bien ! renégat, hérétique, traître, as-tu entendu ce que ces honnêtes messieurs ont déposé contre toi?

Fidèle. — Puis-je dire quelques mots pour me défendre?

Le juge. — Coquin ! coquin ! tu ne mérites pas de vivre

plus longtemps : on devrait te tuer à l'instant et sur place; mais, afin que tout le monde puisse voir notre douceur envers toi, nous allons entendre, vil renégat, ce que tu peux avoir à dire. » Parmi ceux qui connaissent la collection des Procès d'État, personne ne sera embarrassé de trouver des exemples semblables. Et même, quoi que Bunyan pût écrire, la lâcheté et la cruauté des hommes de loi du temps atteignait et même dépassait la fiction. Le procès imaginaire de *Fidèle* devant un jury composé de vices personnifiés était juste et miséricordieux en comparaison du procès réel d'Alice Lisle devant ce tribunal où siégeaient tous les vices en la personne de Jeffries.

Le style de Bunyan est charmant pour tout lecteur, et c'est une étude incomparable pour ceux qui veulent savoir à fond la langue anglaise. Le vocabulaire est celui du commun peuple. Il n'y a pas une seule expression, hormis certains termes techniques de théologie, qui pût embarrasser le paysan le plus ignorant. Nous avons remarqué plusieurs pages qui ne contiennent pas un seul mot de plus de deux syllabes. Cependant jamais écrivain n'a dit plus exactement ce qu'il voulait dire. Ce style primitif, cette langue des simples ouvriers, a suffi parfaitement à la magnificence, au pathétique, aux exhortations pressantes, aux distinctions subtiles, à tous les besoins du poëte, de l'orateur et du théologien. Il n'y a, dans notre littérature, aucun livre duquel nous fussions aussi disposé à faire dépendre la renommée et la pureté de la vieille langue anglaise, aucun livre qui prouve aussi bien combien cette langue est riche de sa richesse propre, et combien elle a peu gagné à tous ses emprunts.

Cowper disait, il y a quarante ou cinquante ans, qu'il

n'osait pas nommer dans ses vers John Bunyan, de peur de faire rire. L'*Essai sur la traduction de la poésie*, par lord Roscommon et l'*Essai sur la poésie*, par le duc de Buckinghamshire paraissaient probablement à la délicatesse de nos ancêtres des compositions infiniment supérieures à l'allégorie du chaudronnier prédicateur. Nous vivons dans un temps meilleur, et nous ne craignons pas de dire que, bien qu'il y eût en Angleterre beaucoup d'hommes distingués pendant la seconde moitié du dix-septième siècle, il n'y avait alors que deux esprits qui possédassent à un degré éminent la faculté de l'imagination. L'un de ces esprits a produit le *Paradis perdu*, l'autre le *Voyage du Pèlerin*.

JOHN BUNYAN

Encyclopédie britannique, mai 1854.

John Bunyan, le plus populaire de tous les écrivains religieux de la langue anglaise, naquit à Elstow, à un mille environ de Bedford, en 1628. On dit qu'il était né chaudronnier. Les chaudronniers formaient alors une caste héréditaire qui n'était pas tenue en bien haute estime. C'étaient d'ordinaire des vagabonds et des voleurs; on les confondait souvent avec les bohémiens, et, en effet, ils leur ressemblaient d'assez près. Le père de Bunyan était plus respectable que la plupart des membres de sa tribu; il avait une résidence fixe, et put envoyer son fils à une école de village où l'on enseignait la lecture et l'écriture.

John Bunyan était adolescent au moment où l'esprit puritain était en pleine vigueur dans toute l'Angleterre, et cet esprit n'avait nulle part plus d'influence que dans le comté de Bedford. Aussi, ne saurait-on s'étonner qu'un jeune garçon, doué par la nature d'une imagination puissante et d'une sensibilité presque maladive, ait été hanté de bonne heure par des terreurs religieuses. Il n'avait pas dix ans, que déjà des accès de remords et de désespoir venaient interrompre ses jeux et,

que son sommeil était troublé par des rêves où il voyait des démons qui cherchaient à l'emporter. A mesure qu'il avançait en âge, ses combats intérieurs devenaient de plus en plus violents. L'énergique langage qu'il employait pour les décrire a singulièrement induit en erreur tous ses biographes, à l'exception de M. Southey. Les écrivains pieux ont depuis longtemps pris l'habitude de citer Bunyan comme un exemple du pouvoir surnaturel de la grâce divine pour retirer l'âme humaine des abîmes les plus profonds de l'iniquité. Il y a un livre où il est appelé le débauché le plus effronté, et un autre où il est comparé à un tison retiré du feu. L'*Histoire des Baptistes*, par M. Ivimey, le désigne sous le titre de Bunyan le dépravé, le méchant chaudronnier d'Elstow. M. Ryland, qui était naguère un personnage très-considérable parmi les dissidents, se lance dans la rapsodie que voici : « Jamais un homme, en possession de son sens commun et d'une honnêteté ordinaire, ne pourra nier que Bunyan ne fût pratiquement un athée, un misérable et méprisable infidèle, un vil rebelle envers Dieu et la vertu, un débauché vulgaire, un scélérat indifférent, qui méprisait son âme, qui assassinait son âme, qui damnait son âme aussi manifestement que qui que ce fût sur la surface de la terre. Et maintenant, ô cieux ! soyez émerveillés pendant toute l'éternité; étonnez-vous, terre et enfers, pendant que le temps dure encore ! Voici que ce même homme est devenu un miracle de miséricorde, un miroir de sagesse, de vertu, de sainteté, de vérité et d'amour !» Voilà comme l'on parle de Bunyan dans un certain monde. Mais quiconque prendra la peine d'examiner les faits reconnaîtra que les honnêtes gens qui ont écrit ceci se sont laissé tromper par une phraséologie qu'ils auraient dû mieux

comprendre, puisqu'ils l'avaient employée et entendu employer pendant toute leur vie. Citer les expressions énergiques dont un dévot se sert pour déplorer son extrême corruption, et conclure de ce langage qu'il a mené une plus mauvaise vie que son prochain, c'est là une des plus graves erreurs où l'on puisse tomber. Beaucoup de personnes excellentes, dont le caractère moral est resté depuis leur enfance jusqu'à leur vieillesse à l'abri de toute tache appréciable aux yeux des autres hommes, se sont cependant adressé à elles-mêmes, dans leurs autobiographies ou dans leurs éphémérides, et avec une sincérité indubitable, des épithètes aussi sévères que celles qu'on pourrait appliquer à Titus Oates et à mistress Brownrigg. Il est parfaitement certain que, partout ailleurs que dans les cercles puritains les plus austères, Bunyan, à dix-huit ans, aurait passé pour un jeune homme d'une gravité et d'une innocence rares. Il y a même une remarque à faire : comme beaucoup d'autres pénitents qui se reconnaissent en termes généraux pour les plus misérables des hommes, Bunyan prenait toujours feu et se défendait vigoureusement quand il se voyait attaqué par autrui sur quelque point particulier. Sans doute, il déclare qu'il avait lâché la bride à ses convoitises, qu'il s'était abandonné avec délices à toutes les transgressions contre la loi divine, et qu'il avait été le chef de la jeunesse d'Elstow en toute sorte de vices. Mais lorsque ceux qui lui voulaient du mal l'accusaient d'amours licencieuses, il prenait Dieu et les anges à témoin de sa pureté. Il n'y avait, disait-il, aucune femme dans le ciel, sur la terre ou en enfer, qui pût lui reprocber de lui avoir jamais fait des avances inconvenantes. Non-seulement il était resté parfaitement fidèle à sa femme, mais il était resté pur avant

son mariage. Il ne paraît pas, d'après ses confessions ni d'après les injures de ses ennemis, qu'il se soit jamais enivré dans sa vie. Il avait contracté une seule mauvaise habitude, celle d'employer un langage profane et de jurer; mais il nous raconte qu'un seul reproche lui fit tant d'effet, qu'il ne retomba plus dans ce péché. Ce qu'on peut dire de plus grave à la charge de ce pauvre jeune homme qu'on a pris l'habitude de représenter comme le réprouvé le plus endurci, comme un Rochester de village, c'est qu'il avait beaucoup de goût pour certains divertissements parfaitement innocents en eux-mêmes, mais qui étaient blâmés par les rigoristes sévères au milieu desquels il vivait, et dont il avait l'opinion en grand respect. Les quatre péchés les plus graves dont il se soit rendu coupable sont d'avoir dansé, d'avoir sonné les cloches de l'église paroissiale, d'avoir joué au *tipcat* et d'avoir lu l'*Histoire de sir Bevis de Southampton*. Un recteur de l'école de Laud aurait donné en exemple à toute la paroisse un jeune homme pareil. Mais Bunyan avait appris à juger du bien et du mal à une école fort différente, et la lutte entre ses goûts et ses scrupules le rendait fort malheureux.

Il avait environ dix-sept ans lorsque le cours ordinaire de sa vie fut interrompu par un événement qui donna une couleur durable à ses idées. Il s'enrôla dans l'armée parlementaire, et servit dans la campagne de 1645, qui fut décisive. Tout ce que nous savons de sa carrière militaire, c'est qu'au siége de Leicester un de ses camarades qui venait de prendre sa place fut tué par un coup de fusil tiré de la ville. Bunyan crut toujours qu'il avait été sauvé de la mort par une intervention particulière de la Providence. Il faut remarquer que son imagination reçut une

vive impression de ce qu'il avait entrevu des pompes de la guerre. Jusqu'à la fin, il se plut à emprunter les images par lesquelles il expliquait les choses saintes, aux camps, aux forteresses, aux fusils, aux tambours, aux trompettes, aux drapeaux qui dénoncent une trêve, aux régiments rangés chacun sous son étendard. Son *Grand-cœur*, son capitaine *Boanergès* et son capitaine *Croyance*, sont évidemment des portraits dont les originaux se trouvaient parmi les saints guerriers qui combattaient et qui prêchaient dans l'armée de Fairfax.

Au bout de quelques mois, Bunyan revint chez lui et se maria. Sa femme avait quelques parents pieux, et lui apporta pour toute dot quelques livres de piété. Alors son esprit naturellement excitable, à peine discipliné par l'éducation, exposé sans aucune protection à toute la violence contagieuse de l'enthousiasme qui était alors épidémique en Angleterre, tomba dans le plus affreux désordre. Dans toutes les choses extérieures, il devint bientôt un pharisien exact. Il abandonna l'un après l'autre tous ses amusements favoris, non sans des combats nombreux et pénibles. Il s'arrêta une fois au milieu d'une partie de *tipcat*, et resta son bâton à la main, les yeux égarés et tournés vers le ciel. Il avait entendu une voix qui lui demandait s'il voulait renoncer à ses péchés et aller au ciel, ou demeurer dans ses péchés et aller en enfer; et il avait vu dans le ciel un visage terrible qui le regardait avec colère. Il renonça à l'habitude odieuse de sonner les cloches, mais il s'aventura encore quelque temps à monter dans la tour de l'église pour regarder, pendant que les autres tiraient les cordes; mais la pensée lui vint bientôt que, s'il persistait dans une pareille iniquité, le clocher lui tomberait sur la tête, et il s'enfuit avec terreur de ce

lieu maudit. Il lui fut plus difficile encore de renoncer à danser dans la prairie du village, et quelques mois s'écoulèrent avant qu'il eût le courage d'abandonner ce péché favori. Ce dernier sacrifice accompli, il restait sans défaut, même d'après les maximes de cette austère époque. Tout Elstow parlait de lui comme d'un jeune homme éminemment pieux; mais son esprit était plus troublé que jamais. N'ayant plus rien à faire en fait de réforme extérieure, et ne trouvant cependant dans la religion aucun plaisir qui pût prendre la place des amusements de jeunesse auxquels il avait renoncé, il commença à croire qu'il était sous le poids de quelque malédiction particulière, et il fut tourmenté par une série de préoccupations bizarres qui semblaient devoir le mener au suicide ou à Bedlam. A un certain moment, il se mit dans la tête que toute personne de race israélite serait sauvée, et il essaya de se prouver qu'il avait du sang juif dans les veines. Mais ses espérances furent bientôt détruites par son père, qui n'avait, à ce qu'il paraît, aucune envie de passer pour un juif. Dans un autre moment, Bunyan fut troublé par un dilemme étrange : « Si je n'ai pas la foi, je suis perdu; si j'ai la foi, je puis faire des miracles.» Il fut tenté de crier aux mares qui se trouvaient entre Elstow et Bedford : « Séchez-vous, » et de faire dépendre de l'issue de sa tentative toutes ses espérances pour l'éternité. Il conçut ensuite l'idée que le jour du salut était passé pour Bedford et les villages environnants, que tous ceux qui devaient être sauvés dans cette partie de l'Angleterre étaient déjà convertis, et qu'il avait commencé à prier et à chercher quelques mois trop tard. Puis il fut poursuivi par des doutes sur la question de savoir si les Turcs n'avaient pas raison et si les chré-

tiens n'avaient pas tort. Puis il fut troublé par un instinct insensé qui le poussait à prier les arbres, le manche à balai, le taureau de la paroisse. Mais il ne faisait encore qu'entrer dans la Vallée de l'Ombre de la Mort. Les ténèbres devinrent bientôt plus épaisses; des formes hideuses flottaient devant ses yeux; il entendait des gémissements et des malédictions; il marchait à travers le feu et les odeurs empestées, sur les bords béants de l'abîme sans fond; il commença à être hanté par une curiosité étrange à propos du péché impardonnable et par un désir maladif de le commettre. Mais la forme la plus terrible que revêtit son mal était un penchant au blasphème, et surtout une tentation de renoncer à sa part dans les bienfaits de la rédemption. La nuit et le jour, dans son lit, à table, pendant qu'il travaillait, il croyait entendre des esprits malins lui répéter à l'oreille : « Vends-le, vends-le ! » Il cherchait à frapper les fantômes, il les repoussait loin de lui; mais ils étaient toujours à ses côtés. Il leur criait en réponse, heure après heure : « Jamais, jamais, pas pour des milliers de mondes, non, pas pour des milliers ! » Enfin, épuisé par cette longue agonie, il laissa échapper le mot fatal : « Eh bien, qu'il s'en aille s'il le veut ! » Alors ses souffrances devinrent plus terribles que jamais; il avait commis le péché qui ne peut s'effacer; il avait renoncé à sa part du grand sacrifice; comme Esaü, il avait vendu son droit d'aînesse, et il ne restait plus, pour lui, place à la repentance. « Nul autre que moi, écrivait-il plus tard, ne connaît les terreurs de ces jours-là. » Il a raconté ses souffrances avec une énergie et une simplicité étranges et pathétiques. Il portait envie aux animaux, aux pierres de la rue, aux tuiles des toits; le soleil semblait lui refuser sa lumière et sa cha-

leur; son corps, jeté pourtant dans un moule vigoureux, et encore dans toute la vigueur de la jeunesse, était, pendant des jours entiers, dans un tremblement continuel, par crainte de la mort et du jugement. Il se figurait que ce tremblement était la marque qui distinguait les plus misérables réprouvés, la marque que Dieu avait mise sur Caïn. Les émotions de ce malheureux lui enlevaient la faculté de digérer; il souffrait tellement, qu'il s'attendait à « crever par le milieu, » comme Judas, qu'il regardait comme son prototype.

Ni les livres que Bunyan lisait, ni les sages qu'il consultait, n'avaient grande chance de lui faire beaucoup de bien. Sa petite bibliothèque s'était accrue fort mal à propos du *Récit de la fin lamentable de Francis Spira.* Un vieillard qui avait une grande réputation de piété et que le malheureux Bunyan consulta, rendit une sentence qui eût pu amener des conséquences funestes. « J'ai peur, lui dit Bunyan, d'avoir commis le péché contre le Saint-Esprit! — J'en ai bien peur aussi pour vous, » répondit le vieux fanatique.

Enfin, les nuages s'entr'ouvrirent, la lumière devint de jour en jour plus claire, et cet enthousiaste qui s'était cru marqué du même sceau que le premier meurtrier et destiné à périr comme le plus grand des traîtres, commença à jouir de la paix et d'une confiance sereine en la miséricorde de Dieu. Des années s'écoulèrent pourtant avant que ses nerfs, qui avaient été tendus jusqu'à un si dangereux excès, pussent rentrer dans leur état naturel. Lorsqu'il se fut joint à une congrégation baptiste à Bedford, la première fois qu'il fut admis à participer à la sainte cène, il eut bien de la peine à s'empêcher d'appeler la destruction sur la tête de ses frères,

pendant que la coupe passait de main en main. Après avoir fait quelque temps partie de la congrégation, il commença à prêcher, et ses sermons produisirent un grand effet. Il était ignorant, cela est vrai; mais il parlait à des hommes ignorants. La dure école par laquelle il avait passé lui avait donné une connaissance expérimentale de toutes les phases de la mélancolie religieuse, telle qu'il n'eût jamais pu l'acquérir dans les livres, et son esprit vigoureux, animé par une dévotion fervente, lui permettait non-seulement d'exercer une grande influence sur le vulgaire, mais encore d'arracher aux gens instruits une admiration à moitié méprisante. Il se passa pourtant encore bien du temps avant qu'il fût délivré de l'instinct qui le poussait à prononcer en chaire des paroles d'une horrible impiété.

Une irritation, dans les maladies morales comme dans les maladies physiques, peut être très-utilement combattue par des irritants. Il paraît que Bunyan fut définitivement délivré des souffrances intérieures qui avaient empoisonné sa vie, par une vive persécution venue du dehors. Il prêchait depuis cinq ans, lorsque la restauration vint donner aux Cavaliers, gentilshommes ou ecclésiastiques, le pouvoir d'opprimer les dissidents dans le pays tout entier; et, de tous les dissidents dont nous savons l'histoire, Bunyan fut peut-être le plus maltraité. Au mois de novembre 1660, on le jeta en prison à Bedford, et il resta là douze ans, sauf quelques courts intervalles d'une liberté partielle et précaire. Ses persécuteurs cherchaient à lui arracher la promesse de ne plus prêcher; mais il était convaincu que Dieu l'avait mis à part et l'avait chargé d'enseigner la justice, et il était parfaitement résolu à obéir à Dieu plutôt qu'aux

hommes. On le fit comparaître devant plusieurs tribunaux, on se moqua de lui, on le caressa, on l'injuria, on le menaça, mais en vain. On lui dit plaisamment qu'il avait bien raison de croire qu'il ne devait pas cacher le talent dont il avait été doué, mais que ce talent consistait à bien raccommoder les vieilles bouilloires. On le comparait à Alexandre l'ouvrier en cuivre. On lui dit que, s'il voulait renoncer à la prédication, on le mettrait à l'instant en liberté. On le prévint que, s'il persistait à enfreindre les lois, il courait risque d'être banni, et que s'il se trouvait en Angleterre au delà d'une certaine époque, on lui serrerait le cou. Il répondait : « Si vous me laissez sortir aujourd'hui, je recommencerai demain à prêcher. » Année après année, il resta patiemment dans un cachot, en comparaison duquel la prison la plus horrible qu'on puisse trouver aujourd'hui dans notre île serait un véritable palais. Son courage était d'autant plus extraordinaire, que ses affections domestiques étaient singulièrement fortes. Ses très-rigides frères en la foi le regardaient même comme un père un peu trop tendre et trop indulgent. Il avait plusieurs petits enfants, entre autres une fille aveugle, qu'il aimait avec une tendresse particulière. Il ne pouvait pas même supporter, disait-il, de laisser le vent souffler sur elle; et maintenant il fallait qu'elle souffrît le froid et la faim, il fallait qu'elle mendiât et qu'elle fût battue, « et pourtant, ajoutait-il, il faut, il faut que je fasse ce que je fais. » Pendant qu'il était en prison, il ne pouvait pas travailler à son ancien métier pour soutenir sa famille. Il résolut donc d'entreprendre un nouvel état : il apprit à faire de longs lacets de fil avec des ferrets, qu'il fournissait par milliers aux colporteurs. Pendant que ses mains étaient ainsi occupées, son

esprit et ses lèvres avaient une autre occupation : il donnait des instructions religieuses aux prisonniers enfermés avec lui, et forma parmi eux un petit troupeau dont il était le pasteur. Il étudiait sans relâche le petit nombre de livres qu'il possédait. Ses deux compagnons ordinaires étaient la Bible et le Livre des Martyrs de Fox. Il connaissait si bien la Bible, qu'on eût pu l'appeler une concordance vivante, et l'on peut lire encore sur les marges de son exemplaire du Livre des Martyrs les mauvais vers sans orthographe par lesquels il exprimait son respect pour ces courageuses victimes, et son implacable inimitié pour la Babylone mystique qui les persécutait.

Il se mit enfin à écrire, et bien qu'il se passât quelque temps avant qu'il eût découvert de quel côté le poussait son talent, ses écrits ne restèrent pas sans succès. A la vérité, le style en était rude, mais il y avait beaucoup d'esprit naturel, une grande facilité à manier la simple langue maternelle, une connaissance approfondie de la Bible anglaise, et une grande expérience spirituelle, chèrement achetée. Aussi, lorsque le prote de l'imprimerie en eut perfectionné la syntaxe et l'orthographe, les ouvrages de Bunyan furent bien accueillis par les dissidents, dans les classes inférieures.

Une grande partie du temps de Bunyan se passait à faire de la controverse. Il écrivait vivement contre les quakers, qu'il paraît avoir toujours eus en horreur. Il faut pourtant remarquer qu'il adopta une de leurs habitudes particulières; il avait coutume d'écrire non pas novembre ou décembre, mais le onzième et le douzième mois.

Il écrivit contre la liturgie de l'Église anglicane. Rien ne se ressemblait moins, à son avis, que la forme de la

la prière et l'esprit de la prière. « Ceux qui ont le plus l'esprit de la prière, disait-il d'une manière piquante, sont tous en prison, et ceux qui ont le plus de zèle pour la forme de la prière sont tous dans les cabarets. » Il louait fort, au contraire, les articles de doctrine, et les défendit contre certains ecclésiastiques arminiens qui les avaient signés. Le plus âpre de tous ses ouvrages est sa réponse à Edward Fowler, plus tard évêque de Glocester, homme excellent, mais un peu entaché de pélagianisme.

Bunyan eut aussi une discussion avec quelques-uns des chefs de la secte à laquelle il appartenait. Il croyait assurément très-sincèrement au dogme distinctif de cette secte, mais il ne regardait pas ce dogme comme fort important, et il se joignait volontiers à la communion des Presbytériens ou des Indépendants paisibles. En conséquence les Baptistes sévères déclarèrent hautement qu'il était un faux frère. La discussion qui s'éleva alors survécut longtemps aux premiers combattants. Robert Hall a défendu de nos jours, avec une ingénieuse éloquence qu'aucun écrivain polémique n'a jamais surpassée, la cause que Bunyan soutenait avec une rhétorique et une logique mal dégrossies contre Kiffin et Danvers.

Pendant les années qui suivirent immédiatement la restauration, la captivité de Bunyan paraît avoir été étroite; mais à mesure que les passions de 1660 se calmaient, à mesure que la haine qu'avaient excitée les puritains, lorsque leur règne était encore récent, faisait place à la pitié, Bunyan fut traité de jour en jour avec moins de rigueur. La misère de sa famille et sa propre patience, son courage et sa piété touchèrent le cœur de ses persécuteurs. Comme son *Chrétien* lorsqu'il était en cage, Bunyan trouva des protecteurs même au sein de

la foule de la Foire aux Vanités. On dit que l'évêque de son diocèse, le docteur Barlow, intercéda en sa faveur. On permit enfin au prisonnier de passer la plus grande partie de son temps hors des murs de la prison, à la seule condition, semble-t-il, de rester dans la ville de Bedford.

Il dut sa complète liberté à l'un des plus mauvais actes de l'un des plus mauvais gouvernements que l'Angleterre ait jamais vus. En 1671, la Cabale était au pouvoir. Le roi Charles II avait conclu le traité par lequel il s'engageait à établir la religion catholique romaine en Angleterre. Le premier pas qu'il fit pour arriver à ce but fut d'annuler, par un exercice inconstitutionnel de sa prérogative royale, toutes les lois pénales contre les catholiques romains; et pour dissimuler son véritable dessein, il annula en même temps toutes les lois pénales contre les non-conformistes protestants. Bunyan fut, en conséquence, mis en liberté. Dans le premier élan de sa reconnaissance, il publia un traité dans lequel il comparait Charles à ce roi perse généreux et humain, qui, tout en ne possédant pas le bienfait des lumières de la vraie religion, favorisa le peuple élu et lui permit, après de longues années de captivité, de relever son temple bien-aimé. Les gens de bonne foi, qui se rappelleront combien Bunyan avait souffert et combien il lui était impossible de deviner les secrets desseins de la cour, n'auront pas besoin qu'on excuse à leurs yeux la reconnaissance confiante avec laquelle il accepta le don précieux de la liberté.

Il avait commencé en prison le livre qui a rendu son nom immortel. L'histoire de ce livre est curieuse. L'auteur écrivait un traité dans lequel il eut, nous dit-il, l'occasion de parler des différentes périodes du progrès chré-

tien. Comme tant d'autres, il comparait ce progrès à un pèlerinage. Sa vive imagination aperçut bientôt d'innombrables points de ressemblance qui avaient échappé à ses devanciers; les images se pressaient dans son esprit plus vite qu'il ne pouvait les rendre par des paroles : des marécages et des fossés, des montagnes escarpées, des ravins sombres et horribles, des vallées fleuries, des pâturages inondés de soleil, un château lugubre dont la cour était pavée des ossements et des crânes des prisonniers assassinés, une ville qui n'était que mouvement et splendeur, comme est Londres le jour de la fête du lord-maire, et le chemin étroit, aussi droit que s'il eût été tracé à la règle, montant et redescendant les montagnes, traversant la ville et le désert, pour arriver à la Rivière-Noire et à la Grille-Étincelante. Il avait découvert par accident, comme on l'aurait dit en général, par la direction de la Providence, comme il l'aurait dit assurément, le véritable emploi de ses facultés. Il ne soupçonnait nullement, à la vérité, qu'il fût en train de faire un chef-d'œuvre; il ne pouvait deviner quelle place son allégorie occuperait dans la littérature anglaise, car il ne savait rien de la littérature anglaise. Il serait aisé de réfuter ceux qui supposent qu'il avait étudié la *Reine des Fées*, si c'était ici le lieu d'examiner avec détail les passages qu'on a crus semblables dans les deux allégories. Selon toute probabilité, la seule œuvre de fiction à laquelle il pût comparer son *Pèlerin* était son ancienne légende favorite, l'*Histoire de sir Bevis de Southampton*. Il eût cru commettre un péché s'il avait pris du temps aux affaires sérieuses de sa vie, à ses explications de la Bible, à ses controverses et à ses lacets, pour s'amuser à ce qu'il regardait purement et simplement comme une bagatelle.

C'était seulement, nous assure-t-il, dans ses moments de loisir, qu'il revenait à la Maison Charmante, aux Montagnes Délicieuses et au Pays Enchanté. Il ne reçut aucun secours. Personne ne vit une ligne du livre avant qu'il fût achevé. Il consulta alors ses amis pieux. L'idée plut aux uns; elle scandalisa fort les autres. C'était un vain conte, un pur roman à propos de géants, et de lions, et de spectres, et de guerriers, combattant parfois des monstres et reçus parfois par de belles dames dans des palais somptueux. Les beaux esprits athées et débauchés qui allaient chez Will pouvaient bien écrire de pareilles folies pour amuser les Jézabels fardées de la cour; mais convenait-il à un ministre de l'Évangile d'imiter ainsi les modes corrompues du monde? Il y eut un temps où le jargon de ces imbéciles eût fort troublé Bunyan; mais ce temps était passé, et son esprit était redevenu ferme et sain. Il vit qu'en employant la fiction pour rendre la vérité claire et la vertu aimable, il suivait seulement cet auguste exemple que tout chrétien doit se proposer de suivre, et il résolut d'imprimer.

Le *Voyage du Pèlerin* se glissa silencieusement dans le monde. On ne connaît aucun exemplaire de la première édition; on n'a pu déterminer l'année de la publication. Il est probable que le petit volume circula seulement, pendant quelques mois, parmi des sectaires pauvres et obscurs; mais bientôt l'attrait irrésistible d'un livre qui charmait l'imagination du lecteur par toute l'action et toutes les décorations d'un conte de fées, qui exerçait sa perspicacité en l'obligeant de découvrir une multitude d'analogies ingénieuses, qui l'intéressait à des êtres humains faibles comme lui et luttant avec des tentations venues du dedans et du dehors, l'attrait, dis-je, d'un livre

qui venait à tout moment par quelque plaisanterie fine mais simple lui mettre le sourire aux lèvres, tout en laissant dans son esprit un profond sentiment de respect pour Dieu et de sympathie pour l'homme, cet attrait commença de produire son effet. Dans les familles puritaines où les pièces de théâtre et les romans étaient sérieusement interdits, cet effet fut plus grand que celui qu'une œuvre de génie, fût-elle supérieure à l'Iliade, à Don Quichotte ou à Othello, pourra jamais produire sur un esprit accoutumé à jouir de tout le luxe de la littérature. En 1678, parut une nouvelle édition qui était augmentée, et le débit devint alors immense. Le livre fut réimprimé six fois dans les quatre années qui suivirent. La huitième édition, qui comprend les derniers perfectionnements apportés par l'auteur à son œuvre fut publiée en 1682, la neuvième en 1684, la dixième en 1685. On avait bientôt invoqué le secours du graveur, et des milliers d'enfants contemplaient avec transport et avec terreur des gravures détestables qui représentaient *Chrétien* plongeant son épée dans le sein d'Apollyon ou se débattant entre les griffes du géant *Désespoir*. Le *Pèlerin* était plus populaire encore en Écosse et dans certaines colonies que dans son pays natal. Bunyan nous a raconté avec une vanité bien pardonnable que, dans la Nouvelle-Angleterre, des milliers de gens faisaient tous les jours de son rêve leur sujet de conversation, et qu'on le trouvait digne de paraître sous les plus superbes reliures. Il avait de nombreux admirateurs en Hollande et parmi les huguenots de France. Il eut pourtant à subir quelques-uns des ennuis de la réputation pendant qu'il jouissait de ses plaisirs. Des libraires fripons publièrent sous son nom des volumes pleins de sottises, et des écrivailleurs

envieux soutinrent qu'il était impossible que le pauvre chaudronnier ignorant pût être véritablement l'auteur du livre qu'on lui attribuait.

Il prit le meilleur moyen de confondre à la fois ceux qui le contrefaisaient et ceux qui le calomniaient. Il continua d'exploiter la mine d'or qu'il avait découverte et à en tirer de nouveaux trésors, non pas, je l'avoue, aussi facilement ni aussi abondamment que lorsque le précieux terrain était vierge encore, mais cependant avec un succès qui laissait bien en arrière tous les compétiteurs. La seconde partie du *Voyage du Pèlerin* parut en 1684. Il fut bientôt suivi par la *Sainte-Guerre* qui serait la plus belle allégorie qu'on ait jamais écrite, si le *Voyage du Pèlerin* n'existait pas.

Bunyan occupait alors dans la société une situation fort différente de celle qu'il avait naguère. Il y avait eu un temps où des ministres dissidents, assez nombreux, sachant parler le latin et lire le grec, avaient affecté de le traiter avec mépris. Mais désormais sa réputation et son influence dépassaient infiniment les leurs. Il possédait une si grande autorité parmi les Baptistes qu'on l'appelait habituellement l'évêque Bunyan. Ses visites épiscopales étaient annuelles. Tous les ans, il se rendait à cheval de Bedford à Londres, et il prêchait là devant des congrégations nombreuses et attentives. Il partait de Londres pour faire sa tournée dans le pays, ranimant le zèle de ses frères, recueillant et distribuant les aumônes, et réconciliant ceux qui s'étaient querellés. Les magistrats ne paraissent pas en général lui avoir causé beaucoup d'embarras. Mais il y a des raisons de croire qu'en l'année 1685, il courut quelque danger de retrouver son ancien logement dans la prison de Bedford. La tentative téméraire et coupable du

duc de Monmouth donna cette année-là au gouvernement un prétexte pour persécuter les non-conformistes, et il n'y eut, pour ainsi dire, pas un seul ministre éminent parmi les Presbytériens, les Indépendants ou les Baptistes, qui ne souffrît de la persécution. Baxter fut mis en prison, Howe fut contraint de s'expatrier, Henry fut arrêté. Deux Baptistes éminents contre lesquels Bunyan avait fait de la controverse, se trouvèrent dans une situation très-pénible et très-dangereuse. Danvers fut sur le point d'être pendu, les petits-fils de Kaffin furent pendus en effet. On raconte que, pendant ces mauvais jours, Bunyan fut contraint de se déguiser en charretier, et qu'il prêchait à sa congrégation de Bedford en blouse et le fouet à la main. Mais un grand changement survint bientôt. Jacques II était en guerre ouverte avec l'Église, et crut nécessaire de faire la cour aux Dissidents. Certaines créatures du gouvernement cherchèrent à s'assurer l'appui de Bunyan. On savait probablement qu'il avait écrit en l'honneur de l'indulgence de 1672, et l'on espérait par conséquent que l'indulgence de 1687 lui serait également agréable. Mais quinze ans de réflexions, d'observations et de commerce avec le monde l'avaient rendu plus sage. La situation n'était pas d'ailleurs exactement la même. Charles faisait profession d'être protestant, Jacques faisait profession d'être papiste. Le but de l'indulgence de Charles était dissimulé, le but de l'indulgence de Jacques était évident. Bunyan ne s'y laissa pas tromper. Il exhorta ses auditeurs à se préparer par la prière et par le jeûne au danger qui menaçait leurs libertés politiques et religieuses, et refusa même de parler au courtisan qui vint à Bedford pour changer la forme de la corporation et qui était chargé, à ce qu'on supposait, d'offrir

quelque dignité municipale à l'évêque des Baptistes.

Bunyan ne vécut pas assez longtemps pour voir la Révolution. Pendant l'été de 1688, il entreprit de plaider auprès d'un père irrité la cause de son fils, et il persuada enfin au vieillard de ne pas déshériter le jeune homme. Cette bonne œuvre coûta la vie au bienveillant intercesseur. Il partit à cheval sous une pluie battante, il arriva trempé jusqu'aux os dans son appartement de Snow-Hill, fut pris d'une fièvre violente et mourut au bout de quelques jours. Il fut enterré à Bunhill Fields, et les non-conformistes considèrent encore l'endroit où il repose avec un sentiment qui ne semble guère en harmonie avec l'austère esprit de leur théologie. Bien des puritains qui tenaient pour puérile ou pour coupable la vénération que les catholiques romains témoignaient aux reliques et aux tombeaux des saints demandèrent, dit-on, en rendant le dernier soupir, qu'on plaçât leur cercueil le plus près possible du cercueil de l'auteur du *Voyage du Pèlerin.*

La réputation de Bunyan durant sa vie, et pendant le siècle qui suivit sa mort, fut grande à la vérité, mais resta presque exclusivement renfermée parmi les familles pieuses des classes inférieures et moyennes. Il arrivait très-rarement à cette époque que son nom fût cité avec respect par un des écrivains qui avaient une grande situation dans les lettres. Young mettait sa prose au niveau des vers misérables de D'Urfey. Dans le *Don Quichotte spirituel*, les aventures de *Chrétien* sont mises au même rang que celles de Jack le tueur de géants ou de John Hickathrift. Cowper s'aventura à faire l'éloge du grand maître en allégories, mais il n'osa pas le nommer. Il y a un fait significatif: c'est que, jusqu'à une époque fort récente, les nombreuses éditions du *Voyage du Pèlerin* étaient évi-

demment toutes destinées aux chaumières et aux antichambres. Le papier, l'impression, les gravures, tout était de l'espèce la plus grossière. En général, lorsque la minorité instruite et la foule vulgaire diffèrent d'avis sur le mérite d'un livre, l'opinion de la minorité instruite finit par l'emporter. Le *Voyage du Pèlerin* est peut-être le seul livre sur lequel la minorité instruite soit arrivée au bout de cent ans à être de l'avis du vulgaire.

On ne saurait compter les essais qui ont été faits pour améliorer et pour imiter ce livre. On l'a mis en vers, on l'a mis en anglais moderne. Le *Pèlerinage de Conscience Délicate*, le *Pèlerinage de Bonne Intention*, le *Pèlerinage de Cherche-vérité*, le *Pèlerinage de Théophile*, le *Jeune Pèlerin*, le *Pèlerin Indou*, voilà quelques-unes des mauvaises copies de ce grand modèle. Mais la gloire particulière de Bunyan, c'est que ceux qui détestaient le plus ses doctrines ont cherché à emprunter l'aide de son génie. Il y a une version catholique de son allégorie, ornée d'un portrait de la Vierge à la première page. D'autre part, les Antinomiens qui ne le trouvent pas assez calviniste peuvent étudier le *Pèlerinage d'Hephzibah*, où ils ne trouveront rien qui implique la moindre croyance au libre arbitre ni à la rédemption universelle. Mais le plus extraordinaire de tous les actes de vandalisme qui aient jamais pu défigurer une belle œuvre d'art, remonte seulement à l'année 1853. On résolut de faire un livre Puséyste du *Voyage du Pèlerin*. La tâche n'était pas aisée, car il fallait faire passer les deux sacrements au premier plan de l'allégorie, et de tous les théologiens chrétiens, les Quakers seuls exceptés, Bunyan était celui dans le système duquel les sacrements tenaient le moins de place. Cependant la Barrière d'osier devint le type du

baptême, et la Maison Charmante devint le type de l'eucharistie. L'effet de ce changement n'a assurément pas été prévu par la personne ingénieuse qui l'a accompli. Comme il n'y a pas un seul pèlerin qui passe dans son enfance par la Barrière d'osier, et que *Fidèle* passe rapidement près de la Maison Charmante sans s'arrêter, voici la leçon qu'enseigne la fable sous sa nouvelle forme : c'est qu'il ne faut baptiser que les adultes, et qu'on peut négliger sans danger l'eucharistie. Personne, en lisant le *Voyage du Pèlerin* dans l'original, n'aurait supposé que l'auteur ne fût pas Pædobaptiste. Il était réservé à un théologien anglo-catholique de faire du livre de Bunyan un livre contre le Pædobaptisme. Tout homme qui mutile ainsi certaines parties d'une grande œuvre sans en avoir embrassé l'ensemble doit nécessairement commettre de pareilles maladresses.

LES AUTEURS COMIQUES
DE LA RESTAURATION

— JANVIER 1841. —

Œuvres dramatiques de Wycherley, de Congreve, de Vanbrugh et de Farquhar, avec des notices biographiques et critiques par Leigh Hunt. In-8. Londres, 1840.

Nous avons du goût pour M. Leigh Hunt. Nous ne formons notre opinion sur son compte, à vrai dire, que sur des événements connus de tous, sur ses propres ouvrages, et sur les ouvrages d'autres écrivains qui l'ont, pour la plupart, maltraité de la manière la plus violente. Mais nous sommes bien trompé, si ce n'est pas un homme très-distingué, très-honnête et d'un très-bon naturel. Il est facile de discerner beaucoup de défauts comme beaucoup de mérites dans ses écrits comme dans sa conduite. Mais nous croyons véritablement qu'il n'y a pas un seul homme au monde à qui la part de ses mérites ait été faite aussi chichement, ni qui ait aussi cruellement expié ses fautes.

A certains égards, M. Leigh Hunt est parfaitement propre à la tâche qu'il a entreprise. Son style, en dépit de son affectation, peut-être même à cause de son affectation, convient bien à des *anas* légers, babil-

lards, désultoires, moitié critiques, moitié biographiques. Nous ne sommes pas toujours d'accord avec lui dans ses jugements littéraires, mais nous trouvons en lui, ce qui est fort rare de notre temps, la faculté d'apprécier justement et d'admirer cordialement les belles choses les plus diverses. Il sait adorer Shakspeare et Spenser, sans refuser tout talent poétique à l'auteur du Festin d'Alexandre, sans contester les observations fines, la riche imagination et l'exquise veine de plaisanterie de celui qui a imaginé Will Honeycomb et sir Roger de Coverley. Il a étudié tout particulièrement l'histoire dramatique anglaise, depuis le temps de la reine Élisabeth jusqu'à notre propre temps, et il a toutes sortes de droits à se faire écouter avec respect sur ce sujet.

Les pièces qu'il nous présente en ce moment sont, à peu d'exceptions près, de telle nature, que beaucoup de gens respectables estiment qu'il ne faudrait pas les réimprimer. Nous ne pouvons être d'accord avec eux sur ce point. Nous ne pouvons pas désirer qu'un ouvrage ou un genre d'ouvrages qui a exercé une grande influence sur l'esprit humain, et qui représente le caractère d'une époque importante, au point de vue des lettres, de la politique et de la morale, disparaisse de la surface du monde. Si nous nous trompons sur ce point, nous nous trompons avec les hommes et les corps les plus graves de tout le royaume, et particulièrement avec l'Église d'Angleterre et les grands établissements d'instruction qui sont en rapport avec elle. L'éducation libérale de nos compatriotes est tout entière dirigée d'après ce principe, qu'il ne faut jamais fermer à l'étudiant, pour cause d'inconvenance, aucun des livres qui se distinguent, soit par la

perfection de leur style, soit par le jour qu'ils jettent sur l'histoire, l'organisation ou les mœurs des peuples. Les comédies athéniennes, dans lesquelles on ne pourrait peut-être pas trouver cent vers de suite qui ne contiennent quelque passage dont Rochester aurait eu honte, ont été réimprimées, par la presse de Pitt et par la presse de Clarendon, sous la direction des syndics et des délégués choisis par les universités, et elles sont annotées par une élite de révérends, de très-révérends et d'extrêmement révérends commentateurs. Tous les ans, les jeunes gens les plus distingués du royaume passent, devant les évêques et les professeurs de théologie, des examens qui roulent sur des ouvrages comme la *Lysistrata* d'Aristophane et la sixième satire de Jnvénal. Il y a certainement quelque chose d'un peu bouffon à penser qu'un conclave de vénérables pères de l'Église loue et récompense un écolier pour sa familiarité avec des écrits en comparaison desquels le conte le plus indécent de Prior serait modeste. Mais, quant à nous, nous ne doutons pas que les grandes compagnies qui dirigent l'éducation de la classe supérieure en Angleterre n'aient eu raisou d'agir comme elles le font. Il est indubitable qu'une étude approfondie de la littérature ancienne développe et enrichit l'intelligence. Il est indubitable que l'homme dont l'intelligence a été ainsi développée et enrichie, a plus de chance d'être utile à l'État et à l'Église, qu'un homme ignorant ou peu instruit de la littérature classique. D'autre part, il est difficile de croire que, dans un monde aussi rempli de tentations que celui-ci, un homme qui aurait mené une vie vertueuse s'il n'avait pas lu Aristophane et Juvénal, puisse devenir vicieux en les lisant. Un homme, qui est exposé à toutes les influences de

l'état social au sein duquel nous vivons, et qui craindrait de s'exposer à l'influence de quelques vers grecs ou latins, nous fait l'effet d'agir à peu près comme ce condamné qui demandait aux shériffs de faire tenir un parapluie au-dessus de sa tête pendant son trajet entre Newgate et la potence, parce qu'il pleuvait ce matin-là et qu'il était sujet à s'enrhumer. La vertu dont le monde a besoin, c'est une vertu robuste, non une vertu maladive; c'est une vertu qui puisse s'exposer aux dangers inséparables de tout usage vigoureux des facultés, et non une vertu qui évite le grand air, de peur de la contagion, et qui repousse la nourriture ordinaire comme trop excitante. Il serait absurde, en vérité, de chercher à empêcher les hommes d'acquérir les qualités qui peuvent les rendre propres à jouer leur rôle dans la vie avec honneur pour eux-mêmes et avec avantage pour leur pays, et de sacrifier tout cela à l'espoir de leur conserver une suprême fleur d'innocence, qu'il est impossible en définitive de leur conserver, et qu'une promenade de Westminster au Temple suffit à détruire.

Mais on pourrait justement nous accuser d'une grossière inconséquence, si, tout en défendant la théorie qui permet aux jeunes gens de notre pays d'étudier des auteurs comme Théocrite ou Catulle, nous imaginions de pousser des cris contre une nouvelle édition de la *Femme de province* (The Country Wife), ou de la *Vie du monde* (The Way of the World). Les auteurs anglais immoraux du XVIIe siècle sont à la vérité beaucoup moins excusables que ceux de Grèce ou de Rome; mais les plus mauvais écrits anglais du XVIIe siècle sont décents, en comparaison de bien des œuvres que nous ont léguées Rome et la Grèce. Platon, nous

n'en doutons pas, valait beaucoup mieux que sir George Etheredge. Mais Platon a écrit des choses qui auraient fait frémir sir Georges Etheredge lui-même. Buckhurst et Sedley, même dans ces orgies désordonnées de l'auberge du Coq, dans Bow street, qui leur attiraient les huées de la populace et les amendes des magistrats, n'auraient jamais osé tenir des discours pareils à ceux qu'échangeaient Socrate et Phèdre par ce beau jour d'été qu'ils passèrent sous le platane, tandis que la fontaine babillait à leurs pieds, et que les cigales criaient audessus de leurs têtes. S'il est à désirer, comme nous le pensons, qu'un Anglais bien élevé soit instruit du gouvernement et des mœurs de quelques petites républiques qui sont loin de nous dans les champs de l'espace comme dans ceux du temps, dont l'indépendance est morte depuis plus de deux mille ans, dont on ne parle plus le langage depuis des siècles, qui n'ont laissé que quelques colonnes et quelques frises brisées pour attester leur antique splendeur, il est encore infiniment plus important qu'il connaisse intimement l'histoire de l'esprit public dans son propre pays, et qu'il scrute les raisons, la nature et l'étendue des révolutions d'opinions et de sentiments qui, depuis deux cents ans, ont tantôt élevé et tantôt abaissé chez nous le niveau de la moralité publique. C'est un genre d'instruction qu'on puise peu dans les discussions du parlement, dans les documents politiques et dans les ouvrages des graves historiens. Il faut renoncer tout à fait à l'acquérir, ou il faut la chercher dans la littérature légère, qui était à la mode aux diverses époques de l'histoire. Nous ne sommes donc point du tout disposé à blâmer cette publication, bien que nous ne puissions assurément pas re-

commander le beau volume que nous avons sous les yeux comme un cadeau de nouvelle année approprié aux jeunes filles.

Nous avons dit que nous trouvions la publication dont il est question parfaitement justifiable, mais nous ne pouvons pas être d'accord avec M. Leigh Hunt, qui semble croire que l'accusation d'immoralité si souvent portée contre la littérature de la restauration, a peu ou point de fondement. Nous ne lui reprochons pas de ne point apporter dans ses jugements la rigueur impitoyable de Lord Angelo; mais nous croyons pourtant que des coupables aussi endurcis et aussi impudents que ceux qui se trouvent pour le moment à la barre méritaient bien au moins la douce réprimande d'Escalus. M. Leigh Hunt traite un peu trop toute cette affaire du même ton léger que Lucio, et son extrême indulgence nous dispose peut-être à trop de sévérité.

Et cependant il n'est pas aisé d'être trop sévère, car, à vrai dire, cette partie de notre littérature est une honte pour notre langage et pour notre caractère national. Il y a là beaucoup d'esprit et de gaieté; mais c'est, dans le sens le plus énergique des mots, une littérature « terrestre, sensuelle, diabolique ». Son indécence, bien qu'elle soit constamment de nature à blesser les règles du bon goût, autant que celles de la moralité, n'est pas, à notre avis, un défaut aussi choquant que son caractère étrange de dureté. Bélial y apparaît, non pas « gracieux et humain, » comme lorsqu'il inspirait Ovide et Arioste, mais avec le regard inflexible et la froide raillerie de Méphistophélès. Nous nous trouvons dans un monde où les femmes ressemblent à des hommes très-débauchés, très-insensibles et très-impudents, et où les hommes ne méritent pas de

vivre ailleurs que dans le Pandémonium ou dans l'île de Norfolk. Nous ne trouvons là autour de nous que des fronts d'airain, des cœurs de roche et des langues embrasées du feu de l'enfer.

Dryden se défendait ou s'excusait de ses torts et de ceux de ses contemporains en invoquant l'exemple des anciens auteurs dramatiques anglais, et M. Leigh Hunt semble croire que cet argument a de la valeur. Nous différons complétement d'opinion sur ce point. Le crime dont il s'agit n'est pas seulement la grossièreté dans l'expression ; car les termes, qui sont délicats dans un temps, deviennent grossiers le siècle suivant. Addison ne se serait pas aventuré à imiter toujours le style de la version anglaise du Pentateuque, et Addison, qui fut le modèle de la pureté morale dans son temps, se servait encore de bien des phrases qui sont prohibées aujourd'hui. C'est une pure affaire de mode que de savoir si l'on désignera une chose par un simple substantif, ou bien si l'on aura recours à une circonlocution. La moralité n'a rien à y voir. Mais ce qui importe à la moralité, c'est que ce qui est immoral ne soit pas présenté aux imaginations jeunes et ardentes comme continuellement uni à ce qui est séduisant. Car tous ceux qui ont observé, dans leur propre esprit et dans l'esprit des autres, la loi de l'association des idées, savent que tout ce qui est présenté à l'imagination comme constamment uni à ce qui est séduisant, deviendra séduisant par cela même. Il y a, sans doute, dans Fletcher et dans Massinger, bien des passages inconvenants; il y en a beaucoup trop même dans Ben Jonson et dans Shakspeare, qui sont comparativement purs. Mais on ne peut trouver dans leurs écrits aucune trace d'une intention systématique d'as-

socier le vice aux choses que les hommes apprécient et désirent le plus, et la vertu à tout ce qu'il y a de plus ridicule et de plus humiliant; et c'est cette intention systématique que nous retrouvons dans toute la littérature dramatique de la génération qui a suivi le retour de Charles II. Prenons pour exemple un seul point qui est de la plus haute importance pour le bonheur de l'humanité : la fidélité conjugale. A peine pourrions-nous en ce moment nous rappeler une seule pièce anglaise, écrite avant la guerre civile, où le caractère d'un séducteur de femmes mariées soit représenté sous un jour favorable. Nous nous rappelons beaucoup de pièces dans lesquelles ce personnage est déjoué, démasqué, insulté et bafoué par un mari triomphant. Tel est le sort de Falstaff, avec tout son esprit et toute sa connaissance du monde; tel est le sort de Brisac dans le *Frère aîné*, de Fletcher, tel aussi le sort de Ricardo et d'Ubaldo dans le *Tableau* de Massinger. Parfois, comme dans le *Douaire fatal* et la *Cruauté de l'amour*, l'honneur des familles outragées exige une sanglante réparation. Si, par-ci, par-là, l'amant est dépeint comme un homme charmant, et le mari comme un personnage d'un caractère faible et odieux, cela rend seulement plus éclatant le triomphe de la vertu féminine, comme chez la Célie et la Mrss Fizdottrel de Jonson, et dans la Maria de Fletcher. En général, nous pouvons affirmer que les auteurs dramatiques du temps d'Élisabeth et de Jacques I[er] traitent la violation du vœu nuptial comme un méfait sérieux, ou bien, lorsqu'ils y cherchent matière à rire, ils tournent la risée contre le galant.

Au contraire, pendant les quarante années qui suivirent la restauration, le corps tout entier des auteurs

dramatiques représente invariablement l'adultère, je ne dis pas comme une peccadille, je ne dis pas comme une erreur que peut faire excuser la violence de la passion, mais comme la vocation même d'un galant homme, et comme une grâce sans laquelle son caractère resterait imparfait. Faire la cour à la femme de son prochain, c'est une partie aussi indispensable de sa bonne éducation et de sa situation dans le monde, que de porter une épée au côté et de savoir le français. Dans tout cela, il n'y a point de passion, à peine quelque chose qu'on puisse appeler une préférence. Le héros a des intrigues, comme il a une perruque, parce que, sans cela, il serait un drôle de corps, un boutiquier de la Cité, peut-être un puritain. Toutes les qualités séduisantes appartiennent toujours à l'amant. Tout le mépris et l'aversion reviennent de droit à l'infortuné mari. Prenez Dryden, par exemple, et comparez Woodall à Brainsick, ou Lorenzo à Gomez. Prenez Wycherley, et comparez Horner à Pinchwife. Prenez Vanbrugh, et comparez Constant à sir John Brute. Prenez Farquhar, et comparez Archer au Squire Sullen. Prenez Congrève, et comparez Bellmour à Fondlewife, Careless à sir Paul Plyant, ou Scandal à Foresight. Dans toutes ces pièces et dans bien d'autres que nous pourrions nommer, l'auteur fait évidemment de son mieux pour rendre aimable, intelligent, animé, celui qui commet le crime, et pour faire de celui qui en souffre un imbécile ou un tyran, et parfois tous les deux.

M. Charles Lamb a essayé, à la vérité, de défendre cette façon d'écrire. Les auteurs dramatiques de la seconde partie du XVII[e] siècle ne peuvent pas, selon lui, être jugés d'après les règles de morale qui existent et qui doivent exister dans la vie réelle. Leur

monde est un monde de convention. Leurs héros et leurs héroïnes appartiennent, non à l'Angleterre, non à la chrétienté, mais à une utopie galante, à un Pays des fées, où la Bible et la *Justice* de M. Burns sont inconnues, où un tour qui aurait pour récompense ici-bas le pilori, ne fait qu'exciter les éclats de rire des Lutins. Un véritable Horner, un véritable Careless, seraient, il faut l'avouer, des gens extrêmement corrompus. Mais parler de moralité ou d'immoralité à propos du Horner de Wycherley, ou du Careless de Congrève, serait aussi absurde que de mettre en accusation un dormeur à propos de ses rêves. Ils appartiennent aux régions de la comédie pure, où ne règne pas une froide morale. Parmi eux, nous nous trouvons dans un monde à l'état de chaos. Il ne faut pas les juger d'après nos usages. Leur manière de vivre n'offense aucune institution sacrée : ils n'en ont point. La paix des familles n'est pas troublée, car les liens de famille n'existent pas parmi eux. Il n'y a là ni bien, ni mal, ni gratitude, ni ingratitude, ni droit, ni devoir, ni père, ni fils.

Voilà, à ce qu'il nous semble, un résumé très-équitable des doctrines de M. Lamb. Nous n'avons assurément aucun désir de les présenter inexactement; car nous admirons son talent, nous aimons la nature bienveillante qui apparaît dans tous ses écrits, et nous avons autant de considération pour sa mémoire que si nous l'avions connu personnellement. Mais nous sommes obligé de dire nettement que son argument, quelque ingénieux qu'il soit, n'est autre chose qu'un sophisme.

Sans doute, nous comprenons à merveille qu'il soit possible à un écrivain de créer un monde de convention, dans lequel les choses défendues par le Décalogue et le Code soient légitimes, et que cette peinture puisse être

sans danger, édifiante même. Par exemple, nous supposons que les critiques les plus austères ne pouvaient accuser Fénelon d'impiété et d'immoralité au sujet de son *Télémaque* et de ses *Dialogues des morts*. Dans *Télémaque* et dans les *Dialogues des morts*, la religion est erronée, et par conséquent la morale n'est pas correcte sur certains points. Le bien et le mal diffèrent du bien et du mal de la vie réelle. Le premier devoir des hommes, c'est de rendre hommage à Jupiter et à Minerve. Philoclès, qui emploie tous ses loisirs à faire des images taillées de ces divinités, est loué de sa piété, à ce propos, en termes qui font un singulier contraste avec les expressions d'Isaïe sur le même sujet. Minos juge les morts et leur accorde la félicité éternelle en récompense de certaines actions que Fénelon eût été le premier à qualifier de péchés éclatants. On peut en dire autant des héros et des héroïnes, mahométans ou indous, de M. Southey. Dans Thalaba, c'est un blasphème que de mal parler du grand imposteur arabe; c'est un crime que de boire du vin; ce sont des œuvres méritoires que les ablutions et les visites aux cités saintes. Dans la malédiction de Kehama, le poëte loue Kailyal de sa dévotion envers la statue de Mariataly, la déesse des pauvres. Mais certainement personne n'accusera M. Southey d'avoir propagé ou cherché à propager l'islamisme ou le brahmanisme.

Il est aisé de voir pourquoi on ne peut point élever d'objections contre les ouvrages de Fénelon et de M. Southey. En premier lieu, ils ne ressemblent en rien au monde réel où nous vivons. L'état de la société, les lois mêmes du monde physique y sont si différentes de celles auxquelles nous sommes accoutumés, que nous ne pouvons être

très-choqués d'y voir aussi la moralité fort différente. Mais le fait est que la moralité de ce monde conventionnel ne diffère de la moralité du monde réel que sur des points où le monde réel ne court aucun danger de s'égarer. La générosité et la docilité de Télémaque, le courage, la modestie, l'amour filial de Kailyal sont des vertus de tous les temps et de tous les pays. Et il n'y avait pas grand danger que le dauphin s'avisât d'adorer Minerve, ni qu'une jeune fille anglaise s'en allât danser, portant un seau sur la tête, devant la statue de Mariataly.

Le cas est bien différent lorsqu'il s'agit de ce que M. Charles Lamb appelle le monde conventionnel de Wycherley et de Congrève. Là les allures, les manières, les sujets de conversation sont véritablement ceux de la ville et du jour. Le héros est, en fait de perfection superficielle, précisément ce beau monsieur auquel tous les jeunes gens du parterre voudraient ressembler. L'héroïne est justement cette belle dame que tous les jeunes gens du parterre voudraient épouser. La scène se passe dans quelque lieu que les spectateurs connaissent comme leurs propres maisons, S[t]-James 's Park, ou Hyde-Park, ou Westminster-Hall. L'avocat va et vient avec son sac, de la cour des Communs-plaids à la cour de l'Échiquier. Le pair demande sa voiture pour aller à la chambre des Lords voter une loi d'intérêt privé. Il y a cent petits traits qui tendent à donner au monde fictif toute l'apparence du monde réel, et l'immoralité qui s'y déploie est d'un genre qui ne passera jamais de mode et que toutes les forces réunies de la religion, de la loi et de l'opinion publique ne peuvent contenir qu'imparfaitement.

Au nom de l'art comme au nom de la vertu, nous protestons contre le principe, que le monde de la comédie

pure est un monde dans lequel la morale ne pénètre pas. S'il est vrai que la comédie est une imitation de la vie réelle, quelle que soit la part de convention qui s'y mêle, comment se pourrait-il que la comédie n'eût aucun rapport avec la grande règle qui dirige la vie et avec les sentiments que tous les incidents de la vie viennent éveiller? Si ce que dit M. Lamb était exact, il faudrait en conclure que les auteurs dramatiques dont nous parlons ne comprenaient pas les principes les plus élémentaires de leur métier. Faire du pur paysage, et n'y mettre ni ombre, ni lumière, faire du pur portrait, et n'y mettre aucune expression, seraient des phrases moins choquantes pour la saine critique que la comédie pure dans laquelle la morale ne pénètre pas.

Mais il n'est pas vrai que le monde de ces auteurs dramatiques soit un monde où la morale ne pénètre pas. La moralité pénètre constamment dans ce monde-là, une saine morale et une morale malsaine, la saine morale pour y être insultée, bafouée, associée à tout ce qu'il y a de bas et de haïssable, la morale malsaine pour y paraître partout à son avantage et pour être prêchée de toutes les manières, directement ou indirectement. Il n'est pas vrai qu'aucun des habitants de ce monde de convention n'éprouve aucun respect pour les institutions saintes et pour les liens de la famille. Fondlewife, Pinchwife, en un mot tous les gens à esprit étroit et à manières déplaisantes, expriment vivement ce respect. Les héros et les héroïnes ont également un code de morale: il est très-mauvais, mais ce n'est pas, comme M. Charles Lamb paraît le croire, un code qui existe uniquement dans l'imagination des auteurs. C'est, au contraire, un code que beaucoup de gens professent et pratiquent positivement. Nous n'avons

pas besoin d'aller dans le pays des utopies ou des fées pour trouver ces gens-là ; ils sont sous notre main. Tous les soirs, les uns trichent dans les enfers du Quadrant, et les autres paradent sur la place à Covent-Garden. Sans nous envoler jusqu'à Nephelococcyga ou jusqu'à la cour de la reine Mab, nous pouvons rencontrer des escrocs, des matamores, des débauchés impudents et sans cœur, et des femmes dignes de pareils amants. La moralité de la *Femme de province* et du *Vieux Garçon*, c'est la moralité, non d'un monde imaginaire comme le soutient M. Charles Lamb, mais bien d'un monde qui est beaucoup trop réel ; c'est la moralité, non d'un monde à l'état de chaos, mais des débauchés vulgaires des villes, et de ces dames que les journaux appellent « les élégantes prêtresses de Cypris » ; et la question se réduit à ceci : lorsqu'un homme de talent travaille constamment et systématiquement à rendre séduisants ce genre de personnages, en leur prêtant la beauté, la grâce, la noblesse, l'animation, une grande position sociale, la popularité, la littérature, l'esprit, le goût, la connaissance du monde, des succès brillants en tout genre, fait-il ou ne fait-il pas un mauvais usage de ses facultés? Nous avouons que nous ne pouvons comprendre comment il peut y avoir deux réponses à cette question.

Il faut bien reconnaître, pour rendre justice aux écrivains dont nous venons de parler si sévèrement, qu'ils avaient été en grande partie formés par leur temps. Et si l'on demandait pourquoi ce temps-là encourageait une immoralité qu'aucun autre temps n'eût tolérée, nous n'hésitons pas à répondre que cette grande dépravation du goût national était l'effet de la domination puritaine sous la république.

Il est certainement du ressort des gouvernants de punir les insultes publiques à la morale et à la religion. Mais lorsqu'un gouvernement, non content d'exiger la décence, demande la sainteté, il dépasse les limites de ses véritables fonctions; et l'on peut établir comme règle que le gouvernement qui veut aller au delà de ses devoirs restera en deçà. Un législateur qui, dans le but de protéger les débiteurs embarrassés, limite le taux de l'intérêt, rend tout emprunt impossible à ses protégés, ou les met dans la main des usuriers de la pire espèce. Un législateur qui, par charité envers les ouvriers, fixe le nombre de leurs heures de travail et le montant de leurs gages, arrive bien certainement à les rendre plus malheureux qu'ils n'étaient. Et de même un gouvernement qui, non content de réprimer les excès scandaleux, exige de ses sujets une piété fervente et austère, s'apercevra bientôt que, pendant qu'il cherche à rendre à la cause de la vertu un service impossible, il n'a réussi en réalité qu'à faire faire des progrès au vice.

Un gouvernement, en effet, n'a que deux moyens d'arriver à ses fins : la récompense et le châtiment; moyens puissants, sans doute, pour agir sur les actes extérieurs, mais sans efficacité pour toucher le cœur. Un fonctionnaire public auquel on dit qu'il avancera s'il est bon catholique, et qu'il sera destitué, s'il est le contraire, va régulièrement à la messe tous les matins, ne laisse point paraître de viande sur sa table le vendredi, et s'arrange peut-être pour laisser savoir à ses supérieurs qu'il porte un cilice sur la peau. Sous un gouvernement puritain, un homme qui apprend que la piété est essentielle à son succès dans le monde, sera exact dans l'observation du dimanche ou plutôt, comme il l'appellera, du sabbat;

il fuira le théâtre comme si la peste s'y était mise. L'espoir d'un gain et la crainte d'une perte produiront partout en huit jours ces apparences de religion autant que le gouvernement pourra le désirer. Mais, sous ces dehors, la sensualité, l'ambition, l'avarice et la haine conservent un empire sans partage, et le converti apparent s'est contenté d'ajouter aux vices de l'homme mondain tous les vices plus noirs encore qu'engendre la pratique constante de la dissimulation. La vérité ne peut rester longtemps cachée ; le public découvre que les personnes graves qu'on lui propose comme modèles sont dépourvues de tous principes moraux et de toute sensibilité morale plus encore que les libertins avoués ; il voit que ces pharisiens sont plus éloignés de la vertu véritable que les publicains et les femmes de mauvaise vie ; et, comme à l'ordinaire, il se jette dans l'autre extrême ; il regarde une profession publique de religion comme une marque certaine de bassesse et de dépravation ; et le jour où la contrainte de la peur disparaît, lorsqu'on peut s'aventurer à dire ce qu'on pense, un effroyable élan de blasphèmes et de grossièretés annonce que l'imprévoyante politique qui tendait à faire une nation de saints a fait une nation d'esprits forts.

Ce fut ce qui arriva en France, au commencement du XVIII[e] siècle. Louis XIV devint religieux dans sa vieillesse, et il résolut que ses sujets seraient religieux aussi ; il haussait les épaules et fronçait le sourcil lorsqu'il remarquait à son lever ou à son dîner quelque gentilhomme qui négligeait les devoirs prescrits par l'Église, et il récompensait la piété par des rubans bleus, des invitations à Marly, des gouvernements, des pensions et des régiments. Désormais, sauf pour le costume, Ver-

sailles devint un couvent. Les chaires et les confessionnaux étaient entourés de broderies et d'épées. Les maréchaux de France passaient beaucoup de temps en prières, et il n'y avait peut-être pas un seul des ducs et pairs qui ne portât un petit livre de piété dans sa poche, qui ne jeunât pendant le carême et qui ne communiât à Pâques. Madame de Maintenon, qui avait eu une grande part dans cette œuvre sainte, se félicitait de ce que la dévotion était devenue tout à fait à la mode. C'était une mode, en effet, et cela passa comme une mode. A peine le vieux roi avait-il été porté à Saint-Denis, que toute la cour jeta le masque. Chacun s'empressa de se dédomma gerde ses années de mortifications par un excès de licence et d'impudence. Les mêmes personnes qui, peu de mois auparavant, consultaient les prêtres sur l'état de leur âme, les yeux baissés et d'une voix bien humble, entouraient maintenant à minuit la table où un prince ivre trônait entre Dubois et madame de Parabère, et lançait d'une voix chevrotante des maximes athées et des plaisanteries obscènes, tandis que les bouteilles de vin de Champagne faisaient bruyamment sauter leurs bouchons. La première partie du règne de Louis XIV avait été une époque de libertinage; mais les hommes les plus dissolus de cette génération auraient rougi des orgies de la régence.

Il en fut de même pour nos pères dans le temps de la grande guerre civile. Nous n'oublions pas les grands services qui ont été rendus à l'humanité par les puritains de ce temps-là, libérateurs de l'Angleterre, et fondateurs de la république des États-Unis. Mais, au moment de leur puissance, ils commirent une grande faute qui a laissé des traces profondes et durables dans le caractère et les mœurs de la nation; ils se méprirent sur le but du gou-

vernement et s'en exagérèrent la force. Non-seulement ils résolurent de protéger contre toute insulte la religion et la moralité publique, ce qui est un objet auquel des mains prudentes peuvent employer utilement le glaive civil ; mais encore ils voulurent rendre le peuple confié à leurs soins véritablement pieux. Cependant, s'ils avaient seulement réfléchi aux événements qu'ils venaient de voir et dans lesquels ils avaient joué un grand rôle, ils auraient compris quel devait être le résultat de leur entreprise. Ils avaient vécu sous un gouvernement qui, pendant une longue suite d'années, avait fait tout ce qu'il pouvait faire, par une libéralité extrême et par des châtiments rigoureux, pour obliger la nation à se conformer à la doctrine et à la discipline de l'Église d'Angleterre. Jamais une personne soupçonnée d'hostilité envers cette Église n'avait eu la moindre chance d'obtenir une faveur à la cour de Charles. Une dissidence avouée entraînait l'emprisonnement, une exposition honteuse, des mutilations cruelles et des amendes ruineuses. Et il s'en était suivi que l'Église était tombée et qu'elle avait entraîné dans sa chute une monarchie qui subsistait depuis six cents ans. Les puritains eux-mêmes auraient pu apprendre, sinon d'aucun autre fait, au moins de leur récente victoire, que les gouvernements qui tentent des entreprises au-dessus de leurs forces, ont chance non-seulement d'échouer, mais encore d'amener des résultats absolument contraires à ceux qu'ils désirent.

Tout cela fut oublié. Les saints devaient hériter la terre. Les théâtres furent fermés. Les beaux-arts se trouvèrent soumis à des contraintes absurdes. Des vices qui n'avaient jamais passé même pour des délits devinrent des affaires capitales. Le parlement déclara solennellement que la

Chambre n'emploierait personne sans s'être assurée que cette personne était d'une piété véritable. La pieuse assemblée avait une Bible sur sa table, afin de s'y référer. S'ils l'avaient ouverte, pourtant, ils auraient pu y apprendre que le froment et l'ivraie croissent ensemble, et qu'il faut les laisser croître ensemble, ou les arracher à la fois. Comment savoir si un homme était véritablement pieux? On pouvait aisément savoir s'il avait un habit simple, des cheveux plats, du linge sans empois, des meubles modestes dans sa maison, s'il parlait du nez, s'il montrait le blanc de ses yeux, s'il appelait ses enfants *Assurance*, *Tribulation*, et *Maher-shalal-hash-baz*, s'il évitait Spring Garden pendant qu'il était à Londres, et s'abstenait de chasser à courre et au faucon lorsqu'il était à la campagne, s'il expliquait les passages difficiles de l'Écriture à son corps de dragons, et si, dans un comité de finances, il parlait de chercher le Seigneur; c'étaient là des épreuves aisées à faire subir. Malheureusement, c'étaient des épreuves qui ne prouvaient rien. Telles quelles, le parti dominant y avait recours; et il s'ensuivit qu'une foule d'imposteurs, dans toutes les carrières de la vie, se mirent à imiter et à caricaturer ce qu'on regardait alors comme les signes visibles de la sainteté. La nation ne s'y laissa pas tromper. La contrainte de cette époque lugubre était de nature à exciter l'impatience, eût-elle été imposée par des gens universellement reconnus pour des saints; mais elle devint parfaitement insupportable lorsqu'on vit qu'elle n'était imposée que pour profiter à des hypocrites. Il est bien certain que, la famille royale n'eût-elle jamais été restaurée, et même si Richard Cromwell ou Henry Cromwell étaient restés à la tête du gouvernement, un grand relâchement se serait opéré dans les mœurs.

Avant la Restauration, bien des signes indiquaient l'approche d'une époque de licence. La Restauration écrasa pour un temps le parti puritain, et mit le pouvoir suprême aux mains d'un libertin. La contre-révolution politique vint en aide à la contre-révolution morale, et y puisa des forces à son tour. Une époque de dissolution effrénée et désespérée s'ensuivit. Le changement se fit plus ou moins sentir jusque dans les hameaux et les manoirs éloignés; mais à Londres le débordement de la débauche fut effrayant; et les parties de Londres les plus profondément atteintes furent le palais, les quartiers habités par l'aristocratie et les écoles de droit. C'était du concours de ces parties de la ville que dépendaient les théâtres. Le caractère du drame fut approprié au caractère des patrons. Les poëtes comiques prêtèrent donc leur voix à la partie la plus corrompue d'une société corrompue, et, dans les pièces qui nous occupent, nous trouvons condensée et distillée l'essence du monde élégant pendant la réaction antipuritaine.

Le puritain avait affecté la roideur, le poëte comique se moqua du décorum. Le puritain avait froncé le sourcil à la vue des divertissements innocents, le poëte comique prit sous sa protection les excès les plus scandaleux. Le puritain avait affecté un langage pieux, le poëte comique se mit à blasphémer. Le puritain avait considéré toute affaire galante comme une félonie impardonnable, le poëte comique la dépeignit comme une honorable distinction. Le puritain parlait avec mépris du misérable niveau de la morale publique; sa vie à lui était réglée d'après un code bien plus rigide; sa vertu était soutenue par des motifs inconnus aux gens du monde. Malheureusement il avait été amplement prouvé,

dans beaucoup de cas, que ces grandes prétentions étaient sans fondements, et l'on pouvait soupçonner qu'il en était de même bien des fois où les preuves n'apparaissaient pas. Aussi les salons à la mode et les poëtes comiques, qui étaient les organes de ces salons, établirent en principe que toute profession de piété et d'intégrité devait être interprétée en sens contraire, qu'il était permis de douter si telle chose que la vertu existait dans le monde, mais qu'en tous cas ceux qui affectaient de valoir mieux que leur prochain étaient positivement des coquins.

Le vieux théâtre anglais contenait beaucoup de choses répréhensibles; mais quiconque voudra comparer la moins décente des pièces de Fletcher avec celles qui sont contenues dans le volume que nous avons sous les yeux, verra combien le déréglement qui suit une époque d'austérité excessive dépasse le déréglement qui précédait cette époque. La nation ressemblait au démoniaque du Nouveau Testament. Les puritains se vantaient d'avoir chassé l'esprit immonde. La maison était vide, balayée et ornée, et pendant quelque temps l'hôte expulsé erra dans les lieux déserts, cherchant du repos, et n'en trouvant point. Mais la puissance de l'exorcisme était épuisée; le démon revint dans sa demeure, et ne revint pas seul; il amena avec lui sept autres esprits plus méchants que lui. Ils entrèrent et habitèrent ensemble, et la seconde possession fut pire que la première.

Nous essayerons maintenant, autant que nos limites nous le permettront, de passer en revue les écrivains avec lesquels M. Leigh Hunt nous a fait faire connaissance. Sur les quatre, Wycherley est, à notre avis, le dernier par ordre de mérite littéraire, mais le premier par ordre chro-

nologique, et le premier, sans aucun doute, en immoralité.

William Wycherley était né en 1640. Il était fils d'un gentilhomme du Shropshire, de famille ancienne, et qui possédait ce qu'on appelait alors un bon établissement. Ses propriétés étaient estimées à quinze mille francs de rente environ, fortune qui prenait à peu près rang parmi les fortunes de ce temps-là, comme le ferait de nos jours une fortune de cinquante mille francs de revenu.

William était un tout petit enfant lorsque la guerre civile éclata, et il apprenait encore le rudiment lorsque la hiérarchie presbytérienne et le gouvernement républicain se trouvèrent fondés sur les ruines de l'ancienne Église et du trône. Le vieux M. Wycherley était attaché à la cause royale et ne se souciait pas de coufier l'éducation de son héritier aux puritains solennels qui régissaient alors les universités et les écoles publiques. Aussi envoya-t-il son fils en France à l'âge de quinze ans. Le jeune homme résida quelque temps dans le voisinage du duc de Montausier, chef de l'une des plus nobles familles de Touraine. La duchesse, fille de la maison de Rambouillet, était un exemple accompli de tous les talents et de toutes les élégances qui ont illustré sa race. Le jeune étranger fut introduit dans le cercle brillant qui entourait la duchesse, et il paraît y avoir appris un peu de bien et un peu de mal. Quand il revint dans son pays au bout de quelques années, il était devenu un charmant cavalier et un papiste. On peut affirmer en toute sécurité que sa conversion fut l'effet, non d'une forte impression faite sur son esprit ni sur son âme, mais de ses rapports avec une société agréable où l'Église romaine était à la mode, et aussi de cette aversion pour l'austérité calviniste, qui était

alors presque universelle parmi les jeunes Anglais animés et spirituels, et qui semblait également propre à jeter la moitié d'entre eux dans le catholicisme et l'autre moitié dans l'athéisme.

Mais la Restauration arriva. Les universités rentrèrent entre des mains loyales, et il y avait des raisons d'espérer que l'Église nationale redeviendrait digne d'un homme bien élevé. Wycherley devint membre de Queen's College à Oxford, et il abjura les erreurs de l'Église romaine. On attribue à l'évêque Barlow la gloire assez douteuse d'avoir fait pour un peu de temps, d'un détestable catholique, un détestable protestant.

Wycherley quitta Oxford sans passer ses examens, et entra au Temple, où il vécut gaiement pendant quelques années, observant les mœurs de la ville, jouissant de ses plaisirs, et apprenant tout juste assez de droit pour rendre amusant dans une comédie le caractère d'un avoué chicaneur ou d'un client processif. Dès sa jeunesse, il avait eu l'habitude de s'amuser à écrire. Il existe encore quelques mauvais vers de lui sur la Restauration. S'il s'était consacré à faire des vers, il aurait été presque aussi fort au-dessous de Tate et de Blackmore, que Tate et Blackmore sont au-dessous de Dryden. Il n'aurait eu d'autre chance de réputation que celle d'occuper un coin dans une satire entre Flecknoe et Settle. Mais il y avait un autre genre de composition que ses talents et ses connaissances lui permettaient de cultiver avec succès, et il s'y adonna judicieusement.

Il avait coutume de dire dans sa vieillesse qu'il avait fait l'*Amour dans un bois* à dix-neuf ans, le *Maître à danser gentilhomme* à vingt et un ans, le *Franc Parleur* à vingt-cinq ans, et la *Femme de province*

à trente et un ou trente-deux ans. Nous avons des doutes, il faut l'avouer, sur la vérité de cette histoire. Nous ne savons rien de Wycherley qui nous porte à le croire incapable de sacrifier la vérité à sa vanité; et sa mémoire lui jouait de si étranges tours à la fin de sa vie, que nous pourrions mettre en question l'exactitude de ses assertions, même sans porter la moindre atteinte à sa véracité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucune de ses pièces ne fut jouée avant 1672, époque à laquelle il donna au public l'*Amour dans un bois*. Il n'est pas probable que dans une circonstance aussi importante qu'une première apparition devant le monde, il se soit résolu à courir la chance de faire représenter une pièce faible, écrite avant la maturité de son talent, avant que son style fût formé, avant qu'il eût vu le monde, et cela, alors même qu'il avait dans son pupitre deux pièces finies avec le plus grand soin, et qui étaient le fruit de ses facultés arrivées à tout leur développement. En étudiant attentivement les pièces elles-mêmes, nous y trouvons à chaque pas des raisons de mettre en doute l'exactitude de l'assertion de Wycherley. Dans la première scène de l'*Amour dans un bois*, pour ne pas aller plus loin, nous trouvons plusieurs passages qui ne peuvent pas avoir été écrits lorsque l'auteur avait dix-neuf ans. Il y a une allusion aux perruques des hommes, qui ne furent à la mode qu'en 1663, une allusion aux guinées, frappées pour la première fois en 1663, une allusion aux gilets que Charles ordonna de porter à la cour en 1666, une allusion à l'incendie de 1666, et diverses allusions politiques qu'il faut rapporter aux temps qui suivirent l'année de la Restauration, aux temps où le gouvernement et la Cité étaient en lutte et où les ministres presbytériens avaient été chassés de leurs églises et con-

traints de se réfugier dans les conventicules. Mais il est inutile d'insister sur des expressions particulières. L'air et le ton de la pièce tout entière appartiennent à une époque postérieure à celle qu'indiquait Wycherley. Quant au *Franc Parleur*, qu'il disait avoir écrit à vingt-cinq ans, il contient une scène écrite positivement après 1675, plusieurs autres qui sont postérieures à 1688, et à peine y trouverait-on une seule ligne qui puisse avoir été écrite avant la fin de 1666.

Quel que puisse avoir été l'âge de Wycherley au moment de la composition de ses pièces, il est certain qu'il n'en fit représenter aucune devant le public avant d'avoir plus de trente ans. On joua en 1672 l'*Amour dans un bois* avec plus de succès que la pièce n'en méritait, et cet événement amena un grand changement dans la fortune de son auteur. La duchesse de Cleveland jeta les yeux sur lui, et son apparence lui plut. Cette femme débauchée, non contente de son complaisant mari et de son royal maître, prodiguait ses faveurs à une foule d'amants de tout rang, depuis les ducs jusqu'aux danseurs de corde. Elle avait commencé sous la république sa carrière galante, et la termina sous la reine Anne en épousant, lorsqu'elle était déjà arrière-grand'mère, un fat sans mérite, Beau Fielding. Il n'est pas étrange qu'elle ait eu des regards favorables pour Wycherley; il avait une belle tournure, ses traits étaient remarquablement beaux, sa physionomie et ses manières étaient pleines de grâce et de dignité; il avait, comme Pope le dit plus tard, un véritable air de grand seigneur, cet air qui semble indiquer la supériorité et une certaine conscience de cette supériorité qui ne messied pas. A la vérité, ses cheveux étaient devenus gris de très-bonne heure, à ce qu'il nous apprend

dans l'un de ses poëmes; mais, dans le siècle des perruques, ce malheur n'avait pas grande importance. La duchesse le trouva à son gré, et commença à lui faire la cour à la façon du monde grossier et éhonté dans lequel elle vivait. Au Parc, à l'endroit où la foule des belles personnes et des hommes élégants était le plus pressée, elle mit la tête à la portière de sa voiture, et lui cria : « Monsieur, vous êtes un coquin, vous êtes un misérable ! » Et, si la renommée ne lui fait pas tort, elle ajouta un autre mot injurieux que nous ne voulons pas citer, mais duquel on peut dire qu'il aurait justement pu être appliqué à ses propres enfants. Wycherley fit une visite à Sa Grâce le lendemain, et lui demanda très-humblement de vouloir bien lui apprendre comment il avait pu être assez malheureux pour lui déplaire. Ainsi commença une intimité de laquelle le poëte espérait sans doute de l'argent et des honneurs. Cette espérance n'était pas sans fondement. Un beau jeune homme de la cour, connu sous le nom de Jack Churchill, fut assez heureux, vers la même époque, pour être l'objet d'une fantaisie passagère de la duchesse; elle lui avait fait présent de 4,500 livres sterling, sans doute le prix de quelque titre ou de quelque grâce. Le jeune homme avait prudemment prêté cet argent à gros intérêts et sur bonnes hypothèques, et ce placement judicieux fut le commencement de la plus grande fortune privée qu'il y eût alors en Europe. Wycherley ne fut pas si heureux; toute la ville, à la vérité, parlait de la faveur que lui accordait la grande dame, et soixante ans après, des vieillards qui se souvenaient de ce temps-là racontaient à Voltaire qu'elle quittait souvent la cour à la dérobée pour aller voir son amant au Temple sous le déguisement d'une fille de campagne, avec un

chapeau de paille sur la tête, des sabots aux pieds et un panier à la main. Le poëte était trop heureux et trop fier pour être discret; il dédia à la duchesse la pièce qui avait été l'origine de leur liaison, et s'exprima dans la dédicace en termes qui ne pouvaient que confirmer les bruits publics. Mais à White-Hall on ne prenait pas ce genre d'affaires bien au sérieux. La dame ne craignit pas d'amener Wycherley à la cour et de le présenter dans un monde brillant auquel, à ce qu'il paraît, il ne s'était jamais mêlé jusqu'alors. Le roi était facile, et permettait à ses maîtresses la même liberté qu'il réclamait pour lui-même; les manières et la conversation de son nouveau rival lui plurent. Wycherley fut admis si avant dans la faveur du roi, qu'un jour, lorsqu'il était confiné par la fièvre dans son appartement de Bow-Street, Charles qui, avec tous ses défauts, était certainement doué d'un caractère affable et sociable, vint le voir, s'assit à côté de son lit, lui conseilla d'essayer de changer d'air et lui donna une belle somme pour défrayer les dépenses du voyage. Buckingham, qui commandait alors la cavalerie, et qui était membre de cet infâme ministère connu sous le nom de la Cabale, avait été l'un des innombrables amants de la duchesse. Il montra d'abord quelques symptômes de jalousie, puis, selon sa coutume, passa de la colère à la tendresse, et donna à Wycherley une commission dans son régiment et une place dans la maison du roi.

Il serait injuste envers la mémoire de Wycherley de ne pas citer ici la seule bonne action, à nous connue, de sa vie tout entière. On dit qu'il fit de grands efforts pour assurer la protection de Buckingham à l'illustre auteur d'*Hudibras*, qui descendait alors obscurément au tom-

beau, négligé par une nation fière de son talent, et par une cour qu'il avait trop bien servie. Sa Grâce consentit à voir le pauvre Butler, et lui donna rendez-vous. Mais, par malheur, deux jolies femmes passèrent près de là, le volage duc courut après elles, l'occasion fut perdue et ne revint plus.

La seconde guerre avec la Hollande, la guerre la plus honteuse dans toute l'histoire d'Angleterre, était alors dans toute sa violence. On ne regardait pas, dans ce temps-là, l'éducation professionnelle comme nécessaire à un officier de marine. Des jeunes gens de haut rang, qui avaient bien de la peine à se tenir debout quand le vent devenait un peu fort, servaient à bord des vaisseaux du roi, les uns comme officiers, les autres comme volontaires. Mulgrave, Dorset, Rochester et bien d'autres quittèrent les théâtres et le mail pour aller dormir dans un hamac et manger du porc salé, et, tout ignorants qu'ils étaient des rudiments du service naval, ils déployèrent au moins, le jour du combat, le courage qui manque rarement à un Anglais bien né. Tous les bons juges des affaires maritimes se plaignaient que, sous un pareil système, les vaisseaux étaient indignement mal dirigés, et que les matelots contractaient les vices de la cour sans en acquérir l'élégance. Mais sur ce point comme sur tous ceux qui concernaient les fantaisies ou les intérêts des favoris, le gouvernement de Charles restait sourd à toutes les remontrances. Wycherley ne se soucia point de rester en dehors de la mode. Il s'embarqua, assista à une bataille et la célébra à son retour par des vers qui ne valaient pas les complaintes d'un crieur public (1).

(1) M. Leigh Hunt suppose que la bataille à laquelle Wycherley fut

Ce fut vers la même époque qu'il mit sur le théâtre sa seconde pièce, le *Maître à danser gentilhomme.* Ses biographies, autant que nous pouvons en avoir souvenir, ne disent rien du sort de cette pièce. Mais il y a des raisons de croire qu'elle ne réussit pas aussi bien que l'*Amour dans un bois*, tout en étant certainement fort supérieure. On l'essaya d'abord dans le quartier occidental de la ville, et, comme le poëte l'avoue, elle ne pouvait guère réussir là. On la joua ensuite à Salisbury Court, mais, à ce qu'il semblerait, sans plus de succès. Car, dans le prologue de la *Femme de province*, Wycherley parle de lui-même sous le nom de « l'écrivailleur si fort maltraité dernièrement. »

La *Femme de province* fut jouée en 1675 avec un brillant succès, qui était assez mérité au point de vue littéraire. Car, tout en étant une des œuvres de l'esprit humain les plus corrompues et les plus sèches, c'est la production très-soignée d'un esprit qui n'était ni riche, ni original, ni fécond, mais ingénieux, observateur, prompt à saisir

présent est celle que le duc d'York gagna sur Opdam en 1665. Nous croyons que ce fut l'une des batailles entre Rupert et de Ruyter, en 1673. Ce point n'a aucune importance et les preuves sont peu concluantes des deux parts. Nous offrons pourtant à l'attention de M. Leigh Hunt trois considérations qui n'ont certainement pas grand poids, mais qui devraient pourtant, à notre avis, prévaloir en l'absence de meilleures preuves. D'abord, il n'est pas bien probable qu'un jeune étudiant du Temple, parfaitement inconnu dans le monde comme l'était Wycherley, en 1665, ait quitté ses études pour aller en mer, tandis que, plus tard, il entrait dans son rôle comme courtisan et comme écuyer du roi d'offrir ses services. Secondement, ses vers paraissent avoir été écrits après une bataille douteuse comme celles de 1673, non après une victoire complète comme celle de 1665. Troisièmement, dans l'épilogue du *Maître à danser gentilhomme*, écrit en 1673, il dit que tous les gentilshommes doivent partir pour la mer, ce qui fait supposer qu'il pensait lui-même à ne pas rester en arrière.

un trait de caractère, et qui se résignait patiemment à polir et à repolir son travail.

Le *Franc Parleur*, tout aussi immoral et tout aussi bien écrit, parut en 1677. Au premier abord, cette pièce plut moins au public qu'aux critiques, mais, au bout de quelque temps, son incontestable mérite et l'appui zélé de lord Dorset, dont l'influence était alors sans limites sur la société élégante et littéraire, l'établirent dans la faveur publique.

La fortune de Wycherley était alors au faîte et commença à décliner. Il avait encore devant lui une longue vie. Mais elle était destinée à être uniquement remplie d'humiliations, de souffrances, de dissensions domestiques, d'échecs littéraires et d'embarras d'argent.

Le roi qui cherchait un homme distingué pour diriger l'éducation de son fils naturel, le jeune duc de Richmond, choisit enfin Wycherley. Le poëte, enchanté de sa bonne fortune, alla faire un tour à Tunbridge Wells pour s'amuser, entra dans la boutique d'un libraire, sur la promenade, et, à sa grande satisfaction, entendit demander, par une belle personne, le *Franc Parleur*, qu'on venait de publier. Il fit connaissance avec la dame qui se trouva être la comtesse de Drogheda, jeune veuve fort brillante avec un ample douaire. Elle fut enchantée de sa personne et de son esprit, et, après une cour fort abrégée, elle consentit à devenir sa femme. Wycherley semble avoir craint que cette union ne contrariât les projets du roi relativement au duc de Richmond. Il persuada donc à la dame de consentir à un mariage secret. Tout se découvrit. Charles trouva que Wycherley avait manqué de respect et de sincérité à son égard. D'autres causes concoururent probablement à retourner l'esprit du souverain contre le sujet

qu'il avait récemment traité avec tant de faveur. Buckingham était alors dans l'opposition et avait été envoyé à la Tour, non comme le suppose M. Leigh Hunt, sous le poids d'une accusation de trahison, mais par ordre de la chambre des lords pour le punir de certaines expressions qu'il avait employées dans la discussion. Wycherley écrivit à l'éloge de son patron emprisonné quelques mauvais vers qui durent fort irriter le roi, s'ils vinrent à sa connaissance. La cour retira toute faveur au poëte. Une femme aimable, avec une grande fortune, eût assurément pu être une ample compensation de cette perte. Mais lady Drogheda avait un mauvais caractère, elle était impérieuse, et follement jalouse. Elle avait été fille d'honneur à White Hall. Elle savait bien quel cas les hommes à la mode y faisaient de la fidélité conjugale, et elle surveillait son mari courtisan avec autant de soin que M. Pinchwife en mettait à garder sa femme provinciale. Elle permettait, il est vrai, au malheureux bel esprit de donner rendez-vous à ses amis dans une taverne en face de sa maison; mais, en pareille occasion, il devait laisser les fenêtres toujours ouvertes, afin que sa très-haute et très-puissante dame, postée de l'autre côté de la rue, pût s'assurer qu'aucune femme n'était de la partie.

La mort de lady Drogheda délivra le poëte de cette contrainte, mais une série de désastres qui se succédèrent rapidement détruisirent sa santé, son entrain et sa fortune. Sa femme avait l'intention de lui laisser des biens considérables, et elle ne lui laissa qu'un procès. Son père ne pouvait ou ne voulait pas lui venir en aide. Wycherley fut enfin jeté dans la prison de la Flotte, et il y languit, pendant sept ans, complétement oublié, à ce qu'il paraîtrait, du monde élégant et animé dont il avait

fait l'ornement. Au comble de la détresse, il conjura le libraire, que la vente de ses ouvrages avait enrichi, de lui prêter vingt livres sterling, et il essuya un refus. Ses comédies continuaient pourtant à rester maîtresses des théâtres, et à attirer de nombreux spectateurs qui s'inquiétaient peu de la situation de l'auteur. Enfin, Jacques II, qui venait de monter sur le trône, alla, par hasard, au spectacle un jour que l'on jouait le *Franc Parleur*. La pièce lui plut, et il fut touché du sort de l'auteur qu'il se souvenait probablement d'avoir connu comme un des plus brillants et des plus charmants courtisans de son frère. Le roi résolut de payer les dettes de Wycherley, et d'assurer au malheureux poëte une pension de cinq mille francs. Cette munificence de la part d'un prince qui n'avait guère coutume de récompenser le mérite littéraire, et dont l'âme tout entière était dévouée aux intérêts de son Église, nous fait concevoir un soupçon que M. Leigh Hunt regardera peut-être comme bien peu charitable. Nous ne pouvons nous empêcher de soupçonner que ce fût à cette époque que Wycherley rentra dans la communion de l'Église romaine. Il est certain qu'il y rentra. Nous ne savons pas qu'aucune de ses biographies fasse mention de la date de sa seconde conversion, et nous ne croyons pas faire injure au caractère de Wycherley, ni à celui de Jacques II, en la plaçant à cette époque.

Peu de temps après, le vieux M. Wycherley mourut, et son fils, qui avait dépassé le milieu de la vie, entra en possession des biens de la famille. Néanmoins, il ne se trouva pas dans l'aisance. Il avait des dettes considérables, toute la propriété était substituée, et il était en très-mauvais rapport avec son héritier légal. Il paraît avoir mené, pendant de longues années, la plus triste vie qui soit au

monde, celle d'un vieux jeune homme, vicieux, battant le pavé de Londres. Des goûts dispendieux et peu d'argent, des appétits de débauche avec une vigueur qui déclinait, c'était là le juste châtiment de l'inconduite de sa jeunesse. Une maladie grave avait produit un étrange effet sur son intelligence. Sa mémoire lui jouait des tours plus étranges que presque tous ceux qu'on rencontre dans l'histoire de cette étrange faculté. Elle semblait être, à la fois, étonnamment puissante et étonnamment faible. Si on lui lisait quelque chose dans la soirée, il se réveillait, le lendemain matin, l'esprit rempli des pensées et des expressions qu'il avait entendues la veille, et il les écrivait sans se douter le moins du monde qu'elles ne lui appartenaient pas. Dans ses vers, la même idée, et quelquefois les mêmes mots reparaissaient plusieurs fois dans un morceau fort court. Sa personne portait les traces de l'âge, de la maladie et de la souffrance; il regrettait sa beauté perdue avec un chagrin efféminé. Il ne pouvait regarder, sans pousser un soupir, le portrait que Lely avait fait de lui lorsqu'il avait vingt-huit ans, et il murmurait souvent tout bas : *Quantum mutatus ab illo!* Il était toujours inquiet de sa renommée littéraire, et, non content de la réputation qu'il possédait encore comme auteur dramatique, il résolut de se faire un nom comme poëte satirique et amoureux. En 1704, après vingt-sept ans de silence, il reparut de nouveau en qualité d'auteur; il publia un gros volume in-folio de poésies diverses, qui n'ont jamais été réimprimées, à ce que nous croyons. Quelques-uns de ces morceaux avaient probablement circulé dans la ville en manuscrit, car, avant que le volume parût, les critiques des cafés affirmaient positivement qu'il ne valait rien du tout, et il s'en-

suivit qu'ils furent violemment injuriés par le poëte dans une préface mal écrite, vaniteuse et sans esprit. Le livre justifia pleinement les moins favorables des prophéties qu'on avait hasardées. Le style et la versification sont au-dessous de toute critique, la morale est celle de Rochester. Quant à Rochester, il faut dire qu'il avait quelque excuse; s'il commit des délits contre les convenances, il était extrêmement jeune et induit en erreur par la mode. Wycherley avait soixante-quatre ans; il avait assez vécu pour voir disparaître le temps où le libertinage faisait nécessairement partie du caractère d'un homme d'esprit et d'un homme bien élevé. La plupart des poëtes nouveaux, Addison par exemple, John Philips et Rowe, s'attachaient soigneusement à la décence. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus misérable que la figure de ce vieillard désordonné au milieu de tant de jeunes gens modestes et de bonne conduite.

Dans la même année qui vit apparaître ce gros volume de mauvais vers indécents, Wycherley fit une connaissance d'une espèce fort singulière : un petit garçon pâle, bossu, malade, avec des yeux brillants, et qui venait d'avoir seize ans, avait écrit quelques pièces de vers où les juges sagaces pouvaient découvrir la promesse d'un grand talent à venir. Il n'y avait pourtant rien de bien frappant ni de bien original dans les conceptions du jeune poëte, mais il était déjà habile dans l'art de la composition métrique. La langue et l'harmonie de ses écrits n'étaient pas celles des grands maîtres des temps passés, mais il faisait déjà mieux que tous ses contemporains ce que les plus habiles d'entre eux cherchaient à faire. Son style n'était pas toujours riche en poésie, mais il était toujours soigné, serré et piquant. Ses vers

manquaient de variété dans les pauses, dans le ton, dans la cadence, mais ils ne blessaient jamais l'oreille et ne venaient jamais la désappointer par une chute mauvaise. Le jeune homme circulait déjà librement dans la société des beaux esprits, et fut extrêmement fier d'être présenté à l'auteur du *Franc Parleur* et de *la Femme de province*.

C'est une histoire curieuse à suivre que celle de la relation qui s'établit entre Wycherley et Pope, entre le représentant du siècle qui s'en allait et le représentant du siècle qui arrivait, entre l'ami de Rochester et de Buckingham et l'ami de Lyttleton et de Mansfield. Le jeune débutant, enchanté d'abord de la bonté et de la condescendance d'un écrivain si éminent, montait la garde près de sa porte et le suivait comme un chien de café en café. Les deux amis échangeaient des lettres pleines d'affection, d'humilité et de dégoûtante flatterie. Mais cette première ardeur de tendresse ne pouvait pas durer. Pope, qui ne fut jamais scrupuleusement délicat dans ses écrits ni fort difficile quant aux mœurs de ses amis, fut choqué de l'indécence d'un libertin qui, à soixante-dix ans, était encore le représentant de la dissolution monstrueuse de la Restauration. A mesure que le jeune homme grandissait, à mesure que son esprit se développait et que sa réputation gagnait du terrain, il en venait à juger plus correctement de Wycherley et de lui-même. Il sentit un juste mépris pour les vers du vieillard, et ne prit pas grand'peine pour cacher son opinion. Wycherley, d'autre part, tout en étant aveuglé par son amour-propre sur les imperfections de ce qu'il appelait ses poésies, ne pouvait s'empêcher de voir qu'il y avait une immense différence entre ses vers et ceux de son jeune compa-

gnon. Il était combattu entre deux sentiments; il désirait s'assurer le concours d'une main si habile pour polir ses rimes, et cependant il reculait devant l'humiliation de devoir quelque secours littéraire à un nouveau venu qui aurait pu être son petit-fils. Pope voulait bien donner son concours, mais il n'était pas disposé le moins du monde à donner à la fois son concours et ses flatteries. Il prit la peine de retoucher des rames entières de vers faibles et chancelants, et y inséra une assez grande quantité de vers vigoureux que le lecteur le moins exercé peut reconnaître à l'instant; mais il crut avoir acquis par ces services le droit de s'exprimer en termes qui n'auraient pas convenu dans d'autres circonstances à quelqu'un qui parlait à un homme quatre fois plus âgé que lui. Il dit à Wycherley, dans une de ses lettres : « Les plus mauvaises pièces sont si mauvaises, que, pour en faire quelque chose de bon, il faudrait les récrire presque complétement. » Dans une autre lettre, il rend le compte suivant de ses corrections : « Bien que l'ensemble soit de nouveau réduit à ses proportions premières, je n'ai pas retranché une seule pensée qui ne fût une répétition de quelque endroit de votre premier volume, ou même du manuscrit actuel, et je ne crois pas que personne puisse être choqué de la versification. Vous m'avez permis tant de fois d'agir franchement avec vous que vous m'excuserez, je l'espère, de ce que j'ai fait; car, si je ne vous ai pas ménagé où je croyais que la sévérité vous serait utile, je ne vous ai pas non plus mutilé lorsque je n'ai pas cru que l'amputation fût indispensable. » Wycherley continuait à remercier Pope de tout ce qu'il coupait et retranchait, et il faut dire que c'était un service inestimable à

rendre à ses compositions; mais, à la longue, les remercîments commencèrent à ressembler beaucoup à des reproches. On dit que, en particulier, il parlait de Pope comme d'un homme qui ne savait pas tailler un vêtement neuf, mais qui avait quelque talent pour retourner les vieux habits. Dans ses lettres à Pope, tout en reconnaissant que la versification des poëmes avait beaucoup gagné, il parlait de l'art de la versification en général avec mépris, et se moquait de ceux qui préféraient le son au sens. Pope se vengea de cet accès d'humeur par le retour du courrier. Il avait entre les mains un volume de vers de Wycherley, et il écrivit pour dire que ce volume était tellement rempli de défauts, qu'il ne pouvait le corriger sans défigurer entièrement le manuscrit. « J'ai également peur, » dit-il, « de vous épargner, et de vous offenser par des corrections trop hardies. » C'en était plus que la chair et le sang ne pouvaient en supporter. Wycherley redemanda ses papiers par une lettre dans laquelle le ressentiment se laisse clairement apercevoir sous le mince déguisement de la politesse. Pope, enchanté d'être débarrassé d'une tâche ennuyeuse et sans gloire, renvoya le dépôt, et, en guise de compliments d'adieu, conseilla au vieillard de changer ses poésies en prose, et l'assura que le public ferait un bien meilleur accueil à ses pensées délivrées de sa versification. Ainsi finit cette mémorable correspondance.

Wycherley vécut encore quelques années après la fin de l'étrange amitié que nous venons de raconter. La dernière scène de sa vie est peut-être la plus scandaleuse. Dix jours avant sa mort, à soixante-quinze ans, il épousa une jeune fille dans l'unique intention de faire tort à son neveu, et cet acte prouve assez que ni les an-

nées, ni le malheur, ni ce qu'il appelait sa philosophie, ni aucune des religions qu'il avait professées à diverses époques, ne lui avaient appris les éléments de la morale. Il mourut au mois de décembre 1715, et repose dans les caveaux de l'église de Saint-Paul, à Covent Garden.

Sa femme épousa bientôt après un certain capitaine Shrimpton, qui se trouva ainsi possesseur d'une grande quantité de manuscrits; il les vendit à un libraire. Les ratures et les surcharges étaient en si grand nombre, qu'aucun imprimeur ne put les déchiffrer. On fut obligé d'invoquer le concours d'un critique de profession, et Theobald, l'éditeur de Shakspeare et le héros de la première Dunciade, fut chargé de découvrir le véritable texte. On vint ainsi à bout de mettre en vente un volume de mélanges en prose et en vers. Cette collection doit tout son mérite aux traces de la main de Pope, qui sont partout visibles.

Il n'est pas nécessaire d'en dire plus long sur le caractère moral de Wycherley. Sa renommée comme écrivain repose tout entière sur ses comédies, sur les deux dernières surtout. Même comme auteur comique, il n'était ni de la meilleure école, ni le premier dans son école; en réalité, c'était un Congrève de second ordre. Comme dans les œuvres de Congrève, le style de ses dialogues est son principal mérite. Mais l'esprit qui éclaire le *Franc Parleur* et la *Femme de province* est pâle et vacillant, lorsqu'on le compare aux splendides feux d'artifices qui nous éblouissent jusqu'à nous aveugler dans *Amour pour amour* ou dans la *Façon de vivre du monde*. De même que Congrève, et plus encore que lui, Wycherley n'hésita pas à sacrifier les convenances dramatiques à la vivacité du dialogue. Le poëte parle par la

bouche de tous ses imbéciles et de tous ses fats; ils se dépeignent eux-mêmes avec un bon sens et une finesse qui les fait marcher de pair avec les héros et les gens d'esprit. Nous en donnerons deux exemples, les premiers qui nous tombent sous la main, et qui sont tirés de la *Femme de province.* Il y a, en ce monde, des fous qui trouvent ennuyeuse la société de leurs vieux amis, et qui courent sans cesse après de nouvelles relations. Ce caractère est un bon sujet de comédie. Mais rien ne peut être plus absurde que de mettre en scène un homme de cette espèce pour qu'il dise à son camarade: « Je ne puis rien te refuser, car, bien que je te connaisse depuis longtemps, que je meure si je ne t'aime pas autant qu'une nouvelle connaissance! » Il est vrai, aussi, que les beaux esprits de Londres ont toujours été une classe de gens assez secs; mais aucun d'entre eux, nous en répondons, n'a jamais dit à une jeune dame, en lui faisant la cour: « Nous autres, gens d'esprit, il nous arrive souvent de nous moquer et de faire l'amour; mais c'est seulement pour montrer nos talents, nous n'avons, à vrai dire, ni affections ni malignité. »

On dit que les pièces de Wycherley étaient le produit d'un travail long et patient. Rochester l'avait surnommé *le Lambin,* et cette épithète fut souvent répétée. A vrai dire, ou nous nous trompons fort, ou son esprit n'était qu'un terrain très-maigre, et c'était à grand'peine et à grands frais qu'il le forçait à porter des fruits qui, après tout, n'étaient pas de la première qualité. Il n'a guère plus de droits que Térence aux honneurs de l'originalité. Il n'est pas excessif de dire qu'il n'y a peut-être pas dans ses pièces un seul passage de quelque valeur dont l'idée ne se trouve ailleurs. Les meilleures scènes du *Maître*

à danser gentilhomme lui ont été suggérées par le *Maestro de danzar*, de Calderon, et ce n'est assurément pas l'une des meilleures comédies du grand poëte castillan. La *Femme de province* est empruntée à l'*École des maris* et à l'*École des femmes.* Le fond du *Franc Parleur* est tiré du *Misanthrope*, de Molière. Il y a une scène tout entière traduite presque textuellement de la *critique de l'École des femmes.* Fidelia, c'est la Viola de Shakspeare, que Wycherley a dérobée, et qu'il a gâtée en l'emportant, et la veuve Blackacre, qui est sans comparaison le plus joli caractère comique du théâtre de Wycherley, c'est la comtesse des *Plaideurs* de Racine, parlant le jargon de la chicane anglaise au lieu de celui de la chicane française.

La seule chose que Wycherley ait de parfaitement original, la seule chose que son propre esprit pût lui fournir avec une inépuisable abondance, c'est le libertinage. C'est un spectacle curieux que de voir comment tout ce qu'il touchait, si pur et si noble que le modèle pût être, prenait à l'instant la teinte de son esprit. Comparez l'*École des femmes* à la *Femme de province.* Agnès est une jeune fille simple et aimable qui a, il est vrai, le cœur plein d'amour, mais d'un amour permis par l'honneur, la morale et la religion. Elle a naturellement beaucoup d'esprit. Une éducation systématiquement négligée a pu cacher et semble avoir étouffé ses mérites; mais une passion vertueuse réveille toute leur énergie. Son amant, tout en adorant sa beauté, est un trop honnête homme pour abuser de la tendresse confiante d'une créature si charmante et si inexpérimentée. Wycherley s'empare de cette intrigue, et voilà que cette gracieuse et douce intimité devient une indécente intrigue de l'espèce la plus choquante et la moins senti-

mentale entre un débauché impudent de Londres et la femme idiote d'un propriétaire de province. Nous n'entrerons pas dans les détails. A vrai dire, l'indécence de Wycherley est à l'abri des critiques comme certaines bêtes puantes sont à l'abri des chasseurs; elle nous échappe parce qu'elle est trop dégoûtante pour qu'on y touche, et malsaine même à regarder de près.

Le *Franc Parleur* est dans le même cas. Quel soin Shakspeare a pris dans le *Jour des Rois* pour conserver à Viola sa dignité et sa délicatesse sous son déguisement! Même lorsqu'elle porte le pourpoint et le haut-de-chausses d'un page, elle ne se trouve jamais mêlée à aucune affaire qui puisse laisser sur elle aucune tache aux yeux mêmes des esprits les plus difficiles. Le duc l'emploie dans une ambassade amoureuse auprès d'Olivia, mais il s'agit de l'amour le plus honorable. Wycherley emprunte Viola, et Viola devient aussitôt une entremetteuse de la plus méprisable espèce. Mais le caractère de Manly est le meilleur exemple de ce que nous voulons dire. Molière peignit, dans le *Misanthrope*, une âme noble et pure qui a été aigrie par le spectacle de la perfidie et de la malveillance cachées sous les formes de la politesse. Comme tout extrême engendre naturellement son contraire, Alceste adopte une théorie du bien et du mal complétement opposée à celle de la société qui l'entoure. La courtoisie lui semble un vice, et il fait trop exclusivement l'objet de sa vénération de ces vertus austères que négligent les fats et les coquettes de Paris. Il est souvent blamable, il est souvent ridicule. Mais il reste toujours un homme vertueux, et le sentiment qu'il inspire, c'est le regret de voir qu'un homme si estimable soit si peu agréable. Wycherley emprunte Alceste, et le

transforme, pour citer les paroles du très-indulgent critique, M. Leigh Hunt, « en un sensualiste féroce, qui se croit un aussi grand coquin que tout le reste des humains. » Il a copié et caricaturé la mauvaise humeur du héros de Molière. Mais il a remplacé l'intégrité et la pureté de l'original par le libertinage le plus dégoûtant et la malhonnêteté la plus éhontée. Et, pour l'achever de peindre, Wycherley ne semble pas s'être douté qu'il ne traçait pas le portrait d'un homme éminemment vertueux. Ses instincts moraux étaient tellement dépravés, qu'il croyait sincèrement reproduire l'image d'une vertu trop élevée pour le commerce habituel du monde, lorsqu'il représentait à vrai dire le plus grand coquin qu'on puisse voir même dans ses écrits.

Nous sommes bien sévère envers Wycherley en disant que c'est un soulagement que de le quitter pour passer à Congrève. Les écrits de Congrève ne sont certainement pas moraux, et il n'était pas, autant qu'on en peut juger, un homme de sentiments chaleureux ou d'un cœur élevé. Cependant, en arrivant à lui, nous sentons que le pire moment est passé, que nous avons fait un pas de plus pour nous éloigner de la Restauration, et que nous avons franchi la sphère la plus basse du goût et de la moralité nationale. William Congrève naquit en 1670, à Bardsey, dans le voisinage de Leeds. Son père, fils cadet d'une très-ancienne famille du Staffordshire, s'était distingué parmi les cavaliers pendant la guerre civile, fut inscrit après la Restauration pour obtenir l'ordre du Chêne royal, et finit par s'établir en Irlande sous le patronage du comte de Burlington. Congrève passa son enfance et sa jeunesse en Irlande. Il fut envoyé en pension à Kilkenny, et de là vint à l'université de Dublin. Son instruction fait grand honneur

à ses maîtres. On voit, d'après ses écrits, non-seulement qu'il avait bien étudié la littérature latine, mais qu'il connaissait les poëtes grecs mieux que ne les connaissaient ordinairement les hommes de son temps, même à l'université. Lorsqu'il eut achevé ses études, on l'envoya à Londres pour y faire son droit, et il fut inscrit sur les registres du Middle Temple. Il s'inquiéta du reste fort peu de plaidoiries ou d'actes notariés, et s'adonna à la littérature et à la société. Deux ambitions diverses s'emparèrent de son esprit et le tirèrent souvent dans deux directions opposées. Il se rendait bien compte qu'il avait beaucoup de fertilité dans l'esprit et une grande puissance de combinaisons ingénieuses. Sa conversation animée, ses manières élégantes et ses très-honorables relations de famille lui avaient ouvert un accès dans le meilleur monde. Il avait envie de devenir un grand écrivain. Il avait envie de devenir un homme à la mode. Ces deux succès étaient à sa portée. Mais pouvait-il se les assurer tous les deux ? N'y avait-il pas dans les lettres quelque chose de vulgaire, et qui ne pouvait pas s'accorder avec la grâce aisée et nonchalante d'un homme du monde ? Était-il aristocratique de se voir confondu avec des créatures qui habitaient les mansardes de Grub Steet, de faire marché avec des éditeurs, de presser les protes d'un imprimeur, ou d'être pressé par eux, de se quereller avec un directeur de théâtre, d'être applaudi ou sifflé par le parterre, les loges et la galerie ? Congrève pouvait-il renoncer au désir de passer pour l'homme le plus spirituel de son temps ? Mais d'autre part pouvait-il acquérir ce renom sans faire tort à ce qui lui était tout aussi cher, sa réputation d'élégance ? L'histoire de sa vie est l'histoire d'une lutte entre ces deux instincts. Dans sa

jeunesse, le besoin de la gloire littéraire l'emporta, mais l'ambition la moins noble l'emporta bientôt sur la plus relevée, et finit par dominer entièrement son esprit.

Il publia son premier ouvrage, qui est un roman sans grande valeur, sous le pseudonyme de *Cléophile.* Le second fut le *Vieux Garçon* qui fut joué en 1693. C'est une pièce inférieure à ses autres comédies, mais qui, dans son genre, n'est inférieure qu'à elles. L'intrigue est dépourvue de tout intérêt et de toute probabilité. Les caractères ou manquent de traits distincts ou ne se distinguent que par des traits de l'espèce la plus grossière. Mais le dialogue est étincelant d'esprit et d'éloquence, à tel point que l'imbécile lui-même en a sa grande part tout en conservant une certaine vérité de conversation, un certain air d'aisance impossible à décrire, dont Wycherley n'avait point donné d'exemple, et que Sheridan chercha en vain à imiter. L'auteur, partagé entre l'orgueil et la honte, entre l'orgueil d'avoir fait une bonne comédie et la honte d'avoir commis une action indigne d'un homme bien élevé, prétendit avoir écrit seulement quelques scènes pour son amusement, et affecta de céder avec répugnance aux importunités de ceux qui le pressaient de tenter les hasards de la scène. Dryden, qui, entre autres belles qualités, avait surtout une cordiale et généreuse admiration pour le talent des autres, vit le manuscrit du *Vieux Garçon*. Il déclara qu'il n'avait jamais vu autant de mérite dans la première pièce d'aucun auteur, et concourut à lui donner une forme propre à la représentation. Rien ne manquait pour assurer le succès de la pièce. Elle était composée de manière à mettre en jeu tous les talents comiques et à faire comparaître sur les planches toutes les beautés que pouvait produire Drury

Lane, alors le seul théâtre qu'il y eût à Londres. Le résultat fut un triomphe complet, et qui valut à l'auteur des récompenses plus solides que les applaudissements du parterre. Montagu, qui était lord de la trésorerie, lui donna immédiatement une place, et, peu de temps après, il y ajouta la promesse formelle d'une autre place beaucoup plus avantageuse, mais qui ne devint vacante que bien des années plus tard.

En 1694, Congrève fit représenter le *Double jeu*, comédie où toutes les facultés qui avaient créé le *Vieux Garçon* se montraient mûries par le temps et perfectionnées par l'exercice. Mais l'auditoire fut choqué des caractères de Maskwell et de lady Touchwood. Et le fait est qu'il y a quelque chose d'étrangement révoltant à voir deux figures qui semblent appartenir à la maison de Laïus ou de Pélops apparaître au milieu des Brisk, des Eroth, des Careless et des Plyant. La pièce fut mal reçue. Cependant, si les éloges des gens distingués pouvaient compenser aux yeux d'un auteur la désapprobation de la multitude, Congrève n'eut pas de raisons de se plaindre. Dryden vanta l'auteur du *Double jeu* dans l'un des morceaux les plus ingénieux, les plus brillants et les plus pathétiques qu'il ait jamais écrits, et en termes qui nous semblent maintenant outrer l'hyperbole. Jusqu'à l'apparition de Congrève, dit cette délicate flatterie, tout le monde reconnaissait la supériorité des poëtes qui vécurent avant la guerre civile :

« Ils étaient pour nous comme ces géants qui vécurent avant le déluge. »

Sans doute, depuis le rétablissement de la maison royale, on avait fait preuve de beaucoup d'art et d'habileté, mais les anciens maîtres restaient toujours sans rivaux :

« Ce qui manquait à nos architectes, c'était le génie, et le second temple ne ressembla pas au premier. »

Mais enfin un écrivain s'éleva, qui, à peine au sortir de l'adolescence, surpassa les auteurs du *Chevalier du mortier brûlant* et de la *Femme silencieuse*, et il ne lui reste plus qu'un rival :

« Le ciel jusqu'alors n'avait été prodigue qu'une seule fois : il avait autant donné à Shakspeare, il ne pouvait lui donner davantage. »

Quelques vers à la fin du poëme, singulièrement touchants et gracieux, allèrent au cœur de Congrève.

« Je suis déjà usé par l'âge et par les soucis, et je vais quitter cette scène ingrate, mais vous que toutes les muses et toutes les grâces parent à l'envi, vous à qui j'augure une meilleure fortune, soyez bienveillant pour ce qui restera de moi, et défendez contre votre propre jugement votre ami mort ; qu'un ennemi insultant ne poursuive pas mon nom ; veillez sur ces lauriers dont le champ devient votre héritage. »

La foule finit, comme à l'ordinaire, par se ranger à l'avis des gens distingués, et, au bout de peu de temps, on admirait le *Double jeu* tout autant que le *Vieux Garçon*, quoiqu'il n'ait jamais peut-être plu au même degré.

En 1695, parut *Amour pour amour*, pièce supérieure par l'esprit et par l'effet dramatique aux deux comédies qui l'avaient précédée. Elle fut représentée à un nouveau théâtre que Betterton et quelques autres acteurs, choqués de la manière dont ils avaient été traités à Drury Lane, venaient d'ouvrir dans une salle de paume, près de Lincoln's Inn. De mémoire d'homme jamais comédie n'avait peut-être eu un aussi grand succès. Les acteurs furent tellement enchantés, qu'ils donnèrent à Congrève

une part dans leur théâtre, et il leur promit en retour de leur donner une pièce tous les ans, si sa santé le lui permettait. Deux ans s'écoulèrent pourtant avant qu'il produisît devant le public la *Mariée en deuil*, et, si faible que cette pièce soit en comparaison, nous ne disons pas du *Roi Lear* ou de *Macbeth*, mais des bons drames de Massinger et de Ford, elle mérite pourtant une place élevée parmi les tragédies du siècle qui la vit écrire. Pour trouver quelque chose qui la vaille, il faut remonter de douze ans jusqu'à *Venise sauvée*, ou descendre de six ans jusqu'a la publication de la *Belle pénitente*. Le beau passage que Johnson, dans ses écrits et dans sa conversation, plaçait au-dessus de tout autre morceau du théâtre anglais, a beaucoup souffert dans l'opinion publique de l'exagération de ces éloges. Si Johnson s'était contenté de dire que ce passage était plus beau que quoi ce fût dans les tragédies de Dryden, d'Otway, de Lee, de Rowe, de Southern, de Hughes et d'Addison, plus beau en un mot que tout ce qui avait été écrit pour le théâtre depuis le temps de Charles Ier, il ne se serait pas trompé.

Le succès de la *Mariée en deuil* fut encore plus grand que celui d'*Amour pour amour*. On conféra à Congrève le titre du plus grand auteur tragique comme du plus grand auteur comique de son temps, et tout cela à vingt-sept ans. Nous ne croyons pas qu'aucun autre écrivain anglais, à l'exception de lord Byron, se soit jamais élevé, si jeune, à une pareille situation dans l'opinion de ses contemporains.

Ce fut à cette époque qu'eut lieu un événement qui mérite à notre avis plus d'attention que ne lui en accorde M. Leigh Hunt. La nation était à peu près remise des suites démoralisatrices de l'austérité puritaine. On ne se sou-

venait plus que vaguement des sombres folies du règne des saints. Les maux produits par l'impiété et par la débauche étaient récents et choquants. La cour avait cessé depuis la révolution de 1688 de protéger le libertinage. Marie était sincèrement pieuse, et les vices du froid, sévère et silencieux Guillaume ne venaient pas blesser les yeux du public. La licence de la Restauration, ainsi abandonnée par le gouvernement, et perdant sa faveur dans la nation, restait encore maîtresse du terrain dans certaines parties de la société. Elle avait pour places fortes les endroits où se réunissaient les gens d'esprit et les hommes à la mode, et, par-dessus tout, les théâtres. Ce fut dans ces conjonctures que parut un grand réformateur que nous ne pouvons nommer sans respect, si grande que soit la différence qui existe entre lui et nous sur bien des points importants.

Jérémy Collier était un ministre de l'Église d'Angleterre, et avait été élevé à Cambridge. Ses talents et son instruction étaient de nature à lui permettre d'arriver aux plus grands honneurs dans sa carrière. Il avait puisé dans les livres un savoir fort étendu, mais en même temps il avait beaucoup fréquenté la société polie, et l'on dit qu'il ne manquait ni de grâce ni de vivacité dans la conversation. Il y avait bien peu de branches de la littérature qui eûssent été négligées par lui; mais il avait un goût particulier pour l'étude des antiquités ecclésiastiques. En fait d'opiniuns religieuses, il appartenait à cette fraction de l'Église d'Angleterre qui est la plus éloignée de Genève et la plus rapprochée de Rome. Ses idées sur le gouvernement des évêques, sur les ordres sacrés, sur l'efficacité des sacrements, sur l'autorité des Pères, sur le crime du schisme, sur l'importance

des vêtements, des cérémonies et des jours fériés ne différaient guère de celles que professent maintenant le docteur Pusey et M. Newman. Vers la fin de sa vie, Collier fit même quelques pas de plus vers le papisme, mêla de l'eau au vin en célébrant l'Eucharistie, fit le signe de la croix en confirmant les catéchumènes, donna une sorte d'extrême-onction aux malades et pria pour les morts. Sa politique était d'accord avec sa théologie. Il était tory, mais tory de l'espèce la plus fanatique, ce qu'on appelait dans le jargon de ce temps-là un Tantivy. Ni la persécution des évêques, ni la spoliation des universités ne purent ébranler sa robuste fidélité à la couronne. Pendant que la Convention siégeait, il écrivit avec véhémence en faveur du roi fugitif, et par suite il fut arrêté; mais on ne pouvait réduire à si bon marché cette âme indomptable. Il refusa de prêter serment, renonça à tous ses bénéfices et chercha, par une série de pamphlets écrits avec beaucoup de violence et avec quelque talent, à soulever la nation contre son nouveau maître. En 1692, il fut de nouveau arrêté comme soupçonné d'avoir pris part à un complot de lèse-majesté. Ses principes étaient tellement inflexibles que ses amis eurent beaucoup de peine à lui persuader de leur permettre de fournir caution pour lui, et il exprima plus tard son remords d'avoir consenti à reconnaître ainsi indirectement l'autorité d'un gouvernement usurpateur. Bientôt il se trouva de nouveau dans une mauvaise passe. Sir John Friend et sir William Parkins furent jugés et condamnés comme coupables de haute trahison pour avoir formé le projet d'assassiner le roi Guillaume. Collier leur apporta les consolations spirituelles, les accompagna à Tyburn, et, au moment où ils allaient

être exécutés, posa ses mains sur leurs têtes, et prononça une absolution solennelle, au nom de l'autorité qu'il tenait du Christ. Cette scène produisit un indicible scandale. Les tories se joignirent aux whigs pour blâmer la conduite du prêtre audacieux. Il y a, disait-on, certaines actions, qualifiées de haute trahison, auxquelles un honnête homme peut être entraîné par ses vertus mêmes, dans un temps de trouble. Il peut être nécessaire, pour la protection de la société, de le punir; mais, tout en le punissant, nous ne le tenons pour coupable que légalement plutôt que moralement, et nous espérons que son erreur sincère ne lui sera pas comptée pour un péché dans l'autre monde, quoiqu'on ne puisse la lui pardonner dans celui-ci. Mais tel n'était pas le cas des pénitents de Collier. Ils s'étaient compromis dans un complot où il s'agissait de surprendre et d'assassiner, à l'heure où il se croirait en pleine sécurité, un homme qui était ou qui n'était pas leur roi, n'importe, mais qui était à coup sûr leur semblable. Que la théorie jacobite sur les droits des gouvernements et les devoirs des sujets fût bien ou mal fondée, l'assassinat n'en restait pas moins un grand crime, les maximes de l'honneur mondain et de la moralité mondaine suffisaient même à le condamner. Combien plus devait-il être un objet d'horreur pour la sainte Épouse du Christ! L'Église ne pouvait assurément, sans les prévisions les plus tristes et les plus douloureuses, voir un de ses enfants entrer dans l'éternité, après s'être rendu coupable d'un si grand crime et sans avoir donné aucun signe de repentance. Personne n'alléguait que les traîtres eussent donné aucun signe de repentance. Ils avaient peut-être fait acte de contrition en particulier, et dans ce cas le ministre de la religion pou-

vait avoir le droit de les assurer en particulier du pardon de Dieu. Mais une absolution publique aurait dû être précédée d'une expiation publique. Le regret de ces hommes, s'ils l'avaient exprimé, avait été exprimé secrètement; et Collier leur avait imposé les mains en la présence de plusieurs milliers de spectateurs. Ses ennemis concluaient de sa conduite qu'il ne regardait pas comme un péché une conspiration contre la vie de Guillaume. Mais il protesta avec véhémence et très-sincèrement, nous n'en doutons pas, contre cette déduction.

L'orage éclata. Les évêques censurèrent solennellement l'absolution. Le procureur général porta l'affaire devant la cour du Banc du roi. Collier était alors résolu à refuser de donner caution et de comparaître devant une cour qui tenait son autorité de l'usurpateur. Il disparut et fut mis hors la loi. Il survécut à ces événements trente ans environ. On laissa tomber la poursuite, et on lui permit bientôt de reprendre en paix ses occupations littéraires. Plus tard, de nombreuses tentatives furent faites pour ébranler son intégrité obstinée en lui offrant des richesses et des dignités, mais elles furent vaines; quand il mourut, vers la fin du règne de Georges Ier, il était encore au ban de la loi.

On ne nous soupçonnera pas de partialité pour la théologie ni pour la politique de Collier; mais nous croyons qu'il n'y eut jamais un homme plus honnête ni plus courageux. Nous irons plus loin, et nous dirons que, malgré sa passion et ses travers d'esprit, il soutenait la controverse avec une singulière justice, avec une candeur, une générosité et une élévation d'esprit qui ne lui permettaient pas de mettre à profit des avantages de mauvais aloi, même dans les disputes les plus animées, et il était

sans apparence de malveillance personnelle. Il faut encore admettre que ses opinions sur les affaires ecclésiastiques et politiques, quoiqu'absurdes et pernicieuses en elles-mêmes, le rendaient éminemment propre à réformer la littérature légère. Le libertinage de la presse et du théâtre était, comme nous l'avons dit, l'effet d'une réaction contre la rigueur puritaine. Le déréglement était le signe distinctif du cavalier et du partisan de la haute Église, tout comme cette feuille de chêne que le parti tout entier arborait le 29 mai. La décence était associée à l'idée des conventicules et des têtes de veau. De graves prélats étaient trop disposés à fermer les yeux sur les excès que pouvait commettre une armée d'alliés zélés et capables qui couvraient de ridicule les têtes rondes et les presbytériens. Si un whig élevait la voix contre l'impiété et la licence des écrivains à la mode, on lui fermait immédiatement la bouche en lui disant: «Vous êtes de ceux qui gémissent d'une citation légère de l'Écriture, et qui s'enrichissent du pillage de l'Église, qui frémissent d'un mot à double entente, et qui coupent la tête aux rois.» Aussi bien, un Baxter, un Burnet, un Tillotson même, n'auraient pas fait grand'chose pour épurer la littérature. Mais lorsqu'un partisan fanatique de la cause de l'épiscopat, un homme mis hors la loi pour son attachement au principe d'hérédité, se présenta comme champion de la décence, la bataille était déjà à demi gagnée.

En 1698, Collier publia son «*Coup d'œil sur l'impiété et l'immoralité du théâtre anglais,*» livre qui mit en émoi tout le monde littéraire, mais qu'on lit maintenant moins qu'il ne le mériterait. Les défauts de cet ouvrage, il faut l'avouer, sont grands et nombreux. Les disserta-

tions sur l'art dramatique grec et latin ne servent en rien à la discussion, et quoi qu'on en ait pu penser dans la génération qui se figurait que Christ Church avait réfuté Bentley, le plus modeste érudit d'aujourd'hui pourrait s'aventurer à les déclarer dignes d'un écolier ou plutôt d'un enfant. Collier n'applique pas le blâme avec un discernement suffisant. Les auteurs qu'il accusait avaient commis des offenses si grossières contre la décence, qu'il était sûr d'affaiblir sa cause au lieu de la fortifier en introduisant dans son accusation contre eux quoi que ce fût qui pût être sujet à discussion. Il eut, néanmoins, assez peu de jugement pour mettre au nombre des offenses scandaleuses, qu'il attaquait justement, certaines choses parfaitement innocentes et certaines légèretés insignifiantes, qui ne sont peut-être pas parfaitement correctes, mais dont il serait facile de trouver le pendant dans les ouvrages d'autres auteurs qui ont rendu de grands services à la religion et à la morale. C'est ainsi que Congrève, qui avait commis assez de transgressions sérieuses et importantes pour qu'il fût inutile de l'accuser de fautes imaginaires, est blâmé par Collier de s'être servi légèrement des mots de martyr et d'inspiration, comme si un archevêque ne pourrait pas dire qu'un discours a été inspiré par le vin de Bordeaux, ou qu'un alderman est martyr de la goutte. Il arrive aussi, parfois, à Collier de ne pas distinguer suffisamment l'auteur et les personnes du drame. C'est ainsi qu'il reproche à Vanbrugh d'avoir mis dans la bouche de lord Foppington quelques expressions insultantes à propos de la liturgie de l'Église, quoiqu'il soit évident que Vanbrugh ne pouvait mieux exprimer son respect qu'en faisant exprimer le mépris par lord Foppington. On retrouve aussi partout dans ce

livre un trop grand déploiement d'esprit clérical. Collier ne se contente pas de demander que son ordre soit protégé contre la raillerie systématique et acharnée, mais encore il ne veut pas admettre que, dans aucun cas, aucune parole ou aucune action d'un ecclésiastique puisse être un sujet de ridicule. Et il ne limite pas ce bénéfice de clergie aux ministres de l'Église établie. Il étend le privilége aux prêtres catholiques, et, ce qui est plus étonnant de sa part, aux prédicateurs dissidents. Ceci n'est, d'ailleurs, qu'une bagatelle, et il y a plus: les Imans, les Brahmines, les prêtres de Jupiter, les prêtres de Baal, tout cela doit être tenu pour sacré. Il reproche à Dryden d'avoir fait dire des bêtises au mufti dans *Don Sébastien*. Il appelle Lee à rendre un compte sévère de son impolitesse envers Tirésias. Mais le passage le plus curieux est celui où Collier se choque de certaines remarques peu civiles que Cassandre, dans le *Cléomène* de Dryden, se permet sur le bœuf Apis et ses hiérophantes. Les mots de « Dieu qui broute l'herbe, Dieu nourri de fourrage, » mots qui sont véritablement dans le style de certains passages de l'Ancien Testament, offensent le théologien chrétien autant qu'ils auraient pu offenser les prêtres mêmes de Memphis.

Mais lorsqu'on a fait toutes ces réserves, il reste encore à l'ouvrage de grands mérites. Il n'y a peut-être pas un seul livre du même temps où l'on puisse choisir des échantillons de style aussi parfaits et aussi variés. Il serait absurde de comparer Collier à Pascal. Cependant nous ne savons guère où l'on pourrait trouver, si ce n'est dans les Provinciales, une gaieté aussi convenablement et aussi harmonieusement combinée avec la solennité que dans cet écrit de Collier. Collier était passé maître

en tout genre de ridicule; depuis la plaisanterie joviale jusqu'au sarcasme raffiné et antithétique. D'autre part, il était passé maître dans la rhétorique de l'indignation vertueuse. Nous ne connaissons peut-être aucun livre qui contienne autant d'élans de cette éloquence particulière qui vient du cœur et qui va au cœur. L'esprit du livre est vraiment héroïque; pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut se rappeler dans quelle situation se trouvait l'auteur. Il était sous le poids du mécontentement du pouvoir, et son nom servait déjà de but aux invectives de la moitié des écrivains du temps, lorsqu'au nom du bon goût, du bon sens et de la bonne morale, il engagea la bataille avec l'autre moitié. Quelque puissante que fût sa partialité politique, il semble l'avoir complétement oubliée dans cette occasion. Il a oublié qu'il est jacobite, il se souvient seulement qu'il est chrétien et citoyen. Quelques-unes de ses censures les plus amères tombent sur des poésies que le parti tory avait saluées avec transport et qui avaient cruellement blessé les whigs. C'est un spectacle entraînant de voir avec quel courage cet homme, qui est seul et hors la loi, s'avance pour attaquer des ennemis qui seraient formidables séparément et qui, pris tous ensemble, auraient pu passer pour invincibles; mais il ne les compte pas, il distribue ses coups de massue à droite et à gauche entre Wycherley, Congrève et Vanbrugb, il foule aux pieds dans la boue le misérable D'Urfey, et frappe de toute sa force le fier cimier de Dryden.

L'effet fut immense. La nation était de l'avis de Collier. Mais on ne pouvait pas douter que, dans la grande armée qu'il venait de défier, se trouverait quelqu'un pour relever le gant. On croyait généralement que Dryden

entrerait en lice, et tous les gens d'esprit s'attendaient à une dure rencontre entre ces deux champions si bien assortis. Le grand poëte avait été attaqué de la façon la plus marquée. On savait qu'il était profondément blessé, que des provocations infiniment moins graves avaient naguère excité chez lui un violent ressentiment, et que, dans tout l'arsenal littéraire, il n'y avait aucune arme, offensive ou défensive qu'il ne sût manier en maître, Mais sa conscience parlait ; il resta interdit, comme l'archange déchu lorsqu'il reçut la réprimande de Zéphon :

« Et il sentit combien la vertu est redoutable ; il vit le Bien sous une forme charmante, il le vit et pleura ce qu'il avait perdu. »

Dryden fit plus tard mention de l'essai de Collier dans la préface de ses fables. Il se plaignait avec quelque amertume de la dureté du traitement qu'il avait subi, et il avançait quelques raisons qui pouvaient mitiger la sentence. Mais, en somme, il avouait franchement que les reproches étaient mérités. « Si M. Collier est mon ennemi, disait-il, qu'il triomphe ; s'il est mon ami, et je ne lui ai donné aucune raison personnelle de ne l'être pas, il se réjouira de ma repentance. »

Congrève eût été prudent de suivre l'exemple de son maître. Il se trouvait précisément dans cette situation où l'on fait une folie en cherchant à se justifier, car son tort était si évident que ni adresse ni éloquence ne pouvaient le faire acquitter. D'autre part, il avait en sa faveur bien des circonstances atténuantes qui auraient pu lui valoir son pardon s'il avait reconnu ses erreurs et promis de se corriger. Le censeur le plus rigide ne pouvait manquer de faire largement la part des fautes auxquelles un homme aussi jeune avait pu être entraîné

par l'exubérance d'une imagination puissante et par l'enivrement des applaudissements du public. L'estime et l'admiration générales étaient encore à sa portée. Il aurait aisément pu effacer tout souvenir de ses fautes et partager avec Addison la gloire de montrer que l'esprit le plus brillant peut s'allier à la vertu. Mais, en tout cas, la prudence devait le détourner de lutter avec Collier. Celui-ci était un homme parfaitement propre à la polémique, par nature, par éducation et par habitude. L'esprit de Congrève, bien que ce fût un esprit d'une vigueur et d'une fertilité peu communes, était d'une autre espèce. Jamais homme ne sut si bien l'art de polir des épigrammes et des reparties jusqu'à leur donner l'éclat le plus vif, et de les enchâsser élégamment dans un dialogue aisé et familier. Il atteignit, dans ce genre de bijouterie, à une perfection inconnue et inimitable; mais il était parfaitement ignorant dans l'art de la controverse, et il avait à défendre une cause que tout l'art du monde aurait eu bien de la peine à faire triompher.

Le résultat fut tel qu'on pouvait le prévoir: la réponse de Congrève échoua complétement. Il fut violent, obscur et ennuyeux. Même aux foyers des théâtres et au café de Will, on fut contraint d'avouer que, pour l'esprit comme pour les arguments, le prêtre avait décidément l'avantage sur le poëte. Non-seulement Congrève ne put soutenir sa cause sur les points où il était dans son tort, mais encore il réussit à se mettre complétement dans son tort sur les points où il avait raison. Collier l'avait accusé d'impiété parce qu'il avait appelé un ecclésiastique M. Faquin, et parce qu'il avait mis en scène un cocher nommé Jéhu, en souvenir du roi d'Israël, qu'on reconnaissait de loin à la rapidité de ses chevaux. S'il

n'y avait rien eu de pis dans le *Vieux Garçon*, et dans le *Double Jeu*, Congrève aurait pu passer pour un auteur aussi pur que Cowper lui-même qui, dans ses poëmes revus par un censeur aussi austère que John Newton, appelle un chasseur de renards : Nemrod, et donne à un chapelain le nom peu respectueux de Pimpant. Congrève aurait pu produire un bon effet en demandant au public si l'on ne pouvait présumer avec justice qu'il n'y avait pas lieu à des accusations bien sérieuses, lorsqu'on avait recours à des accusations aussi frivoles. Au lieu d'agir ainsi, il prétendit qu'il ne voulait faire aucune allusion à la Bible en employant le nom de Jéhu, et qu'il n'avait pas donné à son personnage le nom de Faquin par une intention malveillante. Il est étrange qu'un homme de tant d'esprit, pour se défendre contre des imputations que personne ne pouvait trouver graves, aille dire des mensonges auxquels personne ne pouvait ajouter foi.

Voici un des arguments que Congrève fit valoir pour se défendre, lui et ses pareils : il disait que, tout en étant peut-être coupables d'un peu de légèreté par ci par là, ils avaient toujours soin de placer une morale, bien soigneusement enfermée dans deux ou trois vers, à la fin de chaque pièce. Le fait eût-il été vrai, l'argument n'aurait pas eu grande valeur. Quel est l'homme, connaissant la nature humaine, qui puisse croire qu'un distique moral détruira le mal fait par cinq actes licencieux ? Mais Congrève aurait prudemment fait de regarder une fois de plus à ses comédies avant d'employer cet argument. C'est ce que fit Collier, et il découvrit que la morale du *Vieux Garçon*, le grave apophthegme qui doit contrebalancer tout le libertinage de la pièce, est contenue dans ces trois vers :

« Quels chemins difficiles on rencontre au midi de la vie! Notre soleil décline, et avec quelles luttes pénibles, avec quelles souffrances nous traînons ce fardeau incommode : une femme ! »

« La fin d'*Amour pour amour* vaut peut-être un peu mieux, » dit Collier, « et encore, elle ne serait pas fort utile au lecteur, quand même il s'en souviendrait jusqu'au jour de sa mort. La voici :

« Le miracle aujourd'hui, c'est de trouver un amant sincère, et non pas de trouver une femme tendre. »

La réplique de Collier fut sévère et triomphante. Nous citerons une de ses reparties, non comme un bon échantillon de sa manière, mais parce que Congrève se l'était attirée par l'affectation qui lui était ordinaire. Le poëte parlait du *Vieux Garçon* comme d'une bagatelle sans aucune importance, et qu'il n'avait donnée au public en quelque sorte que par accident. « Je l'écrivis, » disait-il, « pour m'amuser pendant une longue convalescence après une maladie. » — « Je ne veux pas demander quelle était la maladie, » répliqua Collier, « mais il fallait qu'elle fût bien dangereuse pour être pire que le remède. »

Tout ce que Congrève gagna à s'être mis en avant, dans cette occasion, fut de se priver absolument des excuses qu'il aurait pu justement trouver pour les fautes de sa jeunesse. « Pourquoi, » demandait Collier, « l'homme rirait-il des sottises de l'écolier, et s'approprierait-il les folies de son enfance en les approuvant dans la suite ? »

Congrève n'était pas le seul adversaire de Collier. Vanbrugh, Dennis et Settle entrèrent en lice; d'après un passage d'une satire contemporaine, nous sommes porté à croire que, parmi les réponses adressées à Collier, il y en avait une qu'on croyait écrite par Wycherley. La victoire

resta à Collier. Une grande et prompte réforme dans presque toutes les branches de notre littérature légère fut le résultat de ses efforts. On vit surgir une nouvelle race de gens d'esprit et de poëtes qui traitaient généralement avec respect tous les grands liens des relations sociales, et dont les indécences mêmes étaient décentes en comparaison de celles de l'école qui avait fleuri pendant les quarante dernières années du dix-septième siècle.

Cette discussion empêcha probablement Congrève d'accomplir les engagements qu'il avait pris envers les acteurs. Ce fut seulement en 1700 qu'il donna au public *La façon de vivre du monde*, le plus soigné et le plus brillamment écrit de tous ses ouvrages. Il y manque peut-être ce mouvement, cette effervescence d'animation naturelle que nous trouvons dans *Amour pour amour*. Mais les accès de déclamation intempérante de lady Wishfort, la rencontre de Witwould et de son frère, les assiduités amoureuses du chevalier campagnard, et le festin qui suit, et par-dessus tout la poursuite et la reddition de Millamant valent mieux que tout ce qu'on trouve dans les comédies anglaises depuis la guerre civile jusqu'à l'époque dont il s'agit. Nous ne comprenons pas qu'à la représentation cette pièce ait pu tomber. Ce fut pourtant le cas, et l'auteur, souffrant encore des blessures que lui avait faites Collier, fut poussé à bout par ce dernier coup. Il résolut de ne plus s'exposer aux insultes d'un auditoire dépourvu de goût, et quitta le théâtre pour toujours. Il vécut encore vingt-huit ans sans rien ajouter à la haute réputation littéraire qu'il avait acquise. Tant qu'il conserva la vue, il continua à lire beaucoup; il écrivait parfois un petit essai, ou mettait en vers un conte insignifiant; mais il ne paraît

pas avoir jamais conçu depuis lors le projet d'écrire un grand ouvrage. Les *Mélanges*, qu'il publia en 1710, sont de peu de valeur, et on les a oubliés depuis longtemps. Le fond de réputation qu'il s'était acquis par ses comédies, aidé par la grâce de ses manières et de sa conversation, suffisait à lui assurer une belle place dans la pensée des gens du monde. Il vivait, pendant l'hiver, dans la société la plus agréable et la plus élégante de Londres. Il passait l'été dans les magnifiques châteaux des ministres et des pairs. L'envie littéraire et les factions politiques, qui, dans ce temps-là, ne respectaient rien, respectaient son repos. Il faisait profession d'appartenir au parti dont son patron Montagu, devenu lord Halifax, était le chef. Mais il avait un mot poli et quelques bons offices au service des hommes de toutes les nuances d'opinion; et, en retour, les hommes de toutes les nuances d'opinion parlaient bien de lui. Sa fortune fut longtemps étroite. La place dont il jouissait lui permettait tout juste de vivre dans l'aisance, et lorsque les tories arrivèrent au pouvoir, quelques personnes crurent qu'il perdrait même cette faible ressource. Mais Harley, qui n'était point du tout disposé à adopter la politique d'extermination du club d'Octobre, et qui, avec tous ses défauts d'esprit et de caractère, avait une sincère bienveillance pour les hommes de talent, rassura le poëte inquiet en citant gracieusement et à propos les vers de Virgile :

Non obtusa adeo gestamus pectora Pœni,
Nec tam aversus equos Tyria Sol jungit ab urbe.

Congrève n'acheta pas l'indulgence que lui témoignèrent les tories par des concessions qui auraient pu justement offenser les whigs. Il eut la rare bonne for-

Les habitants de Grub Street eux-mêmes, les héros de *la Dunciade*, rendirent cette fois justice au mérite d'un vivant. Mais ce qui prouve le plus hautement l'estime où était Congrève, c'est que la traduction de l'*Iliade*, ouvrage qui parut sous des auspices plus brillants que tout autre livre écrit en notre langue, lui fut dédiée. Il n'y avait pas dans le royaume un duc qui n'eût été flatté d'un pareil hommage. Le docteur Johnson exprime beaucoup d'admiration pour l'indépendance d'esprit que Pope montra en cette occasion : « Il laissa de côté les pairs et les hommes d'État pour dédier son *Iliade* à Congrève avec une magnanimité qui serait digne d'un éloge sans réserve, si la vertu de son ami avait égalé son esprit. Il est impossible maintenant de savoir pourquoi Congrève fut choisi pour un pareil honneur. » Il est certainement impossible de le savoir, mais il n'est pas, à notre avis, impossible de le deviner. Des hommes de toutes les opinions politiques avaient protégé à l'envi la traduction de l'*Iliade*. Le poète dont les whigs et les tories avaient, quand il était si jeune encore, fait la fortune par une émulation de générosité, ne pouvait pas convenablement dédier au chef de l'un des partis un ouvrage qui avait reçu de tous deux le patronage le plus magnifique. Il fallait trouver quelqu'un qui fût tout à la fois neutre et éminent; il fallait laisser de côté les pairs et les hommes d'État. Congrève avait un grand nom dans les lettres; il avait un grand nom dans le monde aristocratique; il vivait en bons rapports avec les hommes de tous les partis. Ni les ministres ni les chefs de l'opposition ne pouvaient être blessés de l'hommage qu'on lui rendait.

L'affectation singulière qui, dès l'origine, avait été un trait caractéristique de Congrève, s'accrut sans re-

lâche à mesure qu'il avança dans la vie. Il finit par trouver désagréable qu'on lui fît l'éloge de ses propres comédies. Voltaire, dont l'âme était consumée par un désir passionné de renom littéraire, fut à moitié étonné et à moitié choqué de cet étrange caprice lorsqu'il vit Congrève, durant sa visite en Angleterre. Congrève nia toute prétention au titre de poëte, déclara que ses pièces étaient des bluettes écrites dans un moment de loisir, et pria Voltaire de le regarder uniquement comme un homme du monde. « Si vous n'aviez été qu'un homme du monde, » lui répondit Voltaire, « je ne serais pas venu vous voir. »

Congrève n'avait pas les affections vives; il n'avait point de liens de famille, et son cœur ne paraît pas avoir été intéressé dans les relations passagères qu'il forma successivement avec les beautés de théâtre. De tous ses attachements, le plus durable et le plus célèbre fut celui qu'il contracta avec Ms Bracegirdle. Cette actrice qui fut pendant tant d'années l'idole de Londres, dont le charmant visage causa la fatale querelle dans laquelle périt Mountfort et qui amena lord Mohun à la barre de la chambre des pairs, cette actrice, dis-je, qui avait reçu, à ce que l'on racontait, les propositions les plus honorables du comte de Scarsdale, s'était conduite avec une prudence rare dans une situation extrêmement difficile. Congrève finit par devenir son ami intime; il montait sans cesse à cheval avec elle et dînait chez elle. Les uns disaient qu'elle était sa maîtresse, les autres qu'elle serait bientôt sa femme. Il finit par se détacher d'elle sous l'influence d'une beauté plus opulente et plus hautaine. Henriette, fille du grand Marlborough et comtesse de Godolphin, avait, à la mort de son père,

hérité de son duché et de la plus grande partie de son immense fortune. Son mari était un homme insignifiant, de qui lord Chesterfield disait qu'il venait à la chambre des pairs uniquement pour y dormir, et qu'il pouvait aussi bien dormir à droite qu'à gauche du Président. Une amitié étrange se forma entre la duchesse et Congrève. Il avait toujours une place à sa table et l'aidait dans la direction de ses concerts. Cette méchante vieille sorcière, Sarah, la duchesse douairière, qui s'était querellée avec sa fille comme elle s'était querellée avec le monde entier, affectait de croire qu'il y avait là quelque chose de louche; mais le monde, en général, semble avoir pensé qu'une grande dame pouvait, sans que cela fît tort à sa réputation, montrer des attentions marquées à un homme d'un talent éminent, qui avait près de soixante ans, qui était encore plus vieux d'aspect et de santé, qui était cloué sur son fauteuil par la goutte, et qui ne pouvait pas même lire parce qu'il était aveugle.

Pendant l'été de 1728, on conseilla à Congrève d'essayer les eaux de Bath. Dans son excursion, sa voiture versa, et il reçut quelque grave blessure intérieure dont il ne se remit jamais. Il revint à Londres en fort mauvais état, se plaignant constamment d'une douleur au côté; il continua de s'affaiblir et mourut au mois de janvier. Il laissa 10,000 livres sterling qu'il avait économisées sur les gros traitements de ses places. Le docteur Johnson trouve que cet argent aurait dû aller à la famille de Congrève, qui était alors dans de grands embarras. Le docteur Young et M. Leigh Hunt, qui sont rarement du même avis, mais avec lesquels nous sommes enchantés de nous entendre sur ce point, trouvent que l'argent aurait dû aller à Mrs Bracegirdle. Congrève légua 200 livres

sterling à Mrs Bracegirdle, et la même somme à une certaine Mrs Jellat; mais il laissa la masse de ses économies à la duchesse de Marlborough, et ce legs produisit sur son immense fortune l'effet d'une goutte d'eau dans un seau. Cet argent aurait suffi à relever la fortune délabrée d'un propriétaire du comté de Stafford; il aurait permis à une actrice retirée de jouir de tous les agréments de la vie, et d'un luxe qui pour elle aurait été complet; mais il suffisait à peine à défrayer pendant trois mois les dépenses de la duchesse.

La grande dame fit enterrer son ami avec une pompe qu'on voit rarement aux funérailles des poëtes. Le corps reposa en apparat sous l'antique toit de la Chambre de Jérusalem, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster. Le duc de Bridgewater, lord Cobham, le comte de Wilmington, qui avait été orateur de la chambre et qui fut depuis premier lord de la trésorerie, ainsi que d'autres personnages de distinction, portèrent le poëte. La duchesse employa le legs de son ami à l'achat d'un magnifique collier de diamants qu'elle portait en son honneur, et, s'il faut en croire la renommée, elle prouva son attachement pour lui d'une manière bien plus étrange. On dit qu'elle fit faire une statue de Congrève en ivoire, qui était mue par un mouvement de pendule et qu'on asseyait tous les jours à sa table; on dit qu'elle fit faire aussi une poupée de cire à la ressemblance du poëte, et qu'elle faisait mettre des ventouses aux pieds de cette poupée, et les faisait panser par les médecins comme on pansait les pieds du pauvre Congrève lorsqu'il avait la goutte. On éleva un monument au poëte dans l'abbaye de Westminster; on y grava une inscription composée par la duchesse, et lord Cobham lui fit l'honneur

d'un cénotaphe qui nous paraît, quoique ce soit une expression bien hardie, la plus laide et la plus absurde de toutes les bâtisses qui soient à Stowe.

Nous avons dit que Wycherley était un Congrève de second ordre. Le fait est qu'il y eut une analogie remarquable entre les écrits et la vie de ces deux hommes; tous deux étaient des gens bien nés, qui avaient reçu une éducation libérale; tous deux vinrent à Londres, et ne connurent aucun autre aspect de la nature humaine que celui qu'elle offre entre Hyde Park et la Tour; tous deux avaient de l'esprit; ni l'un ni l'autre n'avait beaucoup d'imagination; tous deux produisirent, dans leur première jeunesse, des comédies animées et licencieuses; tous deux se retirèrent de la lice dans toute la force de l'âge et durent aux triomphes littéraires de leurs débuts toute la considération dont ils jouirent plus tard; tous deux publièrent, après avoir cessé d'écrire pour le théâtre, des volumes de mélanges qui ne firent grand honneur ni à leur talent ni à leur moralité; tous deux ne vécurent dans leurs dernières années que pour le monde, et tous deux, dans leurs derniers moments, disposèrent de leurs biens d'une manière étrange et injustifiable.

Mais Congrève maintint sur tous les points sa supériorité sur Wycherley. Wycherley avait de l'esprit; mais l'éclat de l'esprit de Congrève dépasse celui de tous les auteurs comiques qui ont paru depuis deux siècles, à l'exception de Sheridan. Congrève ne possédait pas les facultés poétiques à un haut degré; mais, en comparaison de Wycherley, il peut passer pour un grand poëte. Wycherley avait quelques connaissances littéraires; mais Congrève était un homme véritablement instruit. Les

indécences que se permit Congrève, toutes coupables qu'elles étaient, ne furent jamais aussi grossières que celles de Wycherley, et Congrève ne donna pas au monde, comme Wycherley, le déplorable spectacle d'une vieillesse licencieuse. Congrève mourut dans toute la jouissance d'une grande considération. Wycherley mourut oublié ou méprisé. Le testament de Congrève fut capricieux et absurde; mais les dernières actions de Wycherley semblent avoir été dictées par une méchanceté endurcie.

Il faut nous arrêter, pour le moment, au moins. Vanbrugh et Farquhar ne sont pas des hommes qu'on puisse expédier à la hâte, et nous n'avons plus la place de leur rendre justice.

DRYDEN

Œuvres poétiques de John Dryden. 2 volumes in-8. Londres, 1826.
(*Revue d'Édimbourg*, Janvier 1828.)

La voix publique a assigné à Dryden la première place au second rang de nos poëtes, et la situation n'est pas à dédaigner dans une liste de préséance intellectuelle si riche en noms illustres. On dit que, parmi le petit nombre de ceux qui l'ont surpassé par le génie, personne n'a exercé une influence plus étendue ou plus durable sur la manière de penser et d'écrire dans notre pays. Sa vie s'est écoulée à une époque qui a vu s'accomplir une grande révolution dans le goût public; et il a joué dans cette révolution le rôle de Cromwell. En marchant sans scrupule à la tête du mouvement jusque dans ses écarts les plus excessifs, il est parvenu à le diriger complétement. En se signalant comme le plus audacieux et le plus irrévérencieux de tous les rebelles, il s'est élevé au rang de souverain reconnu. Il a commencé sa carrière par les excès les plus insensés. Il l'a achevée dans le repos d'une puissance établie, comme l'auteur d'un nouveau code et le fondateur d'une dynastie nouvelle.

On peut dire cependant de Dryden, comme de la plupart des hommes qui se sont distingués dans le monde

littéraire ou dans le monde politique, que la ligne qu'il a suivie et les résultats auxquels il est arrivé ont dépendu des circonstances où il était placé plutôt que de ses qualités personnelles. Ceux qui ont lu l'histoire avec intelligence savent la fausseté de ces panégyriques et de ces invectives qui attribuent à des individus les grandes révolutions morales et intellectuelles, la subversion des systèmes établis, le caractère nouveau imprimé à un siècle. La différence entre un homme et un autre homme n'est pas à beaucoup près aussi grande que se l'imagine une foule superstitieuse. Mais le sentiment qui amenait dans l'ancienne Rome l'apothéose d'un empereur populaire et dans la Rome moderne la canonisation d'un prélat dévot, ce même sentiment pousse les hommes à entretenir une illusion qui leur donne quelque chose à adorer. Par une loi d'association à laquelle n'échappent pas entièrement les esprits même les mieux gouvernés par la raison, toute souffrance nous dispose à haïr, et tout bonheur à aimer, quand même nous ne pouvons pas attribuer notre souffrance ou notre bonheur à un individu. Un malade se décharge de sa mauvaise humeur sur ceux mêmes qui le soulagent. La satisfaction d'un homme enivré de ses succès se déploie souvent à l'égard de ses ennemis. De la même manière, les sentiments de joie et d'admiration que fait naître le spectacle des grands événements se créent un objet lorsqu'ils n'en rencontrent point. C'est ainsi que des nations ont pu s'abaisser jusqu'aux absurdités d'une idolâtrie tout égyptienne, jusqu'à adorer des bûches du poids d'un Sacheverell et des reptiles de l'espèce d'un Wilkes. Elles peuvent même se prosterner devant une divinité à qui elles ont elles-mêmes imprimé la forme qui excite leur vénération,

et qui serait restée à l'état de bloc informe sans le travail de leurs mains. Elles se persuadent qu'elles sont les créatures de celui qu'elles ont créé. Car, en fait, c'est le siècle qui façonne l'homme, ce n'est pas l'homme qui façonne son siècle. Les grands esprits, il est vrai, agissent sur cette société qui les a faits ce qu'ils sont; mais ils ne font que rendre ce qu'ils ont reçu, avec les intérêts. Nous exaltons Bacon, et nous raillons saint Thomas d'Aquin. Mais faites-les changer de place : Bacon aurait pu être le Docteur angélique, le disciple le plus subtil qu'Aristote eût enfanté dans les écoles ; et d'autre part le dominicain aurait pu faire sortir les sciences de la maison de servitude. Si Luther était né au dixième siècle, il n'aurait pas accompli une réforme; et si Luther n'était pas né, il est évident que le seizième siècle n'aurait pu s'écouler sans amener un grand schisme dans l'Église. Du temps de Louis XIV, Voltaire aurait probablement été un janséniste zélé comme la plupart des hommes littéraires de cette époque, il aurait joué un role éminent parmi les défenseurs de la grâce efficace, il aurait amèrement attaqué la morale relâchée des jésuites et les décisions déraisonnables de la Sorbonne. Si Pascal était entré dans la carrière littéraire en un temps où l'intelligence était plus générale et les abus plus flagrants, lorsque Dubois l'Iscariot déshonorait l'Église, lorsque les orgies de Canillac souillaient la cour, lorsqu'on sacrifiait la nation aux tours de passe-passe de Law, s'il avait assez vécu pour voir une dynastie de femmes perdues, un trésor vide et un harem encombré, une armée redoutable pour ceux-là seuls qu'elle aurait dû protéger, et un clergé qui conservait tout juste assez de religion pour être intolérant, Pascal aurait pu peut-être, comme

tous les hommes de talent qui se trouvaient alors en France, concevoir des préjugés absurdes contre la monarchie et le christianisme. La moquerie qui réduisait à néant les sophismes d'Escobar, l'éloquence passionnée qui défendait les religieuses de Port-Royal, le courage intellectuel qui ne se laissait pas dompter même par l'autorité pontificale, auraient pu l'élever au rang de patriarche dans l'Église philosophique. On a longtemps discuté la question de savoir si l'honneur d'avoir inventé le système des fluxions appartenait à Newton ou à Leibnitz. On convient généralement aujourd'hui que la découverte a été faite en même temps par ces deux grands hommes. La science des mathématiques était arrivée alors à un point tel, que, ni l'un ni l'autre n'eût-il existé, quelque autre savant eût infailliblement découvert le principe au bout de quelques années. Dans notre temps, la théorie de la rente, qui est admise maintenant par tous les économistes, a été développée presque en même temps par deux écrivains qui n'avaient eu aucun rapport ensemble. Les spéculateurs qui les avaient précédés tâtonnaient depuis longtemps autour de cette théorie, et les recherches les plus légères n'auraient pu tarder bien longtemps à la faire découvrir. Nous sommes portés à croire qu'il en est de même pour toutes les grandes découvertes qui sont venues s'ajouter au trésor des connaissances humaines; sans Copernic, nous aurions le système de Copernic; sans Christophe Colomb, l'Amérique eût été trouvée; sans Locke, nous aurions une théorie juste de l'origine des idées dans l'esprit de l'homme. La société a ses grands hommes et ses hommes médiocres, comme la terre a ses montagnes et ses vallées. Mais les inégalités de l'intelligence, comme les inégalités de la surface du globe,

sont si peu de chose en proportion de la masse, qu'on peut n'en tenir aucun compte en calculant ses grandes révolutions. Le soleil éclaire les montagnes lorsqu'il est encore au-dessous de l'horizon, et les esprits supérieurs découvrent la vérité quelque temps avant qu'elle devienne évidente pour la multitude. C'est à quoi se borne leur supériorité. Ils sont les premiers à recueillir et à réfléchir une lumière qui, sans leur concours, serait devenue visible, un instant plus tard, à des hommes qui sont placés fort au-dessous d'eux.

La même remarque peut s'appliquer aux beaux-arts. Les lois desquelles dépendent le progrès et le déclin de la poésie, de la peinture et de la sculpture, agissent avec une régularité presque égale à celle des lois qui régissent le retour périodique de la chaleur et du froid, de la fertilité et de l'aridité. Ceux qui semblent diriger le goût public se bornent, en général, à le devancer dans la direction qu'il prend spontanément. Sans une juste appréciation des lois auxquelles nous venons de faire allusion, on comprendrait mal les mérites et les défauts de Dryden. Nous allons donc dire comment nous les concevons.

Les temps qui ont produit les chefs-d'œuvre de l'imagination ne sont assurément pas ceux que gouvernait le goût le plus pur. Les facultés créatrices et les facultés critiques semblent ne pouvoir atteindre à la fois leur plus haut degré de perfection. Il n'est pas difficile d'assigner une cause à ce phénomène.

Il est vrai que l'homme qui sait le mieux démonter une machine et qui comprend le mieux l'usage de toutes les roues et de tous les ressorts peut, mieux que tout autre, fabriquer une autre machine de même force. Dans toutes les branches des sciences morales ou physiques qui com-

portent une analyse exacte, on peut combiner dès qu'on a pu dissoudre. Mais l'analyse à laquelle la critique peut soumettre la poésie est nécessairement incomplète. Il y a un élément qui échappe toujours à ses recherches, et c'est cet élément même qui fait que la poésie est la poésie. Un lecteur intelligent découvrira aisément une image forcée dans une description de la nature. Mais il lui sera impossible d'expliquer en quoi consiste l'art d'un écrivain qui, en quelques paroles, évoque un lieu devant ses yeux avec tant de vérité, qu'il le connaît comme s'il y avait passé son enfance, tandis qu'un autre écrivain, tout en employant les mêmes matériaux, la même verdure, les mêmes eaux et les mêmes fleurs, sans commettre la moindre inexactitude, sans rien dire qui soit positivement superflu, sans rien omettre qui soit positivement nécessaire, ne produit pas sur vous plus d'effet que si vous lisiez dans un journal l'annonce d'une bonne maison de campagne avec un jardin bien dessiné. Prenons un autre exemple. Le lecteur le plus superficiel de Shakspeare saisit les grands traits du caractère de Hotspur. Nous voyons tout de suite que son courage est éclatant, son amour pour la gloire ardent, son caractère animé, son humeur insouciante, dominante et vive, et qu'il se laisse aller à ses fantaisies sans s'inquiéter des sensibilités qu'il peut blesser ni des inimitiés qu'il peut provoquer. La critique peut aller jusque-là. Mais il nous manque encore quelque chose. On peut avoir toutes ces qualités et toutes les autres qualités que l'observateur le plus minutieux pourrait inscrire dans le catalogue des vertus et des défauts de Hotspur, sans être cependant Hotspur. Presque tout ce que nous avons dit de lui peut s'appliquer à Falconbridge ; et cependant la plupart de ses discours

seraient déplacés dans la bouche de Falconbridge. Dans la vie réelle, cela arrive constamment. Nous apercevons de grands contrastes entre des hommes que nous décririons presque dans les mêmes termes, si nous étions chargés de les décrire. Si nous tentions de retracer leurs caractères avec détail, nous aurions bien de la peine à indiquer quelque différence marquée, et cependant nous les abordons avec des sentiments parfaitement dissemblables. Nous ne pouvons nous figurer l'un d'eux employant les gestes et les expressions de l'autre. Supposons qu'un zoologiste voulût décrire un animal, un porc-épic, par exemple, à des gens qui ne l'auraient jamais vu. Le porc-épic, dirait-il, est un mammifère de l'ordre des *Glires*. Il a des moustaches, il est long de deux pieds, il a quatre doigts aux pattes de devant, cinq aux pattes de derrière, il a deux incisives en avant de chaque mâchoire, et huit mâchelières. Son corps est couvert de soies et de piquants. Mais tout cela dit, lequel des auditeurs aurait conçu une juste idée d'un porc-épic? Deux d'entre eux en auraient-ils la même idée? Il pourrait exister une variété infinie d'animaux possédant tous les caractères que nous venons de citer, et ne se ressemblant pas le moins du monde. Ce qu'est à un véritable porc-épic la description de notre naturaliste, les remarques de la critique le sont pour les peintures de la poésie. Elle ne peut reconstruire parfaitement ce qu'elle décompose si imparfaitement. Il est évidemment aussi impossible de produire un Othello ou un Macbeth en renversant un procédé d'analyse aussi imparfait, qu'il serait impossible à l'anatomiste de tirer un homme vivant des débris de sa salle de dissection. Dans les deux cas le principe vital échappe aux instruments les plus délicats et

s'évanouit au moment où l'on touche le point où il réside. Voilà pourquoi ceux qui essayent de composer des poëmes, en se fiant à leur talent pour la critique, nous donnent des catalogues de vertus et de défauts, au lieu de nous donner des images de la réalité. Les caractères qu'ils nous tracent sont des allégories; ce ne sont pas des hommes vertueux, ou des hommes corrompus, ce sont des vertus cardinales et des péchés mortels. On croit se retrouver parmi les connaissances de notre vieil ami *Chrétien*, et, comme dans la fiction de Bunyan, on rencontre parfois *Défiant* et *Timide*, parfois M. *Hait le Bien* et aussi M. *Aime la Convoitise*, et enfin quelquefois *Prudence*, *Piété* et *Charité*.

On convient généralement que le discernement critique ne suffit pas à faire des poëtes. On ne sait pas aussi nettement pourquoi il les empêche de devenir poëtes. Mais le fait est que la poésie exige une disposition d'esprit croyante et non critique. Ceux qui sentent le plus vivement la poésie, ceux qui l'écrivent le mieux, sont ceux qui oublient qu'elle est une œuvre d'art et qui font de ses tableaux, comme des réalités que ses tableaux représentent, le sujet de leurs larmes ou de leur gaieté, de leur indignation ou de leur sympathie, non le sujet d'une étude de connaisseurs; ceux qui sont trop puissamment sous l'influence de l'illusion pour admirer le génie qui la produit; ceux qui sont trop inquiets du sort d'Ulysse dans la caverne de Polyphême, pour se soucier de savoir si le jeu de mots sur *Outis* est bon ou mauvais; ceux qui oublient que Shakspeare ait jamais existé, pendant qu'ils pleurent et maudissent avec le roi Lear. C'est en entraînant son public à croire aux créations de son imagination qu'un homme devient poëte. C'est en traitant

ces créations comme des illusions, en les analysant, autant que faire se peut, pour les ramener à leurs éléments, qu'un homme devient un critique. Du moment qu'on aperçoit le talent de l'artiste, le charme est rompu.

Ces considérations suffisent à expliquer les absurdités où sont tombés les plus grands écrivains, lorsqu'ils ont cherché à donner des règles générales pour la composition, ou à prononcer des jugements sur les ouvrages d'autrui. Ils n'ont pas l'habitude d'analyser ce qu'ils éprouvent, et il s'ensuit qu'ils rapportent sans cesse leurs impressions à des causes qui ne peuvent en aucune manière les avoir produites. Quand ils éprouvent du plaisir à lire un livre, ils ne considèrent pas que ce plaisir peut être l'effet des idées qu'une expression sans importance a évoquée devant eux en touchant le premier anneau d'une chaîne de pensées qui résident uniquement dans leur propre esprit, et qu'ils ont peut-être prêté eux-mêmes à l'auteur les beautés qu'ils admirent.

Cervantes fait le bonheur des lecteurs les plus divers. Tout écolier met en pièces, à force de les feuilleter, les plus mauvaises traductions de son roman, et connaît la triste figure du chevalier errant et les grosses joues de l'écuyer, aussi familièrement que les visages de ses camarades. Les juges les plus difficiles et les plus exercés s'étonnent de la perfection d'un art qui a su tirer des éclats de rire inextinguibles de la plus grande des calamités humaines, sans manquer une seule fois au respect qui lui est dû; ils admirent cette délicatesse d'un pinceau si délié qui peut rendre un caractère parfaitement risible, sans diminuer son mérite, sa bonne grâce et sa dignité. Mais en même temps il y a dans *Don Quichotte* plusieurs dissertations sur les principes de l'art poétique

et dramatique. Rien dans tout l'ouvrage ne porte autant de traces de travail et de soin, et dans aucun ouvrage, à notre connaissance, rien n'est plus puéril ni plus insignifiant. De nos jours, c'est tout au plus si ces dissertations seraient admises dans la colonne littéraire du *Morning-Post.* Les lecteurs de la *Divine Comédie* sont nécessairement frappés du respect que Dante exprime pour des écrivains qui lui sont infiniment inférieurs. Il n'ose pas lever les yeux en présence de Brunetto, dont tous les ouvrages ne valent pas le moins bon de ses cent chants. Il n'ose pas s'aventurer à marcher sur la même ligne que l'emphatique Stace. Son admiration pour Virgile va jusqu'à l'idolâtrie absolue. S'il s'agissait de la diction élégante, harmonieuse, splendide du poëte romain, ce sentiment, à tout prendre, ne serait pas déraisonnable; mais c'est plutôt comme autorité sur toutes les questions philosophiques, que comme œuvre d'imagination, qu'il admire l'*Enéide.* Il tient les passages les plus ordinaires pour des oracles du plus grand poids et du sens le plus profond. Il dépeint son conducteur comme l'océan de toute sagesse, le soleil qui guérit toutes les vues affaiblies. Au reste, les Italiens du quatorzième siècle le jugèrent lui-même comme il jugeait Virgile; ils étaient fiers de lui, ils faisaient son éloge, ils frappaient des médailles à son image, ils se disputaient l'honneur de posséder ses restes, ils entretenaient des professeurs pour expliquer ses ouvrages; mais ce qu'ils admiraient en lui, ce n'était pas cette imagination puissante qui avait appelé un monde nouveau à l'existence, et qui en avait rendu tous les spectacles et tous les bruits familiers aux yeux et aux oreilles de l'esprit. Ils ne parlaient guère de ces créations terribles ou char-

mantes que les critiques modernes se plaisent à commenter, ni Farinata soulevant son front hautain et tranquille au-dessus de sa couche éternelle de flammes, ni le repos de Sordello semblable à celui du lion, ni l'éclat du sourire céleste de Béatrice. Ils célébraient chez leur grand poëte ces lambeaux d'histoire et de littérature anciennes, sa logique et sa théologie, sa physique absurde et sa métaphysique plus absurde encore, tout enfin, excepté ce qu'il a d'admirable. Comme le fou de la fable, qui détruisait sa maison en cherchant l'or qu'il avait vu en rêve caché sous ses fondements, ils détruisaient un des plus nobles ouvrages du génie de l'homme, en y cherchant des trésors de sagesse qu'ils y croyaient enfouis et qui n'existaient que dans leurs rêveries insensées. On faisait peu de cas des plus beaux passages, tant qu'on ne les avait pas rabaissés jusqu'à leur faire exprimer quelque allégorie monstrueuse. On applaudissait aux sermons sur la destinée et sur le libre arbitre, ou aux ridicules théories astronomiques où Dante s'égare, bien plus qu'à ces vers terribles qui révèlent les secrets de la tour de la faim, ou à cette histoire à demi racontée d'un amour coupable, si passionné et si plein de larmes.

Nous ne voulons pas dire que les contemporains de Dante aient lu avec moins d'émotion que leurs descendants l'histoire d'Ugolin s'avançant à tâtons au milieu des corps décharnés de ses enfants, ou celle de Françoise tressaillant sous un baiser timide et laissant tomber le volume fatal. Loin de là : nous croyons qu'ils admiraient ces belles choses moins que nous, mais qu'ils les sentaient davantage. Nous dirions peut-être qu'ils les sentaient trop vivement pour les admirer. Les progrès d'une nation qui passe de la barbarie à la civilisation produisent

un changement semblable à celui qui s'opère durant les progrès d'un individu qui passe de l'enfance à l'âge mûr. Qui ne se souvient avec regret de sa première lecture de *Robinson Crusoé?* Nous étions alors incapables d'apprécier le talent de l'auteur, ou plutôt peu nous importait que le livre eût ou non un auteur. Nous trouvions très-probablement que le *Robinson* était bien moins beau que telle ou telle des rapsodies de Macpherson, sur Foldath au front sombre et Striadona au sein blanc. Maintenant nous n'estimons Fingal et Temora que comme un exemple frappant de la facilité avec laquelle une histoire peut s'accréditer et du médiocre mérite qui suffit à rendre un livre populaire. Nous avons, au contraire, la plus haute opinion du livre de Defoe. Nous reconnaissons la main d'un maître, à un millier de traits qui passaient autrefois inaperçus; mais tout en comprenant mieux que par le passé les mérites du récit, nous nous y intéressons bien moins. Vendredi, et le perroquet, et le bateau qui avait une voile en forme d'épaule de mouton, et le canot qui ne put pas être amené jusqu'au bord de l'eau, la tente avec la haie et l'échelle, le parc des chevreaux, et la caverne où la vieille chèvre est morte, ne redeviendront jamais pour nous les réalités que nous y avons vues autrefois. Nous ne reverrons plus le temps où notre livre favori nous mettait en tête de fabriquer des brouettes et des chaises, de creuser des cavernes, et de construire dans le jardin une cabane entourée d'une barrière. Telle est la loi de notre nature : notre jugement mûrit, notre imagination s'affaiblit. Nous ne pouvons savourer à la fois les fleurs du printemps de la vie et les fruits de son automne, les plaisirs des recherches exactes et ceux d'une agréable erreur. Nous ne pouvons

pas être assis en face du théâtre, et nous trouver en même temps dans les coulisses. Nous ne pouvons pas partager l'illusion du spectacle, pendant que nous suivons les mouvements des cordes et des poulies qui la produisent.

Le chapitre dans lequel Fielding décrit les impressions de Partridge au théâtre développe si complétement notre proposition, que nous ne pouvons nous refuser le plaisir d'en citer une partie. « Partridge, dit-il, accorda à M. Garrick la confiance qu'il avait refusée à Jones, et il se mit à trembler si violemment, que ses genoux se heurtaient l'un contre l'autre. Jones lui demanda ce qu'il avait, et s'il avait peur du guerrier qui était en scène. « Oh! là, monsieur, » dit Partridge, « je vois maintenant que c'est bien comme vous m'aviez dit. Je n'ai peur de rien, car je sais bien que c'est seulement une pièce de théâtre; et si celui-là était vraiment un fantôme, il est si loin et il y a tant de monde, qu'il ne pourrait pas faire grand mal; d'ailleurs, si j'avais peur, je ne serais pas le seul. » « Allons donc! » s'écria Jones, « qui prends-tu ici pour un lâche, si ce n'est toi? » « Ah! vous pouvez bien m'appeler lâche si vous voulez; mais si ce petit homme, qui est là sur le théâtre, n'a pas peur, c'est que je n'ai jamais vu de ma vie un homme qui eût peur... » Et Partridge restait là, les yeux fixés, moitié sur le fantôme, moitié sur Hamlet, la bouche ouverte, et toutes les émotions qui se succédaient sur le visage de Hamlet se succédaient également en lui..... Il ne se passa plus durant la représentation grand'chose qui vaille la peine d'être rappelé. A la fin, Jones lui demanda lequel des acteurs il préférait. A quoi il répondit, paraissant un peu indigné de la question qu'on lui

faisait : « Le roi, sans aucun doute. » « Vraiment, monsieur Partridge, » dit Mrs Miller, « vous n'êtes pas du même avis que le public; tout le monde convient que Hamlet est joué par le meilleur acteur qu'on ait jamais vu sur la scène. » « Lui, le meilleur acteur! » s'écria Partridge avec un sourire méprisant, « allons donc! je jouerais aussi bien que lui. Je suis sûr que, si j'avais vu un fantôme, j'aurais eu justement le même air et fait justement comme lui. Et puis, assurément, dans cette scène, comme vous l'appelez, entre lui et sa mère, quand vous m'aviez dit qu'il jouait si bien, ma foi, il n'y a pas d'homme, je dis : pas de brave homme, ayant une mère de cette espèce, qui n'eût fait exactement la même chose. Je sais bien que vous vous moquez de moi; mais voyez-vous, madame, bien que je n'aie jamais vu un spectacle à Londres, j'ai cependant vu jouer à la campagne, et je sais bien que le roi m'en donne pour mon argent; il prononce tous les mots distinctement, et deux fois plus haut que l'autre. On voit tout de suite que c'est un acteur. »

Dans ce passage charmant, Partridge se montre très-mauvais critique de l'art du tragédien. Mais ceux qui se moquent de lui sont dix fois moins sensibles que lui à ce talent qu'il ne comprend pas. Il admire au mauvais endroit, mais il est ému au bon endroit. C'est parce qu'il est agité par le jeu de Garrick qu'il le place au-dessous de cet acteur emphatique et prétentieux qui joue le roi. C'est ainsi que nous avons entendu raconter que, dans certaines parties de l'Espagne et du Portugal, un acteur qui jouerait dans la perfection le rôle d'un méchant homme, au lieu de s'attirer les applaudissements de l'auditoire, serait sifflé sans miséricorde et accablé de mille projectiles. Il en serait de même en An-

gleterre, si nous pouvions croire un moment que nous avons vraiment devant nous Shylock ou Iago. Tant que l'art dramatique est resté dans l'enfance à Athènes, il produisait des effets semblables sur l'imagination ardente et créatrice des spectateurs. On dit qu'ils reprochèrent à Eschyle de leur avoir donné des convulsions, tant ses Furies leur faisaient peur. Hérodote raconte que, lorsque Phrynichus fit représenter sa tragédie de la ruine de Milet, il fut condamné à une amende de mille drachmes, pour le punir d'avoir mis le public à la torture par un spectacle si pathétique. Ils ne le regardaient pas comme un grand artiste, mais comme un homme qui les avait fait souffrir. Après s'être réveillés de ce songe angoissant, ils traitèrent l'auteur comme ils auraient traité un messager par qui ils auraient appris des nouvelles alarmantes et sinistres qui se seraient ensuite trouvées fausses. C'est ainsi qu'un enfant crie d'épouvante en voyant un homme revêtu d'un vilain masque. Il a peut-être vu l'homme mettre le masque; mais son imagination est plus forte que sa raison, et il demande à grands cris qu'on fasse disparaître l'objet de sa frayeur. Nous ferions de même, si la souffrance et l'horreur que produisent en nous les œuvres d'imagination allaient jusqu'à une véritable torture; mais chez nous ces émotions sont comparativement faibles. Elles troublent bien rarement notre appétit ou notre sommeil. Elles nous laissent assez de présence d'esprit pour remonter à leurs causes et pour apprécier le talent qui les produit. Notre attention se détourne bientôt des images qui ont fait couler nos larmes, pour se porter sur l'art qui a su choisir et combiner ces images. Nous applaudissons notre sagacité et notre sensibilité, et cela nous console.

Cependant, tout en pensant que le progrès des peuples dans les voies de la civilisation développe les facultés du raisonnement aux dépens de l'imagination, nous reconnaissons que cette règle présente en apparence bien des exceptions. Mais nous ne sommes pas convaincus que ces exceptions soient réelles. Par exemple, on raisonnait mieux au temps d'Élisabeth qu'au temps d'Egbert, et la poésie aussi valait mieux. Mais il faut distinguer entre la poésie comme faculté de l'esprit, et la poésie comme œuvre de cette faculté. En ce dernier sens, la perfection de la poésie dépend non-seulement de la puissance de l'imagination, mais encore des instruments qu'elle emploie. La poésie peut donc faire des progrès, jusqu'à un certain point, tandis que la faculté poétique perd de sa force. La vivacité de la peinture présentée au lecteur n'est pas nécessairement proportionnée à la vivacité de l'original qui existe dans l'esprit de l'auteur. Nous voyons cela clairement dans les autres arts. Un homme qui voudrait entreprendre de sculpter une statue sans savoir manier un ciseau et sans étudier l'anatomie du corps humain, fût-il doué par la nature de tout le génie de Canova, produirait une œuvre qui ferait ressortir les mérites du Highlander qu'on voit en Angleterre à la porte de tous les marchands de tabac. Si un Raphaël voulait entreprendre un tableau sans avoir été initié aux mystères de l'art, il ferait une croûte, et, d'après les connaisseurs, les premiers ouvrages de Raphaël ne valent guère mieux. Et cependant, peut-on attribuer cela au défaut d'imagination? Qui pourrait douter que ce grand artiste n'ait passé sa jeunesse dans un monde idéal peuplé d'êtres charmants et majestueux? Ou qui attribuerait à un changement survenu dans la constitution

de son esprit la différence qui existe entre ses premiers essais si malhabiles et son admirable Transfiguration? En poésie, comme en peinture et en sculpture, l'imitateur a besoin de bien connaître ce qu'il veut imiter, et d'être expert dans la partie mécanique de l'art. Le talent ne peut lui fournir un vocabulaire; il ne lui enseignera pas quels sont les mots qui rendent le plus exactement son idée et qui la feront comprendre le plus parfaitement à d'autres; tout le talent du monde ne fera pas un grand poëte descriptif, tant qu'il n'aura pas attentivement contemplé la face de la nature, ni un grand poëte dramatique, tant qu'il n'aura pas beaucoup éprouvé et observé l'influence des passions. L'expérience et le travail sont donc nécessaires, non pour fortifier l'imagination, qui n'est nulle part plus puissante que chez les gens incapables de raisonnement, comme les sauvages, les enfants, les fous et les rêveurs, mais afin de permettre à l'artiste de communiquer ses émotions au public.

Dans un siècle barbare, l'imagination exerce un pouvoir despotique. La perception de ce qui n'est pas réel est quelquefois si vive, qu'elle triomphe de toutes les passions de l'âme et de toutes les sensations du corps. Au premier abord, le fantôme reste voilé, c'est un trésor caché, une poésie sans paroles, un tableau invisible, une musique silencieuse, un rêve dont les peines et les plaisirs n'existent que pour le rêveur, une amertume que le cœur seul connaît, une joie à laquelle les étrangers n'ont point de part. Les procédés qui font passer les idées d'une personne à une autre sont encore grossiers et défectueux. Il y a un grand abîme entre les esprits. Les arts d'imitation n'existent pas encore ou restent dans l'état le plus primi-

tif. Mais les actions des hommes suffisent à prouver que la faculté qui donne naissance à ces arts est déjà d'une activité maladive. Elle n'inspire pas encore les poëtes et les sculpteurs, mais elle est déjà l'amusement de la journée, la terreur de la nuit, une source féconde en superstitions bizarres. Elle transforme les nuages en personnages gigantesques et les vents en voix plaintives. La croyance qu'elle inspire est plus complète et plus absolue que celle qu'on emprunterait à l'évidence. Elle ressemble à la foi que nous inspirent nos sensations propres. Ainsi l'Arabe couvert de blessures ne voyait autre chose que les yeux noirs et le mouchoir vert de la houri qui lui faisait signe, et le guerrier scandinave riait en pleine angoisse de la mort lorsqu'il pensait à l'hydromel du Walhalla.

Les premières œuvres de l'imagination sont faibles et grossières, comme nous l'avons dit, non par défaut de talent, mais par défaut de matériaux. Phidias n'aurait rien pu faire avec un tronc d'arbre et une arête de poisson, ni Homère s'il n'avait eu à manier que le langage de la Nouvelle-Hollande.

Cependant, ces premiers essais, tout imparfaits qu'ils sont nécessairement, produisent un effet immense. La vivacité d'impressions de ceux qui les écoutent supplée à tout ce qui leur manque. Nous savons tous les plaisirs qu'une poupée de bois de dix sous peut faire à une petite fille. Elle ne demande pas d'autre compagne; elle la soigne, elle l'habille, elle lui parle toute la journée. Les admirables enfants que sculpte Chantrey ne donnent pas à un homme fait la moitié de la même jouissance. De même les sauvages sont plus émus par les compositions grossières de leurs bardes que les peuples

plus avancés en civilisation ne sont émus par les plus grands chefs-d'œuvre de la poésie.

Avec le temps, les instruments qu'emploie l'imagination arrivent à la perfection. Les hommes n'ont pas alors plus d'imagination que leurs rudes ancêtres. Nous sommes même fort portés à croire qu'ils en ont beaucoup moins. Mais leurs œuvres d'imagination valent mieux. A dater de ce moment, et pendant un certain temps, la diminution des facultés poétiques est amplement compensée par l'amélioration de tous les moyens et de tous les instruments que ces facultés réclament. Alors arrive le règne passager de la perfection éclatante; et puis, par des causes contre lesquelles on lutterait en vain, la poésie commence à décliner. Les progrès de la langue qui lui avaient d'abord été favorables lui deviennent funestes, et, bien loin de compenser l'affaiblissement de l'imagination, semblent précipiter ce déclin et le rendre plus saillant. Lorsque l'aventurier des *Mille et une Nuits* eut oint l'un de ses yeux de l'onguent que contenait la boîte magique, il aperçut tout d'un coup toutes les richesses de la terre, quoique dispersées aux quatre coins du monde, quoique cachées dans les plus saintes retraites. Mais lorsqu'il tenta l'expérience sur les deux yeux, il fut frappé de cécité. Ce que l'élixir enchanté était pour les yeux du corps, voilà ce que le progrès du langage est pour les yeux de l'esprit. Il commence par évoquer un monde d'illusions merveilleuses; mais lorsque le langage devient trop riche, il détruit absolument la faculté de la vue.

A mesure que le développement de l'esprit avance, les signes qui avaient servi d'abord à susciter des images vivantes arrivent à les remplacer tout à fait. Les

hommes civilisés pensent comme ils trafiquent, non en nature, mais au moyen d'une monnaie légale et ayant cours. En pareille circonstance, les sciences se développent rapidement, la critique comme les autres sciences; mais la poésie, dans le sens le plus élevé du mot, disparaît peu à peu. Alors arrive la vieillesse des beaux-arts et le radotage d'une seconde enfance, aussi faible que la première, mais sans ces espérances dont la première s'embellissait. C'est le temps de la poésie critique, de la poésie ainsi nommée par pure courtoisie, de la poésie à laquelle la mémoire, le jugement et l'esprit ont infiniment plus de part que l'imagination. Nous reconnaissons bien volontiers le mérite d'un grand nombre d'ouvrages de ce genre; nous ne discutons pas avec ceux qui leur donnent plus de valeur qu'aux grands poëmes d'une époque plus neuve. Nous soutenons seulement qu'ils appartiennent à un autre ordre de compositions, et qu'ils naissent d'une autre faculté.

C'est bien une certaine consolation de penser que cette école de poésie critique fait des progrès en même temps que la science même de la critique, et que la science de la critique, comme toutes les autres sciences, marche constamment vers la perfection. A mesure qu'on multiplie les expériences, on comprend mieux les principes.

Dans certains pays, dans le nôtre, par exemple, il y a eu un intervalle entre la chute de l'école créatrice et la naissance de l'école critique; période pendant laquelle l'imagination était tombée dans la décrépitude, tandis que le goût était encore dans l'enfance. Tout interrègne révolutionnaire comme celui-là sera nécessairement signalé par des extravagances de toute espèce.

Le bon goût triomphe d'abord des affectations et des

exagérations inséparables d'un tel état de choses. Mais la critique est encore très-imparfaite. On confond longtemps encore ce qui est accidentel et ce qui est essentiel, on tire une théorie générale d'un fait détaché. Les hommes de lettres se sont autrefois occupés en France, et même dans ce pays-ci, à chercher combien d'heures on pouvait accorder à l'action d'une pièce, combien de comparaisons pouvaient trouver place dans le premier livre d'un poëme épique, si une pièce qui a un commencement et une fin ne peut pas se passer d'un milieu, et autres questions tout aussi puériles. En pareil cas, les poëtes montrent tout autant d'étroitesse et de faiblesse que la critique qui les a formés. Leur timidité leur évite des absurdités choquantes. Mais ils sacrifient sans cesse la raison et la nature aux lois arbitraires du goût. Dans leur désir d'éviter les fautes prohibées par un code ridicule, ils commettent constamment des fautes qui sont bien plus graves par elles-mêmes. Leurs grands prédécesseurs, il est vrai, ne leur étaient pas supérieurs, et même leur étaient peut-être inférieurs en fait de critique; mais ces prédécesseurs, comme nous avons cherché à le montrer, étaient inspirés par une faculté indépendante de la critique, en sorte qu'ils écrivaient bien, tout en jugeant mal.

Avec le temps, les hommes arrivent à prendre une idée plus raisonnable et plus large de la littérature. L'analyse de la poésie, qui ne peut pas ne pas rester toujours imparfaite, comme nous l'avons fait remarquer, se rapproche de plus en plus de l'exactitude. On apprécie à leur juste valeur les mérites des admirables modèles des premiers temps. On n'estime pas plus qu'elles ne le méritent les productions glaciales d'une époque plus récente. On voit

paraître des imitations agréables et ingénieuses des grands maîtres. La poésie renaît en partie; c'est l'été de la Saint-Martin, qui nous rappelle doucement les splendeurs du mois de juin après une série de mauvais jours. On recueille une seconde moisson, qui n'a cependant pas la vigueur de la première parce qu'elle a été portée par un sol fatigué. C'est ainsi que, de notre temps, Monti a imité avec succès le style de Dante; et quelques-uns de nos compatriotes ont retrouvé comme un souffle de l'inspiration du règne d'Élisabeth. Mais l'Italie ne produira pas un autre Enfer, ni l'Angleterre un autre Hamlet. Nous regardons les beautés des imitations modernes avec un sentiment semblable à celui que nous font éprouver des fleurs arrangées dans des vases destinés à orner les salons d'une capitale. Nous les contemplons sans doute avec plaisir, avec plus de plaisir peut-être, parce qu'elles nous rappellent, dans ce milieu qui ne leur convient pas, les retraites éloignées où elles fleurissent avec une exubérance naturelle; mais la séve, la fraîcheur, l'éclat, leur manquent. Ou bien, si nous pouvons emprunter une seconde image à la reine Scheherezade, nous pourrions comparer les écrivains de cette école aux joailliers qui furent chargés de terminer la fenêtre inachevée du palais d'Aladin. On avait fait tout ce que l'art et la dépense pouvaient faire; pour trouver des pierres précieuses, les palais et les bazars avaient été mis au pillage; cependant les artistes, avec toute leur adresse, toute leur assiduité et toutes leurs ressources, ne purent rien produire de comparable aux merveilles qu'un esprit d'un ordre supérieur avait exécutées en une seule nuit.

L'histoire de toutes les littératures à nous connues

confirment, à notre avis, les principes que nous venons d'établir. En Grèce, nous voyons l'école de l'imagination dégénérer peu à peu en école critique. Sophocle succède à Eschyle et à Pindare, Euripide à Sophocle, et les versificateurs alexandrins succèdent à Euripide. Parmi ces derniers, Théocrite seul nous a laissé des œuvres qui méritent d'être lues. Les féeries brillantes et grotesques de l'ancienne comédie, riche de tant de couleurs éclatantes, peuplée de tant d'êtres fantastiques, animée alternativement par les sons de la musique la plus douce et par les éclats de rire les plus bruyants des lutins, tout cela a disparu pour jamais. Nous ne connaissons les chefs-d'œuvre de la comédie nouvelle que par des traductions latines d'un mérite rare. D'après ces traductions, et d'après les expressions des critiques anciens, il est évident que les compositions originales étaient remplies de grâce et d'élégance, qu'elles étincelaient d'esprit et abondaient en bons sentiments, mais que la puissance créatrice n'était plus là. Jules-César appelait Térence un demi-Ménandre; preuve certaine que Ménandre n'était pas un quart d'Aristophane.

La littérature des Romains ne fut qu'une continuation de celle des Grecs. Les élèves partirent du point où leurs maîtres étaient arrivés par l'effort de plusieurs générations. La période d'invention originale leur a donc presque complétement manqué. Les seuls poëtes latins dont les écrits prouvent une grande vigueur d'imagination sont Lucrèce et Catulle. Le siècle d'Auguste n'a rien produit de supérieur à leurs plus beaux passages.

En France, ce grand bouffon avec permission du roi, dont l'habit bariolé et la marotte cachèrent plus de talent que tout ce qui s'est jamais rassemblé dans le salon

de Ninon de Lenclos ou de madame Geoffrin, n'a eu pour successeurs que des écrivains aussi convenables et aussi ennuyeux qu'un maître des cérémonies.

En Espagne et en Italie, la poésie a subi la même transformation. Mais la révolution n'a été nulle part plus complète et plus violente qu'en Angleterre. La même personne qui, dans son enfance, avait battu des mains avec transport à la première représentation de la *Tempête*, aurait pu, sans atteindre à une longévité extraordinaire, lire les premiers ouvrages de Prior et d'Addison. Ce changement devait, à notre avis, s'opérer tôt ou tard; mais ses progrès furent accélérés et son caractère modifié par les événements politiques de l'époque, et surtout par deux circonstances : l'interdiction des théâtres pendant la République, et la restauration des Stuarts.

Nous avons dit que les facultés critiques et les facultés poétiques sont non-seulement distinctes, mais presque incompatibles. L'état de notre littérature pendant les règnes d'Élisabeth et de Jacques I[er] est une preuve frappante de la vérité de cette remarque. C'est à cette époque que parurent les plus grandes œuvres d'imagination que le monde ait jamais connues. Le goût national était cependant déplorable. Les jeux de mots, les calembours, les antithèses multipliées où il n'existait aucune opposition réelle entre les pensées exprimées, les allégories forcées, les allusions pédantes, en un mot, tout ce qui est affecté et ridicule dans le fond et dans la forme : voilà ce qu'on appelait alors le beau style. Des concetti qui auraient fait tort aux bergers rimailleurs d'une académie italienne déshonoraient l'éloquence du barreau, de la chaire, du conseil. Le roi sur son trône faisait des jeux de mots. Nous pourrions bien nous consoler en réflé-

chissant que sa Majesté était un sot. Mais le grand-chancelier faisait aussi des jeux de mots sur son sac de laine, et le grand-chancelier était François Bacon. Il est inutile de parler de Sidney et de toute la légion des Euphuistes; car Shakspeare lui-même, le plus grand poëte qui ait jamais existé, tombe dans le même défaut, toutes les fois qu'il veut être particulièrement élégant. Lorsqu'il s'abandonne aux mouvements naturels de son imagination, ses œuvres sont non-seulement ce qu'il y a de plus charmant et de plus sublime, mais encore ce que le monde a jamais vu de plus parfait. Mais toutes les fois que ses facultés critiques se mettent de la partie, il tombe au niveau de Cowley, ou plutôt il fait mal ce que Cowley faisait bien. Tout ce qu'il y a de mauvais dans ses ouvrages est mauvais avec art et de propos délibéré. Tout ce qui lui a manqué pour arriver à la perfection, c'est de ne jamais s'inquiéter de savoir si ce qu'il faisait était bon ou non. Comme les anges de Milton, il ne descend que « par force et d'un vol laborieux. » Sa tendance naturelle est vers les hauteurs. Il plane, pourvu qu'il ne lutte pas pour tomber. Il ressemble à ces caciques américains qui possédaient des trésors inépuisables de tous les métaux que les sociétés civilisées regardent comme les plus précieux : ils en ignoraient si complétement la valeur, qu'ils abandonnaient des richesses plus précieuses que la couronne impériale de plus d'une contrée, pour acquérir quelque colifichet éclatant venu de bien loin, mais sans valeur, un bouton doré, par exemple, ou un collier de verre de couleur.

Nous avons cherché à montrer qu'à mesure que les connaissances s'étendent et que la raison se développe, les arts d'imitation perdent de leur éclat. Il faut donc

s'attendre à voir le déclin de la poésie commencer chez les classes instruites de la société; et c'est en fait ce qui arrive presque toujours. Les grands ouvrages d'imagination, qui paraissent en si petit nombre dans un temps voué à la critique, sont presque sans exception l'œuvre d'hommes sans éducation. C'est ainsi qu'à une époque où les gens de qualité traduisaient des romans français, pendant que les universités célébraient la mort des rois dans des vers peuplés de faunes et de tritons, un chaudronnier prédicateur produisit le *Voyage du chrétien.* C'est ainsi qu'un laboureur, en publiant les *Aventures de Tam O'Shanter*, étonna toute une génération qui avait pris Hayley et Beattie pour de grands poëtes. Dès la dernière partie du règne d'Élisabeth, la poésie à la mode avait dégénéré. Elle ne conservait plus que quelques vestiges de l'imagination des premiers temps. Elle n'avait pas encore été soumise aux règles du goût. L'affectation avait complétement envahi les madrigaux et les sonnets. Les concetti ridicules et les vers sans mélodie de Donne étaient, du temps de Jacques Ier, les modèles favoris des écrivains de Whitehall et du Temple. Mais bien que la littérature de la cour fût sur son déclin, la littérature du peuple était dans toute sa perfection. Les muses s'étaient réfugiées dans les théâtres, et la classe qui fréquentait les théâtres n'avait pas le goût plus pur que les très-honorables seigneurs et les jeunes lords vertueux qui admiraient des chants d'amour remplis de métaphysique; mais cette classe conservait toute la fraîcheur et toute la vigueur de son imagination; elle pouvait appliquer à tort son blâme et son approbation, mais elle ne se trompait jamais quand il s'agissait de pleurer ou de rire. La peste qui avait infecté la poésie lyrique ou didac-

tique n'avait atteint le drame que très-légèrement et par places. Tandis que les gens instruits et élégants comparaient les yeux de leurs belles aux foyers de deux lentilles de verre, une larme au globe de la terre, la modestie à un enthymème, l'absence à un compas, et un amour non payé de retour à un héritier du quarantième degré rêvant à l'héritage qui ne sera pas pour lui, en même temps, la Juliette de Shakspeare penchée sur son balcon et Miranda souriant devant son échiquier attiraient tous les soirs une foule de spectateurs aussi bons et aussi simples que le maître et la maîtresse du Ralpho de Fletcher, et qui rentraient chez eux pour pleurer sur leur oreiller jusqu'à ce que le sommeil les eût vaincus.

Aucun genre de fictions ne nous séduit autant que le vieux drame anglais. Ses productions inférieures elles-mêmes possèdent des charmes qu'on ne trouve nulle autre part dans la poésie. C'est le miroir le plus net qui ait jamais été dressé en face de la réalité. Les créations des grands auteurs dramatiques d'Athènes produisent l'effet de sculptures magnifiques, conçues par une imagination puissante, polies avec l'art le plus délicat, personnifiant des idées d'une majesté et d'une beauté ineffables, mais froides, pâles, roides, sans couleurs sur les joues, sans pensée dans les yeux. Toutes les draperies, toutes les figures, toutes les personnes, les amoureux et les tyrans, les bacchantes et les furies, tout a la même froideur de marbre, la même apparence glaciale et morte. La plupart des personnages du théâtre français ressemblent aux messieurs et aux dames de cire qui sont à la fenêtre des coiffeurs; ils ont du rouge, ils sont frisés et parés; mais leurs attitudes sont tellement forcées, ils vous regardent si fixement avec des yeux si complète-

ment dépourvus d'expression, qu'ils ne peuvent produire une illusion d'une minute. C'est dans le drame anglais seul que nous trouvons la chaleur, le moelleux, la réalité de la peinture. Nous connaissons les âmes des hommes et des femmes qui peuplent la scène anglaise, comme nous connaissons les visages des hommes et des femmes dont Van Dyck a fait les portraits.

La supériorité de ces ouvrages dépend en grande partie de deux traits distinctifs, que les critiques de l'école française considèrent comme des défauts : du mélange de la tragédie et de la comédie, et de l'étendue de temps et d'espace accordée à l'action. Le premier caractère est indispensable pour faire du drame une juste représentation d'un monde où ceux qui rient et ceux qui pleurent se coudoient sans cesse, où tous les événements ont un côté sérieux et un côté bouffon. Le second nous permet de connaître intimement des personnages avec lesquels il nous serait impossible d'entrer en familiarité pendant les quelques heures où la règle des unités emprisonne le poëte. A cet égard, les œuvres de Shakspeare, en particulier, sont des miracles de l'art. Nous y voyons un caractère développer graduellement tous ses replis les plus secrets, et cela dans une pièce qu'on peut lire tout haut en trois heures. Nous le voyons changer avec les circonstances. Le jeune homme emporté devient un souverain politique et guerrier. Le philanthrope courtois et prodigue s'aigrit jusqu'à détester et à mépriser tous ses semblables. La verge de l'affliction fait du tyran qu'elle flagelle un moraliste pensif. Le vétéran, le général, plein de sang-froid, de sagacité et d'empire sur lui-même, succombe dans la lutte engagée entre un amour fort comme la mort et une jalousie cruelle comme le

sépulcre. Le sujet, brave et loyal, descend pas à pas jusqu'aux dernières limites de la dépravation humaine. Nous suivons ses progrès depuis les premières lueurs d'une ambition illégitime jusqu'à la mélancolie cynique d'un remords sans repentance. Et cependant il n'y a point de transitions forcées dans ces pièces; rien n'y manque, rien n'y est entassé. Si grands que soient les changements, si étroites que soient les limites dans lesquelles ils sont contenus, ils ne nous choquent pas plus que l'altératiou imperceptible des visages familiers que nous voyons tous les soirs et tous les matins. L'art magique du poëte ressemble à celui de ce derviche, dans le *Spectateur*, qui avait condensé tous les événements de sept années dans l'unique moment pendant lequel le roi tenait sa tête sous l'eau.

Il est bon de remarquer que, dans le temps dont nous parlons, les pièces de théâtre de ceux-là mêmes qui n'étaient pas doués d'un génie supérieur, celles de Johnson par exemple, valaient infiniment mieux que les œuvres d'imagination les plus distinguées dans les autres branches de l'art. C'est pourquoi, tout en comprenant que notre poésie devait nécessairement décliner, par les causes que nous avons déjà étudiées, nous sommes en même temps convaincus qu'elle aurait pu faire une belle mort, si son déclin n'avait point été accéléré par des attaques extérieures, et que le drame aurait pu maintenir le génie actif et vivant jusqu'à ce que le goût pût venir en quelque mesure prendre sa place, de manière à ne laisser presque aucun intervalle entre l'époque de l'invention sublime et celle de l'imitation agréable. Les œuvres de Shakspeare, qui n'ont pas été appréciées avec quelque justice avant le milieu du dix-

huitième siècle, auraient pu alors devenir les modèles reconnus de la perfection pendant la seconde moitié du dix-septième, et les grands écrivains du temps d'Élisabeth auraient pu, comme lui, avoir pour successeurs presque immédiats une génération de poëtes semblables à ceux qui honorent notre époque.

Mais les puritains chassèrent l'imagination de son dernier asile. Ils interdirent les représentations théâtrales, et maudirent en masse la race des auteurs dramatiques, comme ennemie de la morale et de la religion. On peut trouver bien des choses blâmables dans les auteurs qu'ils réprouvaient; mais on peut se demander au moins si les puritains prirent le meilleur moyen d'arrêter le mal; nous en doutons beaucoup et nous croyons qu'ils durent en douter eux-mêmes lorsqu'ils virent le malin esprit qu'ils avaient chassé revenir au bout de quelques années dans son ancienne demeure avec sept autres esprits plus méchants que lui.

La chute du drame permit à l'école de la poésie à la mode de régner sans partage. C'était une école sans vérité dans les sentiments et sans harmonie dans la versification, dépourvue de la puissance des temps antérieurs et de la correction des temps qui allaient venir. Une certaine habileté vicieuse, une certaine promptitude maladive à découvrir des ressemblances et des analogies entre des objets en apparence hétérogènes : voilà à peu près tous ses titres à l'admiration. Suckling était mort. Milton était absorbé par les controverses politiques et religieuses. Si Waller différait de l'école de Cowley, c'était pour faire pis. Il n'avait pas plus de poésie qu'eux, et il avait moins d'esprit. La langueur de ses vers n'est pas plus agréable que la rudesse des

leurs. Chez Denham seul, nous voyons poindre l'aurore d'une meilleure manière d'écrire.

Mais si misérable que pût être l'état de notre poésie pendant la guerre civile et le protectorat, elle devait tomber plus bas encore. Jusque-là, notre littérature avait été originale. Par l'esprit comme par la géographie, nous étions restés des insulaires. Les révolutions de notre goût, comme les révolutions de notre gouvernement, s'étaient passées sans que les étrangers y missent la main. Si cet état de choses eût continué, les mêmes principes salutaires de raisonnement qu'on appliquait alors avec un succès inouï à toutes les branches de la philosophie, auraient sans doute amené bientôt nos ancêtres à un code de critique mieux digéré. On apercevait déjà des signes d'un grand progrès. Notre prose s'était enfin débarrassée de tous ces jeux de mots étranges qui défiguraient encore presque toutes les compositions en vers. Les débats du parlement et la correspondance diplomatique de cette époque agitée contribuèrent beaucoup à cette transformation. Dans ces temps de presse, il fallait absolument parler et écrire de manière à aller au but. Les absurdités des puritains avaient peut-être exercé une influence plus grande encore. Dans le temps où ce style odieux qui défigure les écrits de Hall et de lord Bacon était presque universellement répandu, parut ce travail étonnant, la traduction anglaise de la Bible, qui suffirait à elle seule à prouver toute la beauté et toute la force de notre langue, si tous les autres monuments de notre littérature venaient à disparaître. Le respect des traducteurs pour l'original ne leur permit pas d'y ajouter les ornements hideux qui étaient alors à la mode. Il faut bien dire aussi que le fond de la version

était d'une époque antérieure. Sans doute, l'usage familier que les puritains faisaient à tout propos des phrases de l'Écriture était fort ridicule; mais il eut de bons effets. C'était une affectation, mais elle fit disparaître une autre affectation infiniment plus déplaisante.

La poésie de l'ordre le plus élevé est en grande partie indépendante des circonstances qui règlent le style de la composition en prose; mais il n'en est pas de même pour l'espèce inférieure de poésie qui lui succède. En quelques années, le bon sens et le bon goût, qui avaient déraciné l'afféterie du langage dans les traités de morale et de politique, auraient amené une réforme semblable dans les odes et dans les sonnets, si les choses avaient suivi leur cours naturel. La rigueur des sectaires victorieux s'était relâchée. Jamais une religion dominante n'est ascétique. Le gouvernement fermait les yeux sur les représentations théâtrales : on éprouvait de nouveau l'influence de Shakspeare; mais des jours plus sombres approchaient. Notre littérature allait subir le joug étranger. Charles, entouré des compagnons de son long exil, revenait pour gouverner une nation qui n'aurait jamais dû le chasser, ou qui n'aurait jamais dû le rappeler. Chacune des années qu'il avait passées à l'étranger l'avait rendu moins capable de gouverner ses compatriotes. Il avait vu en France la magistrature rebelle humiliée, et la prérogative royale, quoique exercée par un prêtre étranger, au nom d'un enfant, triompher de toute opposition. Ce spectacle plaisait naturellement à un prince qui savait combien l'opposition des parlements avait été funeste à sa famille. La politesse était sa seule bonne qualité. Les outrages qu'il avait subis en Écosse lui avaient appris à en faire cas. Sa na-

ture apathique et efféminée le rendait propre à y exceller. L'élégance et la vivacité des manières françaises le séduisaient. Avec les maximes politiques et les habitudes sociales de son peuple favori, il en adopta les goûts littéraires, et, une fois remonté sur son trône, il les mit bientôt à la mode, en partie par sa protectiou directe, mais surtout par cette politique méprisable qui fit un moment de l'Angleterre la dernière des nations. et qui éleva Louis XIV à un degré de gloire et de puissance qu'aucun autre souverain français n'avait atteint jusqu'alors.

Ce fut pour plaire à Charles que la rime fut introduite pour la première fois dans nos pièces de théâtre. Ainsi fut porté à notre drame anglais, qui commençait à sortir de son état d'abattement, un coup qui lui eût été mortel à toute époque. Deux manières d'écrire, toutes deux déplorables, l'une indigène, l'autre d'importation étrangère, se trouvèrent alors, tantôt amalgamées, tantôt en lutte. Le style enflé et vide de la nouvelle mode se mêlait aux absurdités ingénieuses de l'ancienne, et ce mélange produisait quelque chose que le monde n'avait pas encore vu et qu'il ne reverra jamais, nous l'espérons bien, quelque chose qui eût fait paraître à leur avantage les folies les plus ridicules des autres temps, quelque chose qui échappe à la parodie et qu'on flatte malgré soi quand on veut l'imiter par ironie, quelque chose dont la tragédie de Bayes est un échantillon très-estimable. Ce que lord Dorset disait à Edward Howard aurait pu s'adresser à presque tous ses contemporains : « Comme les plongeurs habiles descendent au fond plus vite que ceux qui ne savent pas nager, ainsi, dans cette manière d'écrire sans penser, tu excelles

étrangement à tomber plus bas que personne. »

Il faut excepter de ces reproches quelques hommes du monde qui étaient gens d'esprit, et parmi eux Dorset lui-même. Bien qu'ils ne fussent assurément pas de grands poëtes, ni même de bons versificateurs, ce qu'ils écrivaient avait toujours un sens et quelquefois de l'esprit. Rien ne montre plus clairement le misérable état où la littérature était tombée que l'immense supériorité de ces vers d'occasion négligemment jetés sur le papier par quelques hommes de la haute classe, sur toutes les productions les plus soignées de presque tous les auteurs de profession. Le goût régnant était si mauvais, que le succès d'un auteur était en proportion inverse de ses travaux et de sa soif de perfection. Il faut faire une exception en faveur de Butler, qui avait autant d'esprit et de culture que Cowley, et qui savait s'en servir, ce que Cowley ne sut jamais. Une grande connaissance du bon anglais familier le distingue encore des autres écrivains de son temps. Quant à Gondibert, que ceux qui le peuvent lire le critiquent. L'imagination était éteinte; le goût était dépravé. La poésie, chassée des palais, des théâtres, des colléges, avait trouvé un asile dans l'obscure demeure où un grand homme, né hors de saison, conservait sans tache, au sein de la disgrâce, de la pauvreté, de la souffrance et de la cécité, un génie et un caractère dignes d'un temps meilleur.

Tout ce qui regarde Milton a quelque chose de merveilleux; mais rien n'est plus merveilleux que la composition du plus grand poëme épique des temps modernes, dans un siècle si défavorable à la poésie. Nous ne sommes pas bien sûrs qu'il ne faille pas l'attribuer en

partie à la cécité du poëte. On sait que l'imagination est toujours plus active quand le monde extérieur lui est fermé. Dans le sommeil, ses illusions sont parfaites; elles produisent tout l'effet des réalités. Dans l'obscurité, elle voit toujours plus clair qu'à la lumière. Pour ceux qui se sont amusés à construire ce qu'on appelle des châteaux en Espagne, ils doivent en avoir fait l'expérience. Nous connaissons des artistes qui, avant de chercher à reproduire de mémoire une figure, ferment les yeux, afin de se rappeler plus nettement l'image des traits et de l'expression. Nous sommes donc portés à croire que l'infirmité de Milton a pu préserver son génie de l'influence d'un temps qui lui était si défavorable. Quoi qu'il en soit, ses ouvrages n'obtinrent au début qu'une bien petite part de popularité. Il payait la peine de sa supériorité par le dédain de ses contemporains. On ne lut, on n'admira généralement sa grande poésie que lorsque des écrivains qui lui étaient bien inférieurs eurent réussi, à force de concessions obséquieuses faites au goût du public, à prendre assez d'influence pour le réformer.

Dryden était le plus éminent de ces écrivains. Parmi la foule des auteurs qui avaient courtisé la gloire au commencement du règne de Charles II, en se livrant à des absurdités et des affectations de tout genre, il s'était bientôt fait remarquer. Jamais homme n'exerça autant d'influence sur son temps. La raison en est bien simple. Jamais homme ne subit autant l'influence de son temps. Il était peut-être le plus grand de ceux que nous avons appelés les poëtes critiques, et sa vie littéraire a reproduit sur une petite échelle toute l'histoire de l'école à laquelle il appartenait, la maladresse et les extravagances où elle

s'égare en son enfance, la convenance, la grâce, le noble bon sens, l'éclat tempéré où elle arrive en sa maturité. L'imagination de Dryden resta engourdie jusqu'au moment où son jugement vint la réveiller. Il commença par des comparaisons forcées et des phrases vides. Il acquit peu à peu l'énergie du satirique, la gravité du moraliste, les transports du poëte lyrique. On peut observer en miniature, dans ses œuvres, toute la révolution que la littérature anglaise a accomplie depuis Cowley jusqu'à Scott.

Sa vie se divise d'elle-même en deux parties. Il reste bien, sur la frontière commune des deux périodes, un petit territoire qui prête au débat, mais nous pouvons tirer la ligne de démarcation avec assez d'exactitude. Nous serions portés à choisir l'année 1678 comme la date d'un grand changement dans la manière de Dryden. Dans la période précédente, avaient paru quelques-uns de ses panégyriques de cour, son *Annus mirabilis* et la plupart de ses pièces de théâtre; bref, toutes ses tragédies rimées. Ses meilleurs drames appartiennent tous à l'époque suivante, *Tout pour l'amour*, *Le moine espagnol* et *Sébastien*, ainsi que ses satires, ses traductions, ses poëmes didactiques et ses odes.

Il ne serait pas juste de parler des petites pièces de vers dédiées aux chanceliers et aux dames. Le plus grand avantage que les beaux-arts puissent tirer de la diffusion des connaissances, c'est que le patronage des individus devient inutile. Certains écrivains affectent encore de regretter le temps des patrons. Les mauvais écrivains seuls ont des raisons de le regretter. C'est toujours un temps d'ignorance générale. Lorsque dix mille lecteurs attendent impatiemment l'apparition d'un livre, la

petite contribution de chacun d'eux fait pour l'auteur une récompense splendide. Lorsque la littérature n'est qu'un luxe permis à quelques personnes seulement, chacune d'elles est obligée de le payer cher. Si l'impératrice Catherine, par exemple, voulait un poëme épique, elle était obligée de soutenir complétement le poëte, comme, dans un petit village isolé, celui qui veut une côtelette de mouton est quelquefois obligé de prendre le mouton tout entier; ce qui n'arrive jamais quand les consommateurs sont nombreux. Mais les gens qui payent cher la satisfaction de leur goût s'attendent à y trouver en même temps quelque satisfaction de leur vanité. La flatterie est alors poussée à un degré honteux, et les habitudes de flatterie amènent presque inévitablement le mauvais goût. Son langage se compose de lieux communs hyperboliques, désagréables par leur vulgarité, plus désagréables encore par leur extravagance. Il n'est point d'école où l'on n'apprenne aussi aisément à dépasser la modération de la nature. L'écrivain, habitué à trouver l'exagération nécessaire et agréable sur un point, y a recours pour tous les sujets. Il n'est donc pas étonnant que les premiers panégyriques de Dryden soient un mélange de bassesse et d'emphase. Ils sont remplis des phrases affectées que ses prédécesseurs avaient mises à la mode. Mais son langage et sa versification sont déjà fort supérieurs à tout ce qui l'avait devancé.

L'*Annus mirabilis* témoigne d'une grande richesse de langage et d'un sentiment juste du rhythme propre au vers héroïque. Son mérite ne va pas plus loin. Non-seulement cet écrit de Dryden n'a aucun droit à prétendre au nom de poésie, mais il semble même être l'œuvre d'un homme qui ne pourra jamais faire de la poésie.

Les comparaisons affectées qui y abondent sont encore ce qu'il y a de mieux. Une féconde moisson de mauvaises herbes est un spectacle moins décourageant qu'une stérilité absolue. Il n'y a peut-être pas dans ce long ouvrage une seule stance où l'imagination ait joué le moindre rôle. Ce n'est pas une création, c'est une construction. L'œuvre est composée, non de peintures, mais de déductions. Nous n'en donnerons qu'un seul exemple, et un exemple favorable, puisque Johnson a fait l'éloge de ces quatre vers. Dryden décrit le combat naval avec les Hollandais : « Au milieu d'un amas d'épices, arrive un boulet, et les parfums dont s'enrichissaient nos ennemis volent çà et là, changés en armes contre eux : les uns tombent frappés par des fragments de porcelaines précieuses; d'autres succombent à des éclats aromatiques. » Le devoir du poëte est de placer ses lecteurs, autant que possible, dans la situation des victimes ou des spectateurs. Son récit devrait produire des sentiments semblables à ceux qu'exciterait l'événement lui-même. En est-il ainsi, dans l'exemple que voilà? Dans un combat naval, qui a jamais pensé au prix de la porcelaine qui vient casser la tête à un matelot, ou à l'odeur d'un éclat de bois qui lui laboure la jambe? Ce n'est pas par un acte de l'imagination, réussissant à évoquer tout d'un coup un spectacle frappant devant les yeux de l'esprit, c'est au contraire par une méditation pénible, en retournant le sujet dans tous les sens, en suivant les faits jusqu'à leurs conséquences les plus reculées, qu'on introduit dans une description des sujets qui y sont aussi étrangers. Homère, il est vrai, emploie sans cesse des épithètes qui ne sont pas remarquablement appropriées au moment où il parle. Achille a toujours le pied léger,

quand même il reste assis. Ulysse est plein de support, quand même il n'a rien à supporter. Toutes les lances projettent de longues ombres, tous les bœufs ont les cornes recourbées, toutes les femmes ont le sein arrondi, bien que ces particularités n'aient aucun rapport avec le sujet. Dans nos vieilles ballades, l'habitude est la même. L'or est toujours jaune, et les dames toujours gaies, bien que la couleur de l'or ou le caractère des dames n'ait rien à voir à l'affaire. Mais ces adjectifs sont des additions d'habitude. Ils disparaissent dans les substantifs auxquels ils appartiennent. La couleur qu'ils ajoutent à l'idée est si faible qu'elle n'altère pas l'effet général. Dans le passage de Dryden, que nous avons cité, le cas est fort différent. *Précieuses* et *aromatiques* attirent toute notre attention et effacent en un instant l'image de la bataille. Le poëme tout entier nous rappelle Lucain, je dis : les plus mauvais passages de Lucain, le combat naval dans le golfe de Marseille, par exemple. La description des deux flottes pendant la nuit est peut-être le seul passage qu'on puisse excepter de cette censure. Si c'était d'après l'*Annus mirabilis* que Milton avait formé son opinion, il avait raison de dire que Dryden était un bon versificateur, mais non un poëte. Mais Dryden, comme nous l'avons déjà dit, était un de ces écrivains chez qui l'âge de l'imagination suit l'âge de l'observation et de la réflexion, au lieu de le précéder.

Ses pièces de théâtre, ses pièces rimées en particulier, sont d'excellents sujets d'études pour ceux qui désirent connaître l'anatomie maladive du drame. Dryden était parfaitement incapable de représenter au vrai des êtres humains. Il manquait même de ce talent, fort inférieur

au génie créateur, et qui consiste à composer des caractères, en combinant les éléments auxquels les procédés imparfaits de notre raison peuvent réduire la nature humaine. Ses hommes ne sont pas même de bonnes personnifications; ils ne montrent pas un assemblage de qualités bien assorties. Parfois, à la vérité, il lui arrive de saisir un trait de caractère bien gros et bien prononcé, et il nous présente non la ressemblance, mais la caricature d'un personnage en qui une seule particularité fait saillie tandis que tout le reste est négligé, comme le marquis de Granby campé à une porte d'auberge et reconnaissable seulement à sa calvitie, ou comme un Wilkes qui n'est Wilkes que parce qu'il louche. Ce sont les meilleurs échantillons de son art. La plupart de ses tableaux semblent composés comme les tapis de Turquie, dans le but exprès de ne ressembler à rien qui soit dans les cieux, ni sur la terre, ni dans les eaux plus basses que la terre.

Dryden pratique surtout cette dernière manière dans ses tragédies, et conserve la première pour ses comédies. Ses caractères comiques sont sans mélange, parfaitement odieux et méprisables. Les hommes d'Etherege et de Vanbrugh sont bien mauvais. Ceux de Smollet sont peut-être pires. Mais rien n'approche des Céladons, des Wildbloods, des Woodalls et des Rhodophils de Dryden. Les vices de ces derniers sont relevés par une certaine impudence orgueilleuse et dure, à laquelle nous ne connaissons rien de comparable. Leur amour ressemble aux appétits des animaux, leur amitié à une complicité de coquins. Les dames semblent avoir été créées tout exprès pour être les compagnes de ces messieurs. Pour ce qui est de tromper et d'insulter leurs vieux pères, elles

ne dépassent peut-être pas la licence accordée de temps immémorial aux héroïnes. Mais par-dessus le marché elles trichent aux cartes, elles forcent des coffres-forts, elles mettent leurs faveurs aux enchères, elles trahissent leurs amis, elles injurient leurs rivales en langage des halles et attirent leurs amants par des propos de trottoirs. Il faut se rappeler que ce ne sont pas là des valets et des suivantes, des Mascarilles et des Nérines, mais les héros et les héroïnes en titre, qui apparaissent comme les représentants de la bonne compagnie, qui se marient à la fin du cinquième acte, et vivent très-heureusement dans la suite. La sensualité, la bassesse et la méchanceté de leur nature ne sont pas rachetées par une seule qualité d'une autre espèce, ni par une apparence de bonté, ni même par un honnête élan de haine sincère et de désir de vengeance. Nous sommes là dans un monde où il n'y a ni véracité, ni humanité, ni sentiment de pudeur, un monde que tout homme bien né quitterait volontiers pour aller vivre dans la société des démons de Milton. Mais dès que nous entrons dans la région de la tragédie, nous trouvons chez Dryden un grand changement. Là, les beaux sentiments abondent. Métastase est surpassé dans son propre domaine, Scudéri lui-même est battu. Nous faisons connaissance avec des êtres inouïs dont nous ne pouvons attribuer la conduite à aucun motif, dont nous ne pouvons pas plus comprendre les sentiments que s'il s'agissait d'un sixième sens. Nous venons de quitter une race de créatures dont l'amour est aussi délicat et aussi tendre que la passion d'un alderman pour une soupe à la tortue; et maintenant nous nous trouvons parmi des êtres dont l'amour consiste en une émotion purement désintéressée, en une fidélité qui

va jusqu'à l'obéissance passive, en une sorte de religion qui ressemble à celle des quiétistes, et qui se soutient en l'air sans l'appui d'aucun espoir ni d'aucune crainte. Nous n'y voyons que du despotisme sans force, et des sacrifices sans compensations.

Donnons-en quelques exemples. Dans la tragédie d'Aurengzeb, Arimant, gouverneur d'Agra, devient amoureux de sa prisonnière, Indamora. Elle rejette ses avances avec mépris, mais elle lui annonce qu'elle fera grand usage de son pouvoir sur lui. Il la menace de se fâcher. Elle lui répond très-tranquillement : « Non, votre colère comme votre amour sont inutiles ; ce qui me platt doit vous plaire. Je sais quelle puissance j'ai pour plier votre volonté ; j'en userai ; car j'avais justement besoin d'un tel ami. » Ceci n'est point une vaine menace. Elle lui apporte bientôt une lettre adressée à son rival, elle lui ordonne de la lire, lui demande s'il la trouve assez tendre, et finit par lui enjoindre de la porter lui-même. Une pareille tyrannie pourrait, à ce qu'il semble, justifier la résistance. Arimant s'aventure à faire quelques remontrances : « Laissez-moi déchirer ce fatal papier, plutôt que d'être obligé, comme Bellérophon, de porter ma propre sentence. » La réponse de la dame est incomparable : « Vous le pouvez; mais ce n'est pas ce que vous pouvez faire de mieux; ce sera seulement me donner la peine d'écrire deux fois. Vous savez bien que tôt ou tard vous finirez par m'obéir ; pourquoi donc lutter vainement contre votre sort? » Le pauvre Arimant paraît être du même avis. Il marmotte quelque chose sur la fatalité et le libre arbitre, et sort portant le billet doux.

Dans l'*Empereur des Indes*, Montézuma offre une guir-

lande à Alméria, comme gage de son amour, et lui propose de la prendre pour compagne de son trône. Elle répond : « Je prends cette guirlande, non comme un présent de votre main, mais comme due à mon mérite et à ma beauté. Quant à la couronne que vous possédez, vous, mon esclave, ce serait m'abaisser que de la partager avec vous. » En retour de ces preuves de tendresse, son admirateur consent à assassiner ses deux fils et un bienfaiteur pour lequel il éprouve la plus vive reconnaissance. Lyndaraxa, dans la *Conquête de Grenade*, adopte le même ton hautain à l'égard d'Abdelmelech. Il se plaint des sourires qu'elle accorde à son rival. « Et depuis quand, » dit-elle, « ai-je assez complétement renoncé à ma puissance pour que vous prétendiez à régler tous mes regards? » — « Quand vous m'avez donné votre amour, » répond-il, « vous m'avez donné ce droit. » — « Peut-être, mais seulement pour durer autant que mon bon plaisir. Je le révoque aujourd'hui. » — « Je vous haïrai, et cette visite sera la dernière. » — « Faites-le si vous pouvez; vous savez que je vous tiens ferme. »

C'est peu de chose que d'accuser ces passages de violer toute convenance historique, et de transporter à Mexico et à Agra des sentiments qui n'ont jamais existé, même feints, excepté chez les chevaliers d'Europe. Nous n'avons aucune objection à un monde de convention, où l'on verrait un puritain en Illyrie et un port de mer en Bohême. Pourvu que les personnages soient bons, nous nous soucions peu du fond du tableau. Sir Joshua Reynolds dit que, dans un tableau d'histoire, les rideaux et les tentures ne doivent pas être du velours ou du coton, mais seulement des draperies. On devrait appliquer le même principe à la poésie et au roman. La vérité des

caractères est le premier objet, la vérité des temps et des lieux ne doit venir qu'en seconde ligne. Nous voudrions bien qu'il n'arrivât pas de notre temps à un grand écrivain d'oublier souvent la nature humaine dans les minuties de l'ameublement, de la toilette ou de la cuisine.

Nous reprochons à Dryden, non de n'avoir pas su faire vivre ses personnages comme des Maures ou des Américains, mais de n'avoir pas su les faire vivre comme des hommes et des femmes; non d'avoir représenté l'amour tel qu'il ne saurait exister dans un harem ou dans un wigwam, mais de l'avoir représenté tel qu'il n'existe nulle part. Toutes les autres émotions de ses héros ressemblent à leur amour. Toutes leurs qualités, leur courage, leur générosité, leur orgueil, sont dans les mêmes proportions gigantesques. La justice et la prudence sont des vertus qui ne peuvent exister qu'avec modération, et qui changent de nature et de nom dès qu'on les pousse à l'excès. Aussi, Dryden n'accorde à ses favoris ni justice ni prudence. Il ne se soucie pas de leur donner ce qu'il ne peut pas leur donner outre mesure. Ses tyrans et ses scélérats sont purement et simplement ses héros transformés par quelques coups de pinceau semblables à ceux qui avaient changé l'honnête figure de sir Roger de Coverley en une tête de Sarrasin. En dépit de leur grimace et de leurs sourcils froncés, leurs traits primitifs sont encore reconnaissables.

C'est dans les tragi-comédies de Dryden que ces absurdités nous frappent surtout. Il nous y présente pêle-mêle les deux espèces d'hommes, les bons et les méchants, ou plutôt les anges et les babouins. Nous ne rencontrons dans une scène que des hommes et des femmes licen-

cieux, grossiers, égoïstes, menteurs, sans pudeur aucune, qui sont condamnés, sans doute en châtiment de leur dépravation, à parler en prose. Mais dès que nous nous trouvons en compagnie des gens qui parlent en vers, nous nous apercevons que nous sommes dans une société qui eût enchanté les Cathos et les Madelons de Molière, dans une société pour laquelle Oroondate eût été un amant trop froid et Clélie une trop grande coquette.

Comme Dryden ne savait pas donner de l'intérêt à ses pièces par les moyens qui constituent le mérite propre et spécial du drame, il lui fallait bien trouver quelque autre ressource. Dans ses comédies, il y suppléait quelquefois par de l'esprit, mais plus fréquemment par des intrigues, des déguisements, des méprises sur les personnes, des dialogues à propos interrompus, des délivrances inespérées, des mystères inquiétants et des révélations étonnantes. Par là il réussit du moins à rendre ses pièces fort amusantes.

Dans ses tragédies, il se confia, et non sans quelque raison, aux mérites de diction et de versification qui lui étaient propres. Voilà très-probablement la cause qui lui fit adopter avec tant d'empressement et abandonner plus tard avec tant de regret l'habitude d'écrire ses pièces en vers rimés. Ce qui est forcé paraît moins forcé, sous ce rhythme, que lorsqu'on se sert de vers plus voisins de la conversation usuelle, et Dryden n'a jamais eu de rival dans le maniement du distique héroïque. Il est inutile d'insister sur les inconvénients d'une mode si universellement condamnée aujourd'hui. Mais il est bon d'observer que, bien que Dryden manquât de ce genre de talent que les vers blancs font paraître à son plus

grand avantage, et bien qu'il fût assurément le meilleur écrivain en vers rimés qu'ait possédé notre langue, cependant celles de ses pièces qui ont été regardées comme ses chefs-d'œuvre, dès le moment de leur apparition, sont écrites en vers blancs. Aucune expérience ne saurait être plus décisive.

Il faut convenir que les plus mauvaises de ses tragédies en vers rimés contiennent de belles descriptions et de magnifiques morceaux de rhétorique. Mais, même en oubliant que ce sont des pièces de théâtre, en passant par-dessus les invraisemblances dramatiques, en considérant uniquement le langage, nous rencontrons à chaque instant des passages qui révoltent notre goût. A peine peut-on comprendre qu'un auteur ait pu les écrire et qu'un auditoire ait pu les supporter, tant la violence insensée de la forme contraste étrangement avec la vulgarité froide de la pensée. L'auteur en attribuait toute la faute à son auditoire, et déclarait que, lorsqu'il les avait écrits, il les avait trouvés assez mauvais pour plaire au public. Cette défense est indigne d'un homme de talent; et, après tout, ce n'est pas une défense. Otway plaisait au public sans déclamations outrées, et Dryden eût pu en faire autant, s'il eût possédé les facultés d'Otway. Le fait est qu'il avait une tendance à l'exagération, qui céda par la suite à la réflexion et au temps, mais qui ne disparut jamais entièrement, et qui perçait dans ceux-là mêmes de ses écrits qui n'étaient pas destinés à plaire à la foule grossière d'un théâtre.

Quelques critiques indulgents ont donné ce défaut pour une preuve de talent, pour la profusion d'une richesse illimitée et le désordre d'une vigueur exubérante. Nous croyons, au contraire, que ce défaut ressemble da-

vantage aux oripeaux de la pauvreté, aux spasmes et aux convulsions de la faiblesse. Dryden à coup sûr n'avait pas plus d'imagination qu'Homère, Dante ou Milton, qui ne sont jamais tombés dans ce défaut. La diction ample et opulente d'Ésaïe ou d'Eschyle ne ressemble pas plus à celle d'Almanzor ou de Maximin, que le renflement d'un muscle ne ressemble à l'enflure d'une tumeur. L'un indique la vigueur et la santé, l'autre l'affaiblissement et la maladie. Si jamais Shakspeare déclame, ce n'est pas lorsque son imagination l'entraîne, c'est lorsqu'il travaille à entraîner son imagination, lorsque son esprit est un moment fatigué, lorsqu'il lui arrive, comme autrefois, dit-on, à Euripide, de ressembler à un lion qui excite sa propre fureur en se battant les flancs avec sa queue. Ce qui arrivait quelquefois à Shakspeare, lorsque ses facultés étaient lasses, arrivait sans cesse à Dryden, pour cause d'impuissance habituelle. Comme son confrère Lee, il avait assez de jugement pour apprécier les grands poëtes de l'époque précédente, sans en avoir assez pour éviter de lutter avec eux. Il sentait et il admirait l'audace sublime de leur vol. Il apprit trop tard qu'elle appartenait à un autre temps que celui où il vivait, qu'elle exigeait d'autres facultés que celles qu'il possédait, et qu'en prétendant à les imiter, il consumait dans une tentative désespérée un talent qui aurait pu le rendre éminent dans une autre voie. De même qu'on a vu en France certains prophètes fourbes chercher l'inspiration en imitant les pâmoisons, les étouffements et les convulsions qui leur semblaient en être les symptômes, de même Dryden essayait de se donner un véritable accès de fureur poétique en se livrant à un enthousiasme factice, et, comme les prophètes dont je parle,

il ne réussit par tous ses efforts qu'à se contourner.

Horace compare très-heureusement ceux qui, de son temps, imitaient Pindare, au jeune homme qui avait essayé de voler dans les airs sur des ailes de cire, et qui subit une chute si fatale et si honteuse. Son admirable bon sens le préservait pour sa part de cette erreur, et lui apprenait à cultiver un style dont la perfection était à sa portée. Dryden ne se connaissait pas aussi bien. Il voyait que les plus grands poëtes n'avaient jamais eu plus de succès qu'en s'élançant au delà des bornes ordinaires, et qu'une bonne fortune inexplicable les empêchait de tomber, même lorsqu'ils semblaient chanceler sur les limites de l'absurde. Dryden ne s'apercevait pas que ces grands poëtes étaient guidés et soutenus par une puissance qui lui manquait. Ils écrivaient sous la dictée de leur imagination, et ils trouvaient un écho dans l'imagination des autres. Dryden, au contraire, s'asseyait à son bureau pour chercher, à force de réflexions et d'arguments, à se donner une frénésie raisonnée, un emportement de propos délibéré.

En regardant les magnifiques dessins qui accompagnent le Faust, nous avons toujours été frappés d'une gravure qui représente le magicien et le tentateur, à cheval et au grand galop. Le diable monte son coursier furieux aussi négligemment que s'il se reposait dans un fauteuil. Il semblerait impossible qu'il pût rester en selle dans une pareille posture, si l'on ne savait pas qu'il est garanti contre tout danger par les priviléges d'une nature surhumaine. L'attitude de Faust, au contraire, est celle d'un écuyer parfait. Les poëtes du premier ordre peuvent impunément écrire comme Méphistophélès galopait, avec une fougue éperdue; mais Dryden,

quoique admis à communiquer avec les esprits supérieurs, quoique armé d'une part de leur puissance, quoique dépositaire de quelques-uns de leurs secrets, appartenait à une autre race. C'était une folie de sa part d'entreprendre ce qu'ils peuvent seuls risquer sans danger. Il avait besoin du goût et de la science critique pour suppléer à ce qui lui manquait.

Nous en donnerons quelques exemples. Rien ne peut être plus beau que la description d'Hector devant le rempart des Grecs, à la fin du douzième livre de l'*Iliade* : « Alors bondit en avant l'illustre Hector; on eût dit qu'il portait sur son visage la nuit soudaine; l'airain terrible étincelait sur son corps; il tenait dans ses mains deux javelots. Nul, à moins d'être un Dieu, n'aurait pu lui faire face et l'arrêter, quand il s'élança aux portes; et ses yeux étaient d'un feu brûlant... Aussitôt, les uns franchissent les murs, les autres se ruent à grands flots par les portes mêmes, si habilement construites! Et les Grecs effrayés s'enfuirent vers les navires creux; et le tumulte était sans trêve et sans fin. » Quelles expressions hardies! et pourtant comme elles sont significatives! comme elles sont pittoresques! On croit voir Hector se dresser dans sa vigueur et dans sa furie : les ténèbres de la nuit sur son front, l'éclair dans ses yeux, les javelots et l'armure éclatante, l'irruption puissante à travers les portes et par-dessus les remparts, le bruit continu et le piétinement de la multitude, nous voyons tout cela; tout cela est pour nous une réalité. Eh bien! Dryden a décrit dans Maximin un événement à peu près semblable, et a fait de son mieux pour être sublime; voici le passage : « Là, il lutte contre une forêt de lances, et se dresse, comme Capanée, défiant Jupiter; il abat de sa large

épée les plus hardis; enfin, à sa vue, le Destin pâlit, et, tremblant qu'il ne prenne la ville, tourne les pages d'airain de son volume sombre, pour y graver de nouveaux arrêts ou pour corriger ceux qui sont convaincus d'erreurs. »

Rappelez-vous encore quelles charmantes images remplissent les chansons des fées dans la *Tempête* et le *Songe d'une nuit d'été :* Ariel chevauchant sur la chauve-souris à travers le crépuscule, ou suçant le miel des fleurs avec l'abeille, et les petites suivantes de Titania, éloignant les araignées de la couche de la Reine! Dryden avait raison de dire : « Nul ne peut imiter la magie de Shakspeare; Shakspeare seul ose entrer dans le cercle enchanté. » Dryden, qui parle ainsi, eût bien fait lui-même de ne mettre pas le pied dans ce royaume magique de Shakspeare et de craindre le châtiment qui, d'après les vieilles légendes, fut toujours réservé à une si téméraire présomption. Les vers suivants font partie du chant de ses fées : « Gai! gai! gai! nous partons de l'Orient, à moitié enivrées au festin de l'arc-en-ciel; parmi les rayons de la lune, pendant que les vents sifflent bien fort, vite! vite! vite! nous montons et nous nous envolons; nous nous évaporons dans le duvet d'un blanc nuage, et de peur que, du haut du ciel, le saut ne soit trop grand, nous glissons sur le dos d'une étoile filante et nous tombons sur la terre dans une gelée d'amour. » Voilà des échantillons du style de Dryden où ses défauts paraissent encore à leur avantage; ceux qui voudraient juger de son plus mauvais style peuvent lire les discours de Maximin mourant, et les comparer aux dernières scènes d'Othello et du roi Lear.

Si Dryden était mort avant la fin de la première des

deux périodes qui composent, à notre avis, son existence littéraire, la réputation qu'il aurait laissée ne serait guère au-dessus de celle de Lee ou de Davenant. Les gens de lettres seuls l'auraient connu, et ils auraient parlé de lui comme d'un auteur qui avait inutilement usé, dans des sujets qu'il n'était pas en état de traiter, des facultés qui, judicieusement employées, auraient pu l'élever à un rang éminent; ils auraient parlé de lui comme d'un écrivain dont la diction et les rhythmes avaient quelquefois un mérite supérieur, mais qui avait gâté tous ses ouvrages par son faux goût et par certaines erreurs d'une négligence grossière. On aurait peut-être pu se rappeler et citer quelques-uns de ses prologues et de ses épilogues. Il montra de bonne heure dans ces petites pièces le talent qui fit plus tard de lui le premier des poëtes satiriques modernes. Mais pendant la seconde partie de sa vie il abandonna peu à peu le théâtre. Ses drames parurent à de plus longs intervalles. Il renonça à rimer ses tragédies. Son langage devint moins ampoulé, ses caractères moins exagérés. Il n'arriva pas à produire des représentations exactes de la nature humaine, mais il cessa de colorier des chimères monstrueuses comme celles qui abondent dans ses premières pièces. Çà et là on rencontre des passages dignes des meilleurs temps du théâtre anglais. Le style que le drame exige change avec tous les changements de personne et de situation. Le véritable auteur dramatique sait varier sa manière d'écrire, de façon à suivre toutes ces variations; mais celui qui excelle dans un seul style aura l'air d'être un grand auteur dramatique, lorsque ce style se trouvera approprié à la situation, de même que les aiguilles d'une montre qui ne marche pas indiquent exactement l'heure deux fois

par jour. Parfois il se rencontre une scène de solennelle discussion. Un pur rhétoricien peut la rendre aussi bien que le plus grand poëte tragique qui ait jamais existé. Nous avouons que le discours de Sempronius dans *Caton* nous paraît presque égaler ce que Shakspeare aurait pu faire. Mais lorsque la séance est levée, et quand nous nous apercevons que les amants et leurs maîtresses, le héros et le scélérat font tous des harangues dans le même style, nous reconnaissons la différence qui existe entre un homme capable d'écrire un drame, et un homme capable d'écrire un discours. De même, l'esprit, le talent descriptif, le talent narratif, peuvent passer un moment pour du génie dramatique. Dryden était un admirable raisonneur en vers. Il connaissait son talent, il en était fier, et les auteurs de la *Répétition* l'ont justement accusé d'en avoir abusé. Ses guerriers et ses princesses ont la passion de discuter des points de casuistique sentimentale qui eussent enchanté une cour d'amour. Souvent même, ils vont plus loin, et ils entament des spéculations sur l'idée philosophique de la nécessité et sur l'origine du mal.

Il se rencontrait pourtant quelquefois certaines occasions qui réclamaient impérieusement ce genre de talent. Alors Dryden se trouvait parfaitement à son aise. Toutes ses meilleures scènes sont de cette espèce. Elles se passent toutes entre hommes; car les héros de Dryden, comme beaucoup d'autres messieurs, ne peuvent jamais causer sérieusement quand les femmes sont de la partie. Toutes ces scènes tendent à montrer l'empire de la raison sur la violence des passions. Nous avons deux interlocuteurs, l'un partial et passionné, l'autre noble, calme et judicieux. Le personnage posé et sensé prend peu à peu

l'ascendant sur son compagnon furieux. Il l'excite d'abord par ses reproches, puis lui impose par son égalité d'humeur, puis le convainc par ses arguments, et le calme enfin par ses persuasions. Telle est la scène entre Hector et Troïlus, celle entre Antoine et Ventidius, et celle entre Sébastien et Dorax. Il n'y a dans Shakspeare rien du même genre qui vaille ces dialogues, si ce n'est la querelle entre Brutus et Cassius, qui vaut mieux que les trois scènes de Dryden ensemble.

Quelques années avant sa mort, Dryden renonça complétement à écrire pour le théâtre. Il avait tourné ses facultés dans une autre direction, et cela avec un succès éclatant et décisif. Le goût avait peu à peu éveillé chez lui la faculté créatrice : il ne pouvait atteindre au premier rang dans la poésie, mais il aspira à la place la plus honorable au second rang, et il l'obtint. Son imagination ressemblait aux ailes de l'autruche, qui l'aident à courir, quoiqu'elles ne lui permettent pas de planer. Lorsqu'il prétendait aux sublimes essors, il devenait ridicule; mais lorsqu'il se maintenait dans une région plus modeste, il dépassait tous ses rivaux.

Ses facultés naturelles et acquises le destinaient toutes à fonder une bonne école de poésie critique. Il poussa même ses réformes trop loin pour son temps. Après sa mort, notre littérature rétrograda, et il fallut près d'un siècle pour la ramener au point où il l'avait laissée. Sa constitution intellectuelle, solide et saine, son instruction étendue plutôt que profonde, son esprit qui n'était guère inférieur à celui des disciples les plus distingués de Donne, son éloquence grave, sérieuse et pleine d'autorité, ne pouvaient pas lui éviter un échec honteux lorsqu'il prétendait à égaler Shakspeare, mais l'ont élevé fort au-

dessus du niveau de Boileau. Il savait admirablement manier la langue. C'est avec lui que s'est éteint le secret de la vieille diction poétique anglaise, l'art de produire de grands effets avec des expressions familières. Dans le siècle suivant, cet art-là fut aussi absolument ignoré que celui de peindre les vitraux gothiques, et les mosaïques laborieuses des imitateurs comme Mason et comme Gray y suppléèrent pauvrement. D'autre part, Dryden fut le premier écrivain qui eut l'habileté de faire entrer le vocabulaire scientifique dans des vers naturels et agréables. Il y réussit aussi complétement que son contemporain Gibbons réussissait à l'entreprise également difficile de sculpter les fleurs les plus délicates dans un morceau de cœur de chêne. Les parties du langage les plus rudes et les plus noueuses s'assouplirent entre ses mains. De même sa versification, où l'on voit le premier modèle de cette régularité et de cette précision auxquelles la génération suivante attacha tant de prix, offrait en même temps les derniers exemples de noblesse, de liberté, de variété dans les pauses et dans la cadence du vers. Ses tragédies rimées, si dépourvues de mérite qu'elles fussent en elles-mêmes, lui avaient du moins servi comme servent au musicien ces paroles qui n'ont que le rhythme sans avoir aucun sens et qu'on appelle des *monstres* en argot de théâtre; elles lui avaient servi à apprendre quelles ressources d'harmonie le vers alexandrin peut comporter. Les sujets nouveaux qu'il traitait ne laissaient pas beaucoup de place à l'emphase qui était son principal défaut, et son goût, devenu plus pur, l'y fit renoncer.

Nous avons déjà dit qu'il possédait à un degré rare le talent de raisonner en vers, et ce talent lui devint particulièrement utile. Sa logique n'est pas toujours également

saine. Sur les points de critique, il raisonne toujours ingénieusement, correctement lorsqu'il est en veine d'honnêteté. Mais il n'entendait pas grand'chose aux questions théologiques et politiques qu'il entreprenait de traiter en vers. Aussi ses arguments sont souvent dépourvus de valeur. Mais la manière dont il les développe est au-dessus de tous les éloges. Le style est transparent. Les questions s'enchaînent dans l'ordre le plus heureux. Les objections sont présentées de manière à recevoir tout le feu de la réplique. Les périphrases qui remplacent les expressions techniques sont claires, nettes et exactes. Les exemples sont bien choisis pour orner et expliquer en même temps le raisonnement. Tour à tour les vives épigrammes de Cowley et le babil naturel des poëtes comiques de l'Italie sont mis en jeu avec le plus grand succès pour donner du piquant à ce qui est simple et de la clarté à ce qui est obscur.

Sa foi littéraire était large et même latétudinaire, non par défaut de sagacité, mais grâce à une disposition naturelle à se satisfaire aisément. Il avait l'esprit prompt à discerner le moindre éclair de mérite ; il était indulgent même pour les irrégularités grossières, lorsqu'elles étaient accompagnées de talent. Lorsqu'il disait quelque chose de sévère, c'était pour servir un but du moment, pour soutenir son avis, ou pour faire enrager un rival. Jamais critique aussi habile ne fut aussi exempt de dédain. Il aimait les vieux poëtes, surtout Shakspeare. Il admirait l'esprit ingénieux dont Donne et Cowley avaient si étrangement abusé. Il rendit justice à la mémoire de Milton, au milieu du silence général. Il porta aux nues les premiers vers de jeunesse d'Addison. Voyant toujours le beau côté des choses, il admirait l'extravagance en faveur

de la somme d'invention qu'elle supposait, il excusait l'affectation par amour pour l'esprit; il tolérait même l'insignifiance à cause de la correction qui l'accompagnait.

C'est probablement à ce tour d'esprit, plutôt qu'aux raisons moins honorables dont a parlé Johnson, qu'il faut attribuer l'exagération qui défigure les panégyriques de Dryden. Il faut avouer que jamais aucun écrivain n'a poussé plus loin la flatterie des dédicaces. Mais ce n'était pas, à ce que nous supposons, le simple fait d'une servilité intéressée, c'était l'épanchement d'un esprit singulièrement disposé à l'admiration, d'un esprit qui atténuait le vice et magnifiait les vertus et les services rendus. La plus adulatrice de toutes ses préfaces est celle par laquelle il dédie l'*État d'innocence* à Marie de Modène. Johnson trouve étrange qu'un homme puisse employer un pareil langage sans se prendre lui-même en horreur. Mais il n'a pas remarqué que ce même ouvrage contient un éloge de Milton, qui ne pouvait assurément pas être agréable à la cour de Charles II. Bien des années après, lorsque les principes whigs commencèrent à triompher, Sprat refusa d'admettre dans l'abbaye de Westminster un monument de John Philips, parce que le nom de Milton se trouvait par hasard cité dans l'épitaphe. Il déclara qu'il ne pouvait laisser souiller les murs de son église par le nom d'un républicain. Dryden était attaché à la cour par intérêt et par principe. Mais rien ne pouvait réduire au silence son admiration pour le génie. Nous ne sommes pas disposés à le juger sévèrement lorsque la même disposition qui le portait à rendre un si généreux hommage à la mémoire d'un poëte que ses patrons détestaient, lui inspira des extravagances dans le portrait d'une

princesse célèbre par l'éclat de sa beauté et la bonne grâce de ses manières.

C'était là un aimable naturel, mais ce n'est pas le naturel des grands hommes. Partout où se trouve l'élévation du caractère, se trouve aussi une certaine puissance de dédain. Ce n'est que dans les romans et sur les tombeaux qu'on entend parler de gens indulgents pour les défauts d'autrui et impitoyables pour leurs faiblesses propres; Dryden, en tous cas, n'était pas l'un de ces héros. Sa charité s'étendait libéralement sur les autres, mais elle commençait certainement par s'appliquer à lui-même. Il ne manquait pas de goût, tant s'en faut, et ses ouvrages de critique sont sans aucune comparaison supérieurs à tout ce qui avait paru jusque-là en Angleterre. Il les destinait généralement à servir d'apologie à ses poésies, plutôt qu'à exposer des principes généraux, il lui arrive donc de chercher à séduire le lecteur par des sophismes qui ne pouvaient guère le tromper lui-même. Ses discours sont ceux d'un avocat et non d'un juge; et parfois c'est un avocat plaidant une mauvaise cause. Cependant, au moment même où il établit les lois de l'art d'une manière erronée, il montre comme il les comprend bien. Mais il agissait constamment en dépit de ses lumières. Il péchait contre sa conviction. Il espérait qu'on lui pardonnerait ce qu'il faisait de mauvais, en l'honneur de ce qu'il faisait de bon. Il ne prenait point de peines pour améliorer ce qu'il avait fait de bon. Il n'était pas comme la plupart des hommes supérieurs, mécontents même de leurs meilleures productions. Il ne s'était pas proposé un idéal de perfection impossible à atteindre, dont la contemplation assidue l'aurait tour à tour humilié et relevé. Il ne rencontrait nulle part sur

son chemin ces mirages d'inaccessible beauté qui tiennent l'artiste en haleine, s'éloignant toujours, et toujours poursuivis. Il n'était pas choqué des négligences d'autrui, et il étendait sa tolérance jusqu'à ses propres négligences. Il n'avait pas l'esprit difficile ; il aimait l'éclat, mais le soin lui importait peu. De là vient que la plupart de ses écrits ont une sorte de magnificence mal tenue, comme ces boyards russes sur qui l'on voit tout à la fois de la vermine et des diamants, du linge sale et des fourrures sans prix. Le temps et la réflexion avaient, en grande partie, fait disparaître de ses poëmes les défauts qui lui venaient de l'affectation; mais il persista dans sa négligence jusqu'à la fin. S'il lui arrivait moins souvent vers la fin de sa vie de pécher par défaut de soin, cela venait seulement de ce qu'une longue habitude de la composition l'avait conduit à bien faire plus facilement. Dans ses plus beaux morceaux, nous trouvons des rimes irrégulières, des distiques allongés d'un troisième vers qui n'est qu'un intrus et qui détruit l'harmonie sans rien ajouter au sens, des alexandrins gigantesques de quatorze et de seize syllabes, et des hémistiches qu'il ne s'est jamais inquiété de terminer.

Telles sont les beautés et les fautes qu'on trouve en profusion dans les derniers ouvrages de Dryden. On peut se faire, de ses facultés naturelles et acquises, des mérites et des défauts de son style, une idée plus complète et plus juste en lisant le *Paysan et la Panthère* qu'en étudiant aucun autre de ses écrits. Comme poëme didactique, c'est un ouvrage fort supérieur à la *Religio Laici*. Les parties satiriques, et surtout le portrait de Burnet, ne sont peut-être pas inférieures aux meilleurs passages d'*Absalom et Achitophel*. Il y a là, d'ailleurs, cer-

tains mouvements de tendresse qui nous touchent d'autant plus qu'elle est simple, sensée et ferme, et nous rappelle les meilleures scènes de ses tragédies. Le ton des vers s'élève et s'abaisse heureusement à l'unisson du sujet, et la richesse du langage semble illimitée. Cependant, le défaut de soin dans la construction de l'intrigue et les innombrables inconséquences que Dryden laisse sans cesse échapper gâtent souvent le plaisir qu'on éprouve à rencontrer des perfections si variées.

En composant *Absalom et Achitophel*, il était tombé sur un filon riche et tout nouveau qu'il exploita avec un succès signalé. Les anciens écrivains satiriques avaient été sujets d'un gouvernement despotique. Ils étaient contraints de laisser de côté les questions politiques et de borner leur attention aux faiblesses de la vie privée. Il pouvait bien leur arriver parfois de prendre quelques libertés avec des hommes publics, mais de ceux-là seulement qui étaient déjà enterrés,

Quorum Flaminia tegitur cinis atque Latina.

C'est ainsi que Juvénal a immortalisé les sénateurs obséquieux qui se réunirent pour décider le sort du fameux turbot. Sa quatrième satire nous rappelle souvent le grand poëme politique de Dryden ; mais elle ne fut écrite qu'après la chute de Domitien, et il y manque quelque chose de cette saveur particulière qui n'appartient qu'à l'invective contemporaine. La colère de Juvénal avait attendu si longtemps qu'elle était comme un vin trop dépouillé, dont le corps seul demeure, ayant perdu sa chaleur et son bouquet. Boileau portait des entraves du même genre, et, eût-il été libre de toutes contraintes, il n'était pas en état de lutter contre notre compatriote.

Dryden profita complétement de tous les avantages que lui donnait la nature de son sujet. L'exécution est presque parfaite. Le style d'Horace et de Boileau ne convient qu'à des sujets légers. L'écrivain français a bien cherché à rendre en vers les raisonnements théologiques des *Lettres provinciales;* mais le succès n'a pas été brillant. L'éclat de Pope est froid. L'ardeur de Perse est sans brillant. Il est rare qu'une versification opulente et des combinaisons ingénieuses s'allient avec l'expression d'un sentiment profond. Dryden et Juvénal seuls ont à la fois l'éclat et la chaleur. Ces deux grands auteurs satiriques ont réussi à communiquer l'ardeur de leurs émotions aux matières les plus rebelles et les plus froides, et ils ont échauffé la masse tout entière de leurs œuvres d'une flamme qui dévore et qui éblouit. Nous ne pouvons, à la vérité, penser sans regret au parti que Dryden prit comme écrivain dans les discussions de son temps. Sans doute, on trouvait dans les deux camps de la corruption et de la folie. Mais la liberté était d'un côté, et le despotisme de l'autre. Nous n'insisterons cependant pas sur cela. A Talavéra, les troupes anglaises et françaises suspendirent un moment le combat pour boire au ruisseau qui coulait entre elles. Les timbales circulaient de main en main, et les ennemis buvaient ensemble sans se craindre et sans s'attaquer. Nous aimons mieux, de même, inviter nos adversaires politiques à boire avec nous à cette fontaine de plaisirs intellectuels, qui doit servir à rafraîchir les deux partis, au lieu de la souiller et de la troubler par d'inopportunes hostilités.

Macflecnoe n'est inférieur à *Absalom et Achitophel* que par le choix du sujet. L'exécution en est peut-être supérieure. Mais le plus bel ouvrage de Dryden est le dernier,

son *Ode pour le jour de sainte Cécile.* C'est le chef-d'œuvre de la poésie du second ordre, et elle mérite d'être placée immédiatement après les grands modèles du premier. Elle nous rappelle le troisième cheval d'Achille, Pédasus, qui était de race mortelle, mais qui suivait pourtant les chevaux divins. (*Iliade*, XVI, 154.) En comparant cette ode aux déclamations impuissantes des tragédies héroïques, on peut mesurer les progrès qu'avait faits l'esprit de Dryden. Il avait appris à éviter une lutte trop audacieuse avec des génies d'un rang plus élevé, à se tenir éloigné de la pente qui mène à l'emphase ou au vide, à ne jamais risquer une expression qui ne présentât pas à son propre esprit une idée bien nette. On n'y retrouve point ces *ténèbres visibles* qu'il affectait naguère dans son style, et que les poëtes du premier ordre peuvent seuls employer avec succès. Tout est clair, significatif et pittoresque. Ses premiers écrits ressemblaient aux travaux gigantesques de ces jardiniers chinois qui cherchent à rivaliser avec la nature elle-même, à faire des cataractes dont la hauteur et le bruit soient terribles, à élever des montagnes escarpées, et à communiquer à des plantations artificielles la grandeur et les ombres d'une forêt vierge. Mais Dryden abandonna cette manière de faire, sans jamais adopter le goût hollandais que Pope avait introduit chez nous, le goût des parterres réguliers et des allées coupées à angle droit. Il ressemblait plutôt à nos Kents et à nos Browns qui, s'inspirant des grands paysages sans prétendre à les égaler, consultant la physionomie du lieu, aidant la nature et déguisant leur art, sont arrivés à créer, non un Chamouni ou un Niagara, mais un parc de Stowe et un parc de Hagley.

Nous sommes, à tout prendre, disposés à regretter que

Dryden n'ait pas exécuté son projet d'écrire un poëme épique. L'œuvre n'eût certainement pas été de l'ordre le plus élevé. Elle n'eût pas rivalisé avec l'*Iliade*, l'*Odyssée* ou le *Paradis perdu ;* mais elle aurait été très-probablement supérieure aux productions d'Apollonius de Rhodes, de Lucain et de Stace, et elle aurait pu égaler la *Jérusalem délivrée*. Le récit eût probablement été ferme et vigoureux, animé d'un souffle semblable à celui des anciens romans, enrichi de descriptions éclatantes, et parsemé de beaux discours et de belles digressions. Dryden aurait bien couru quelque danger de viser trop haut, de céder trop souvent, par exemple, à sa manie de faire apparaître et parler les anges des divers royaumes, et d'entreprendre une lutte avec ce grand écrivain qui avait si incomparablement réussi dans son temps à nous représenter les spectacles et les bruits d'un autre monde. C'est à Milton, et à Milton seul, qu'appartenaient les secrets du grand abîme, la rive de soufre, l'océan de feu, les palais des Dominations déchues, étincelants à travers les ombres éternelles, le silencieux désert de verdure et de parfums où des anges armés veillent sur le sommeil des deux premiers amants, le portique de diamants, la mer de jaspe, le pavé de saphir empourpré de roses célestes, et les cohortes infinies des chérubins, éblouissantes d'or et d'acier. Quant à Dryden, les scènes qui convenaient à son talent et qui lui restaient à prendre, après Milton, c'étaient les conciles, les tournois, les processions, les cathédrales remplies de monde, les camps, les chasses et les salles d'armes.

Mais nous n'avons pas la place de passer en revue tous les ouvrages que Dryden a écrits; nous n'insisterons donc pas plus longtemps sur ceux qu'il aurait pu écrire. On peut

dire, en somme, qu'il possédait un admirable talent, dont il a souvent abusé, et un bon jugement, dont il a souvent négligé les avertissements; on peut dire qu'il a réussi seulement dans une province secondaire de l'art, mais que, là, il a supérieurement réussi, et qu'avec un esprit plus indépendant, un désir plus ardent du mieux et du très-bien, et un plus profond respect de lui-même, il aurait pu arriver, dans la voie qui lui était ouverte, à l'absolue perfection.

OLIVIER GOLDSMITH

(Encyclopédie Britannique. — Février 1856.)

Olivier Goldsmith, l'un des plus charmants écrivains anglais du dix-huitième siècle, appartenait à une famille protestante et saxonne qui était depuis longtemps établie en Irlande, et qui avait été, comme la plupart des autres familles protestantes et saxonnes, inquiétée et persécutée par la population indigène, dans les temps de troubles. Son père, Charles Goldsmith, avait fait ses études, sous le règne de la reine Anne, à l'école diocésaine d'Elphin ; il était devenu amoureux de la fille du maître, et l'avait épousée ; puis il avait pris les ordres, s'était fixé dans un endroit nommé Pallas, dans le comté de Longford, et là il soutenait avec peine sa femme et ses enfants sur ce qu'il pouvait gagner comme pasteur et en même temps comme fermier.

Olivier Goldsmith naquit à Pallas, en novembre 1728. Ce village était alors, en tout ce qui concernait la vie pratique, presque aussi éloigné de la capitale populeuse et splendide où Goldsmith passa la fin de sa vie, que peut l'être aujourd'hui la clairière la plus lointaine du haut Canada ou le pâturage le plus sauvage de l'Australie. Aujourd'hui encore, les enthousiastes qui se hasardent à

faire un pèlerinage au village natal du poëte, sont forcés de faire à pied la dernière partie de leur voyage. Le hameau est situé loin de toute grande route, dans une plaine de l'aspect le plus triste, et qui se transforme souvent en lac, quand la saison est humide. Les chemins mettraient en pièces toutes les carrioles du monde, et il y a des ornières et des fondrières à travers lesquelles on ne ferait pas passer les roues les plus solidement construites.

Quand Olivier n'était encore qu'un enfant, son père obtint une cure valant environ 200 livres sterling par an, dans le comté de Westmeath. La famille quitta sa chaumière et sa solitude pour venir occuper une maison spacieuse, sur une route fréquentée, près du village de Lissoy. Là, l'enfant apprit ses lettres par les soins de sa bonne, et quand il eut sept ans, son père l'envoya à une école de village, tenue par un vieux quartier-maître en demi-solde, qui faisait profession de n'enseigner que la lecture, l'écriture et l'arithmétique; mais qui possédait un trésor inépuisable d'histoires sur les revenants, les *banshees* et les fées, sur les grands chefs Rapparee, Baldearg O'Donnell et Hogan le Galopeur, sur les exploits de Peterborough et de Stanhope, sur la surprise de Monjuich et le glorieux désastre de Brihuega. Cet homme était vraisemblablement protestant, mais il appartenait à la race aborigène; non-seulement il parlait irlandais, mais il pouvait improviser en vers irlandais. Olivier devint bientôt et resta toute sa vie un admirateur passionné de la musique irlandaise, et surtout des compositions de Carolan, qu'il entendit encore exécuter sur sa harpe quelques-uns de ses derniers accords. Il faut ajouter qu'Olivier, bien qu'Anglais par sa nais-

sance et bien que rattaché par de nombreux liens à l'Église établie, ne donna jamais la moindre marque de cette antipathie méprisante avec laquelle la minorité dominatrice traitait trop généralement alors en Irlande la majorité vaincue. Il était tellement loin de partager les opinions et les sentiments de la caste à laquelle il appartenait, qu'il prit en aversion ce que ses pareils appelaient les Glorieux et Immortels Souvenirs, et qu'il soutint toujours, même lorsque George III fut sur le trône, que le rétablissement de la dynastie exilée pouvait seul sauver le pays.

Goldsmith n'avait pas encore neuf ans lorsqu'il quitta l'humble école tenue par le vieux soldat. Il passa un certain temps dans plusieurs écoles secondaires et commença l'étude des langues anciennes. Il était loin d'être heureux à cette époque, à ce qu'il paraît. A en juger d'après l'admirable portrait de lui qui est à Knowle, ses traits étaient durs et laids. La petite vérole avait laissé sur son visage des traces peu ordinaires de son passage. Il était petit et mal bâti. Les jeunes garçons sont habituellement fort peu indulgents pour les défauts corporels, et la personne du pauvre Olivier excitait d'autant plus la risée de ses camarades qu'il était d'une naïveté rare et porté à commettre mille bévues, disposition qu'il conserva toujours. Il devint le plastron des enfants et des maîtres; pendant les récréations il était montré au doigt, comme un grotesque, et, pendant la classe, fouetté comme un âne. Quand il fut devenu célèbre, ceux qui s'étaient jadis tant moqués de lui cherchèrent dans leur mémoire tous les souvenirs de son enfance et citèrent des couplets et des reparties qui lui étaient échappées, et qui, peu remarquées au moment même, furent données,

vingt-cinq ans plus tard, comme des signes avant-coureurs du talent qui produisit le *Vicaire de Wakefield* et le *Village abandonné*.

Dans sa dix-septième année Olivier entra au collège de la Trinité, à Dublin, en qualité d'étudiant servant (*sizar*). Les étudiants servants ne payaient rien pour la nourriture ni pour les cours, et très-peu de chose pour le logement; mais ils avaient à s'acquitter de divers services domestiques dont ils sont exemptés depuis longtemps. Ils balayaient la cour, ils portaient le dîner à la table des *fellows*; ils changeaient les assiettes des nobles dominateurs de la société et leur versaient à boire. Goldsmith fut logé dans une mansarde où il n'était pas seul, et où l'on voit encore avec quelque intérêt sur la fenêtre son nom qu'il y avait lui-même gravé. Des hommes moins distingués que lui sont partis de mansardes semblables pour arriver un jour à être chanceliers ou évêques; mais Goldsmith ne sut pas profiter des avantages d'une situation dont il souffrit toutes les humiliations. Il négligea ses études, fut mal placé dans les examens, fut mis au dernier rang de la classe pour avoir fait le bouffon dans la salle des leçons, fut sévèrement réprimandé pour avoir fait jouer une pompe à incendie sur un constable, et finit par recevoir des coups de canne d'un maître brutal pour avoir donné un bal dans les mansardes du collége à quelques joyeux compagnons et à quelques jeunes personnes de Dublin.

Tandis qu'Olivier menait ainsi une vie qui se partageait entre une sordide détresse et une dissipation aussi peu relevée, son père mourut, ne laissant à peu près rien. Le jeune homme obtint son diplôme de bachelier, et quitta l'Université. Pendant quelque temps l'humble demeure

où sa mère s'était retirée depuis son veuvage lui servit d'asile. Il avait alors vingt-un ans : il fallait absolument qu'il fît quelque chose, et son éducation semblait ne l'avoir rendu propre qu'à se vêtir de couleurs voyantes, qui lui plaisaient autant qu'à une pie, à faire sa partie de cartes, à chanter des airs irlandais, à jouer de la flûte, à pêcher à la ligne en été, et à raconter des histoires de revenants, au coin du feu, pendant l'hiver. Il essaya successivement, mais en vain, de cinq ou six professions. Il demanda à l'évêque de l'ordonner prêtre; mais comme il se présenta au palais épiscopal en habit écarlate, il en fut aussitôt chassé. Puis il devint précepteur dans une famille riche, mais il quitta bientôt sa place à la suite d'une dispute de jeu. Alors il résolut d'émigrer et d'aller en Amérique. Sa famille le vit avec une grande satisfaction se mettre en route pour Cork, monté sur un bon cheval, avec trente livres dans sa poche. Mais au bout de six semaines il revint sans un sou, chevauchant sur une misérable haridelle, et il apprit à sa mère que le vaisseau sur lequel il avait arrêté son passage avait mis à la voile sans lui pendant qu'il était à une partie de plaisir. Il prit le parti d'étudier le droit. Un généreux parent lui avança cinquante livres sterling. Muni de cette somme, Goldsmith se rendit à Dublin, se laissa entraîner dans une maison de jeu, et perdit jusqu'à son dernier sou. Alors il songea à la médecine. On lui garnit une petite bourse, et il partit pour Édimbourg à l'âge de vingt-quatre ans. Il passa dix-huit mois dans cette ville, prétendant suivre les cours, et ramassant çà et là quelques notions superficielles sur la chimie et sur l'histoire naturelle. Ensuite il alla à Leyde, toujours sous prétexte d'étudier la médecine. Il quitta à vingt-sept ans cette célèbre Université, la

troisième où il eût résidé, sans avoir pris un seul grade, n'ayant acquis que quelques bribes de connaissances médicales, et ne possédant au monde que ses vêtements et sa flûte. Mais sa flûte lui rendit de grands services. Il parcourut à pied la Flandre, la France et la Suisse, jouant partout des airs pour faire danser les paysans, et gagnant souvent ainsi un souper et un lit. Il alla jusqu'en Italie. Son talent musical n'eut pas grand succès auprès des Italiens; mais il vécut grâce aux aumônes qu'il reçut à la porte des couvents. Il est bon toutefois de remarquer qu'il ne faut accepter que sous toutes réserves les histoires qu'il a racontées sur cette portion de sa vie; car la stricte véracité ne fut jamais au nombre de ses vertus, et un homme qui est habituellement inexact dans ses récits est en général plus qu'inexact quand il parle de ses voyages. Goldsmith faisait même si peu de cas de la vérité, qu'il a imprimé qu'il avait assisté à une conversation très-intéressante entre Voltaire et Fontenelle, et que cette conversation avait eu lieu à Paris. Or, il est parfaitement certain que Voltaire fut toujours à plus de cent lieues de Paris pendant tout le séjour que fit Goldsmith sur le continent.

En 1756, notre vagabond débarqua à Douvres, sans un schelling, sans un ami et sans profession. Il avait, il est vrai (si l'on peut se fier à son propre témoignage, sans aucune preuve à l'appui), obtenu de l'Université de Padoue un diplôme de docteur; mais cette dignité lui fut absolument inutile. En Angleterre, sa flûte ne pouvait lui être bonne à rien, il n'y avait pas de couvents, et il fut contraint d'avoir recours à une foule d'expédients désespérés. Il se fit comédien ambulant; mais son visage et sa tournure ne le faisaient pas bien venir, même

sur le plus humble théâtre. Il pila des drogues et porta dans Londres des fioles pour des pharmaciens charitables. Il s'associa à une bande de mendiants qui nichaient dans Axe Yard. Il fut pendant quelque temps maître d'études dans une pension; mais les misères et les humiliations de cette condition lui parurent si pénibles, qu'il crut avoir fait un progrès en obtenant la permission de gagner son pain comme porte-faix d'un libraire; bientôt, cependant, il trouva son nouvel état encore plus intolérable que le premier et s'estima trop heureux de redevenir maître d'études. Il obtint un emploi médical au service de la Compagnie des Indes; mais sa nomination fut bientôt révoquée. On ignore pourquoi. C'était un sujet sur lequel il n'aima jamais à entrer en conversation. Il est probable qu'il n'était pas en état de remplir les devoirs de sa charge. Puis il se présenta à un examen au collége des Chirurgiens, afin de devenir aide dans un hôpital de marine. On ne le trouva pas assez instruit pour remplir ce poste, quoique si humble. Le maître de pension qu'il avait servi en n'ayant pour tout salaire qu'un peu de nourriture et le tiers d'un lit, venait de mourir. Goldsmith n'avait plus d'autre ressource que d'en revenir aux plus vils labeurs de la littérature. Il loua, dans une misérable cour, une mansarde où il ne pouvait arriver qu'en grimpant du bord de *Fleet Ditch*, au moyen d'une interminable échelle de pierres, appelée le casse-cou. La cour et l'échelle ont disparu depuis longtemps, mais les vieux habitants de Londres se les rappellent encore. Ce fut là qu'à l'âge de trente ans le malheureux aventurier se vit forcé de travailler comme un galérien.

Pendant les six années qui suivirent, il fit imprimer quelques écrits qui ont survécu, et un grand nombre

d'autres qui sont oubliés. Il fit des articles pour des revues, des magasins et des journaux; il fit des livres d'enfants, qui, reliés en papier doré et ornés de hideuses gravures sur bois, faisaient leur apparition à la fenêtre d'une boutique jadis célèbre, située au coin du cimetière de Saint-Paul; il écrivit une *Enquête sur l'état de la culture littéraire en Europe*, qu'on réimprime toujours dans ses ouvrages, bien qu'elle n'ait que peu ou même point de valeur; il écrivit une *Vie du Beau Nash*, qu'on ne réimprime pas, bien qu'elle mérite tout à fait cet honneur; il écrivit une *Histoire d'Angleterre*, superficielle et incorrecte, mais très-lisible, qu'il publia en une série de lettres soi-disant adressées par un grand seigneur à son fils; il écrivit quelques *Esquisses de la Société de Londres*, très-animées et très-amusantes, en une série de lettres soi-disant adressées par un voyageur chinois à ses amis. Tous ces écrits étaient anonymes; mais on savait que quelques-uns d'entre eux étaient de Goldsmith, et il grandit peu à peu dans l'estime des libraires qui l'employaient. Il fut un écrivain populaire, dans le vrai sens du mot. Ni la nature ni l'éducation n'avaient préparé son esprit à des recherches exactes ou à de sérieuses dissertations. Il ne savait rien exactement, ses lectures avaient été décousues, et il n'avait pas médité profondément sur ce qu'il avait lu. Il avait beaucoup vu le monde; mais il n'avait guère remarqué et retenu, de ce spectacle, que quelques personnages et quelques incidents grotesques qui avaient frappé son imagination. Mais bien que son esprit ne fût que très-imparfaitement pourvu de matériaux, il savait admirablement tirer parti des matériaux qu'il avait. Il y a eu beaucoup de plus grands écrivains, mais il n'y a peut-être jamais eu un écrivain plus unifor-

mément agréable. Son style était toujours pur et facile, et quand l'occasion le demandait, vif et énergique. Ses récits étaient toujours amusants, ses descriptions toujours pittoresques, sa fantaisie abondante et joyeuse, parfois avec un léger mélange de douce tristesse. Il y avait, dans tout écrit de lui, sérieux ou plaisant, une certaine grâce et un décorum naturel, bien fait pour surprendre chez un homme qui avait passé la plus grande partie de sa vie parmi des voleurs et des mendiants, des filles publiques et des paillasses, dans ces sales repaires qui sont la honte des grandes capitales.

A mesure que son nom devint plus connu, le cercle de ses connaissances s'agrandit. Il fut présenté à Johnson, qu'on regardait alors comme le premier des écrivains anglais contemporains, à Reynolds, le premier des peintres anglais, et à Burke, qui n'était pas encore entré au parlement, mais qui s'était déjà beaucoup fait remarquer par ses écrits et par l'éloquence de sa conversation. Goldsmith se lia bientôt intimement avec ces hommes éminents. En 1763, il fut l'un des neuf premiers membres de cette célèbre association qu'on a parfois appelée le club littéraire, mais qui a toujours protesté contre cette épithète, et qui se fait gloire, encore aujourd'hui, de s'appeler tout simplement : le Club.

A cette époque, Goldsmith avait quitté sa misérable chambre et avait pris un appartement dans la région plus civilisée des *Inns of Court*. Mais il avait encore de mauvais moments à passer. Vers la fin de 1764, il était si fort en retard pour son loyer, qu'un matin sa propriétaire appela à son aide l'officier du sheriff. Le débiteur, fort embarrassé, envoya à Johnson un messager, et Johnson, toujours serviable, quoique souvent bourru, remit au messager

une guinée, en promettant d'arriver au plus vite. Il vint, en effet, et trouva Goldsmith attablé devant une bouteille de Madère et disant mille injures à son hôtesse; c'était à cette acquisition qu'il avait consacré une partie de la guinée. Johnson reboucha la bouteille et pria son ami de réfléchir avec calme sur la façon dont il pourrait se procurer de l'argent. Goldsmith dit qu'il avait un roman tout prêt pour l'impression. Johnson jeta un coup d'œil sur le manuscrit, vit qu'il y avait de bonnes choses, le porta chez un libraire, le vendit pour 60 livres sterling (1,500 fr.), et revint bientôt avec l'argent. Il paya le loyer, et l'officier du sheriff se retira. D'après une version, Goldsmith réprimanda sévèrement son hôtesse des procédés qu'elle employait à son égard; d'après l'autre version, il insista pour qu'elle bût avec lui un bol de punch. Les deux histoires sont probablement vraies. Le roman qui fit ainsi son entrée dans le monde était le *Vicaire de Wakefield*.

Mais avant que le *Vicaire de Wakefield* fût imprimé, le grand événement de la vie littéraire de Goldsmith s'accomplit. En 1764, quelques jours avant Noël, il publia un poëme, intitulé *le Voyageur*. C'était le premier ouvrage auquel il eût mis son nom, et il s'éleva aussitôt au rang d'un véritable classique anglais. Les critiques les plus habiles déclaraient qu'on n'avait rien vu de plus beau en poésie depuis le quatrième livre de la *Dunciade*. Le *Voyageur* diffère, en un point, de tous les autres écrits de Goldsmith. En général, ses cadres étaient mauvais, et son exécution bonne. Dans le *Voyageur*, l'exécution mérite de grands éloges, mais elle est cependant de beaucoup inférieure au cadre. Jamais poëme philosophique, ancien ou moderne, n'eut un plan aussi noble, et en même

temps aussi simple. Un voyageur anglais, assis sur un rocher au milieu des Alpes, près du point de rencontre de trois grands pays, contemple cette perspective immense; il repasse dans son esprit son long pèlerinage; il cherche à se rappeler la diversité des aspects, des climats, des gouvernements, des religions, des caractères nationaux qu'il a observés, et il en vient à cette conclusion, vraie ou fausse, que notre bonheur ne dépend guère des institutions politiques, mais surtout de notre âme, de son tempérament et de son gouvernement personnels.

Tandis que la quatrième édition du *Voyageur* était sur le comptoir des libraires, le *Vicaire de Wakefield* parut et obtint rapidement une popularité qui a duré jusqu'à nos jours, et qui durera probablement autant que notre langue. L'intrigue en est détestable; elle manque, non-seulement de cette probabilité qu'on doit demander à un récit de la vie commune en Angleterre, mais encore de cette suite qu'on doit trouver même dans les fictions les plus bizarres où l'on voit des sorcières, des géants et des fées. Mais les premiers chapitres ont toute la douceur de la poésie pastorale, jointe à toute la vivacité de la comédie. Moïse et ses lunettes, le vicaire et sa monogamie, l'escroc et sa cosmogonie, le propriétaire campagnard qui prouve, d'après Aristote, que les parents sont parents, Olivia se préparant à la difficile tâche de convertir un amoureux qui n'est pas bon sujet, en étudiant la controverse entre Robinson Crusoë et Vendredi, les grandes dames et leur commérage sur les amours de sir Tomkyn et les vers du docteur Burdock, M. Burchell et ses « blagues, » ont causé autant d'innocente gaieté qu'ait jamais pu en causer un récit contenu dans un aussi petit nombre de pages. La dernière partie de l'histoire est indigne du

commencement. A mesure qu'on approche de la catastrophe, les absurdités abondent de plus en plus, et les éclairs de plaisanterie deviennent de plus en plus rares.

Le succès qu'avait obtenu Goldsmith, comme romancier, l'enhardit, et il voulut s'essayer au drame. Il écrivit l'*Homme d'un bon naturel*, pièce qui fut plus mal accueillie qu'elle ne méritait de l'être. Garrick refusa de la représenter à Drury-Lane. Elle fut jouée à Covent-Garden en 1768, mais elle fut froidement reçue. Cependant l'auteur retira, des représentations à son bénéfice et de la vente du droit de propriété, 500 livres sterling (12,500 fr.), cinq fois autant que lui avaient valu le *Voyageur* et le *Vicaire de Wakefield* réunis. L'intrigue de l'*Homme d'un bon naturel* est très-mal conçue, comme presque toutes les intrigues de Goldsmith. Mais il y a des passages parfaitement divertissants, beaucoup plus divertissants, à vrai dire, que ne le voulait la mode du temps. Une pièce affectée et larmoyante, intitulée *la Fausse Délicatesse*, venait d'avoir un succès immense. La sentimentalité était à l'ordre du jour. Pendant quelques années, on versa plus de larmes aux comédies qu'aux tragédies, et toute plaisanterie qui excitait dans l'auditoire quelque chose de plus qu'un sourire grave était qualifiée de vulgaire. Il n'est donc pas étonnant que la meilleure scène qui se trouve dans l'*Homme d'un bon naturel*, celle où miss Richland rencontre son amant escorté par le bailli et par le suivant du bailli, en grands habits de cérémonie, ait été impitoyablement sifflée, et omise après la première représentation.

Le *Village abandonné* parut en 1770. Par le style et la versification, ce célèbre poëme est au moins égal, peut-être même supérieur, au *Voyageur*, et la nombreuse classe

de lecteurs qui pensent, comme Bayes le dit dans la *Répétition*, qu'un plan ne sert qu'à mettre en œuvre de belles choses, préfèrent le *Village abandonné* au *Voyageur*. Mais les juges plus capables de discernement, tout en admirant la beauté des détails, sont choqués d'un défaut impardonnable qui gâte l'ensemble de l'ouvrage. Le défaut auquel je fais allusion n'est pas cette théorie sur la richesse et sur le luxe, qui a été si souvent blâmée par les économistes politiques. La théorie est fausse, il est vrai, mais le poëme, en tant que poëme, n'est pas nécessairement plus mauvais à cause de cela. Le plus beau des poëmes latins, et même le plus beau des poëmes didactiques qui existent en aucune langue, fut écrit en faveur du système le plus absurde et le plus bas entre tous les systèmes de philosophie morale et naturelle. On peut facilement pardonner à un poëte de mal raisonner; mais on ne peut lui pardonner de mal décrire, d'étudier le monde où il vit avec tant de négligence que ses portraits ne ressemblent en rien aux originaux, et de présenter, comme copies de la vie réelle, des combinaisons monstrueuses de choses qui n'ont jamais existé et ne peuvent jamais exister les unes à côté des autres. Que dirait-on d'un peintre qui mêlerait août et janvier dans un même paysage, et qui représenterait une rivière gelée au milieu d'une scène de moissons? Suffirait-il, pour défendre un pareil tableau, de dire que chacune des parties qui le composent est d'un coloris exquis, que les haies vertes, les pommiers chargés de fruits, les charrettes qui ploient sous les gerbes jaunies, et les moissonneurs, hâlés par le soleil, qui essuient leurs fronts, sont charmants, et que la glace et les enfants qui patinent sont charmants aussi? Le *Village abandonné* ressemble beau-

coup à un tableau ainsi imaginé. Il se compose de parties qui ne peuvent aller ensemble. Le village, aux jours de sa prospérité, est un vrai village anglais. Le village, dans sa décadence, est un village irlandais. La félicité et la misère que Goldsmith a rapprochées appartiennent à deux contrées différentes et à deux différents états de société. Il n'avait assurément jamais vu dans son île natale un paradis rural, un séjour de contentement, d'abondance et de tranquillité, semblable à son *Auburn*. Il n'avait assurément jamais vu, en Angleterre, tous les habitants d'un semblable paradis chassés en un jour de leurs demeures, et forcés de partir tous à la fois pour l'Amérique. Il avait probablement vu le hameau dans le comté de Kent; il avait probablement vu l'émigration dans le comté de Munster; mais en réunissant les deux, il a produit quelque chose qu'on n'a jamais vu et qu'on ne verra jamais dans aucune partie du monde.

En 1773, Goldsmith tenta de nouveau la fortune à Covent-Garden; sa seconde pièce s'appelait : *Elle s'abaisse pour dominer* (She stoops to conquer). On eut grand'peine à persuader au directeur du théâtre de donner cette pièce. La comédie sentimentale régnait encore, et les comédies de Goldsmith n'étaient pas sentimentales. *L'homme d'un bon naturel* avait été trop plaisant pour réussir; et cependant la gaieté de l'*Homme d'un bon naturel* était d'une grande modération en comparaison de la richesse comique de *Elle s'abaisse pour dominer*, qui est, à vrai dire, une farce incomparable en cinq actes. Mais cette fois, le talent triompha; le parterre, les loges et les galeries ne cessèrent pas un instant de rire à l'envi. Si un admirateur fanatique de Kelly ou de Cumberland s'aventurait à siffler ou à grogner, un cri universel de

« A la porte ! » ou de « Jetez-le, la tête en bas ! » lui imposait bientôt silence. Deux générations ont confirmé depuis lors la sentence qui fut prononcée ce soir-là.

Tandis que Goldsmith écrivait le *Village abandonné* et *Elle s'abaisse pour dominer*, il s'occupait aussi de travaux d'un genre bien différent, qui lui valaient peu de gloire, mais beaucoup d'argent. Il fit, pour l'usage des écoliers, une histoire romaine qui lui fut payée 300 livres sterling ; une histoire d'Angleterre, qui lui valut 600 livres ; une histoire grecque, pour laquelle il reçut 250 livres ; une histoire naturelle, que les libraires s'engagèrent à lui payer 800 guinées. Il écrivit ces divers ouvrages sans se livrer à des recherches approfondies, uniquement en choisissant, en abrégeant et en traduisant dans son style clair, pur et facile, ce qu'il trouva dans des ouvrages bien connus, mais trop volumineux ou trop arides pour les petits garçons et les petites filles. Il commit parfois d'étranges bévues car il ne savait rien exactement. Ainsi, dans son *Histoire d'Angleterre*, il nous dit que Naseby est dans le Yorkshire, et il ne corrigea pas cette erreur lorsque le livre fut réimprimé. De mauvais plaisants parvinrent presque à lui faire mettre, dans son *Histoire grecque*, un récit d'une bataille entre Alexandre le Grand et Montézuma. Dans son *Histoire naturelle du règne animal*, il raconta avec bonne foi, et avec une gravité parfaite, tous les mensonges les plus absurdes qu'il avait trouvés dans les récits des voyageurs sur les Patagons gigantesques, sur les singes qui prêchent des sermons, et les rossignols qui répètent de longues conversations. « S'il peut distinguer un cheval d'une vache, » dit Johnson, « c'est tout ce qu'il sait en zoologie. » Deux anecdotes suffiront à prouver si Goldsmith entendait quelque chose

aux sciences physiques. Un jour il lui arriva de nier que le soleil reste plus longtemps en vue dans le Nord que dans le Midi. Ce fut en vain qu'on lui opposa l'autorité de Maupertuis. « Maupertuis ! » s'écria-t-il, « je sais tout ça bien mieux que Maupertuis. » Une autre fois, il soutint obstinément, et même avec colère, en dépit de l'évidence de ses propres sens, qu'il mâchait en faisant mouvoir sa mâchoire supérieure.

Cependant, si ignorant que fût Goldsmith, peu d'écrivains ont plus fait pour rendre agréables et faciles aux débutants leurs premiers pas dans le laborieux sentier qui mène à la science. Ses compilations ne ressemblent en rien aux compilations ordinaires des faiseurs de livres. Il possédait peut-être plus qu'aucun autre écrivain l'art de choisir et de condenser. A ce point de vue, son *Histoire romaine* et son *Histoire d'Angleterre*, et surtout les résumés qu'il fit lui-même de ces histoires, méritent tout à fait qu'on les lise avec soin. En général, rien n'est moins attrayant qu'un *Abrégé;* mais les *Abrégés* de Goldsmith sont toujours amusants, même lorsqu'ils sont le plus concis, et pour des enfants intelligents ce n'est pas une tâche de les lire, mais un vrai plaisir.

On pouvait dire que la fortune de Goldsmith était faite. Il avait le moyen de vivre dans l'aisance, et cette aisance devait même sembler du luxe à un homme qui avait si souvent couché dans des granges ou au coin des bornes. Sa réputation était grande et grandissait tous les jours. Il vivait avec des hommes qui étaient de beaucoup, au point de vue intellectuel, la meilleure société du royaume, société où tous les talents et tous les agréments se trouvaient réunis, et où l'on cultivait avec le plus grand succès l'art de la conversation. Il n'y a probablement jamais

eu quatre causeurs plus admirables, chacun en son genre, que Johnson, Burke, Beauclerk et Garrick; Goldsmith était intimement lié avec tous les quatre. Il aspirait à partager leur renommée comme causeur, mais jamais ambition ne fut plus malheureuse. On trouvera peut-être étrange qu'un homme qui écrivait avec tant de clarté, de vivacité et de grâce, fût, toutes les fois qu'il se mêlait à la conversation, un bavard insignifiant, bruyant et maladroit. Mais les témoignages sur ce point sont écrasants. Le contraste entre les ouvrages publiés par Goldsmith et les sottises qu'il disait était si extraordinaire, qu'Horace Walpole l'appelait un idiot inspiré. « Notre ami Noll écrivait comme un ange, » disait Garrick, « mais il parlait comme mon pauvre Jacquot. » Chamier dit qu'il fallait bien de la foi pour croire qu'un aussi ridicule babillard pût avoir véritablement écrit le *Voyageur*. Boswell lui-même pouvait dire, avec une compassion dédaigneuse, qu'il aimait à entendre le babil de l'honnête Goldsmith. « Oui, monsieur, » disait Johnson; mais il ne devrait pas « aimer à s'entendre lui-même. » Le fait est que les esprits diffèrent autant que les cours d'eau. Il y a des rivières transparentes et étincelantes où il est délicieux de boire tandis qu'elles coulent ; on peut comparer à de semblables rivières l'esprit d'hommes comme Burke et Johnson. Il y a des rivières, au contraire, dont l'eau est mauvaise et trouble au moment où l'on vient de la puiser ; mais elle devient transparente comme du cristal et délicieuse au palais quand elle a pu se reposer et déposer pendant quelque temps; c'est un type de l'esprit de Goldsmith. Ses premières pensées sur tous les sujets étaient confuses au point d'en être absurdes; mais elles n'avaient besoin que d'un peu de temps pour devenir

claires. Quand il écrivait, son esprit avait du loisir, aussi ses lecteurs l'appelaient-ils un homme de génie ; mais quand il causait, il disait des bêtises et devenait l'objet de la risée de ses auditeurs. Il se rendait compte de son infériorité dans la conversation, et il en souffrait; chaque nouvel échec lui était pénible ; mais il n'avait ni assez de jugement ni assez d'empire sur lui-même pour retenir sa langue. La vivacité de son tempérament et sa vanité le poussaient toujours à essayer de faire la seule chose qu'il ne pût pas faire. Après chaque nouvelle tentative, il sentait qu'il s'était fait du tort, et il était pénétré de honte et de chagrin ; mais, l'instant d'après, il recommençait.

Ceux qui vivaient familièrement avec lui le traitaient, à ce qu'il paraît, avec une bienveillance qui n'était pas sans un certain mélange de mépris, malgré leur admiration pour ses écrits. On trouvait en lui, à proprement parler, beaucoup à aimer, mais très-peu à respecter. Il avait le cœur si tendre qu'il était faible : il était si généreux qu'il oubliait complétement d'être juste ; il pardonnait si facilement les injures qu'il avait presque l'air de les provoquer, et il était si libéral envers les mendiants qu'il ne lui restait plus de quoi payer son tailleur et son boucher. Il était vain, sensuel, frivole, prodigue, imprévoyant. On lui reprochait un vice d'une couleur plus sombre, celui de l'envie. Mais il n'y a pas le plus léger motif de croire que cette mauvaise passion, qui le fit souvent tressaillir et prononcer quelques exclamations de dépit, lui ait jamais inspiré la pensée de nuire par des ruses perfides à la réputation d'aucun de ses rivaux. Il est probable qu'il n'était pas plus envieux que ses voisins, mais qu'il était seulement moins prudent qu'eux. Il avait le cœur sur les lèvres. Goldsmith avouait avec la

simplicité d'un enfant toutes ces petites jalousies qui ne sont que trop communes parmi les gens de lettres, mais qu'un homme de lettres qui est en même temps un homme du monde dissimule de son mieux. Quand il était envieux, au lieu d'affecter l'indifférence, au lieu de maudire en faisant mine d'approuver, au lieu de nuire en cachette et dans l'ombre, il disait à tout le monde qu'il était envieux. « Je vous en prie, ne parlez pas de Johnson comme vous le faites, » disait-il à Boswell, « vous me percez le cœur. » George Steevens et Cumberland étaient bien trop adroits pour dire de pareilles choses. Ils auraient fait chorus à l'éloge de l'homme qu'ils enviaient, après quoi ils auraient envoyé aux journaux des libelles anonymes contre lui. Les bonnes qualités et les défauts de Goldsmith donnaient à ceux qu'il fréquentait la parfaite sécurité qu'il ne commettrait jamais une aussi vilaine action. Il n'était ni assez mauvais ni assez persévérant pour se rendre coupable d'une méchanceté qui aurait exigé de la suite et de la dissimulation.

Goldsmith a quelquefois été représenté comme un homme de génie, cruellement traité par le monde, et condamné à lutter contre des difficultés qui finirent par lui briser le cœur. Rien n'est plus loin de la vérité. Il eut, à la vérité, beaucoup à souffrir, tant qu'il n'eut rien produit de considérable en littérature. Mais après que son nom eut paru sur le titre du *Voyageur*, il ne put accuser que lui-même de ses misères. Son revenu moyen, pendant les sept dernières années de sa vie, dépassa certainement 400 livres sterling par an, et 400 livres par an valaient au moins autant à cette époque que vaudraient aujourd'hui 800 livres. Un homme qui n'était pas marié, vivant dans le *Temple*, avec 400 livres par an, pouvait alors

passer pour riche. Sur dix jeunes gens de bonnes familles qui y étudiaient le droit, il n'y en avait pas un qui eût un pareil revenu. Mais toutes les richesses que lord Clive avait rapportées du Bengale, réunies à toutes les richesses que Lawrence Dundas avait rapportées d'Allemagne, n'auraient pas suffi à Goldsmith. Il dépensait le double de ce qu'il avait. Il portait de beaux habits, il donnait des dîners de plusieurs services, il faisait la cour à des beautés vénales. Il avait aussi, il faut le rappeler à l'honneur de son cœur, sinon de sa tête, une guinée, ou cinq, ou dix guinées toujours prêtes pour tous les récits d'infortunes, vrais ou faux. Mais ce n'était ni à sa toilette, ni à ses festins, ni à des amours sans choix, ni à des charités sans discernement, qu'il dépensait le plus d'argent. Il avait été joueur depuis son enfance, à la fois le plus entreprenant et le plus mal habile des joueurs. Pendant quelque temps il réussit à retarder le jour d'une ruine inévitable, à force d'expédients éphémères. Il obtint des avances de fonds de ses libraires, en leur promettant des ouvrages qu'il ne commença jamais. Mais à la fin, cette source de revenus lui fit défaut. Il devait plus de 2,000 liv. et il ne voyait aucun moyen de se tirer d'embarras. Son courage et sa santé l'abandonnèrent. Il fut pris d'une fièvre nerveuse, qu'il se crut capable de soigner lui-même. Il eût été fort heureux pour lui qu'il eût aussi bien apprécié sa science médicale que le faisaient les autres. En dépit du diplôme qu'il prétendait avoir reçu à Padoue, il ne trouvait point de clients. « Je ne pratique pas, » disait-il un jour ; « je me fais une règle de ne prescrire des remèdes qu'à mes amis. » « Je vous en prie, mon cher docteur, » lui dit Beauclerk, « changez votre règle, et ne prescrivez des remèdes qu'à vos ennemis. »

En dépit de cet excellent conseil, Goldsmith voulut se soigner lui-même. Le remède aggrava le mal. On persuada au malade d'appeler de véritables médecins, et ils crurent un moment l'avoir guéri. Cependant sa faiblesse et son état de malaise persistaient. Il ne pouvait pas dormir. Il ne pouvait pas manger. « Vous êtes plus mal, » dit un de ses médecins, « que vous ne devriez l'être, avec ce que vous avez de fièvre. Avez-vous l'esprit en repos? » « Non, je n'ai pas l'esprit en repos, » répondit-il, et ce furent les dernières paroles d'Olivier Goldsmith. Il mourut le 3 avril 1774, dans sa quarante-sixième année. Il fut enterré dans le cimetière du Temple ; mais le lieu de sa sépulture ne fut désigné par aucune inscription et est oublié aujourd'hui. Burke et Reynolds suivirent le cercueil. Ces deux grands hommes le regrettèrent sincèrement. Quand Burke apprit la mort de Goldsmith, il fondit en un torrent de larmes. Reynolds fut si ému de la nouvelle qu'il jeta ses pinceaux et sa palette, et n'y toucha pas de tout le jour.

Peu de temps après la mort de Goldsmith, parut un petit poëme qui associera son nom à celui de ses deux illustres amis, tant que notre langue subsistera. Nous avons déjà dit qu'il ressentait parfois vivement les sarcasmes qu'il s'attirait par son bavardage confus et ridicule. Peu de temps avant sa dernière maladie, il fut pris de l'envie de se venger. Il eut le bon sens de s'en remettre à sa plume, et, muni de cette arme, il prouva qu'il était de force à combattre tous ses assaillants réunis. Il retraça, dans un cadre restreint, avec une facilité et une vigueur rares, le caractère de neuf ou dix de ses connaissances intimes. Quoique ce petit ouvrage n'ait pas reçu ses dernières retouches, on le regardera toujours comme un

chef-d'œuvre. Il est cependant impossible de ne pas regretter que Goldsmith ait fait figurer dans cette noble galerie quatre ou cinq portraits qui n'ont pas d'intérêt pour la postérité, et qu'il n'ait pas mis à leur place des esquisses de Johnson et de Gibbon, aussi heureuses et aussi vivantes que ses esquisses de Burke et de Garrick.

Quelques-uns des amis et des admirateurs de Goldsmith lui érigérent un cénotaphe dans l'abbaye de Westminster. Nollekens fut chargé de la sculpture, et Johnson écrivit l'inscription. Il est très-regrettable que Johnson n'ait pas laissé à la postérité un monument plus durable et plus précieux de son ami. Une Vie de Goldsmith aurait été une addition inestimable aux Vies des poëtes. Personne n'appréciait avec plus de justesse que Johnson les écrits de Goldsmith, personne ne connaissait mieux le caractère et les habitudes de Goldsmith, et personne n'était plus capable de retracer avec vérité et avec animation les particularités d'un esprit où de grands talents se trouvaient unis à de grandes faiblesses. Mais la liste des poëtes pour lesquels les libraires demandérent à Johnson des préfaces s'arrêtait à Lyttelton, qui mourut en 1773. Cette date semble avoir été choisie précisément pour exclure l'homme dont le portrait aurait le mieux terminé la série. Cependant Goldsmith a été heureux en fait de biographes. Dans l'espace d'un petit nombre d'années, sa vie a été écrite par M. Prior, par M. Washington Irving et par M. Forster. Le soin de M. Prior mérite de grands éloges; le style de M. Washington Irving est toujours agréable; mais il est juste de mettre au premier rang un ouvrage aussi remarquablement intéressant qne l'est la vie d'Olivier Goldsmith par M. Forster.

ENTRETIENS DE SOUTHEY

— JANVIER 1830. —

Sir Thomas Morus, ou Entretiens sur le progrès et l'avenir de la société, par Robert Southey, esq. LL. D., poëte lauréat; 2 vol. in-8. Londres, 1829.

Il serait à peine possible à un homme du talent et du savoir de M. Southey d'écrire deux volumes, de la taille de ceux que nous avons en ce moment entre les mains, qui fussent absolument dépourvus de renseignements utiles et de passages amusants. Cependant nous ne nous rappelons pas avoir jamais lu avec aussi peu de satisfaction une aussi grande masse de papiers écrite par un homme d'un vrai talent. Nous avions remarqué, depuis quelque temps déjà, avec beaucoup de regret, l'étrange infatuation qui porte le poëte lauréat à abandonner les branches de la littérature dans lesquelles il pourrait exceller, et à faire la leçon au public sur des sciences dont il ne sait pas seulement l'alphabet. Mais il vient, selon nous, de se surpasser en ce genre. Le sujet qu'il a entrepris de traiter dernièrement est un sujet qui exige toutes les qualités morales et intellectuelles les plus élevées d'un homme d'État qui serait en même temps un philosophe; il y faudrait un esprit à la fois vaste et pénétrant, un cœur à la fois droit et charitable;

et M. Southey consacre à cette entreprise deux facultés qui n'avaient jamais été, ce nous semble, dispensées à aucune créature humaine avec autant de libéralité, la faculté de croire sans la moindre raison, et celle de haïr sans la moindre provocation.

Il est vraiment extraordinaire qu'un esprit comme celui de M. Southey, un esprit richement doué par la nature à beaucoup d'égards, et grandement cultivé par l'étude, un esprit qui a exercé une influence considérable sur la génération la plus éclairée du peuple le plus éclairé qui ait jamais existé, soit absolument incapable de distinguer le vrai du faux. C'est cependant un fait. Pour M. Southey, le gouvernement est au nombre des beaux-arts. Il juge une théorie, une mesure d'intérêt public, une religion ou un parti politique, un traité de paix ou une guerre, comme on juge un tableau ou une statue, d'après l'effet produit sur son imagination ; une série d'impressions est pour lui ce qu'est pour d'autres hommes une chaîne de raisonnements ; ses opinions, comme il les appelle, ne sont à vrai dire que ses goûts.

Une partie de ce portrait pourrait peut-être s'appliquer à un beaucoup plus grand homme, à M. Burke. Mais M. Burke possédait, à n'en pas douter, un esprit admirablement propre à la recherche de la vérité, un esprit plus puissant que celui d'aucun homme d'État pratique ou théorique du dix-huitième siècle, un esprit plus puissant que tout au monde, à l'exception de sa sensibilité passionnée et ingouvernable. De là vient qu'il prenait ordinairement son parti en fanatique, et qu'il le défendait en philosophe. Sa conduite dans les occasions les plus importantes de sa vie, au moment du procès de Hastings, par exemple, et au moment de la Révolu-

tion française, semble lui avoir été inspirée par les sentiments et les motifs que M. Coleridge a si heureusement décrits, « par une pitié orageuse, par l'attrait victorieux de la grandeur, et par la fière précipitation de son âme. » L'Hindoustan et ses vastes cités, ses pagodes étincelantes, les innombrables essaims de sa population bronzée, ses antiques dynasties, sa pompeuse étiquette, excitaient dans cet esprit si vaste, si poétique, si facile à émouvoir, le plus ardent intérêt. Les particularités du costume, des mœurs et des lois, le mystère même qui enveloppait la langue et l'origine de ces peuples, s'emparèrent de son imagination. Plaider sous les antiques voûtes de Westminster Hall, au nom du peuple anglais, à la barre de la noblesse anglaise, pour de grandes nations et pour des rois séparés de lui par la moitié de l'univers, cela lui parut le comble de la gloire humaine. Il n'est pas difficile non plus d'apercevoir que son hostilité envers la Révolution française provint surtout du mécontentement qu'il éprouva en voyant porter atteinte à tous ses anciens souvenirs politiques, en voyant effacer les frontières bien connues des États, et balayer en un instant les noms et les distinctions dont l'histoire de l'Europe avait été remplie depuis des siècles. Il éprouvait ce qu'éprouverait un antiquaire dont le bouclier aurait été épousseté, ou un connaisseur qui s'apercevrait qu'on a retouché son Titien. Mais, de quelque façon qu'il eût été amené à adopter une opinion, Burke ne l'avait pas plutôt adoptée qu'il faisait les derniers efforts pour lui trouver un motif légitime. Sa raison, semblable à un démon asservi par un enchanteur, était tenue par un charme, mais elle avait encore sa puissance. Elle s'appliquait à toutes les tâches que lui comman-

daient ses passions et son imagination. Mais quelque pénibles que fussent ces tâches, elle s'en acquittait avec une dextérité et une vigueur merveilleuses. Le raisonnement ne lui dictait pas sa conduite, mais il savait défendre la conduite la plus bizarre par des arguments plus plausibles que ceux au moyen desquels les hommes ordinaires défendent des opinions qu'ils ont adoptées après mûre délibération. La raison a rarement déployé, même dans les esprits bien équilibrés où elle règne en souveraine, autant de pouvoir et d'énergie que dans les moindres emplois de cette servitude impériale où vivait la raison de Burke.

Mais la raison n'a aucune place dans l'esprit de M. Southey; elle ne s'y trouve ni comme guide, ni comme suivante, ni comme souveraine, ni comme esclave. Il n'a pas l'air de savoir ce que c'est qu'un raisonnement. Il ne fait jamais usage lui-même d'un argument. Il ne se donne jamais la peine de répondre aux arguments de ses adversaires. L'idée ne lui est jamais venue qu'un homme doive savoir rendre compte de la manière dont il est arrivé à ses opinions, autrement qu'en disant qu'il pense de la sorte parce que c'est sa volonté et son bon plaisir. L'idée ne lui est jamais venue qu'il y ait quelque différence entre une assertion et une démonstration, qu'une rumeur ne prouve pas toujours un fait, qu'un fait isolé, même prouvé, ne peut guère servir de base suffisante à une théorie, que deux propositions contradictoires ne peuvent pas être des vérités incontestables, qu'une pétition de principes n'est pas la solution d'un problème, ou que, lorsqu'une objection a été soulevée, il serait bon d'y répondre par quelque chose de plus convainquant que ces deux mots : « scélérat » et « imbécile. »

Il serait absurde de lire les ouvrages d'un pareil écrivain dans l'espoir d'y acquérir la science politique. Tout ce qu'on peut attendre d'un système promulgué par lui, c'est qu'il soit splendide et émouvant, c'est qu'il suggère des images sublimes et agréables. La philosophie qu'il nous expose est un véritable rêve, une création poétique, comme la caverne de Domdaniel, le Swerga, ou le Padalon; et, à vrai dire, elle ressemble en plus d'un point à ces éclatantes visions. Comme elles, elle a assez d'invention, de grandeur et de splendeur. Mais, comme elles aussi, elle est grotesque et extravagante, et manque perpétuellement même de cette vraisemblance conventionnelle qui est nécessaire à l'effet des œuvres d'art.

Les plus enthousiastes admirateurs de M. Southey ne contesteront probablement pas que son succès ait toujours été moindre, à mesure que ses entreprises exigeaient plus de force de raisonnement. A tout prendre, ses poëmes ont bien plus de réputation que ses œuvres en prose. Il est vrai que ses odes officielles, parmi lesquelles il faut classer la *Vision du Jugement*, sont, pour la plupart, plus mauvaises que celles de Pye, et aussi mauvaises que celles de Cibber; nous ne trouvons pas non plus que ses petites pièces de vers soient en général fort heureuses. Mais ses grands poëmes, bien que remplis de défauts, sont cependant des productions très-extraordinaires. Nous doutons fort qu'on les lise dans cinquante ans d'ici, mais si on les lit, nous ne doutons pas qu'on les admire.

Quoique nous préférions presque toujours la poésie de M. Southey à sa prose, nous devons cependant faire une exception. La *Vie de Nelson* est, sans aucun doute, le plus parfait et le plus charmant de ses ouvrages. Le fait est, et ses

poëmes le prouvent surabondamment, qu'il est infiniment moins habile pour concevoir un plan que pour le remplir. Il y avait donc avantage pour lui à trouver des caractères et des événements tout tracés, et à n'avoir d'autre tâche à remplir que celle de mettre la vie dans ce cadre froid. Il n'y eut peut-être jamais aucun écrivain si parfaitement propre à écrire l'histoire de notre grand guerrier naval. Il n'y avait là ni fines énigmes du cœur humain à deviner, ni théories à exposer, ni causes cachées à mettre en lumière, ni conséquences éloignées à prédire. Le caractère du héros était tout entier à la surface. Les exploits à raconter étaient brillants et pittoresques. La nécessité de suivre la marche véritable des événements a préservé M. Southey de ces fautes qui défigurent le plan primitif de presque tous ses poëmes, et que ne sauraient faire oublier d'innombrables beautés de détail. Le sujet n'exigeait pas cette force de raisonnement dont l'absence est le grand reproche à faire à la prose de M. Southey. Il ne serait pas facile de trouver, dans toute l'histoire littéraire, un exemple d'une plus heureuse harmonie entre le sujet et l'auteur. Les vents et les flots se sont accordés pour les porter au port. John Wesley et la guerre de la Péninsule étaient des sujets d'un genre très-différent, des sujets qui exigeaient toutes les qualités d'un historien philosophe. A tout prendre, M. Southey a échoué dans ses ouvrages sur ces deux sujets. Cependant il y a dans l'un et dans l'autre ouvrage de charmants spécimens de l'art de raconter. La Vie de Wesley restera probablement. Toute défectueuse qu'elle est, elle contient la seule peinture populaire d'une révolution morale très-remarquable et d'un homme qui, par son éloquence et sa puissance de logique, serait devenu

éminent dans la littérature, qui, par son génie pour le gouvernement, n'était pas inférieur à Richelieu, et qui, en dépit de toutes les erreurs qu'il a pu commettre, a l'honneur d'avoir voué toutes ses facultés, malgré le blâme et les moqueries, à ce qu'il regardait sincèrement comme le plus grand bien de l'humanité. L'*Histoire de la guerre de la Péninsule* est déjà morte ; à vrai dire, le second volume était mort-né. La gloire de produire un récit impérissable de cette grande lutte semble réservée au colonel Napier.

Le *Livre de l'Église* contient quelques histoires très-joliment dites. Le reste n'est que du pur fatras. C'était évidemment une entreprise qu'un penseur profond pouvait seul mener à bien, et dans laquelle un penseur profond aurait encore pu échouer, à moins qu'il n'eût complétement tenu ses passions en bride. Mais dans tous les ouvrages où M. Southey a complétement abandonné le récit et a tenté de discuter des questions morales et politiques, il a échoué de la façon la plus complète et la plus honteuse. En pareille occasion, ses écrits n'échappent au mépris et à la dérision que grâce à la beauté et à la pureté de la langue. Il y a, nous l'avouons, un si grand charme dans le style de M. Southey, que, lors même qu'il écrit des sottises, nous le lisons en général avec plaisir, excepté quand il veut être drôle. On n'a jamais vu un plaisant plus insupportable. Il s'essaye très-souvent dans le genre comique, et cependant, nous ne nous rappelons pas une seule occasion où il ait réussi à autre chose qu'à être prétentieusement et ridiculement ennuyeux. Dans l'un de ses ouvrages, il nous dit que l'évêque Spratt était le bien nommé, attendu qu'il était un fort petit poëte (1). Et dans

(1) *Sprat*, éperlan.

le livre qui nous occupe aujourd'hui, il ne peut pas citer Francis Bugg, le quaker renégat, sans faire une réflexion sur ce nom mal sonnant (1). Un homme sensé pourrait dire de pareilles sornettes au coin de son feu; mais quand on voit une créature humaine transcrire une pareille baliverne, la recopier, la remettre à l'imprimeur, en corriger l'épreuve, et la lancer dans le monde, on trouve qu'il y a de quoi avoir honte de l'espèce à laquelle nous appartenons.

L'étrange amertume que M. Southey témoigne envers ses adversaires doit être, sans doute, attribuée, en grande partie, à la manière dont il se forme ses opinions. On a souvent remarqué que les différences de goût produisent des animosités plus violentes que les différences d'opinion sur des questions scientifiques. Mais ce n'est pas tout. Presque tous les jugements que porte M. Southey sur les hommes et sur leurs actions sont empreints d'une austérité particulière. Nous sommes loin de lui reprocher de placer très-haut son idéal en fait de moralité et de juger tout d'après cet idéal. Mais la rigueur devrait être accompagnée de discernement, et M. Southey semble absolument dépourvu de discernement. Il juge en moine, tout à fait comme pourrait le faire un vieux bénédictin bien sévère, qui aurait été préservé, par le fait même de sa condition, de beaucoup de faiblesses communes au reste des hommes. Jamais homme, en dehors d'un cloître, n'a écrit sur l'amour, par exemple, aussi froidement et en même temps aussi grossièrement que notre auteur. Ses descriptions de l'amour sont exactement telles qu'on pourrait les attendre d'un reclus qui ne connaîtrait la

(1) *Bugg*, punaise.

passion que par les détails du confessionnal. Presque tous ses héros font l'amour ou comme des séraphins ou comme des animaux. Il semble ne rien concevoir entre la passion platonique du Glendoveer qui contemple avec ravissement la lèpre de sa maîtresse, et l'appétit brutal d'Arvalan et de Roderick. Chez Roderick, à la vérité, les deux caractères s'unissent. Il est d'abord tout argile, et puis tout esprit. Il sort de chez lui avec les intentions d'un Tarquin, et rentre trop éthéré pour se marier. La seule scène d'amour qui se trouve dans *Madoc*, si nous avons bonne mémoire, se compose des hommages délicats que présente à Goervyl un sauvage qui a trop bu de l'excellent hydromel du prince. Il faudrait chercher pendant toute une semaine pour trouver, dans l'immense quantité de vers écrits par M. Southey, un seul passage qui indique quelque sympathie pour les sentiments qui ont consacré les ombrages de Vaucluse et les rochers de Meillerie.

A vrai dire, sauf quelques images très-agréables de tendresse paternelle et d'affection filiale, il n'y a presque rien de doux ou d'humain dans la poésie de M. Southey. La haine, l'orgueil et la soif insatiable de la vengeance, tout ce que les théologiens appellent les péchés spirituels, voilà pour lui les vertus cardinales. Il déguise ces passions sous le nom de devoirs; il les purifie de l'alliage des intérêts vulgaires; il les ennoblit en les unissant à l'énergie, à la persévérance et à une grande austérité de mœurs; puis, il les offre à l'admiration de l'humanité. C'est là l'esprit qui anime ses personnages de Thalaba, de Ladurlad, d'Adosinda, de Roderick après sa conversion. C'est l'esprit que M. Southey semble avoir affecté dans tous ses écrits. Il a toujours l'air de dire : « J'ai raison d'être en colère. » La seule ou presque seule

marque de charité qu'il accorde à ses adversaires, c'est de prier pour leur conversion ; et il le fait dans des termes qui ressemblent fort à ceux que pouvait employer jadis un prêtre portugais, lorsqu'il intercédait auprès de Dieu pour un juif, en le livrant au bras séculier comme relaps.

Nous avons toujours entendu dire et nous croyons fermement que M. Southey est un homme très-aimable et très-humain, et nous ne prétendons pas lui appliquer personnellement aucune des remarques que nous avons faites sur la tendance de ses écrits. Ce sont là les caprices de la nature humaine. L'oncle Toby, lui-même, s'inquiétait fort peu des grenadiers français qui tombaient sur les remparts de Namur. Quand M. Southey prend la plume, il change de nature aussi complétement que le capitaine Shandy quand il ceignait son épée. Les seuls adversaires auxquels le poëte lauréat fasse quartier, sont ceux chez qui il retrouve quelques traits de son propre caractère. Il semble avoir une antipathie instinctive pour les hommes calmes et modérés, pour les hommes qui évitent les extrêmes et qui donnent des raisons. Par exemple, il a traité M. Owen de Lanark avec infiniment plus de respect que M. Hallam ou le docteur Lingard, et la seule raison que je puisse découvrir de cette partialité, c'est que M. Owen a des idées plus erronées, plus enracinées et moins raisonnées qu'aucun penseur de notre temps.

Le système politique de M. Southey est exactement tel que nous pouvions l'attendre d'un homme qui regarde la politique, non comme une affaire de science, mais comme une affaire de goût et de sentiment. Tous ses plans de gouvernement sont parfaitement inconséquents. Dans sa jeunesse, il était républicain, et cependant il nous dit lui-même dans la préface de ses *Entre-*

tiens, qu'il était dès lors opposé aux prétentions des catholiques. Aujourd'hui, il est violemment ultra-Tory. Et cependant, tandis qu'il soutient, avec une véhémence qui ressemble à de la férocité, toutes les parties les plus sévères et les plus dures de la théorie ultra-Tory de gouvernement, la partie la plus basse et la plus ignoble de cette théorie le dégoûte. Il semble disposé à recommander l'exclusion, la persécution, les plus sévères châtiments, contre les pamphlétaires et les démagogues, les proscriptions, les massacres, la guerre civile, s'il le faut, plutôt que la moindre concession à un peuple mécontent. Une tyrannie sévère et sombre, qui écrase l'opposition, qui impose silence aux remontrances, qui exerce l'esprit du peuple à une obéissance passive, est empreinte d'une certaine grandeur qui charme son imagination. Mais il n'y a rien de beau dans les tours de passe-passe et la corruption du pouvoir; aussi M. Southey n'est-il nullement enclin à les tolérer. Lorsqu'il était Jacobin, il ne voyait pas que son système conduisait logiquement et aurait fini par conduire pratiquement à l'abolition de toute distinction religieuse. Il commet aujourd'hui une erreur du même genre. Il répudie ce qu'il y a de méprisable et d'abject dans la confession de foi de son parti, sans s'apercevoir que cela en fait nécessairement partie. Il voudrait avoir, à la fois, la tyrannie et la pureté, tandis que l'observation la plus superficielle l'aurait mis à même de reconnaître que la tyrannie ne peut jamais exister sans la corruption.

Mais il est bien temps que nous passions à l'examen de l'ouvrage dont nous avons plus spécialement à nous occuper, et qui vient d'ailleurs corroborer, presque à chaque page, nos remarques générales sur les ouvrages de M. Sou-

they. Dans sa préface, l'auteur nous apprend qu'eu dépit de ce qu'on a parfois soutenu, il a toujours été opposé aux prétentions des catholiques. Nous le croyons parfaitement; d'abord parce que M. Southey est assurément incapable d'imprimer un mensonge de gaîté de cœur, et ensuite parce que son assertion est en elle-même probable. Nous nous serions attendu à voir M. Southey, même dans ses plus violents paroxysmes d'enthousiasme démocratique, étranger à tout désir de voir appliquer un remède fort simple à un grand mal pratique. Nous aurions prédit que la seule mesure qui ait mis d'accord tous les grands hommes d'État de deux générations et qu'ils aient travaillé en commun à faire passer, serait la seule mesure qui ne mît pas M. Southey en désaccord avec lui-même, et qu'il travaillerait toujours à la combattre. Il a passé en politique d'un extrême à l'autre, comme le Satan de Milton parcourait le globe, en réussissant toujours à « chevaucher avec les ténèbres. » Là où règne la plus profonde obscurité, c'est là qu'on est sûr de trouver M. Southey n'importe à quel moment. Tout le monde n'aurait pas ce talent d'éviter constamment la clarté du jour dans le cours d'un voyage aux antipodes.

M. Southey n'a jamais été heureux dans le plan de ses fictions. Mais il n'a jamais échoué aussi complétement que dans l'ouvrage qui nous occupe, si ce n'est dans sa déplorable *Vision du jugement*. Au mois de novembre 1817, notre poëte lauréat était, à ce qu'il paraît, occupé à lire son journal et à méditer sur la mort de la princesse Charlotte. Un homme d'un âge mur, et de l'aspect le plus digne, se présenta à lui comme un étranger venu d'un lointain pays, et lui demanda très-poliment pardon de

ne pas avoir eu soin de se munir de lettres d'introduction. M. Southey suppose que son visiteur est un Américain venu pour voir les lacs anglais et les poëtes des lacs, et il se met aussitôt, avec toute la grâce qu'une longue habitude peut seule donner, à lui faire toutes les politesses que les auteurs doivent à leurs admirateurs. Il assure son hôte que quelques-unes des visites les plus agréables qu'il ait jamais reçues lui ont été faites par des Américains, et qu'il connaît parmi eux des hommes dont le mérite et les vertus feraient honneur à tous les pays. Nous pouvons remarquer en passant, à la gloire de M. Southey, que, bien qu'il n'ait évidemment aucun goût pour les institutions américaines, il ne parle jamais du peuple des États-Unis avec cette pitoyable affectation de mépris par laquelle quelques hommes de son parti ont plus fait que ne peuvent faire les guerres ou les tarifs pour exciter une haine mutuelle entre deux nations faites pour vivre dans une mutuelle amitié. Si grands que soient les défauts de son esprit, une aussi méprisable envie n'y trouve point de place. A vrai dire, on saurait difficilement concevoir qu'un homme doué d'autant de sensibilité et d'imagination pût contempler sans plaisir et sans orgueil national la jeunesse splendide et vigoureuse d'un grand peuple, dont les veines sont remplies de notre sang, dont les esprits sont nourris de notre littérature, et à qui est substitué le riche héritage de notre civilisation, de notre gloire et de notre liberté.

Mais revenons au cabinet de M. Southey, à Keswick. Le visiteur déclare au poëte hospitalier qu'il n'est pas un Américain, mais un esprit. M. Southey lui répond, avec plus de franchise que de politesse, qu'il est un esprit très-bizarre. L'étranger lui tend la main. Elle n'a ni poids,

ni substance. Là-dessus, M. Southey devient plus sérieux; ses cheveux se dressent sur sa tête, et il conjure le spectre de lui dire qui il est, et pourquoi il vient. Le fantôme se trouve être Sir Thomas Morus. On porte, à ce qu'il paraît, dans l'autre monde, les traces du martyre, comme on porte, dans celui-ci, des plaques et des cordons en signe de décorations. Sir Thomas montre au poëte une raie rouge plus brillante que le rubis, tout autour de son cou, et il lui apprend que Cranmer porte dans le paradis un vêtement de flammes, sur lequel se détache sans doute le gant de sa main droite avec un éclat tout particulier.

Sir Thomas ne prolonge pas beaucoup sa visite, pour cette fois, mais il promet de cultiver la nouvelle connaissance qu'il vient de faire, et il s'évanouit dans les airs, après avoir prié de ne pas parler de sa visite à Mme Southey. Le reste du livre consiste en conversations entre M. Southey et ledit esprit, sur le commerce, la circulation de l'argent, l'émancipation des catholiques, la littérature périodique, les couvents de femmes, les bouchers, le tabac à priser, les étalages de libraires, et cent autres sujets. M. Southey saisit très-poliment une occasion pour escorter le spectre au bord des lacs, et il lui indique les plus beaux points de vue. Quelle était la nécessité d'évoquer un esprit, pour parler de pareils sujets et pour voir de pareilles choses, pourquoi le vicaire de la paroisse, un bas-bleu de Londres, ou un Américain, puisque M. Southey avait d'abord pris son visiteur aérien pour un Américain, n'auraient pas suffi à ce rôle, c'est ce que nous ne pouvons comprendre. Sir Thomas n'apprend rien à M. Southey sur les événements futurs, et il déclare positivement qu'il n'a pas le don de la prescience. Il a appris à parler l'anglais moderne. Il a lu toutes les

nouvelles publications. Il aime autant à plaisanter que lorsqu'il plaisantait avec le bourreau, quoiqu'on ne puisse pas dire que son esprit ait beaucoup gagné en qualité depuis qu'il est en Paradis. Il n'a pas non plus, tant s'en faut, une aussi grande puissance de raisonnement que lorsqu'il siégeait sur le sac de laine, et quoiqu'il se vante « d'avoir dépouillé toutes les passions qui obscurcissent l'intelligence des hommes et qui pervertissent leurs consciences », nous sommes forcé d'avouer que nous le trouvons bien moins stoïque que par le passé. Quant aux révélations, il avertit dès le début M. Southey qu'il ne faut point en attendre de lui. Le poëte lauréat exprime, quant à la divine autorité de l'Apocalypse, quelques doutes qui ne le feront certainement pas grandir dans l'opinion de nos millénaires modernes. Mais l'esprit garde un silence impénétrable. Autant qu'il nous en souvient, il ne laisse échapper qu'une seule allusion aux occupations que poursuivent les esprits séparés de leurs corps. Il encourage M. Southey à espérer qu'il y a une presse du paradis qui réimprime toutes les publications importantes faites chez M. Murray et chez M. Colburn, aussi régulièrement qu'on les réimprime à Philadelphie; et il insinue délicatement que *Thalaba* et *La malédiction de Kehama* sont de ce nombre. Quel contraste présente cette absurde fiction avec les charmants récits que Platon et Cicéron plaçaient au commencement de leurs dialogues ! Que de frais et d'efforts pour monter le mécanisme de cette histoire, et quel pitoyable résultat ! Faire intervenir un fantôme pour dire ce que le premier venu aurait pu dire ! L'esprit glorifié d'un grand homme d'État et d'un grand philosophe, redescend ici-bas, pour y flâner comme pourrait le faire un vieux nabab bilieux dans une ville d'eaux ; il parcourt

les revues et les romans, il fait de longues visites, il se promène à la recherche du pittoresque ! La scène de saint Georges et de saint Denis, dans *la Pucelle*, est à peine plus ridicule. Nous savons quelle était l'intention de Voltaire. Mais personne ne peut supposer que M. Southey ait voulu se faire un jeu des mystères d'une autre vie. Le fait est que, dans l'ouvrage en question, dans *la Vision du Jugement* et dans quelques-unes de ses autres pièces, sa manière de traiter les sujets les plus solennels ressemble à celle des incrédules déclarés, tout comme les extravagantes représentations de personnes et de choses saintes qu'on voit dans quelques grotesques tableaux italiens ressemblent aux caricatures que Carlile expose sur le devant de sa boutique. Mais nous jugeons l'acte particulier d'après le caractère général de celui qui le commet. Nous qualifions d'absurde et de maladroit, dans un tableau d'église, ce que nous qualifierions de blasphématoire dans la boutique d'un blasphémateur reconnu.

Nous en venons maintenant aux conversations qui ont lieu entre M. Southey et sir Thomas Morus, ou plutôt entre deux Southeys, également éloquents, également colères, également déraisonnables, également adonnés à parler de ce qu'ils ne comprennent pas. On ne pourrait peut-être pas choisir un meilleur exemple de l'esprit qui anime tout l'ouvrage, que les passages où M. Southey exprime son opinion sur le système manufacturier. Il n'y a rien qu'il déteste aussi amèrement. C'est, à son avis, un système plus tyrannique que celui des temps féodaux, un système qui détruit le corps et dégrade l'esprit de ceux qui y sont engagés. Il exprime l'espoir que la rivalité des autres nations nous chassera du champ de bataille, que nous verrons décliner notre commerce exté-

rieur, et que nous pourrons de la sorte retrouver un peu de santé et de force nationales. Mais il a l'air de croire que l'extermination de toute la population manufacturière serait un grand bienfait, si c'était le seul moyen de détruire un si grand mal.

M. Southey ne met pas en avant un seul fait à l'appui de ses vues, et il nous semble qu'il y a des faits qui conduisent à une conclusion toute différente. En premier lieu, la taxe des pauvres est positivement moins élevée dans les districts manufacturiers que dans les districts agricoles. Si M. Southey veut bien jeter les yeux sur les rapports du Parlement à ce sujet, il verra que le chiffre des secours paroissiaux dont les classes ouvrières ont eu besoin dans les différents comtés d'Angleterre est presque exactement en proportion inverse de l'extension du système manufacturier dans ces comtés. Nous avons sous les yeux les rapports concernant les années qui finissent en mars 1825 et en mars 1828. En 1825, c'est en Sussex que la taxe des pauvres est le plus élevée, vingt schellings à peu près par habitant. Puis viennent les comtés de Buckingham, Essex, Suffolk, Bedford, Huntingdon, Kent et Norfolk. Dans tous ces comtés, la moyenne est au-dessus de quinze schellings par tête. Nous ne parcourons pas tout le pays. Même dans le Westmoreland et dans le canton nord du comté d'York, la moyenne est au-dessus de huit schellings. Dans le Cumberland et le comté de Monmouth, les plus riches de tous les districts agricoles, elle est de six schellings. Mais dans le côté occidental du comté d'York, elle n'est que de cinq schellings, et quand on arrive au comté de Lancaster, elle n'est plus que de quatre schellings, un cinquième de ce qu'elle est dans le Sussex. Les rapports concernant l'année qui finit en mars

1828 sont un peu plus défavorables aux districts manufacturiers. Mais le comté de Lancaster a eu, même dans ces temps de misère publique, une taxe des pauvres inférieure à celle de tous les autres districts, et à peine supérieure à un quart de la taxe des pauvres prélevée en Sussex. Parmi les districts agricoles, le Cumberland est le seul qui ait été aussi heureux que la partie occidentale du comté d'York. Ces faits semblent indiquer que les ouvriers des manufactures sont à la fois dans une situation plus aisée et moins dépendante que les ouvriers des champs.

Quant à l'effet du système manufacturier sur la santé physique, demandons la permission de l'apprécier au moyen d'un procédé trop bas et trop vulgaire, sans doute, pour une imagination aussi élevée que celle de M. Southey, c'est-à-dire d'après la proportion des naissances et des morts. Nous savons que, tandis que se développait ce système atroce, cette nouvelle misère, pour employer les expressions de M. Southey, cette nouvelle énormité, cet enfant d'un siècle monstrueux, ce fléau que ne saurait approuver aucun homme dont le cœur n'est pas gangrené ou l'esprit obscurci, il y a eu une grande diminution de la mortalité, et que cette diminution a été plus grande dans les villes manufacturières que partout ailleurs. La mortalité est encore plus grande aujourd'hui dans les villes que dans les campagnes, comme elle l'a toujours été. Mais la différence a extraordinairement diminué. Il y a tout lieu de croire qu'au milieu du siècle dernier la mortalité annuelle était, à Manchester, d'un sur vingt-huit. Elle est aujourd'hui d'un sur quarante-cinq. A Glasgow et à Leeds, un semblable progrès s'est accompli. Bien plus, la moyenne de la mortalité dans

ces trois grandes capitales des districts manufacturiers est de beaucoup inférieure à ce qu'elle était, il y a cinquante ans, dans l'Angleterre et le pays de Galles pris ensemble, villes et rase campagne. On pourrait soutenir avec quelque apparence de raison que les hommes vivent plus longtemps, parce qu'ils sont mieux nourris, mieux logés, mieux vêtus et mieux soignés quand ils sont malades, et que ces progrès sont dus à cet accroissement de richesse nationale qu'a produit le système manufacturier.

On pourrait en dire beaucoup plus à ce sujet. Mais à quoi bon? Ce n'est pas dans des tableaux de mortalité et dans des statistiques que M. Southey a appris sa foi politique. Il ne peut pas s'abaisser à étudier l'histoire du système qu'il attaque, à établir la balance entre le bien et le mal que ce système a produits, à comparer un district avec un autre district ou une génération avec une autre génération. Nous allons transcrire la raison, la seule raison qu'il donne à l'appui de son opinion. Voici ses propres paroles :

« Nous contemplâmes quelque temps en silence les habitations qui se trouvaient à nos pieds. Ici et dans le hameau voisin de Millbeck, on peut voir et comparer les résultats des manufactures et de l'agriculture. Les anciennes chaumières sont faites pour charmer un peintre et un poëte. Elles sont solidement bâties de la pierre du pays, sans mortier ni chaux blanchâtre qui viennent les salir; leurs longs toits qui s'abaissent sont couverts d'ardoises; si quelque Amphion indigène les avait créées par le pouvoir magique de sa lyre, les matériaux n'auraient pu s'adapter avec plus d'harmonie au paysage qui les entoure; le temps les a encore embellies, en les revê-

tant de la livrée de toutes les saisons, de mille plantes grimpantes, de mousses touffues et courtes, de petites fougères, de mille plantes grasses. Les cheminées sont rondes ou carrées, ornées, sans l'être autant, que celles qui couronnent, comme de petites tourelles, les maisons des paysans portugais; et cependant elles sont tout aussi appropriées à la situation qu'elles occupent; la haie de buis taillé sous les fenêtres, les buissons de roses à côté de la porte, la petite plate-bande de fleurs, dominée par les grandes roses trémières; puis, tout près de là, le jardin, les ruches, et le verger avec ses talus couverts de narcisses et de perce-neige, si précoces et si abondants en cette contrée, tout cela indique chez les propriétaires une certaine aisance et un certain loisir, un certain goût de propreté et de bien-être, un certain instinct des plaisirs naturels, sains et innocents. Les nouvelles chaumières, au contraire, où habitent les ouvriers des manufactures, sont bâties sur le plan des manufactures elles-mêmes : parfaitement nues et en ligne droite. Comment se fait-il que tout ce qui tient aux manufactures soit toujours indiciblement laid? Depuis le plus grand des temples où ce Mammon est adoré jusqu'à la plus misérable hutte où sont entassés ses esclaves, tous les édifices qui sont à lui ont le même caractère. Le temps ne les embellira pas; la nature ne pourra ni les vêtir ni les cacher, et ils choqueront éternellement les regards aussi bien que l'esprit. »

Voilà de la sagesse! Voilà les principes d'après lesquels il faut gouverner les nations! Des buissons de roses et la taxe des pauvres, plutôt que des machines à vapeur et l'indépendance! La mortalité dans des chaumières embellies par les fougères et les mousses, plutôt que la santé et la

longue vie dans des édifices que le temps ne peut pas rendre harmonieux! On nous dit que notre siècle a inventé des atrocités au delà de tout ce qu'auraient pu imaginer nos ancêtres, que la société est tombée dans un tel état que l'extermination serait pour elle un bienfait, et tout cela, parce que les maisons des filateurs de coton sont unies et rectangulaires. M. Southey a trouvé, nous dit-il, un moyen de comparer les effets de l'industrie et ceux de l'agriculture. Et quel est ce moyen? On n'a qu'à monter sur une colline, à regarder une chaumière et une manufacture, et à voir laquelle des deux est la plus jolie. M. Southey croit-il que la masse des paysans anglais vive ou ait jamais vécu dans des chaumières solides ou ornées, avec des haies de buis, des plates-bandes de fleurs, des ruches et des vergers? Si non, que vaut son parallèle? Nous méprisons ces prétendus philosophes, qui croient servir la cause de la science en dépréciant la littérature et les beaux-arts. Mais si quelque chose pouvait excuser la petitesse de leur esprit, ce serait un livre comme celui-ci. Il n'est pas surprenant que, lorsqu'un enthousiaste prend le pittoresque pour pierre de touche de la vérité politique, un autre enthousiaste soit disposé à proscrire absolument les plaisirs du goût et de l'imagination.

C'est ainsi que M. Southey raisonne sur des questions qu'il croit connaître à fond. Nous ne sommes donc nullement surpris de le voir commettre des erreurs extraordinaires quand il écrit sur des questions qu'il avoue ne pas savoir. Il confesse qu'il n'est pas versé dans l'économie politique, et qu'il n'a pour cette science ni goût, ni aptitude ; après quoi il fait un cours d'économie politique qui justifie pleinement sa confession.

« Jadis, » dit sir Thomas Morus, « la richesse était tangible. Elle consistait en terre, en argent ou en objets divers, qui avaient une valeur réelle ou une valeur de convention. »

Montesinos, c'est le nom légèrement affecté que se donne M. Southey, répond comme suit :

« Des bijoux, par exemple, et des tableaux, comme en Hollande, où les oignons de tulipes ont aussi joué le même rôle pendant quelque temps. »

« Cette manie, » dit sir Thomas, « a été une de ces folies contagieuses auxquelles les nations sont sujettes. Toute richesse fut réelle jusqu'au jour où les progrès du commerce rendirent nécessaire la création d'un papier-monnaie, lequel différait des pierres précieuses et des tableaux en ce point important, qu'il n'y avait pas de limite à sa production. »

« Nous le regardons, » dit Montesinos, « comme représentant une richesse réelle, et, par conséquent, comme limité à la valeur totale de ce qu'il représente. »

« Suivez plus loin cette idée, » répond l'esprit, « et vous serez bientôt dans les ténèbres. Vos billets de banque de province, qui sont presque exclusivement l'agent monétaire de certains districts, ont cours aujourd'hui. Demain, vous apprendrez peut-être que la maison qui les produisait a suspendu ses paiements ; que représenteront-ils alors? Vous n'aurez plus entre les mains que l'ombre d'une ombre. »

Nous savons à peine par quel bout prendre ce faisceau d'absurdités pour le dénouer. Nous pourrions demander si c'est une plus grande preuve de folie de donner une grande valeur à des tulipes qu'à des pierres rares, qui ne sont ni plus utiles ni plus belles. Nous pourrions de-

mander comment on peut dire qu'il n'y a pas de limite à la production du papier-monnaie, quand un homme est pendu pour en avoir émis au nom d'un autre, et quand il est forcé de convertir en espèces le papier-monnaie qu'il émet en son propre nom? Mais l'erreur de M. Southey vient de plus loin. « Toute richesse, » dit-il, « a été tangible et réelle jusqu'au jour de l'introduction du papier-monnaie. » Or, y a-t-il jamais eu, depuis que les hommes sont sortis de leur état primitif de complète barbarie, un siècle où il n'y eût pas de dettes? Tant que la solvabilité du débiteur n'est pas mise en doute, ne regarde-t-on pas une dette comme faisant partie de la richesse du créancier? Et cependant, est-ce de la richesse tangible et réelle? Ou bien une créance cesse-t-elle d'être de la richesse, parce qu'elle a la garantie d'une reconnaissance écrite? Mais qu'est-ce donc que le papier-monnaie? M. Southey n'a-t-il jamais lu un billet de banque? S'il en lisait un, il verrait que c'est une reconnaissance écrite d'une dette, et une promesse de payer cette dette. La promesse peut être violée; la dette peut n'être pas payée; ceux à qui elle était due peuvent souffrir; mais ce n'est pas un risque réservé au détenteur de papier-monnaie, c'est un risque inséparable de la relation de débiteur et de créancier. Tout homme qui vend un objet qui est en sa possession pour autre chose que de l'argent comptant, court le risque de s'apercevoir que ce qu'il regardait la veille comme une partie de sa fortune n'a plus aucune valeur le lendemain. M. Southey fait allusion aux galeries de tableaux en Hollande. Les tableaux étaient indubitablement des propriétés réelles et tangibles. Mais assurément, il pouvait arriver qu'un bourg-

mestre dût à un marchand de tableaux mille guilders pour un Téniers. Ce qui correspond dans cette circonstance à notre papier-monnaie, ce n'est pas le tableau, qui est tangible, mais le droit qu'a le marchand de tableaux au prix du tableau, et ce droit n'est pas tangible. Or, le marchand de tableaux ne regarderait-il pas ce droit comme une partie de sa fortune? Un négociant qui connaîtrait l'existence de ce droit ne serait-il pas plus disposé à faire crédit au marchand de tableaux, à cause de ce droit ? Le bourgmestre pourrait être ruiné. S'il l'était, sa ruine n'aurait-elle pas ces mêmes conséquences dont on n'avait jamais entendu parler, à ce que nous assure M. Southey, avant l'introduction du papier-monnaie? Hier, ce droit valait mille guilders. Que vaut-il aujourd'hui ? L'ombre d'une ombre.

Il est vrai que, lorsque des droits de cette nature passent très-facilement de main en main, une seule banqueroute cause des maux bien plus considérables. Les lois de tous les pays sanctionnent, en certains cas, le transfert des droits que l'on a sur un objet, quand on n'est pas encore en possession de l'objet même. Sans doute, M. Southey ne demanderait pas qu'on déclarât sans nulle valeur toutes les lettres de change et tous les billets qui ont été endossés. D'ailleurs, lors même qu'on le ferait, le transfert des droits aurait lieu d'une façon imperceptible, mais sur une très-grande échelle. Par exemple, quand le boulanger se fie au boucher, il se fie en réalité, sinon en apparence, aux pratiques du boucher. Un homme qui doit des sommes considérables à des commerçants et qui ne les paie pas, cause presque toujours de grandes souffrances à une quantité de gens auxquels il n'a jamais eu à faire. En un

mot, ce que M. Southey prend pour une différence fondamentale n'est qu'une différence de forme et de degré. Dans toutes les sociétés, les hommes ont des droits sur la propriété des autres. Dans toutes les sociétés, il est possible que certains débiteurs ne puissent pas remplir leurs obligations. Dans toutes les sociétés, par conséquent, il y a une richesse qui n'est pas tangible et qui peut devenir l'ombre d'une ombre.

M. Southey passe ensuite à une dissertation sur la dette nationale, qu'il considère, à un point de vue nouveau et très-consolant, comme une addition évidente au revenu du pays.

« Vous comprenez, » dit sir Thomas, « qu'elle constitue une grande partie de la richesse nationale. »

« Une si grande partie, » répond Montesinos, « que, lorsque l'agriculture était prospère, l'intérêt de la dette nationale égalait le revenu de tout le sol de la Grande-Bretagne, et qu'il égale aujourd'hui le revenu total de toutes les terres, de toutes les maisons et de toutes les autres propriétés fixes réunies. »

Le spectre et le poëte lauréat tombent d'accord qu'il est très-désirable qu'il y ait un réservoir de la richesse publique aussi sûr et aussi avantageux que celui que fournissent les rentes sur l'État. Sir Thomas reprend :

« Il ne faut pas omettre non plus un autre bienfait encore beaucoup plus important ; c'est l'emploi des intérêts annuels qui égalent, comme vous venez de le dire, le revenu actuel de toutes les propriétés fixes. »

« L'emploi de cette somme, » dit Montesinos, « donne du travail à la moitié de l'industrie de ce royaume, et nourrit la moitié des habitants. Otez donc le poids de la dette nationale de cette machine sociale si grande et si

compliquée, et les rouages s'arrêteront nécessairement.»

Si M. Southey n'avait pas daigné donner un peu plus loin au public quelques renseignements qui nous semblent, d'ailleurs, fort inutiles au public, nous aurions incliné à penser que M. Southey se figure que les dividendes sont un don gratuit envoyé du ciel à époque fixe aux détenteurs de fonds publics, de même que les cailles et la manne étaient jadis envoyées aux Israélites.

« D'où vient l'intérêt ? » dit sir Thomas.

« On se le procure au moyen de taxes, » dit Montesinos.

Mais voyons : M. Southey a-t-il jamais recherché ce qu'on ferait de cette somme, si elle n'était pas payée à titre d'intérêt au créancier national ? S'il voulait bien réfléchir un instant à cette question, nous soupçonnons que « le bienfait si important » dont il parle lui paraîtrait singulièrement diminué. Un détenteur de fonds, par exemple, dépense annuellement des dividendes qui s'élèvent à cinq cents livres, et ses dix plus proches voisins payent chacun cinquante livres au collecteur des taxes, afin de payer l'intérêt de la dette nationale. Si la dette était abolie, mesure que nous ne recommandons nullement, le détenteur de fonds cesserait de dépenser chaque année ses cinq cents livres. Il ne ferait plus travailler, et il ne fournirait plus à ses ouvriers des moyens de subsistance. M. Southey regarde cela comme un mal effroyable. Mais n'y a-t-il pas quelque circonstance atténuante ? Chacun des dix voisins de notre détenteur de fonds a cinquante livres par an de plus qu'autrefois. Si nous en croyons notre faible intelligence, chacun d'eux donnera plus de travail et nourrira plus de bouches qu'autrefois. La somme est exactement la même. Elle se trouve dans des mains différentes. Mais quel motif

M. Southey a-t-il de croire qu'elle soit dans des mains qui l'emploieront moins libéralement et moins judicieusement? Il a l'air de s'imaginer qu'un détenteur de fonds peut seul employer les pauvres; que, lorsqu'une taxe est supprimée, ceux qui la payaient auparavant s'empressent immédiatement de creuser des trous dans la terre et d'y enfouir la somme que le gouvernement avait coutume de prendre; enfin, que l'argent ne saurait mettre l'industrie en mouvement s'il n'a été préalablement tiré de la poche d'un individu par le collecteur de taxes et remis dans la poche d'un autre individu. Nous voudrions bien que M. Southey essayât de mettre à l'épreuve ce principe, qui est, à vrai dire, la base de toute sa théorie financière; car nous croyons de notre devoir de lui insinuer que notre génération a le cœur assez dur et l'imagination assez rebelle pour n'être point satisfaite par l'unique raison qu'il lui a jusqu'ici donnée, c'est-à-dire une comparaison de la taxe et de la rente avec l'évaporation et la rosée.

La théorie et le commentaire sont, il est vrai, au nombre de nos vieilles connaissances. Dans tous les moments de détresse publique dont nous avons gardé le souvenir, M. Southey a répété que ce n'est pas par l'économie, mais par un accroissement d'impôts, que le pays peut recevoir quelque soulagement; et il s'en tient encore, nous le voyons, avec la foi inébranlable d'un Diafoirus politique, à son « *Resaignare, repurgare, et reclysterizare.* » « Un peuple peut être trop riche, » nous dit-il, « mais non pas un gouvernement. »

« Un État, » ajoute-t-il, « ne peut avoir à sa disposition plus de richesses qu'il n'en peut consacrer au bien public; un des plus sûrs moyens de contribuer à la prospé-

rité nationale, c'est d'employer des sommes considérables à des travaux d'utilité nationale, et l'on y contribue encore plus puissamment en dépensant beaucoup pour l'amélioration du peuple. Mais un peuple peut être trop riche. »

Nous reconnaissons parfaitement qu'un État ne peut pas avoir à sa disposition plus de richesse qu'il n'en peut consacrer au bien public. Mais les individus et les associations d'individus ne peuvent pas non plus avoir à leur disposition plus de richesses qu'ils n'en peuvent consacrer au bien général. S'il n'y a pas de limite à la somme qu'on peut utilement employer à des travaux publics et à l'amélioration du peuple, alors il est toujours possible à ceux qui possèdent de grandes richesses de les dépenser utilement s'ils en ont le désir, soit que ces richesses se trouvent entre les mains des particuliers, soit qu'elles appartiennent à un gouvernement. Par conséquent, le seul motif que puisse alléguer M. Southey à l'appui de sa thèse des gouvernements qui ne peuvent pas être trop riches et des peuples qui peuvent l'être trop, c'est qu'il est probable que les gouvernements consacreraient leur argent à des objets plus utiles que ne le feront les particuliers.

Mais qu'est-ce qu'une dépense utile ? « Un des plus sûrs moyens de contribuer à la prospérité nationale, » dit M. Southey, « c'est d'employer des sommes considérables à des travaux d'utilité nationale. » Qu'entend-il par la prospérité nationale? Entend-il la richesse de l'État ? Si c'est là ce qu'il veut dire, voici quel est son raisonnement : plus un État est riche, et mieux cela vaut ; car plus un État est riche, et plus il sera riche. Ceci ressemble certainement beaucoup à ce genre de trompe-l'œil, qu'on appelle peu galamment un raisonnement de femme. Mais

si par prospérité nationale M. Southey entend la richesse du peuple, il se rend coupable d'une contradiction évidente. Il nous dit qu'un peuple peut être trop riche, mais non pas un gouvernement : car un gouvernement peut employer sa richesse à enrichir le peuple. Il faut enlever au peuple sa richesse, parce qu'il en a trop, et la consacrer à des travaux qui auront pour effet d'enrichir le peuple.

Nous sommes vraiment hors d'état de découvrir si M. Southey recommande l'établissement d'impôts considérables afin d'enrichir le peuple, ou afin de l'appauvrir ; mais nous sommes assurés que, si son but est de l'enrichir, il prend un mauvais moyen. Il y a, en fait de travaux publics, deux ou trois principes auxquels une expérience qui date de loin prouve qu'on peut presque toujours se fier.

Il n'arrive presque jamais qu'un particulier ou une association mettent de l'argent dans une affaire de canal, de tunnel ou de pont, s'ils n'ont pas l'espoir que leurs déboursés leur profiteront. Un travail de cette nature ne saurait profiter à des spéculateurs privés, à moins que le public ne consente à payer quelque chose pour en faire usage. Le public ne paye pas de son libre mouvement ce qui n'a pour lui ni profit ni avantage. Il y a donc un rapport direct et évident entre le motif qui engage les individus à entreprendre un pareil travail, et l'utilité du travail.

Peut-on établir que le même rapport existe lorsqu'il s'agit d'un travail d'intérêt public exécuté par le gouvernement? S'il est utile, les individus qui gouvernent le pays en sont-ils plus riches ? S'il est inutile, en sont-ils plus pauvres ? Un homme public peut être soucieux de son

crédit; mais n'est-il pas vraisemblable qu'il se grandira davantage aux yeux du public s'il déploie inutilement dans une grande ville toutes les magnificences de l'architecture, que s'il fait construire dans quelque province éloignée une route parfaite ou un excellent canal? La renommée des travaux publics est une preuve beaucoup moins certaine de leur utilité que le chiffre du péage qu'ils rapportent. Dans un siècle de corruption, les abus de confiance surabondent; mais même dans le siècle le plus pur, les tripotages ne manqueront pas. Il n'y a jamais eu, dans aucun pays, d'hommes d'État plus sensibles à l'opinion publique et plus intègres dans les transactions pécuniaires que ceux qui ont dernièrement gouverné l'Angleterre. Et cependant nous n'avons qu'à regarder les bâtiments récemment construits dans Londres pour y trouver une preuve de la vérité que nous avançons. Dans un siècle pervers, le sort du public, c'est d'être purement et simplement volé. Dans un siècle moral, sa destinée est de payer très-cher de très-mauvais travaux.

L'État est obligé de construire des bâtiments pour le service de l'État. Nous croyons que, en général, il devrait s'en tenir là. Nous croyons fermement que cinq cent mille livres sterling de souscriptions individuelles pour des chemins de fer ou des canaux, profiteraient plus au public que cinq millions de livres votés par le parlement dans le même but. Il y a, sur l'œil du maître, et sur les affaires de tout le monde, certains vieux dictons, qui sont, à notre avis, d'une grande vérité.

Nous avons dit que le système politique de M. Southey était rempli d'inconséquences. Mais s'il y a dans son système un principe dominant, une erreur qui s'étende

plus loin que les autres, c'est celle dont sa théorie sur les travaux publics est une ramification. Il croit que le magistrat est non-seulement chargé de veiller à ce que la personne et la propriété des citoyens soient en parfaite sûreté, mais doit être aussi une sorte de maître Jacques, architecte, ingénieur, maître d'école, commerçant, théologien, une dame de charité dans toutes les paroisses, un intendant dans toutes les maisons, espionnant, écoutant aux portes, soulageant, réprimandant, dépensant pour nous notre argent, et choisissant pour nous nos opinions. Si nous l'avons compris, il a pour principe que nul homme ne peut faire aussi bien ses propres affaires que peuvent les faire pour lui ceux qui le gouvernent, quels qu'ils soient, et que plus un gouvernement se mêle des habitudes et des opinions des individus, plus il approche de la perfection. Il semble pleinement convaincu qu'il est au pouvoir du gouvernement de soulager toutes les misères qui pèsent sur les classes inférieures. Bien plus, tout doute à ce sujet lui paraît impie. Nous ne pouvons nous empêcher de citer ce qu'il dit sur cette question. C'est un vrai bijou en fait de logique.

« Il y a dans votre métropole, » dit sir Thomas Morus, « bien des milliers d'individus qui se lèvent le matin sans savoir comment ils subsisteront pendant la journée, ni où ils reposeront leur tête le soir. Tous les hommes, même les hommes vicieux, savent que la dépravation conduit à la misère ; mais il y a beaucoup de gens, même parmi ceux qui sont bons et sages, qui ont encore à apprendre que, presque aussi souvent, la misère produit la dépravation. »

« Il y a bien des gens qui le savent, » dit Montesinos ; « mais ils croient que les institutions humaines ne sau-

raient empêcher cette misère. Ils voient l'effet, mais ils regardent les causes comme inséparables de la condition de la nature humaine. »

« Aussi certainement que Dieu est bon, » réplique sir Thomas, « aussi certainement une telle chose qu'un n'existe pas mal nécessaire ; car pour une âme religieuse, la maladie, la souffrance et la mort ne sont pas des maux. »

Si la maladie, la souffrance et la mort ne sont pas des maux, nous ne pouvons pas comprendre pourquoi c'est un mal que des milliers d'individus se lèvent sans savoir comment ils pourront subsister. Le seul mal de la faim, c'est qu'il produit d'abord la souffrance, puis la maladie, et enfin la mort. Si elle ne produisait pas tous ces résultats, elle ne serait pas une calamité. Si tous ces résultats ne sont pas des maux, elle n'est pas une calamité. Nous proposons à M. Southey un dilemme bien simple : ou la douleur physique est un mal, ou elle n'est pas un mal. Si elle est un mal, il y a donc dans le monde un mal nécessaire ; si elle n'est pas un mal, à quoi bon en délivrer les pauvres ?

M. Southey a, sur la sagesse des gouvernements, des notions tout aussi exagérées que sur leur pouvoir. Il parle avec le plus grand dégoût du respect qu'on témoigne aujourd'hui à l'opinion publique. C'est, selon lui, une opinion qu'il faut craindre et dont il faut se méfier ; on doit résister vigoureusement à ses usurpations, car, en lui cédant, on s'expose à ruiner le pays. Maintenir l'ordre n'est, selon lui, que l'un des buts du gouvernement. Les devoirs d'un chef de gouvernement sont ceux d'un père et d'un patriarche. Il doit regarder la discipline morale du peuple comme son principal objet, établir une reli-

gion, la faire adopter par toute la nation, et regarder tous les dissidents comme ses ennemis personnels.

« C'est un fait des plus certains, » dit sir Thomas, « que la religion est la base sur laquelle le gouvernement civil repose ; de la religion le pouvoir dérive son autorité et les lois leur efficacité; c'est à elle que le pouvoir et les lois doivent à la fois l'esprit qui les anime et la sanction qui les garantit, et il est nécessaire pour la sécurité de l'État comme pour le bien-être du peuple, que cette religion soit une institution publique ; car, sans elle, le peuple serait agité en tous sens par mille doctrines diverses. Plus le peuple est attaché aux institutions de l'État, et plus l'État est paisible; c'est donc la première règle et la notion la plus simple d'une bonne politique, que de diriger le peuple dans le sentier où il doit marcher. L'État qui néglige ce devoir prépare sa propre destruction, et ceux qui dirigent le peuple dans une autre voie minent la sécurité de l'État. Rien, dans les sciences abstraites, ne saurait être plus certain que ces axiomes. »

« Ce qui n'empêche pas, » répond Montesinos, « que ces axiomes ne soient niés par nos maîtres babillards et écrivassiers : les uns dans l'audace de leurs mauvais desseins, et les autres dans la glorieuse assurance d'une ignorance impénétrable. »

La plus grande partie des deux volumes qui nous occupent n'est qu'une amplification de ces paragraphes. Que veut dire M. Southey lorsqu'il déclare que la religion est évidemment la base du gouvernement civil ? Il ne peut certainement pas vouloir dire que les hommes n'ont pas, pour établir et pour soutenir le gouvernement civil, d'autres motifs que ceux qu'inspire la religion, que le gouvernement civil ne procure aucun avantage temporel, et

que les hommes ne souffriraient pas dans leurs intérêts temporels, s'ils vivaient dans un état d'anarchie. S'il reconnaît, comme il le fait, sans doute, qu'il est utile pour l'humanité en ce monde d'avoir un gouvernement civil, et que la grande majorité de l'humanité a toujours cru qu'il lui était utile en ce monde d'avoir un gouvernement civil, nous avons pour le gouvernement une base tout à fait distincte de la religion. Il est vrai que la religion chrétienne sanctionne le gouvernement, comme elle sanctionne tout ce qui contribue au bonheur et à la vertu de notre race. Mais nous ne saurions comprendre comment on soutient que la religion est la base du gouvernement, à moins que l'on ne dise aussi que la religion est la base de l'habitude de manger, de boire, et d'allumer du feu quand il fait froid. L'histoire prouve de la façon la plus péremptoire que les gouvernements ont existé, qu'ils ont su se faire plus ou moins obéir, et qu'ils ont plus ou moins protégé les peuples, dans des temps où la religion ne leur prêtait pas son appui, dans des temps où nulle religion n'agissait sur le cœur et sur la vie des hommes. Ce n'était ni la crainte du Tartare, ni la foi aux Champs-Élysées qui inspirait à un Athénien le désir d'avoir quelques institutions qui pussent empêcher Oreste de lui voler son manteau ou Midias de lui casser la tête. « C'est la religion, » dit M. Southey, « qui donne au pouvoir son autorité et aux lois leur efficacité. » Quelle est donc la religion qui donne de l'autorité à notre pouvoir sur les Hindous, ou de l'efficacité à la loi en vertu de laquelle nous pendons les Brahmines ? Pendant des milliers d'années, le gouvernement civil a existé dans presque tous les coins du monde, pendant des siècles de fanatisme, pendant des siècles d'indifférence épicu-

rienne, pendant des siècles de piété éclairée. Quelque pure ou impure que pût être la foi des peuples, qu'ils adorassent une puissance bienfaisante ou une puissance cruelle, qu'ils crussent l'âme mortelle ou immortelle, ils ont senti le besoin d'un gouvernement civil, et ils l'ont établi aussitôt qu'ils ont cessé d'être absolument des sauvages. C'est un fait aussi universel que l'habitude de faire la cuisine. Cependant M. Southey affirme que le gouvernement est fondé sur la religion et qu'il n'y a pas dans toutes les sciences abstraites un axiome plus évident que celui-là. Nous aimerions de savoir quelle notion a M. Southey des démonstrations de la science abstraite. Nous avons peur que ses idées à ce sujet ne soient très-vagues.

Mais suivons le raisonnement de M. Southey. Comme la religion est la base du gouvernement, et comme l'État est d'autant plus paisible que le peuple est plus attaché aux institutions de l'État, c'est la première règle d'un gouvernement de diriger le peuple dans le chemin où il doit marcher, et il est évident que ceux qui le dirigent dans une autre voie travaillent à miner la sécurité de l'État.

Mais il ne nous paraît pas indispensable, à nous, que le peuple ait toujours foi à la religion établie et soit toujours attaché au gouvernement établi. Une religion peut être fausse. Un gouvernement peut être oppresseur. Et nous regardons comme un mal évident tout secours qu'un gouvernement peut donner à des religions fausses ou que la religion peut donner à des gouvernements oppresseurs.

Cette maxime : « Les gouvernements doivent diriger les peuples dans la voie où ils doivent marcher, » résonne

bien. Mais y a-t-il une raison quelconque de croire qu'un gouvernement dirigera le peuple dans le bon chemin plutôt que le peuple ne saura trouver à lui seul le bon chemin ? N'a-t-on pas vu des gouvernements qui n'étaient que des aveugles conducteurs d'aveugles? N'existe-t-il pas encore de semblables gouvernements? Peut-on établir comme règle générale que l'impulsion du progrès dans la vérité politique et religieuse va de haut en bas, du gouvernement au peuple, plutôt que de bas en haut et du peuple au gouvernement? Ce sont des questions qu'il importe de résoudre avec clarté. M. Southey déclame contre l'opinion publique qui, maintenant, usurpe, selon lui, le pouvoir suprême. Il soutient qu'autrefois les lois gouvernaient, et que maintenant c'est l'opinion publique qui gouverne. Mais que sont les lois, sinon l'expression de l'opinion d'une classe quelconque d'individus qui ont autorité sur le reste de la communauté? Quand le monde a-t-il été gouverné autrement que par l'opinion d'une personne ou de quelques personnes? Et comment pourrait-il être gouverné autrement? Que sont tous les systèmes, religieux, politiques ou scientifiques, sinon des opinions qui reposent sur des preuves plus ou moins satisfaisantes? La question n'est pas posée entre une opinion humaine et une autre méthode plus élevée et plus certaine d'arriver à la vérité, mais entre une opinion et une autre opinion, entre l'opinion d'un homme et celle d'un autre homme, entre l'opinion d'une classe et celle d'une autre classe, entre l'opinion d'une génération et celle d'une autre génération. L'opinion publique n'est pas infaillible; mais M. Southey peut-il ériger une institution quelconque qui nous assure la garantie d'une opinion infaillible? M. Southey peut-il choisir une famille,

une profession, une classe, en un mot, séparée du reste de la communauté par quelque distinction évidente, dont l'opinion ait plus de chances d'être juste que cette opinion publique tant attaquée? Choisirait-il les pairs, par exemple? ou les deux cents hommes les plus hauts de taille qui se trouveraient dans le pays? ou les pauvres chevaliers de Windsor? ou les enfants qui naissent avec des cheveux? ou une caste composée de tout septième fils d'un septième fils? Nous ne supposons pas qu'il recommandât l'élection populaire; car ce n'est qu'un appel à l'opinion publique. Et il est inutile de dire que la société doit être gouvernée par l'opinion des hommes les plus sages et les meilleurs. Car qui décidera où se trouvent les hommes les meilleurs et les plus sages?

M. Southey et beaucoup d'autres personnes fort respectables ont l'air de croire que, lorsqu'ils ont prouvé que l'éducation morale et religieuse du peuple est d'une grande importance, il s'ensuit nécessairement que c'est là un des objets que le gouvernement doit se proposer. Ils oublient que nous avons à examiner, non-seulement la bonté du but, mais aussi la convenance des moyens. Dans le corps politique, pas plus que dans notre corps matériel, tous les membres n'ont pas les mêmes fonctions. Il n'y a certainement aucune contradiction à dire qu'une certaine section de la communauté peut être parfaitement capable de protéger les personnes et les propriétés du reste de la communauté, et parfaitement incapable de diriger nos opinions ou de régler nos habitudes dans la vie privée.

Un chef de gouvernement est si puissamment intéressé à protéger ses sujets contre toute déprédation et tout outrage venant de tout autre que lui, et les moyens par

lesquels il peut y parvenir sont si simples et si clairs, que les hommes sont probablement plus heureux sous le plus mauvais gouvernement qu'ils ne le seraient dans un état d'anarchie. Même lorsque la nomination des magistrats a été laissée au hasard, comme dans les Républiques italiennes, les choses se sont beaucoup mieux passées que s'il n'y avait pas eu de magistrats du tout, et si chacun avait fait ce qu'il jugeait bon. Mais nous ne voyons aucune raison de croire que les opinions d'un magistrat sur les questions spéculatives aient plus de chances d'être justes que celles d'aucun autre homme. Autant que nous pouvons en juger, aucune des diverses manières connues de choisir un magistrat, ni l'élection populaire, ni l'accident du sort, ni l'accident de la naissance ne peuvent garantir qu'il sera plus sage qu'aucun de ses voisins. Il y a encore moins de chances pour qu'il soit plus sage que tous ses voisins réunis. Or nous ne pouvons pas comprendre comment on soutient que c'est le devoir et le droit d'une certaine classe d'hommes de diriger les opinions d'une autre classe, à moins qu'on puisse prouver que la première classe a chance d'avoir des opinions plus justes que la dernière.

Les devoirs du gouvernement seraient paternels, comme M. Southey affirme qu'ils le sont, si un gouvernement était nécessairement aussi supérieur en sagesse à un peuple que le père le plus inepte est pendant quelque temps supérieur à l'enfant le plus intelligent, et si un gouvernement aimait un peuple comme les pères aiment généralement leurs enfants. Mais il n'y a aucune raison de croire qu'un gouvernement ait ni la tendresse d'un père, ni sa supériorité d'intelligence. M. Southey pourrait tout aussi bien dire que les devoirs d'un cordonnier sont

paternels, et qu'un homme qui n'est pas du métier commet une usurpation quand il dit que ses souliers sont mauvais et qu'il veut en avoir de meilleurs. La division du travail ne serait pas un bienfait, si ceux qui font une chose ne devaient nullement se préoccuper de l'opinion de ceux pour qui ils la font. Dans *La Rechute*, le cordonnier dit à lord Foppington que sa seigneurie a tort de croire que son soulier la blesse. « Il ne vous blesse pas; il ne peut pas vous blesser; je sais mon affaire, et je n'ai jamais livré un soulier mieux fait. » Voilà comment M. Southey voudrait qu'un gouvernement traitât un peuple qui usurpe le privilége de penser. Et même le cordonnier de Vanbrugh a l'avantage dans notre comparaison. Il se contentait de réglementer les souliers de sa pratique, et sur ce point il avait des moyens particuliers d'information, mais il ne prétendait pas lui faire la loi en matière d'habits et de chapeaux. Mais M. Southey voudrait que ceux qui gouvernent un pays imposassent au peuple des opinions, non-seulement sur la politique, mais aussi sur des questions sur lesquelles un gouvernement n'a point de sources particulières d'information et que le premier passant peut aussi bien connaître et résoudre aussi justement que peut le faire le roi lui-même, c'est-à-dire la religion et la morale.

Les hommes n'ont jamais autant de chances de décider équitablement une question que lorsqu'ils la discutent librement. Un gouvernement ne peut intervenir dans la discussion qu'en la rendant moins libre qu'elle ne le serait autrement. Il est très-probable que les hommes se formeront des opinions justes, toutes les fois qu'ils n'auront point d'autre désir que de connaître la vérité, et qu'ils ne seront soumis ni à l'influence de l'espérance,

ni à celle de la crainte. Le gouvernement, en qualité de gouvernement, ne peut appuyer ses doctrines que par des espérances ou par des craintes. Il soutient une controverse, non à force de raisonnements, mais à force de menaces et de promesses. S'il emploie le raisonnement, il ne le fait pas en vertu des pouvoirs qui lui appartiennent comme gouvernement. Ainsi, au lieu d'une lutte entre des arguments divers, nous avons une lutte entre des arguments et la force. Au lieu d'une lutte dans laquelle la vérité a, grâce à la constitution naturelle de l'esprit humain, un avantage décidé sur le mensonge, nous avons une lutte dans laquelle la vérité ne peut être victorieuse que par accident.

Mais quelle est-elle, après tout, cette sécurité que donne aux gouvernements un tel système d'éducation? M. Southey ne pourrait guère demander que la discussion fût plus efficacement entravée, ni que l'opinion publique fût maintenue dans une plus stricte conformité avec les institutions établies, qu'en Espagne et en Italie. Et cependant, nous savons que les entraves qui existent en Espagne et en Italie n'ont pas empêché l'athéisme de se répandre au sein des classes instruites, et surtout parmi ceux qui servent les autels de Dieu. Tous nos lecteurs savent comment, à l'époque de la Révolution française, un grand nombre de prêtres vinrent déclarer les uns après les autres que leur doctrine, leur ministère, leur vie tout entière n'avait été qu'un mensonge, une mômerie quils pouvaient à peine soutenir d'un visage assez habilement composé pour faire durer l'illusion. Mais il s'agissait là d'une religion fausse ou du moins étrangement pervertie. Prenons donc maintenant les circonstances les plus favorables à la thèse de M. Sou-

they. Prenons la forme de religion qu'il croit la plus pure, le système de la portion arminienne de l'Église d'Angleterre. Prenons la forme de gouvernement qu'il admire et qu'il regrette le plus, le gouvernement de l'Angleterre sous le règne de Charles I[er]. Souhaiterait-il de voir exister entre l'Église et l'État une union plus étroite que celle qui existait alors? Pourrait-il désirer des tribunaux ecclésiastiques plus puissants? un roi plus zélé? un primat plus actif? Voudrait-il que l'on donnât à l'Église établie un monopole d'instruction publique plus complet? Un gouvernement pourrait-il faire davantage pour diriger le peuple dans la voie où il voudrait le voir marcher? Et à quoi tout cela a-t-il abouti? Le rapport sur l'état de la province de Canterbury, remis par Laud, à son maître, à la fin de 1639, représente l'Église d'Angleterre comme élevée au comble de la puissance et de la prospérité. Le Gouvernement avait si efficacement pratiqué la politique que M. Southey voudrait voir revivre, qu'on ne voyait presque nulle part aucune trace de dissidence. La plupart des évêques écrivaient que leurs troupeaux étaient en bon état. Sept ou huit personnes, du diocèse de Peterborough, avaient semblé s'écarter de l'Église, mais elles avaient fait leur humble soumission. Dans le Norfolk et le Suffolk, tous ceux sur lesquels on avait pu concevoir quelques soupçons avaient fait profession de se rattacher à l'Église et semblaient se conformer strictement à ses pratiques. On avouait bien qu'on rencontrait quelque difficulté dans le Suffolk à persuader au bas peuple de venir prendre le sacrement devant la balustrade du sanctuaire. Mais c'était le seul cas de *non-conformisme* que l'œil vigilant de Laud pût découvrir dans tous les diocèses de ses vingt

et un suffragants, à la veille d'une révolution où le primat et l'Église, et le monarque, et la monarchie, devaient périr à la fois.

Eh bien ! que M. Southey se prononce : quand la constitution a-t-elle été le plus en sûreté ? Était-ce en 1639, lorsque Laud présentait ce rapport à Charles I[er] ? Ou bien, est-ce aujourd'hui, tandis que des milliers de réunions rassemblent ouvertement des millions de dissidents, tandis qu'on avoue hautement des projets contre les dîmes, tandis qu'on vend publiquement dans les rues des livres qui attaquent non-seulement l'Église établie, mais les premiers principes du Christianisme? M. Southey nous dit que les signes du mécontentement sont plus graves aujourd'hui en Angleterre qu'ils ne l'étaient en France au moment de la réunion des États-généraux; et il voudrait nous amener à conclure de là qu'une révolution comme la révolution française est peut-être à la veille de s'accomplir. Ne sait-il donc pas qu'il faut juger du danger des États, non par ce que l'esprit public laisse échapper, mais par ce qu'il tient renfermé ? Peut-il concevoir quelque chose de plus terrible que la situation d'un gouvernement qui gouverne sans appréhension tout un peuple d'hypocrites, qui est flatté par la presse et maudit au fond des cœurs, qui se félicite de l'attachement et de l'obéissance de ses sujets, et qui ne sait pas que ses sujets sont ligués contre lui dans une franc-maçonnerie de haines dont les signaux mystérieux se répandent par les regards de dix mille yeux, par les étreintes de dix mille mains, par les intonations de dix mille voix ? O politique profonde et ingénieuse ! Au lieu de guérir le mal, supprimer les symptômes qui seuls peuvent révéler sa nature ! Laisser au serpent son venin

mortel, et lui enlever seulement la sonnette qui peut avertir de son approche !

Quand le peuple que Charles avait si assidûment guidé dans la bonne voie eut récompensé ses soins paternels en lui coupant la tête, un nouveau genre d'éducation devint à la mode. On vit s'élever un autre gouvernement qui, comme le premier, regardait la religion comme sa base la plus solide et la discipline religieuse du peuple comme son premier devoir. Le libertinage fut poursuivi par des lois sanguinaires ; les tableaux profanes furent brûlés, les statues indécentes couvertes de draperies ; on ferma les théâtres, on établit de nombreux jours de jeûne, et le parlement décida que les fonctions publiques ne seraient confiées qu'aux hommes jugés véritablement saints par le parlement. On sait à quoi ce système a abouti et comment il fut suivi d'une impiété, d'une sensualité sale et sèche, qui eurent bientôt dénoué tous les liens de moralité et d'honneur. On sait qu'aujourd'hui encore il y a des citations de l'Écriture, des noms bibliques, et peut-être même quelques doctrines de la Bible, qui excitent le dégoût et le ridicule, uniquement parce qu'elles sont associées au souvenir de l'austérité de cette époque.

On a donc tenté deux fois en Angleterre, et sur une grande échelle, l'entreprise d'inculquer au peuple une religion d'une certaine forme établie ; Charles Ier et Laud en ont fait la première expérience ; les Puritains sont venus ensuite. Les tories fanatiques de notre temps conservent encore beaucoup des sentiments et des opinions de Charles Ier et de Laud, quoique avec plus de modération, et il est aisé de voir que nous avons encore parmi nous les héritiers des Puritains. Il serait à désirer que

ces deux partis se rappelassent que leur étroite alliance avec le pouvoir ne leur a valu jadis ni grand honneur, ni grand profit, qu'ils sont tombés lorsqu'ils étaient soutenus par les chefs du gouvernement et qu'ils ont grandi lorsque le pouvoir les a combattus ; que le système qu'on voulait imposer au peuple, à n'importe quel moment, a toujours été, pendant qu'on cherchait à le faire prévaloir, le système impopulaire; que l'éducation par la haute Église a abouti au règne des Puritains, et que le règne des Puritains a abouti au règne des courtisanes.

C'était un résultat parfaitement naturel. Rien n'est aussi insupportable à un peuple qui n'y a pas été dressé depuis sa naissance, qu'un gouvernement paternel, ou, en d'autres termes, un gouvernement qui se mêle de tout, un gouvernement qui dit à ses sujets ce qu'ils doivent dire, lire, manger, boire, et choisir pour leurs vêtements. Nos pères n'ont pas pu le supporter il y a deux cents ans, et nous ne sommes pas plus patients qu'eux. M. Southey croit que le joug de l'Église s'affaiblit parce qu'il est trop relâché. Nous sommes convaincus, au contraire, qu'il n'est supporté que parce qu'il est aisé, et que le jour où on essaiera de le resserrer, il sera jeté au loin. Ce ne sera ni le premier, ni le plus puissant joug qui ait été brisé et foulé aux pieds par l'Angleterre en ses jours de vengeances.

Nous ne sommes pas parvenus à découvrir jusqu'où M. Southey voudrait que le gouvernement intervînt pour inculquer au peuple les doctrines de l'Église. Il y a un passage où sir Thomas Morus dit avec véhémence :

« Est-il possible que vos lois tolèrent que les incrédules existent à l'état de parti? *Vetitum est adeo sceleris nihil?* »

Montesinos répond : « Ils déclarent leur incrédulité en dépit des lois. Selon la doctrine à la mode que la presse soutient en ce moment, c'est une question dans laquelle les lois ne doivent pas intervenir, tout homme ayant le double droit d'adopter les opinions religieuses qui lui plaisent, et de promulguer ses opinions. »

Il est évident que M. Southey n'accorderait pas à l'incrédulité une tolérance pleine et entière. Toutefois, dans un autre passage, il remarque avec quelque vérité, quoique en passant trop vite, que « toute mesure d'intolérance qui n'atteint pas le plein développement de la tyrannie que l'Église papale exerce lorsqu'elle en a le pouvoir, agit sur les opinions qu'on veut supprimer comme l'élagage agit sur les plantes vigoureuses ; elles n'en deviennent que plus fortes. » Ces deux passages réunis nous amèneraient à conclure que, dans l'opinion de M. Southey, il faudrait employer, contre les incrédules en Angleterre, la plus excessive sévérité qu'ait jamais employée aux jours de sa grandeur l'Église catholique romaine, ou, pour parler nettement, qu'il faudrait brûler à Smithfield Carlile et ses commis, et qu'on devrait infliger le même sort à toute personne qui refuserait de faire solennellement profession de sa foi chrétienne. Nous ne croyons pas cependant que M. Southey conseillât une pareille conduite, quoique, d'après toutes les règles de la logique, son langage pût nous autoriser à lui attribuer cette conclusion. Ses opinions ne forment jamais un système. Il ne voit jamais, d'un seul coup d'œil, qu'un coin d'une question, juste ce qu'il en faut pour construire une phrase facile et bien tournée ; si bien qu'il y aurait excès d'injustice à l'accuser de professer une doctrine, uniquement parce que cette doctrine pour-

rait être déduite, par une logique scrupuleusement exacte, des bases qu'il a lui-même posées. Nous ignorons donc absolument l'avis de M. Southey sur la tolérance. Immédiatement après avoir reproché au gouvernement de ne punir pas les infidèles, il entreprend la question des incapacités politiques des catholiques, question vidée, à l'heure qu'il est, grâce à Dieu, et il soutient cette cause perdue sous prétexte que les doctrines catholiques tendent à la persécution, et que les catholiques ont persécuté quand ils en ont eu le pouvoir.

« Ils doivent persécuter, » dit-il, « s'ils ont foi à leur propre doctrine ; leur conscience leur en fait un devoir ; et s'ils n'y croient pas, ils doivent persécuter par politique ; car ce n'est qu'au moyen de l'intolérance qu'un système si nuisible et si pervers peut être maintenu. »

Les âmes glorifiées qui peuplent le ciel s'épouvantent de voir la dépravation d'un pays où l'on ne persécute pas les incrédules. Et cependant il faut exclure du pouvoir une secte de chrétiens, parce que ceux qui professaient jadis les opinions de cette secte se sont rendus conpables de persécution ! Nous avons dit que nous ne savions pas très-bién quel était l'avis de M. Southey sur la tolérance. Mais, à tout prendre, nous croyons que le voici : tout le monde doit tolérer M. Southey, et M. Southey ne doit tolérer personne.

Quant à nous, il ne faut pas que la crainte d'être mal compris nous empêche d'approuver hautement la conduite modérée, sage et éminemment chrétienne que l'Église et le gouvernement ont tenue dernièrement envers des publications impies. Nous les félicitons de n'avoir pas jugé nécessaire d'établir, autour d'une religion pure, miséricordieuse et philosophique, d'une religion

à l'évidence de laquelle les plus grands esprits se sont rendus, les remparts dont s'entourent de fausses et sanguinaires superstitions. L'arche de Dieu ne fut prise que le jour où elle fut environnée d'une armée de défenseurs terrestres. Dans la captivité, sa sainteté suffisait pour la protéger contre les outrages et pour jeter à terre sur le seuil de son propre temple le démon ennemi. C'est dans sa morale pleine de bonté, dans sa parfaite harmonie avec le cœur humain, dans la facilité avec laquelle son système s'accommode à la capacité de toute intelligence humaine, dans les consolations qu'il apporte aux cœurs brisés, dans la lumière dont il éclaire le grand mystère du tombeau, que le Christianisme puise sa véritable sécurité. Un pareil système ne trouve pas un accroissement de dignité ou de force à devenir une partie et une parcelle de la constitution politique. Ce n'est pas aujourd'hui la première fois qu'il est appelé à ne compter que sur la force de ses propres témoignages et sur les attraits de sa propre beauté. Sa sublime théologie a confondu les écoles de la Grèce dans une lutte où la raison venait loyalement combattre la raison. Les plus braves et les meilleurs des Césars furent contraints de reconnaître l'inutilité de leurs légions et de leur politique, lorsqu'ils voulurent les opposer à des armes qui n'étaient pas charnelles et au royaume qui n'est pas de ce monde. La victoire que ne purent remporter ni Porphyre ni Dioclétien, n'est point réservée, selon toute apparence, à aucun de ceux qui ont dirigé, de notre temps, leurs attaques contre la dernière barrière qui résiste aux puissants et le dernier espoir qui soutienne les malheureux. Toute l'histoire du Christianisme montre qu'il court bien plutôt le danger d'être corrompu par l'alliance du pouvoir, que

d'être ruiné par son opposition. Ceux qui lui imposent une souveraineté temporelle, le traitent comme leurs prédécesseurs traitèrent jadis son fondateur. Ils s'agenouillent devant lui, et ils lui crachent au visage; ils crient « salut ! » et ils le soufflettent; ils lui mettent un sceptre dans la main, mais c'est un roseau fragile; ils le couronnent, mais avec une couronne d'épines; ils couvrent de pourpre les blessures que lui ont faites leurs propres mains, et ils inscrivent des titres magnifiques sur la croix où ils l'ont cloué pour périr dans la souffrance et le déshonneur.

Les vues générales de M. Southey sur l'avenir de la société sont fort sombres; mais nous nous consolons en pensant que M. Southey n'est pas un prophète. Nous nous souvenons qu'à la veille de l'abolition des *Actes du Test* et *des Corporations*, il prédisait que ces lois odieuses étaient immortelles, et que les âmes pieuses auraient longtemps la joie de voir l'Église profaner le plus solennel de ses rites religieux, afin de maintenir sa suprématie politique. Dans ses *Entretiens sur la société*, il dit qu'on ne pourra admettre les catholiques dans le parlement que le jour où le pouvoir appartiendra à ces Whigs que Johnson appelait des êtres insondables et dont nul ne peut trouver le fond. Tandis que le livre s'imprimait, la prophétie se trouva fausse, et un des plus tories d'entre les tories, le héros de prédilection de M. Southey, remporta la plus noble des couronnes, celle où l'on lit cette inscription : « *Ob cives servatos.* »

Les signes des temps sont très-menaçants, à ce que nous dit M. Southey. Ses craintes pour notre pays l'emporteraient décidément sur ses espérances, s'il ne comptait fermement sur la miséricorde de Dieu. Or, comme

nous savons que Dieu a permis autrefois que le monde civilisé fût envahi par des sauvages, et que la religion chrétienne fût corrompue par des doctrines qui l'ont rendue, pendant quelques siècles, presque aussi mauvaise que le paganisme, nous ne pouvons croire que les attributs de Dieu s'opposent à ce que de semblables calamités viennent de nouveau affliger l'humanité.

Mais nous envisageons l'état de l'univers, et en particulier l'état de ce royaume, avec beaucoup plus de satisfaction et de bien meilleures espérances que n'en a M. Southey. Il parle avec mépris de ceux qui croient l'état sauvage plus heureux que l'état des hommes en société. Il dit que Rousseau ne lui en a jamais imposé sur cette question, même dans sa jeunesse. Mais il croit qu'une nation qui a fait quelques pas dans la voie de la civilisation est plus heureuse qu'une nation qui y a fait des progrès plus considérables. Il suppose que les Bretons du temps de César étaient plus heureux que les Anglais du dix-neuvième siècle ; et en somme, il choisit la génération qui a précédé la réformation, comme celle où le peuple de notre pays était plus heureux qu'il ne l'avait jamais été auparavant ou qu'il ne l'a jamais été depuis.

Cette opinion ne repose, autant que nous pouvons en juger, que sur les goûts personnels de M. Southey. Il est homme de lettres, et une vie dépourvue de plaisirs littéraires lui semble insipide. Il déteste l'esprit de la génération actuelle, la sévérité de ses études, la hardiesse de ses recherches, et le dédain avec lequel elle envisage certains vieux préjugés qui tiennent encore l'esprit de notre auteur dans la servitude. Il n'aime ni un siècle entièrement plongé dans l'ignorance, ni un siècle animé

d'un esprit d'investigation et de réforme. Les vingt premières années du seizième siècle lui auraient parfaitement convenu. Il y régnait précisément le degré de vie intellectuelle dont il a besoin. Les hommes instruits, qui étaient en petit nombre, lisaient et écrivaient beaucoup. Un lettré était en grand honneur. Mais la populace n'avait pas l'impudence de réfléchir, et, même au sein des classes cultivées, les esprits les plus curieux et les plus indépendants étaient plus respectueux envers l'autorité et moins respectueux envers la raison, que ne le veut la coutume de nos jours. C'est un état de choses où M. Southey se serait trouvé parfaitement à son aise s'il avait pu vivre à cette époque ; aussi déclare-t-il que jamais le monde n'a connu un temps plus heureux.

Les sauvages étaient misérables, dit M. Southey; mais les gens qui vivaient du temps de sir Thomas Morus étaient plus heureux, selon lui, que ne l'étaient les sauvages, ou que nous ne le sommes. Or, nous sommes parfaitement certains que nous avons l'avantage sur les contemporains de sir Thomas Morus, sur tous les points où ils avaient l'avantage sur les sauvages.

M. Southey lui-même ne prétend pas qu'au seizième siècle le peuple fût mieux logé ou mieux vêtu qu'aujourd'hui. Il a l'air d'admettre qu'à ce double point de vue, il y a eu quelque petite amélioration. Le fait est que c'est une question sur laquelle l'esprit le plus faux peut à peine conserver le moindre doute; car il est évident que le perfectionnement des arts mécaniques a diminué le prix des articles fabriqués, et a mis à la portée des classes les plus pauvres mille objets que sir Thomas Morus ou son maître n'auraient pu se procurer à aucun prix.

M. Southey soutient, toutefois, que les classes ou-

vrières étaient mieux nourries il y a trois cents ans qu'aujourd'hui. Nous croyons que c'est une erreur radicale. La condition des domestiques dans les familles nobles et riches, et celle des étudiants dans les universités, était assurément meilleure à cette époque que celle des ouvriers à la journée, et nous savons qu'elle ne valait pas mieux que celle des pauvres aujourd'hui réunis dans nos *maisons de travail*. Nous voyons dans le livre de comptes de la maison des Northumberland, que, dans une des familles les plus considérables du royaume, les domestiques vivaient à peu près comme vivent aujourd'hui les simples matelots. Des témoignages irrécusables établissent que, sous le règne d'Édouard VI, la vie des étudiants à Cambridge était tout ce qu'il y a de plus misérable. Beaucoup d'entre eux dînaient d'un potage fait avec un liard de bœuf, un peu de sel et un peu de farine d'avoine, et rien de plus, à la lettre. C'est un maître de Saint-John's College, vivant à cette époque, qui nous donne ce renseignement. Aujourd'hui les pauvres que soutient la paroisse mangent du pain de froment. Au seizième siècle, les paysans étaient enchantés d'avoir de l'orge et en étaient souvent réduits à un plus pauvre régal. Dans l'introduction faite par Harrison à Holinshed, nous voyons comment vivait la population ouvrière, dans le « siècle d'or de la bonne reine Élisabeth, » comme dit M. Southey. « Les gentilshommes s'arrangent habituellement, » dit-il, « pour avoir une quantité suffisante de froment pour leur propre table, tandis que leurs domestiques et leurs pauvres voisins sont forcés, dans quelques comtés, de se contenter de seigle et d'orge; et même, dans les temps de famine, on en voit bien qui ne mangent que du pain de haricots, de pois ou d'avoine,

et quelquefois mélangé de glands. Je ne dis pas que cette extrémité se voie aussi bien dans les temps d'abondance que dans les temps de famine; et cependant je pourrais aisément le soutenir; car quoiqu'il y ait aujourd'hui un bien plus grand espace ensemencé que par le passé, cependant le prix du blé reste si élevé dans les villes et sur les marchés, et cela sans aucun motif légitime, que les artisans et les pauvres paysans ne peuvent y atteindre, et sont forcés de se contenter de *blé de cheval.* » Nous voudrions bien savoir ce qu'on dirait aujourd'hui si l'on condamnait une paroisse quelconque en Angleterre à se contenter de *blé de cheval.* Les ilotes de Mammon, comme M. Southey appelle les ouvriers des manufactures, ne se résignent pas si facilement de nos jours aux privations de tout genre que le faisaient les paysans de cette époque, si privilégiée au dire de notre auteur, qui s'écoula entre la chute de la tyrannie féodale et la naissance de la tyrannie commerciale.

« Les gens du peuple sont plus mal nourris maintenant que lorsqu'ils étaient pêcheurs, » dit M. Southey. Cependant il se plaint, dans un autre endroit, qu'ils ne veuillent pas manger du poisson. « Ils ont contracté, je ne sais comment, » dit-il, « un préjugé obstiné contre une nourriture à la fois saine et délicate, et qu'il serait toujours facile d'obtenir à bon marché et en grande abondance, lors même que la consommation en deviendrait aussi générale qu'elle devrait l'être. » Il est vrai que les classes inférieures ont, contre le poisson, un préjugé obstiné; mais la faim ne connaît pas de semblables préjugés. Si l'on ne mange de nos jours que dans les moments de grande disette ce qui faisait autrefois le fond de la nourriture ordinaire, la conclusion en

est toute simple. C'est que le peuple a ordinairement une nourriture meilleure, à son avis, du moins, que celle de ses ancêtres.

Les conseils et les médicaments que peut se procurer le plus pauvre ouvrier, en cas de maladie ou d'accident, sont de beaucoup supérieurs à ceux que pouvait avoir le roi Henri VIII. Il n'y a peut-être pas un seul coin de notre pays, qui soit hors de la portée de plusieurs médecins, que sir Henry Halford ne dépasse probablement pas autant par sa science qu'ils ont dépassé par la leur le docteur Butts. M. Southey avoue qu'il y a eu de grands progrès sur ce point. Il aurait eu quelque peine à le nier. « Mais les maux auxquels ces sciences apportent des palliatifs se sont, » dit-il, « accrus depuis le temps des Druides, dans une proportion qui l'emporte de beaucoup sur les progrès de la thérapeutique. » Nous ne savons rien ni des maladies, ni des remèdes des Druides. Mais nous sommes parfaitement sûrs que le progrès de la médecine a été infiniment plus rapide que l'accroissement des maladies pendant les trois derniers siècles. C'est un fait prouvé par les témoignages les plus positifs. Le terme de la vie humaine est décidément plus long en Angleterre que dans aucun des siècles précédents sur lesquels nous puissions invoquer des renseignements dignes de foi. Toutes les déclamations du monde sur les chaumières pittoresques et les temples de Mammon ne changeront rien à cet argument. Il n'y a pas de témoignage aussi décisif sur le bien-être physique de la société que celui que fournissent les états mortuaires. La vie des habitants de ce pays va se prolongeant graduellement depuis plusieurs générations; c'est un fait aussi certain qu'aucun autre fait fourni par la statistique,

et il est parfaitement impossible de croire que la vie humaine devienne de plus en plus longue, si la condition matérielle des hommes pendant leur vie devenait chaque jour plus mauvaise.

Que nos lecteurs y réfléchissent bien. Il faut qu'ils fassent entrer en ligne de compte la suette et la peste, et ce mal redoutable qui fit sa première apparition au sein de la génération à laquelle M. Southey donne la palme de la félicité, ce fléau qui ravagea l'Europe avec une telle furie que les médecins en furent épouvantés, et qui enleva tant de milliers de victimes. Il faut qu'ils étudient l'état des pays septentrionaux, de ces pays qui étaient constamment le théâtre de vols, d'enlèvements, de massacres et d'incendies sans nombre. Il faut qu'ils ajoutent à tout cela l'exécution de soixante-douze mille personnes, mises à mort par la main du bourreau sous lerègne de Henri VIII; et cela fait, qu'ils décident entre le dix-neuvième siècle et le seizième.

Nous ne disons pas que les classes inférieures n'aient pas beaucoup à souffrir en Angleterre. Mais en dépit des assertions de M. Southey, et en dépit de toute une classe d'hommes politiques, qui, tout en différant d'opinion avec M. Southey sous tous les autres points, sont d'accord avec lui sur celui-ci, nous ne sommes pas disposés à croire que les classes ouvrières de notre pays souffrent physiquement plus que les classes ouvrières des pays les plus prospères du continent.

Il est presque impossible de soutenir que les lazzaroni qui dorment sous les portiques de Naples, ou les mendiants qui assiégent les couvents espagnols, soient dans une plus heureuse condition que le peuple anglais. La détresse dernièrement signalée dans la partie septentrionale

de l'Allemagne, qui est une des régions les mieux gouvernées et les plus prospères de l'Europe, surpasse, si nous sommes bien renseignés, tout ce qu'on a vu chez nous depuis quelques années. En Norwége et en Suède, les paysans sont constamment forcés de mêler de la sciure de bois à leur pain, et cet expédient n'a même pas toujours suffi pour empêcher des familles entières et même des villages entiers de mourir de faim. On a tenté dernièrement, dans le royaume des Pays-Bas, une expérience qu'on a citée pour prouver la possibilité d'établir des colonies agricoles dans les landes de notre pays, mais qui ne prouve, selon nous, qu'une seule chose, c'est que la nourriture à laquelle sont généralement réduites les classes ouvrières dans les Pays-Bas est extrêmement mauvaise, et de beaucoup inférieure à celle des indigents en Angleterre. Depuis des siècles, notre population n'a pas eu à endurer une misère comparable à celle qu'a endurée de nos jours le peuple français. Le commencement de l'année 1817 a été un moment de grande détresse dans notre île. Mais la situation des classes les plus pauvres en Angleterre était de l'opulence lorsqu'on la comparait à celle du peuple en France. Nous trouvons dans le « Journal de physiologie expérimentale, » de Magendie, un travail qui traite une question de physiologie relative à la disette de cette époque. Il paraît que les habitants de six départements, ceux de l'Ain, du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône, des Vosges et de Saône-et-Loire, furent réduits d'abord à vivre de farine d'avoine et de pommes de terre, puis enfin à se contenter d'orties, de tiges de haricots, et de diverses herbes bonnes uniquement pour les animaux ; puis, lorsque la récolte suivante leur permit de manger du pain de farine d'orge,

une grande quantité de ces malheureux mourut pour avoir mangé trop avidement ce qu'ils regardaient comme un repas délicieux, et la nourriture détestable qu'ils avaient consommée pendant l'hiver produisit chez eux une hydropisie d'une espèce particulière. On trouvait des cadavres sur les chemins et dans les champs. Un seul chirurgien disséqua six de ces infortunés et trouva leur estomac tout resserré et rempli des aliments malsains que les hommes contraints par la faim avaient disputés aux bêtes. On n'a jamais entendu parler en Angleterre, ni même en Irlande, d'une pareille détresse. A tout prendre, nous sommes disposés à croire, quoique nous ne voulions rien affirmer sur une question qu'il serait imprudent de trancher par un jugement positif, sans un examen beaucoup plus long et plus attentif que celui que nous avons pu faire, nous sommes, disons-nous, disposés à croire que les classes ouvrières de cette île, bien qu'elles aient à supporter bien des maux et bien des misères, causées en partie par leur propre imprévoyance et en partie par les erreurs de ceux qui les gouvernent, sont, à tout prendre, plus heureuses, matériellement parlant, que les habitants d'aucune contrée d'une égale étendue dans l'ancien monde. Par cette même raison, le peuple sent plus vivement la souffrance, et se plaint davantage ici que partout ailleurs. Il faut tenir compte aussi de la liberté de discussion et du puissant intérêt qu'ont toujours les adversaires d'un ministère à exagérer l'étendue des désastres publics. Il y a des pays où le peuple endure en silence un degré de misère qui ébranlerait chez nous les fondements de l'État; il y a des pays où les habitants de toute une province se résignent à manger de l'herbe, sans faire autant de bruit qu'en ferait ici un seul

tisserand de Spitalfields, si les régisseurs le mettaient au pain d'orge. Dans ces sociétés nouvelles où une population civilisée dispose d'une immense étendue de sol admirablement riche, la condition du laboureur est probablement plus heureuse que dans aucune des sociétés qui ont duré déjà pendant des siècles. Mais nous déclarons que nous n'avons pu trouver, dans les annales de l'ancien monde, aucun document concluant où l'on voie une seule grande nation, passée ou présente, au sein de laquelle les classes ouvrières aient été dans un état de bien-être supérieur à celui des classes ouvrières en Angleterre depuis les trente dernières années. Quand notre île était peu peuplée, elle était dans l'état barbare; il y avait peu de capital, et le peu qui existait courait de grands dangers. C'est maintenant le pays le plus riche et le plus civilisé du monde, mais la population y est très-nombreuse. Nous n'avons donc jamais connu cet âge d'or dont jouissent aujourd'hui aux États-Unis les classes inférieures. Nous n'avons jamais connu un âge de liberté, d'ordre et d'éducation, un âge où les sciences mécaniques fussent portées à un grand développement, et où la population ne fût cependant pas assez nombreuse pour cultiver même les vallées les plus fertiles. Mais quand nous comparons notre condition à celle de nos ancêtres, il nous paraît évident que les avantages causés par les progrès de la civilisation ont fait bien plus que contre-balancer les désavantages causés par le progrès de la population. Si notre nombre a décuplé, notre richesse a centuplé. Il y a de nos jours un bien plus grand nombre de personnes, pour se partager la richesse répandue dans le pays, qu'il n'y en avait au seizième siècle; mais il paraît évident que chaque individu pos-

sède une plus grande part de cette richesse que n'en possédait, au seizième siècle, aucun individu tenant un rang analogue dans la société. Le roi a une cour plus splendide. Les établissements des grands seigneurs sont plus magnifiques. Les propriétaires sont plus riches; les négociants sont plus riches; les boutiquiers sont plus riches. Le serviteur à gages, l'artisan et le journalier ont une nourriture plus abondante et plus savoureuse, de meilleurs vêtements, et un meilleur mobilier. Ce n'est pas une raison pour tolérer les abus, ou pour négliger aucun des moyens dont nous pouvons disposer pour améliorer la situation de nos concitoyens moins heureux que nous. Mais c'est une raison pour ne pas leur dire, comme leur disent constamment quelques-uns de nos philosophes, qu'ils sont le peuple le plus misérable qui ait jamais existé sur la surface de la terre.

Nous avons déjà parlé de l'amusante doctrine de M. Southey sur la richesse nationale. Selon lui, un État ne peut pas être trop riche, mais un peuple peut être trop riche. Les motifs qu'il allègue pour penser de la sorte sont extrêmement curieux :

«Un peuple peut être trop riche,» dit-il, «parce que c'est la tendance du système commercial, et plus spécialement du système manufacturier, d'amasser des richesses plutôt que de les répandre. Là où la richesse est nécessairement employée dans quelqu'une des spéculations du commerce, elle s'accroît en proportion de la somme engagée. Les grands capitalistes deviennent comme des brochets dans un étang, qui absorbent tout le menu fretin; et il n'est que trop certain que la pauvreté d'une partie de la nation semble s'accroître dans la même proportion que les richesses de l'autre partie. L'histoire nous en

fournit des exemples. Quand un courant de trésors immenses vint affluer en Portugal, après les conquêtes faites par les Portugais en Afrique et en Orient, l'effet de cette surabondance de richesses ne se fit pas plus sentir par la splendeur nouvelle de la cour, et par le luxe des classes supérieures, que par la détresse du peuple. »

L'exemple choisi par M. Southey n'est pas très-heureux. La richesse qui profita si peu aux Portugais n'était le fruit ni des manufactures ni du commerce entrepris par des particuliers. C'était la richesse, non pas du peuple, mais du gouvernement et de ses créatures, de ceux qui ne peuvent jamais être trop riches, au dire de M. Southey. Le fait est que la thèse de M. Southey est en contradiction avec l'histoire tout entière et avec les phénomènes qui nous environnent de toutes parts. L'Angleterre est le pays le plus riche de l'Europe, le pays le plus commerçant et le pays où les manufactures sont le plus florissantes. La Russie et la Pologne sont les pays les plus pauvres de l'Europe. Elles n'ont presque pas de commerce, et dès manufactures à l'état d'enfance. La richesse est-elle plus répandue en Russie et en Pologne qu'en Angleterre? Il y a en Russie et en Pologne des individus dont le revenu est probablement égal à celui de nos plus riches compatriotes. Peut-être y a-t-il dans ces contrées un aussi grand nombre de fortunes s'élevant à 80,000 livres sterling par an que chez nous. Mais y a-t-il autant de fortunes de 2,000, ou de 1,000 livres sterling par an? Il y a plus d'une paroisse en Angleterre qui contient à elle seule plus de personnes possédant de 300 à 3,000 livres sterling de revenu annuel qu'on n'en pourrait trouver dans tous les domaines de l'empereur Nicolas. Les maisons commodes et soignées qui ont été

bâties à Londres et aux environs, pour des personnes de cette classe, depuis trente ans, formeraient à elles seules une plus grande ville que les capitales de plusieurs royaumes européens. Et c'est là l'état de société dans lequel les grands propriétaires ont dévoré les petits !

Le remède que croit avoir découvert M. Southey est digne de la sagacité dont il a fait preuve en dévoilant le mal. Il faut remédier aux calamités produites par la concentration des richesses dans les mains d'un petit nombre de capitalistes, en la concentrant dans les mains d'un seul grand capitaliste, qui n'a pas d'autre motif appréciable de la bien employer que les autres capitalistes ; il faut la concentrer dans les mains de l'État qui absorbe tout.

Il n'est pas surprenant qu'étant si loin de partager l'opinion de M. Southey quant à la marche de la société dans le passé, nous ne partagions pas non plus ses vues sur la destinée probable de la société. Il croit que, selon toutes les apparences extérieures, le pays marche rapidement à sa destruction, mais il se confie fermement en la bonté de Dieu. Nous ne trouvons pas qu'il soit très-chrétien ni très-raisonnable d'attendre avec tant de confiance une intervention de l'Être suprême qui viendra déranger la succession régulière des causes et des effets. Nous aussi, nous nous confions en sa bonté, en sa bonté telle qu'il l'a manifestée, non par une intervention extraordinaire, mais par les lois générales qu'il lui a plu d'établir dans le monde physique et dans le monde moral. Nous comptons sur la tendance naturelle de l'intelligence vers la vérité, et sur la tendance naturelle de la société vers le progrès. Nous ne connaissons aucun exemple authentique d'un peuple ayant positivement ré-

trogradé dans les voies de la civilisation et de la prospérité, si ce n'est sous le coup de calamités violentes et terribles, comme celles qui détruisirent l'Empire romain ou celles qui désolèrent l'Italie vers le commencement du seizième siècle. Nous ne connaissons pas de pays qui, après cinquante ans de paix et d'un gouvernement tolérablement bon, ait été moins prospère qu'au commencement de cette période. L'importance politique d'un État peut diminuer, comme l'équilibre du pouvoir est changé par l'introduction de forces nouvelles. Ainsi l'influence de la Hollande et de l'Espagne a beaucoup diminué. Mais la Hollande et l'Espagne sont-elles plus pauvres qu'autrefois? Nous en doutons. D'autres pays les ont dépassées. Mais nous croyons qu'à les prendre en elles-mêmes, et non dans leur rapport avec les autres pays, la Hollande et l'Espagne ont avancé. Nous croyons que la Hollande est plus riche que lorsque ses navires parcouraient la Tamise, que l'Espagne est plus riche que lorsqu'on amenait un roi de France captif aux pieds de Charles-Quint.

L'histoire est pleine de ce progrès naturel de la société. Nous voyons presque à chaque page dans les annales de l'humanité que l'activité individuelle lutte contre les guerres, les taxes, les famines, les incendies, les prohibitions nuisibles et les protections plus nuisibles encore, crée la richesse plus vite que ne peuvent la gaspiller les gouvernements, et répare tout ce que les envahisseurs peuvent détruire. Nous voyons s'accroître la fortune des nations, et tous les arts de la vie tendre de plus en plus à la perfection, quand même la corruption la plus grossière et la profusion la plus désordonnée pouvaient être reprochées à ceux qui gouvernaient.

Le moment où nous nous trouvons est un moment de grande détresse. Mais que cette détresse nous semble peu de chose quand nous repassons l'histoire des quarante dernières années! Une guerre, à côté de laquelle toutes les autres guerres deviennent insignifiantes; des impôts, tels que n'auraient pu en imaginer jadis les peuples les plus écrasés sous le poids des impôts; une dette publique plus considérable que le total de toutes les dettes publiques qui ont jamais existé dans le monde; la nourriture du peuple rendue chère à plaisir; la monnaie imprudemment altérée, et imprudemment rétablie : voilà le tableau. Et cependant, le pays est-il plus pauvre qu'en 1790? Nous croyons fermement qu'en dépit de toutes les fautes de son gouvernement, il s'est presque continuellement enrichi. De temps en temps, il y a eu un temps d'arrêt; de temps en temps, il y a eu un mouvement de recul; mais il ne saurait y avoir de doute quant à la tendance générale. Une vague isolée peut reculer; mais évidemment la marée monte.

Si nous prophétisions qu'en l'année 1930 une population de 50,000,000 d'hommes, mieux nourrie, mieux vêtue et mieux logée que les Anglais de notre temps, occupera ces îles; que les comtés de Sussex et de Huntingdon seront plus riches que ne le sont aujourd'hui les portions les plus riches de l'ouest du comté de York; qu'une culture aussi raffinée que celle d'un jardin s'étendra jusqu'au sommet du Ben Nevis et d'Helvellyn; qu'on emploiera dans toutes les maisons des machines construites sur des principes encore inconnus; qu'il n'y aura d'autres routes que des chemins de fer; qu'on ne voyagera plus qu'au moyen de la vapeur; que notre

dette, si énorme qu'elle nous semble, ne paraîtra à nos enfants qu'une charge insignifiante, qu'il serait facile de rembourser en un ou deux ans; si nous disions cela, bien des gens nous croiraient fous. Nous ne prophétisons rien; mais voici ce que nous disons : Si quelqu'un avait annoncé au Parlement qui se réunissait, perplexe et épouvanté, après le bouleversement de 1720, qu'en 1830 la richesse de l'Angleterre surpasserait tous les rêves des optimistes les plus extravagants; que le revenu annuel égalerait le capital de cette même dette qu'ils regardaient comme un fardeau intolérable; que, pour chacun de leurs contemporains riche de 10,000 livres sterling, il y aurait alors cinq de leurs descendants riches de 50,000 livres; que Londres serait deux fois plus grand et deux fois plus peuplé, et que cependant la mortalité aurait diminué de moitié; que le service de la poste, à lui seul, rapporterait au trésor plus que n'avaient rapporté sous Charles II l'excise et les douanes réunies; que les diligences iraient de Londres à York en vingt-quatre heures; que les hommes navigueraient habituellement sans le secours du vent, et commenceraient à se voiturer sans chevaux; nos ancêtres auraient accordé à cette prédiction à peu près le même degré de foi qu'ils accordaient aux voyages de Gulliver. Cependant la prédiction aurait été véridique; et ils auraient compris qu'elle n'était pas tout à fait absurde, s'ils avaient réfléchi que le pays payait alors annuellement une somme qui aurait suffi pour acquérir le capital du revenu des Plantagenets, une somme dix fois plus considérable que celle qui soutenait le gouvernement d'Élizabeth, et trois fois plus considérable que celle qu'on avait regardée, du temps d'Olivier Cromwell,

comme une charge intolérable. Presque tous les hommes regardent l'état de choses au milieu duquel ils ont l'habitude de vivre comme un état de choses nécessaire. Nous avons entendu dire que cinq pour cent est l'intérêt naturel de l'argent, que le nombre de douze jurés est le chiffre naturel d'un jury, qu'une contribution de quarante shellings est la somme naturellement requise pour un électeur de comté. C'est ce qui fait que, dans chaque siècle, bien que tout le monde sache qu'un progrès continuel s'est accompli jusqu'à la génération actuelle, personne n'a l'air de compter sur le moindre progrès pendant la prochaine génération. Il nous est impossible de prouver absolument que ceux qui nous disent que la société est arrivée à un point d'arrêt, et que nous avons eu notre temps de plus grande prospérité, sont dans l'erreur. Mais tous ceux qui sont venus avant nous, en ont dit autant, et avec tout autant de raison apparente. « Un million sterling par an nous mettra dans la misère, » disaient les patriotes de 1648. « Deux millions par an réduiront le pays en poussière, » criait-on en 1660. « Six millions par an, et une dette de cinquante millions ! » s'écriait Swift; « les grands alliés nous ont ruinés ! » « Cent quarante millions de dette ! » disait Junius ; « nous pouvons bien dire que nous devons à lord Chatham plus que nous ne pourrons payer jamais, si nous lui devons un pareil fardeau. » « Deux cent quarante millions de dette ! » criaient en chœur tous les hommes d'État de 1783 ; « un ministre peut-il sauver un pays ainsi surchargé, quelle que soit son économie ou son habileté? » Maintenant nous savons que, si l'on n'avait pas contracté de nouvelles dettes depuis 1783, l'accroissement des ressources du pays aurait permis de payer la dette qui épouvantait

Pitt, Fox et Burke, et même de la payer bien des fois, et cela avec des impôts bien moins considérables que ceux que nous avons eu à supporter. Quand nous ne voyons dans le passé que du progrès, au nom de quel principe en serions-nous réduits à n'attendre de l'avenir que la décadence?

Ce n'est pas grâce à l'intervention de l'idole de M. Southey, de l'État omniscient et omnipotent, que l'Angleterre a marché jusqu'à présent dans la voie de la civilisation : c'est grâce à l'énergie et à la prudence de la nation, et c'est en cette même énergie et en cette même prudence que nous mettons aujourd'hui notre confiance et notre espoir. Les chefs du gouvernement travailleront efficacement au bonheur et au progrès de la nation, s'ils se bornent à remplir leurs devoirs naturels et légitimes, s'ils laissent les capitaux chercher et trouver leur emploi le plus lucratif, et les objets qui contribuent à l'agrément de la vie chercher et trouver leur prix équitable; si l'activité et l'intelligence peuvent conquérir leur récompense naturelle, tandis que l'oisiveté et la folie iront au châtiment qu'elles méritent; s'ils maintiennent la paix, s'ils défendent la propriété, s'ils diminuent les frais de la justice, et s'ils observent une stricte économie dans toutes les branches du gouvernement. Que ce soit là la conduite du gouvernement : la nation fera certainement le reste.

LORD BYRON

— JUIN 1831 —

Lettres et journaux de lord Byron, avec un récit de sa vie, par Thomas Moore, Esq. 2 vol. In-4°. Londres, 1830.

Nous avons lu ce livre avec le plus grand plaisir. A ne le considérer que comme œuvre littéraire, il mérite d'être rangé parmi les meilleurs spécimens de prose anglaise que notre siècle ait produits. Il ne contient pas, à la vérité, un seul passage égal à deux ou trois passages que nous pourrions extraire de la vie de Sheridan. Mais, à tout prendre, il est infiniment supérieur à cet ouvrage. Le style est agréable, clair et ferme, et quand il s'élève jusqu'à l'éloquence, c'est sans effort ni ostentation. Et le fond n'est pas inférieur à la forme. Il serait difficile de citer un livre qui témoignât d'une plus grande somme de bienveillance, d'équité et de modestie. Évidemment, il a été écrit, non pour montrer avec quel talent peut écrire son auteur (ce qu'il montre cependant très-souvent), mais pour défendre, autant que le permet la vérité, la mémoire d'un homme célèbre qui ne peut plus se défendre lui-même. M. Moore ne se place jamais entre lord Byron et le public. Il a dû être tenté à chaque instant d'être égoïste, et cependant il n'a parlé de lui-même que lorsque le sujet l'exigeait impérieusement.

Une grande partie, et même, à vrai dire, la plus grande partie de ces volumes, consiste en extraits des lettres et du journal de lord Byron, et il est difficile de parler avec trop d'éloge de l'habileté qu'a déployée M. Moore dans le choix et l'arrangement de ces extraits. Nous ne dirons pas que nous n'ayons pas remarqué çà et là, dans ces deux gros volumes in-quarto, une anecdote qu'on aurait mieux fait d'omettre, une lettre qu'on aurait dû supprimer, un nom qu'il aurait fallu dissimuler par des astériques, ou des astériques qui ne réussissent pas à cacher le nom. Mais il est impossible de ne pas reconnaître que M. Moore, en somme, s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de jugement et d'humanité. Quand nous considérons la vie qu'a menée lord Byron, sa pétulance, son caractère irritable et son besoin d'expansion, nous avons lieu d'admirer la dextérité avec laquelle M. Moore est parvenu à tant montrer du caractère et des opinions de son ami, en blessant si rarement les sentiments de ceux qui lui ont survécu.

Les extraits du journal et de la correspondance de lord Byron sont précieux au plus haut point, non-seulement à cause des renseignements qu'ils renferment sur l'homme distingué qui les a écrits, mais aussi à cause de leur rare mérite littéraire. Ses lettres, celles du moins qu'il écrivit d'Italie, sont parmi les meilleures qui existent dans notre langue. Elles sont moins affectées que celles de Pope et de Walpole ; elles sont plus pleines et plus intéressantes que celles de Cowper. Sachant que beaucoup de ces lettres n'étaient pas écrites uniquement pour la personne à laquelle elles s'adressaient, mais que c'étaient des épîtres circulaires, destinées à être lues par une nombreuse société, nous nous attendions à y trouver du talent et de

l'entrain, mais peu ou point d'aisance; nous avions l'esprit en éveil et prêt à y reconnaître des traces de raideur dans le style et d'embarras dans les transitions. Mais nous avons été agréablement désappointé, et il faut avouer que, si le style épistolaire de lord Byron était artificiel, c'était un exemple rare et admirable de cet art supérieur qui ne saurait être distingué du naturel.

Aucun extrait ne peut donner une juste idée du profond et pénible intérêt que ce livre excite. A peinc pourrait-on trouver dans aucune œuvre de fiction une histoire aussi triste et aussi sombre que celle-là, et nous avons peu de penchant à envier le moraliste qui pourra la lire sans en avoir le cœur ému.

La jolie fable par laquelle la duchesse d'Orléans expliquait le caractère de son fils le Régent, pourrait, avec quelques petits changements, s'appliquer à Byron. Toutes les fées, à l'exception d'une seule, avaient été conviées autour de son berceau. Toutes les commères avaient prodigué leurs dons. L'une avait octroyé la noblesse, l'autre le génie, une troisième la beauté. La méchante fée, qui n'avait pas été invitée, parut enfin, et ne pouvant abroger ce que ses sœurs avaient fait pour leur favori, elle avait mêlé une malédiction à chacune de leurs grâces. Dans la situation sociale de lord Byron, dans son esprit, dans son caractère et jusque dans sa personne, il y avait une étrange réunion d'extrêmes opposés. Il possédait, de naissance, tout ce que les hommes souhaitent et admirent. Mais à chacun de tous ces avantages éminents se mariait quelque élément de misère et d'humiliation. Il était issu d'une famille noble et ancienne à la vérité, mais dégradée et appauvrie par une série de crimes et de folies qui étaient arrivés à une publicité scandaleuse. Celui de ses

parents auquel il succédait était mort pauvre et, s'il n'avait pas eu des juges indulgents, serait mort à un gibet. Le jeune pair avait de grandes facultés intellectuelles, mais il y avait une partie malsaine dans son esprit. Il avait naturellement le cœur généreux et sensible; mais son caractère était capricieux et irritable. Il avait une de ces têtes que les sculpteurs aiment à copier, et un pied comme ceux dont les mendiants des rues simulent la difformité. Remarquable en même temps par la force et par la faiblesse de son esprit, affectueux et méchant, grand seigneur pauvre et bel invalide, jamais homme n'eut plus besoin que lui de l'éducation la plus ferme et la plus judicieuse. Mais quels qu'eussent été les caprices de la nature à son égard, la mère à laquelle était dévolue la tâche de former son caractère fut plus capricieuse encore. Elle passait du paroxysme de la fureur au paroxysme de la tendresse; tantôt elle accablait son fils de caresses, tantôt elle insultait à son infirmité. Il entra dans le monde ; et le monde le traita comme l'avait traité sa mère, parfois avec amour, parfois avec cruauté, jamais avec justice. Le monde fut pour lui complaisant et rigoureux tour à tour, toujours sans discernement. Il fut véritablement un enfant gâté, non-seulement l'enfant gâté de sa mère, mais l'enfant gâté de la nature, l'enfant gâté de la fortune, l'enfant gâté de la gloire, l'enfant gâté de la société. Ses premiers poëmes furent reçus avec un mépris qu'ils ne méritaient pas absolument, tout faibles qu'ils étaient. Et, au contraire, le poëme qu'il publia au retour de ses voyages fut célébré fort au delà de son mérite. A vingt-quatre ans il se trouva au sommet le plus élevé de la renommée littéraire, avec Walter Scott, Wordsworth, Southey, et une foule d'autres écrivains distingués, placés désormais

sous ses pieds. C'est à peine s'il y a dans l'histoire un autre exemple d'un écrivain aussi soudainement porté à une aussi étourdissante hauteur.

Ainsi un jeune homme à qui la nature avait donné des passions violentes, et à qui l'éducation n'avait jamais appris à les maîtriser, se vit tout d'un coup entouré de tout ce qui peut flatter ou stimuler les penchants les plus puissants de notre nature ; il se vit admiré de cent salons, salué par les acclamations du pays tout entier, applaudi des hommes les plus applaudis, aimé des femmes les plus aimables ; il eut tout ce que peuvent donner le monde et la gloire du monde. Il vécut comme vivent beaucoup d'hommes qui n'ont pas de semblables excuses à alléguer pour se faire pardonner leurs fautes. Mais ses concitoyens et ses concitoyennes avaient leur parti pris de l'admirer et de l'aimer. On ne voulait voir dans ses excès que les éclairs et les éclats de cette même âme de feu qui resplendissait dans sa poésie. Il attaquait la religion ; et cependant son nom était tendrement cité dans le monde religieux, et plusieurs publications religieuses ne critiquaient ses ouvrages qu'avec une singulière douceur. Il attaquait le prince régent ; et il ne parvenait pas à s'aliéner les tories. Il semblait qu'on dût tout pardonner à la jeunesse, au rang et au génie.

Puis vint la réaction. Aussi capricieuse dans son indignation qu'elle avait été capricieuse dans sa bienveillance, la société entra en rage contre le favori chagrin qu'elle avait tant choyé. Elle l'avait adoré avec une idolâtrie sans raison. Elle le persécuta avec une furie aussi déraisonnable. Bien des pages ont été écrites sur les malheureux événements domestiques qui décidèrent de sa vie. Cependant le public ne sait et n'a jamais su rien de positif,

si ce n'est que lord Byron se querella avec lady Byron et qu'elle refusa de vivre plus longtemps avec lui. Les insinuations n'ont pas manqué : bien des gens ont hoché la tête et haussé les épaules, en disant : « Bien, bien, nous savons, » et « nous pourrions si nous voulions, » et « s'il nous convenait de parler, » et « il y a des gens qui pourraient, s'ils voulaient. » Mais nous ne croyons pas que personne ait porté devant le public un seul fait appuyé sur des témoignages croyables, ou seulement appréciables, qui indique que lord Byron ait été plus coupable qu'aucun autre homme qui ne vit pas bien avec sa femme. Les jurisconsultes que consulta lady Byron furent incontestablement d'avis qu'elle ne devait pas vivre avec son mari. Mais il faut se rappeler qu'ils adoptèrent cette opinion sans avoir entendu les deux parties. Nous ne disons pas, nous ne voulons pas donner à entendre que lady Byron méritât le moindre blâme. Nous croyons que ceux qui la condamnent sur les faits dont le public peut juger aujourd'hui sont aussi téméraires que ceux qui condamnent son mari. Nous ne voulons prononcer aucun jugement; nous n'en pouvons même former aucun dans notre for intérieur, sur une affaire qui nous est si imparfaitement connue. Il eût été fort heureux qu'à l'époque de la séparation, tous ceux qui étaient alors aussi loin que nous le sommes aujourd'hui de connaître le fond des choses, eussent fait preuve de cette réserve, qui, dans de telles circonstances, n'est que la plus simple justice.

Il n'est pas, à notre connaissance, de spectacle plus ridicule que celui du public anglais dans un de ses accès périodiques de moralité. En général les enlèvements, les divorces et les querelles de famille passent presque inaperçus parmi nous. Nous lisons les histoires scandaleu-

ses, nous en parlons pendant un jour, et nous les oublions. Mais tous les six ou sept ans, notre vertu devient féroce. Nous ne pouvons plus souffrir que les lois de la religion et de la décence soient violées. Nous voulons opposer au vice un rempart. Nous voulons apprendre aux libertins que le peuple anglais apprécie l'importance des liens domestiques. A cet effet, nous choisissons, pour l'offrir en sacrifice expiatoire, un infortuné qui n'est pas plus dépravé que cent autres dont les torts ont été traités avec indulgence. S'il a des enfants, il faut les lui enlever. S'il a une profession, il faut le forcer à l'abandonner. La classe supérieure lui tourne le dos, et le peuple le siffle. Il est, à vrai dire, une sorte de souffre-douleurs, un représentant élu des démérites d'autrui, et ses angoisses sont comptées comme un châtiment suffisant qui règle tout pour les autres criminels de la même catégorie. Alors nous contemplons avec une grande complaisance notre propre sévérité, et nous comparons avec beaucoup d'orgueil le haut niveau de la moralité anglaise et le relâchement des mœurs parisiennes. Enfin notre colère est satisfaite ; notre victime est perdue ; elle a le cœur brisé. Et notre vertu se rendort paisiblement pou. sept autres années.

Il est évident qu'il faut réprimer autant que possible les vices qui détruisent le bonheur domestique. Il est tout aussi évident que la législation pénale ne peut pas les réprimer. Il est donc juste et désirable que l'opinion publique se tourne contre eux. Mais elle devrait se tourner contre eux constamment, fermement et modérément, au lieu de les attaquer par accès et par chocs soudains. Il faudrait n'avoir, en ce cas, qu'un poids et qu'une mesure. Décimer est une manière de punir contre laquelle

il y a toujours beaucoup d'objections. C'est la ressource des juges qui sont trop indolents et trop impatients pour rechercher les faits et pour établir des distinctions délicates entre les diverses nuances de crimes. C'est une pratique déraisonnable, même lorsqu'elle est adoptée par les tribunaux militaires. Mais elle est infiniment plus déraisonnable encore, lorsqu'elle est adoptée par le tribunal de l'opinion publique. Il est bon que certaines mauvaises actions soient toujours accompagnées d'une certaine dose de honte. Mais il n'est pas bon que les coupables n'aient à encourir que les chances d'une loterie d'infamie ; il n'est pas bon que quatre-vingt-dix-neuf sur cent échappent ; il n'est pas bon que le centième, le plus innocent peut-être, paye pour tous. Il nous souvient d'avoir entendu huer par la populace assemblée aux abords de Lincoln's Inn, un homme contre qui se poursuivait alors la procédure la plus oppressive qui existe dans la loi anglaise. On le huait, parce qu'il avait été un mari infidèle, comme si quelques-uns des hommes les plus populaires de ce siècle, lord Nelson, par exemple, n'avaient pas été d'infidèles maris ! Nous nous rappelons un fait encore plus singulier. Dans un siècle où des hommes dont les galanteries étaient connues de tout le monde et avaient été légalement prouvées, ont rempli cependant quelques-unes des fonctions les plus importantes dans l'État et dans l'armée, ont présidé des réunions d'institutions charitables et religieuses, ont fait les délices de toute la société et ont été adorés par la multitude, dans ce même siècle (la postérité le croira-t-elle?) une troupe de moralistes ameutés est allée au théâtre pour lapider un pauvre acteur qui avait troublé la félicité conjugale d'un alderman. Qu'y avait-il qui pût

exciter ainsi le zèle de l'auditoire contre l'offenseur ou en faveur de l'offensé? C'est ce que nous n'avons jamais pu comprendre. Jamais on n'a supposé que la situation d'un acteur fût particulièrement favorable au développement des vertus austères, ni qu'un alderman possédât une immunité spéciale qui dût le mettre à l'abri de cette sorte de malheurs qui excitait alors la colère du public. Mais voilà comment est faite la justice de l'humanité.

Dans ces deux occasions, le châtiment était excessif; mais l'offense était connue et prouvée. On se montra plus sévère à l'égard de lord Byron ; il fut l'objet d'une vraie justice de Jedwood. D'abord vint l'exécution, puis l'enquête; et l'accusation arriva enfin la dernière, ou plutôt elle n'arriva pas du tout. Sans rien savoir absolument de ce qui s'était passé dans la famille de lord Byron, le public s'emporta violemment contre lui, et se mit à inventer des histoires qui pussent justifier sa colère. Dix ou plutôt vingt récits différents de la séparation des deux époux, vingt récits qui n'avaient aucun rapport, si ce n'est qu'ils étaient également dénués de sens commun, circulèrent en même temps. Les bonnes âmes qui les répétaient ne savaient ni ne se souciaient de savoir si ces récits reposaient sur des faits authentiques. En réalité, ils n'étaient pas la cause, mais le résultat de l'indignation publique. Ils ressemblaient à ces infâmes calomnies que Lewis Goldsmith, et quelques autres vils pamphlétaires de la même espèce, se plaisaient à publier sur le compte de Bonaparte, lorsqu'ils racontaient qu'il avait empoisonné une jeune fille avec de l'arsenic quand il était à l'Ecole militaire, qu'il avait suborné un grenadier pour tuer Desaix à Marengo, qu'il remplissait Saint-Cloud de

toutes les orgies de Caprée. Il y eut un moment où des anecdotes de cette nature trouvèrent quelque crédit auprès de gens qui, détestant l'empereur des Français sans savoir pourquoi, étaient charmés de croire tout ce qui pouvait justifier leur haine. Lord Byron eut le même sort. Ses compatriotes étaient de mauvaise humeur contre lui. Ses écrits et son caractère avaient perdu le charme de la nouveauté. Il s'était rendu coupable de la faute qu'on pardonne le moins : il avait été loué à l'excès, il avait excité trop d'intérêt, et le public, avec sa justice accoutumée, fit payer à lord Byron la folie de ses propres enivrements. Les attachements de la multitude ressemblent beaucoup à ceux de la perfide enchanteresse des *Mille et une Nuits*, qui ne se contentait pas de renvoyer ses amants, quand les quarante jours de sa tendresse étaient expirés, mais qui les condamnait à expier, sous des formes repoussantes et par de cruelles pénitences, le crime de lui avoir trop plu un instant.

Le châtiment que Byron eut à supporter était de nature à ébranler un cœur plus ferme. Les journaux furent remplis d'insultes. Les théâtres retentirent de mille outrages. Il fut exilé des cercles où il était jadis le point de mire de toutes les admirations. Toutes ces créatures rampantes qui se font une fête de la décadence des natures supérieures s'empressèrent au festin, et elles eurent raison : elles obéissaient à leurs instincts. La brutale envie d'imbéciles ambitieux ne se repaît pas souvent des angoisses d'un tel esprit, ni de la dégradation d'un pareil nom.

Le malheureux homme quitta pour toujours son pays. Les hurlements de ses accusateurs le poursuivirent à travers la mer, le long du Rhin, par delà les Alpes ; ils

s'affaiblirent peu à peu ; ils finirent par ne plus se faire entendre ; ceux qui avaient soulevé l'ouragan commencèrent à se demander à propos de quoi ils avaient tant crié et voulurent rappeler parmi eux le criminel qu'ils venaient de chasser. Sa poésie devint plus populaire qu'elle ne l'avait jamais été ; on put compter par mille et par dix mille ceux qui n'avaient jamais vu son visage et qui pleurèrent en lisant ses douloureux accents.

Il avait fixé sa demeure sur les bords de l'Adriatique, dans la ville la plus pittoresque et la plus intéressante, sous le ciel le plus brillant et auprès de la mer la plus étincelante. Parmi les voisins qu'il s'était choisis, le goût de censurer les autres n'était pas un vice répandu. C'était une race corrompue par un mauvais gouvernement et une mauvaise religion, depuis longtemps célèbre pour ses recherches voluptueuses et habituée à tolérer tous les caprices de la sensualité. Il n'avait rien. à redouter de l'opinion publique dans sa patrie d'adoption. Il était en guerre ouverte avec l'opinion publique de son pays natal. Il se plongea dans une vie étrange et éperdue d'excès que ne venait ennoblir aucun sentiment tendre ou généreux. Du fond de son harem vénitien, il lança une succession de volumes, pleins d'éloquence, d'esprit, de pathétique, de licence et d'amer dédain. Sa santé ne tarda pas à souffrir de tant d'intempérance. Ses cheveux devinrent gris. La nourriture ne lui donna plus de force. Une fièvre ardente le consuma. Il semblait que son corps et son esprit allaient périr en même temps.

Une relation, coupable à la vérité, mais qu'on pourrait cependant appeler vertueuse, à ne la juger que d'après le niveau moral du pays où il vivait, vint l'arracher en quelque mesure à cette effroyable dégradation. Mais une

imagination souillée par le vice, un caractère aigri par le malheur et un corps habitué à la fatale excitation de l'ivresse, l'empêchèrent de jouir pleinement du bonheur qu'il aurait pu trouver dans le plus tranquille et le plus pur de ses nombreux attachements. Son brillant esprit n'avait pu supporter impunément l'abus des liqueurs brûlantes et des vins du Rhin dont il faisait pendant la nuit un fréquent usage. Ses vers perdirent beaucoup de l'énergie et de la brièveté qui les distinguaient. Mais il ne voulut pas abandonner, sans un dernier effort, l'empire qu'il avait exercé sur les hommes de sa génération. Il conçut un nouveau rêve d'ambition; il voulut être le chef d'un parti littéraire, le grand promoteur d'une révolution intellectuelle, et guider du sein de sa retraite italienne l'esprit public de l'Angleterre, de même que Voltaire avait guidé, du fond de sa villa de Ferney, l'esprit public de la France. Ce fut probablement dans cette espérance qu'il fonda le *Libéral*. Mais si puissamment qu'il eût agi sur les imaginations de ses contemporains, il se méprit sur la nature de sa force, lorsqu'il crut pouvoir diriger leurs opinions; et il se méprit encore plus complétement sur son propre caractère, lorsqu'il crut qu'il pourrait agir longtemps de concert avec d'autres hommes de lettres. Le plan échoua, et même il échoua honteusement. Irrité contre lui-même, irrité contre ses collaborateurs, il l'abandonna et conçut un autre projet, le dernier et le plus noble de toute sa vie.

Une nation, jadis la première des nations, supérieure à toutes les autres par la science et par la gloire militaire, berceau de la philosophie, de l'éloquence et des beaux-arts, avait été courbée pendant des siècles sous un joug cruel. Tous les vices qu'engendre l'oppression, les vices

abjects qu'elle engendre chez ceux qui s'y soumettent, les vices féroces qu'elle engendre chez ceux qui cherchent à y résister, avaient exercé leur fatale influence sur le caractère de cette race infortunée. Ce même courage qui avait remporté la grande victoire de la civilisation humaine, qui avait sauvé l'Europe et subjugué l'Asie, en était réduit à n'animer plus que des pirates et des brigands. La finesse inventive dont ce peuple avait jadis donné tant de preuves dans toutes les branches des sciences physiques et morales, s'était transformée en une astuce timide et servile. Mais tout à coup ce peuple dégradé s'était soulevé contre ses oppresseurs. Peu encouragés ou trahis par les puissances voisines, ils avaient trouvé en eux-mêmes une force qui pouvait suppléer à toute assistance étrangère, un reste de l'énergie de leurs ancêtres.

En sa qualité d'homme de lettres, lord Byron ne pouvait manquer de s'intéresser au résultat de cette lutte. Bien que ses opinions politiques fussent assez vacillantes, comme toutes ses opinions, cependant il inclinait fortement du côté de la liberté. Il avait aidé de sa bourse les insurgés italiens, et si leur lutte contre le gouvernement autrichien s'était prolongée, il les aurait probablement aidés de son épée. Mais il était attaché à la Grèce par des liens particuliers. Dans sa jeunesse, il avait vécu en Grèce. Les paysages et l'histoire de la Grèce lui avaient inspiré une grande partie de ses vers les plus brillants et les plus populaires. Malade d'inaction, dégradé à ses propres yeux par ses vices privés et par ses échecs littéraires, soupirant après des émotions nouvelles et une gloire honorable, il partit pour le camp des Grecs, leur portant un corps épuisé et un esprit blessé.

Sa conduite dans cette nouvelle situation fut tellement remplie de bon sens et de vigueur, qu'elle nous donne le droit de croire que, si sa vie s'était prolongée, il aurait pu se distinguer comme soldat et comme politique. Mais le plaisir et le chagrin avaient exercé sur cette organisation délicate les ravages de soixante-dix ans. La main de la mort était sur lui : il le savait ; et le seul vœu qu'il fit entendre, ce fut celui de mourir l'épée à la main.

Cela même lui fut refusé. L'anxiété, l'effort, la fatigue et les redoutables stimulants qui lui étaient devenus indispensables, l'étendirent bientôt sur un lit de maladie, dans un pays étranger, parmi des visages inconnus, sans qu'il eût auprès de lui une seule créature humaine qu'il aimât. Ce fut là que l'Anglais le plus célèbre du dix-neuvième siècle finit, à trente-six ans, sa brillante et misérable carrière.

Aujourd'hui même, nous ne pouvons pas nous rappeler ces événements sans ressentir quelque chose de ce que ressentit la nation, lorsqu'elle apprit que la tombe venait de se fermer sur tant de douleur et sur tant de gloire — quelque chose de ce que ressentirent ceux qui virent le cercueil, avec sa longue suite de voitures de deuil, se diriger lentement du côté du Nord, laissant derrière lui ce cimetière qui avait été consacré par la cendre de tant de grands poëtes, mais dont les portes étaient fermées à tout ce qui restait de Byron. Nous nous souvenons qu'en ce jour des moralistes rigides ne purent contenir leurs larmes en songeant au sort d'un homme si jeune, si illustre, si malheureux, doué de qualités si rares et qui avait été exposé à de si fortes tentations. Il est inutile de faire à ce sujet aucune réflexion. C'est une histoire qui tire d'elle-même sa moralité. Notre

siècle abonde en avertissements pour les esprits éminents et en consolations pour les existences obscures. Nous avons vu mourir deux hommes qui, à un âge où bien des gens ont à peine achevé leur éducation, s'étaient élevés, chacun dans son genre, au comble de la gloire. L'un est mort à Longwood et l'autre à Missolonghi.

Il est toujours difficile de séparer le caractère littéraire et le caractère personnel d'un homme qui vit de nos jours. Cette séparation est surtout difficile à faire, quand il s'agit de lord Byron. Car on peut presque dire que jamais lord Byron n'écrivit sans faire quelque allusion, directe ou indirecte, à sa propre personne. L'intérêt qu'excitèrent les événements de sa vie se mêle dans notre esprit, et probablement dans l'esprit de presque tous nos lecteurs, à l'intérêt qui découle proprement de ses ouvrages. Il faudra qu'une génération disparaisse avant qu'on puisse juger équitablement ses ouvrages, à ne les considérer qu'au point de vue littéraire. Aujourd'hui ce ne sont pas seulement des livres, ce sont des reliques. Nous nous hasardons toutefois à offrir au public, quoique avec une sincère défiance de nous-mêmes, quelques courtes réflexions sur les poésies de lord Byron.

Il vécut à l'époque d'une grande révolution littéraire. La dynastie poétique qui avait détrôné les successeurs de Shakspeare et de Spenser, était détrônée, à son tour, par une race de poëtes qui se donnaient comme les héritiers de l'antique lignée, si longtemps dépossédés par des usurpateurs. La grande majorité de ceux qui concoururent à cette révolution n'en comprirent pas, selon nous, la véritable nature.

Quelles sont les différences essentielles qui distinguent la poésie de notre temps de celle du siècle dernier?

Quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent répondraient que la poésie du siècle dernier était correcte, mais froide et mécanique, et que la poésie de notre temps, qnoique bizarre et irrégulière, présente des images bien plus vivantes et excite bien plus fortement les émotions que celle de Parnell, d'Addison ou de Pope. De même on entend dire constamment que les poëtes du siècle d'Elizabeth avaient bien plus de génie, mais bien moins de correction que ceux du siècle de la reine Anne. On a l'air de regarder comme établi qu'il y a quelque incompatibilité, quelque antithèse entre la correction et le génie créateur. Nous sommes portés à croire que cette notion a tout simplement pris naissance dans un manvais emploi des mots, et qu'elle a donné lieu à une grande partie des erreurs qui embarrassent la science de la critique.

Qu'entend-on par *correction* en fait de poésie ? Si l'on entend que, pour être correct, il faut se conformer à des règles qui ont leur fondement dans la vérité et dans les principes de la nature humaine, alors la correction n'est qu'un autre nom donné à la perfection. Si l'on veut dire, au contraire, que, ponr être correct, il faut se conformer à des règles purement arbitraires, alors la correction pourrait bien n'être qu'un autre nom donné à la froideur et à l'absurdité.

Si un écrivain décrit sous des couleurs fausses des objets visibles et viole la vérité des caractères, s'il nous montre des montagnes « inclinant, le soir, leurs têtes assoupies », ou s'il met dans la bouche d'un homme mourant des déclamations comme celles de Maximin, on a le droit de dire, dans le sens élevé et juste de l'expression, qu'il écrit incorrectement. Il viole la première grande loi de son art. Son imitation ne ressemble en rien à la chose

qu'il a voulu imiter. Les quatre poëtes qui ont su le plus complétement éviter ce genre d'incorrection, sont Homère, Dante, Shakspeare et Milton. Ils sont dans un certain sens, qui est le meilleur de tous, les poëtes les plus corrects qui aient jamais existé.

Lorsqu'on dit que Virgile était un écrivain plus correct qu'Homère, quoiqu'il eût moins de génie, quel sens attache-t-on au mot « correction »? Veut-on dire que la fable de l'*Énéide* est plus habilement développée que celle de l'*Odyssée?* que le Romain décrit avec plus d'exactitude que le Grec l'aspect du monde extérieur ou les émotions de l'esprit? que le caractère d'Achate et celui de Mnesthéus sont plus finement tracés et plus constamment soutenus que le caractère d'Achille, celui de Nestor et celui d'Ulysse? En fait, il est incontestable que, pour chaque violation des lois fondamentales de la poésie qu'on peut trouver dans Homère, il serait aisé d'en trouver vingt dans Virgile.

Troïlus et Cressida est peut-être, de toutes les pièces de Shakspeare, celle qu'on regarde généralement comme la plus incorrecte. Elle nous paraît cependant infiniment plus correcte, dans le vrai sens du mot, que ce qu'on appelle les pièces les plus correctes des poëtes dramatiques les plus corrects. Comparez-la, par exemple, à l'*Iphigénie* de Racine. Nous sommes sûrs que les Grecs de Shakspeare ressemblent infiniment plus que les Grecs de Racine aux véritables Grecs qui assiégeaient Troie; et cela, parce que les Grecs de Shakspeare sont des êtres humains, et que les Grecs de Racine ne sont que des noms sans corps et sans figures, des mots imprimés en lettres majuscules en tête de divers paragraphes de déclamations. Racine aurait frémi, il est vrai, à la pensée de

mettre dans la bouche d'un guerrier qui assiége Troie une citation d'Aristote. Mais à quoi bon éviter un seul anachronisme, quand toute la pièce n'est qu'un anachronisme prolongé, par lequel les sentiments et le langage de Versailles sont transportés dans le camp des Grecs en Aulide?

En donnant au mot correction le sens que nous lui donnons en ce moment, nous croyons que sir Walter Scott, M. Wordsworth, M. Coleridge, sont des poëtes infiniment plus corrects que ceux que l'on célèbre généralement comme des modèles de correction, Pope et Addison, par exemple. La seule description d'un clair de lune dans l'*Iliade* de Pope contient plus d'inexactitudes qu'on n'en pourrait trouver dans le poëme tout entier de l'*Excursion*. Il n'y a pas dans *Caton* une seule scène où tout ce qui peut créer l'illusion poétique, vérité des caractères, vérité du langage, vérité de la situation, ne soient violées d'une façon plus choquante que dans n'importe quelle partie du *Chant du dernier Ménestrel*. Personne ne peut croire que les Romains d'Addison ressemblent aussi parfaitement aux véritables Romains que les bandits de Walter Scott ressemblent aux véritables bandits. Wat Tinlinn et William Deloraine ne sont pas, il est vrai, des personnages d'une aussi haute dignité que Caton. Mais la haute dignité des personnages a aussi peu à faire avec la correction de la poésie qu'avec la correction de la peinture. Nous préférons une bohémienne de Reynolds à la tête de Sa Majesté peinte sur une enseigne, et un bandit écossais de Walter Scott à un sénateur romain d'Addison.

Quel sens donnent donc au mot *correction* ceux qui disent, avec un auteur de notre connaissance, que Pope

a été le plus correct des poëtes anglais, et que feu M. Gifford vient, à ce titre, immédiatement après Pope? Quelle est la nature et la valeur de cette correction qu'on prétend ne retrouver ni dans *Macbeth*, ni dans le *Roi Léar*, ni dans *Othello*, et qui existe, dit-on, dans les traductions de Hoole et dans tous les poëmes couronnés pour le prix Seaton? Nous ne pouvons pas découvrir une seule règle éternelle, une seule règle fondée sur la raison et sur la nature, que Shakspeare n'ait observée beaucoup plus sévèrement que Pope. Mais si, pour être correct, il faut se conformer à une législation étroite qui, tout en se montrant indulgente pour les *mala in se*, multiplie, sans apparence d'aucune raison, les *mala prohibita*, si, pour être correct, il faut observer scrupuleusement certaines règles cérémonielles qui ne sont pas plus essentielles à la poésie que l'étiquette n'est essentielle au bon gouvernement, ou que ne le sont à la dévotion les ablutions d'un pharisien, alors, assurément, Pope peut être un poëte plus correct que Shakspeare, et même, en modifiant très-légèrement le code, Colley Cibber pourrait être un poëte plus correct que Pope. Mais il est permis de se demander si ce genre de correction est un mérite, et même si ce n'est pas un défaut positif.

Il serait amusant de faire un digeste des lois absurdes que les mauvais critiques ont inventées pour le gouvernement des poëtes. En première ligne, citons, pour sa célébrité et pour son absurdité, la loi des unités dramatiques de temps et de lieu. Personne n'a jamais pu trouver quoi que ce fût qui pût, même par courtoisie, être appelé un argument en faveur de ces unités, si ce n'est qu'elles sont venues de la pratique générale des Grecs. Il n'est pourtant pas besoin d'un examen très-profond

pour découvrir que les drames grecs, souvent admirables par la composition, sont bien loin de valoir, pour la peinture des caractères et de la vie humaine, les pièces anglaises du siècle d'Élizabeth. Tous les écoliers savent, d'ailleurs, que la partie dramatique des tragédies athéniennes fut dès l'origine subordonnée à la partie lyrique. Il aurait donc fallu presque un miracle pour que les lois du théâtre athénien se fussent trouvées propres à régir des pièces qui ne contenaient pas de chœurs. Tous les plus grands chefs-d'œuvre de l'art dramatique ont été composés au mépris des unités, et n'auraient jamais pu être composés si leurs auteurs avaient respecté les unités. Il est évident, par exemple, qu'un caractère comme celui de Hamlet n'aurait jamais pu se développer dans les limites que s'imposait Alfieri. Et cependant les lettrés du siècle dernier avaient un tel respect pour ces unités, que Johnson qui se rangea, fort à son honneur, du côté opposé, disait lui-même qu'il était effrayé de sa propre témérité, et qu'il redoutait d'avoir à combattre les autorités qu'on pourrait invoquer contre lui.

Les règles du même genre sont innombrables. « Shakspeare n'aurait pas dû faire *Othello* noir, » dit Rymer; car le héros d'une tragédie doit toujours être blanc. » « Milton, » dit un autre critique, « n'aurait pas dû prendre Adam pour son héros; car le héros d'un poëme épique doit toujours être victorieux. » « Milton n'aurait pas dû, » dit un autre, « mettre tant de comparaisons dans son premier livre; car le premier livre d'un poëme épique doit toujours être le moins orné. Il n'y a point de comparaisons dans le premier livre de l'*Iliade.* » « Milton, » dit encore un critique, « n'aurait pas dû placer dans un poëme épique des vers tels que celui-ci :

While thus I called, and strayed I knew not whither (1).

Et pourquoi pas? Le critique a une raison toute prête, une vraie raison de femme. « Des vers comme celui-là », dit-il, « ne choquent pas l'oreille, il faut l'avouer, mais les vers allongés d'une syllabe supplémentaire ne devraient être permis que dans le drame; il faudrait les bannir de la poésie épique. » Depuis Pope jusqu'à nos jours, on a, en effet, banni des poëmes héroïques qui ont un sujet sérieux, tout vers allongé d'une syllabe supplémentaire, et cela du consentement général de toute l'école correcte. Il n'est pas une seule Revue qui eût admis un distique aussi incorrect que ces vers de Drayton :

As when we lived untouch'd with these disgraces,
When as our kingdom was our dear embraces... (2)

Une autre loi de la poésie héroïque, qu'on regardait comme fondamentale, il y a cinquante ans, voulait qu'il y eût un temps d'arrêt, ou du moins une virgule, à la fin de chaque distique. Il était également réglé qu'il n'y aurait jamais de points qu'à la fin des vers. Nous nous rappelons parfaitement avoir entendu un juge très-correct en matière de poésie, reprocher à M. Rogers l'incorrection de ce doux et gracieux passage :

Such grief was ours, — it seems but yesterday —
When in thy prime, wishing so much to stay,
'T was thine, Maria, thine without a sigh
At midnight in a sister's arms to die.
Oh, thou wert lovely; lovely was thy frame,
And pure thy spirit as from heaven it came;

(1) Tandis que j'appelais ainsi et que j'errais sans savoir où j'allais...
(2) Comme lorsque nous vivions exempts de ces infortunes, comme lorsque nos chers embrassements étaient pour nous un royaume...

And when recalled to join the blest above
Thou diedst a victim to exceeding love,
Nursing the young to health. In happier hours,
When idle Fancy wove luxuriant flowers,
Once in thy mirth thou badst me write on thee;
And now I write what thou shalt never see (1).

Sir Roger Newdigate mérite pleinement, à nos yeux, d'être rangé au nombre des grands critiques de cette école. Il a établi pour règle qu'aucun des poëmes qui concourent pour le prix fondé par lui à Oxford, ne devra avoir plus de cinquante vers. Cette règle nous paraît au moins aussi raisonnable que toutes celles que nous avons citées; elle l'est même beaucoup plus à notre avis, car presque tout le monde s'accorde à penser que, plus un poëme académique est court, mieux il vaut.

Nous ne voyons pas pourquoi nous n'établirions pas une certaine quantité d'autres règles du même genre, pourquoi il ne serait pas décidé, par exemple, que le nombre des scènes dans chaque acte sera toujours de trois ou d'un multiple de trois, que le nombre de vers dans chaque scène sera toujours un nombre pair et décimal, que les personnages du drame ne seront jamais ni plus ni moins de seize, et que, dans les poëmes héroïques, il y aura tous les trente-six vers un vers de

(1) Telle fut notre douleur — il me semble que c'était hier seulement — lorsqu'à la fleur de ton âge, et si désireuse de rester ici-bas, tu mourus, Marie, tu mourus à minuit, dans les bras d'une sœur, sans un seul soupir. Oh ! que tu étais charmante ! ton corps était charmant, et ton esprit aussi pur que lorsqu'il descendit du ciel. Et quand tu fus rappelée pour rejoindre là-haut les esprits bienheureux, tu rendais par tes soins la santé aux enfants, et tu mourus victime d'un amour trop ardent. Dans des jours plus heureux, quand notre imagination oisive entrelaçait des fleurs à l'infini, tu m'ordonnas une fois, avec ta gaîté accoutumée, d'écrire quelque chose sur toi, et maintenant j'écris ceci, que tu ne liras jamais.

douze syllabes. Si nous posions solennellement ces principes, et si nous appelions Pope, Goldsmith et Addison des écrivains incorrects parce qu'ils n'ont pas obéi à nos caprices, nous agirions exactement comme les critiques qui reprochent l'incorrection aux magnifiques images et à la musique variée de Coleridge et de Shelley.

La correction que le siècle dernier admirait si fort, ressemble à la correction de ces gravures qui représentent le jardin d'Éden, telles que nous les voyons dans les vieilles Bibles. Il y a d'abord un carré parfait, borné par les fleuves Pison, Gihon, Hiddekel et par l'Euphrate, qui sont tous traversés par un pont très-commodément placé au milieu; puis des plates-bandes rectangulaires garnies de fleurs, un long canal, bien proprement construit en briques et entouré d'une palissade; l'arbre de la science, taillé comme un des tilleuls des Tuileries, se dresse au milieu de la grande allée; le serpent s'enroule autour du tronc; l'homme est à droite de l'arbre, la femme est à gauche, et les animaux forment autour d'eux le cercle le plus régulier. C'est un tableau assez correct à un certain point de vue. C'est-à-dire que les carrés sont corrects, que les cercles sont corrects, que l'homme et la femme sont très-correctement alignés auprès de l'arbre, et que le serpent forme la plus correcte de toutes les spirales.

Mais s'il y avait un peintre assez admirablement doué pour reproduire sur une toile ce glorieux paradis entrevu par le regard intérieur du poëte qui avait perdu les yeux de son corps à force de longues veilles consacrées à la recherche de la liberté et de la vérité; s'il y avait un peintre qui pût placer devant nous les sinueux

replis du ruisseau de saphirs, et le lac bordé de myrtes, et les prairies parsemées de fleurs, et les grottes tapissées de vignes, et les forêts tout étincelantes de pommes Hespérides et du plumage opulent des oiseaux, et les ombrages épais de ce bosquet nuptial qui semait des roses sur les amants endormis, que penserions-nous d'un connaisseur qui viendrait nous dire que ce tableau, plus beau à la vérité que l'absurde gravure de la vieille Bible, ne serait pas aussi correct? Nous répondrions certainement : Il est à la fois plus beau et plus correct; il est plus beau parce qu'il est plus correct. Ce n'est pas un assemblage correct de figures géométriques; mais c'est une peinture correcte, une représentation digne de ce que le peintre a voulu représenter.

Ce n'est pas dans les beaux-arts seulement que les hommes dont l'esprit est étroit admirent cette fausse correction, faute de savoir distinguer les moyens du but, et ce qui est accidentel de ce qui est essentiel. M. Jourdain aimait qu'on fît des armes correctement : « Tout beau, tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare. » M. Tomès aimait la correction dans la pratique de la médecine : « Moi, je suis pour Artémius. Ce n'est pas que son avis n'ait tué le malade. Mais il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver. Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence. Mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins. » Nous avons entendu parler d'un vieil officier allemand qui tenait beaucoup à ce que les opérations militaires fussent correctes. Il reprochait amèrement à Bonaparte d'avoir gâté la science de la guerre, que le maréchal Daun avait poussée si loin. « Dans ma jeunesse, »

disait-il, « nous avions coutume de faire pendant tout l'été des marches et des contre-marches sans gagner ni perdre une lieue carrée; après quoi, nous reprenions nos quartiers d'hiver. Et voilà un jeune ignorant, un cerveau brûlé, qui vole de Boulogne à Ulm, et d'Ulm au cœur de la Moravie, et qui livre des batailles au mois de décembre. Toute sa tactique est d'une incorrection monstrueuse. » En dépit de ces grands critiques, le monde est d'avis que le but de l'escrime est d'atteindre son adversaire, que le but de la médecine est de guérir, que le but de la guerre est de faire des conquêtes, et que les moyens les plus corrects sont ceux qui mènent le plus sûrement au but.

La poésie n'a-t-elle donc pas un but, et des principes éternels et immuables? La poésie est-elle, comme l'art héraldique, soumise à des règles purement arbitraires? On nous dit que certains écussons et certaines armoiries indiquent certaines conditions, et que mettre telle couleur sur telle autre, ou tel métal sur tel autre, c'est faire de faux blasons. Mais si tout cela était changé, si toutes les armoiries en Europe étaient renouvelées, si l'on décrétait qu'on ne mettrait jamais de l'or que sur de l'argent, ou de l'argent que sur de l'or, qu'un lozange indiquerait la bâtardise, et une barre le veuvage, la nouvelle science serait tout aussi bonne que l'ancienne, parce que l'ancienne et la nouvelle ne seraient bonnes à rien ni l'une ni l'autre. La mascarade de Portcullis et de Rouge-Dragon, n'ayant d'autre valeur que celle que le caprice lui a assignée, peut être soumise à toutes les lois que le caprice voudra lui imposer. Mais il n'en est pas de même pour ce grand art imitatif, au pouvoir duquel tous les siècles rendent hommage, les plus grossiers comme

les plus éclairés. Depuis qu'il a produit ses premiers grands chefs-d'œuvre, tout ce qui peut changer dans ce monde a changé. La civilisation a été conquise, puis perdue, puis reconquise de nouveau. Les religions et les langues, les formes, les gouvernements, les coutumes de la vie privée, et les façons de penser, ont subi une série de révolutions. Tout a passé, tout, sauf les grands traits de la nature, sauf le cœur de l'homme, sauf les miracles de cet art qui a pour mission de refléter le cœur de l'homme et les traits de la nature. Deux vieux poëmes étranges, qui ont fait l'éducation de quatre-vingt-dix générations, conservent encore toute leur fraîcheur. Ils sont encore un objet de vénération pour des esprits enrichis par la littérature de bien des nations et de bien des siècles. Ils charment encore les écoliers, même dans des traductions détestables. Ils ont survécu à dix mille modes capricieuses, ils ont vu vieillir tous les codes de critique qui se sont succédé, et ils sont restés immortels pour nous, parce que la vérité est immortelle, aussi beaux aujourd'hui, quand un étudiant anglais les lit dans son cabinet, que lorsqu'ils furent chantés pour la première fois aux banquets des princes ioniens.

La poésie est une imitation, comme on l'a dit, il y a plus de deux mille ans. C'est un art analogue, à beaucoup d'égards, à la peinture, à la sculpture et à l'art des acteurs. Les imitations du peintre, du sculpteur et de l'acteur sont, à vrai dire, sur certains points, plus parfaites que celles du poëte. Le poëte n'emploie que des mots ; et les mots, lors même qu'ils sont mis en œuvre par un artiste comme Homère ou comme Dante, ne peuvent pas présenter à l'esprit une image des objets visibles tout à fait aussi vivante ni aussi exacte que celle que nous em-

portons avec nous après avoir admiré l'œuvre du pinceau ou du ciseau. Mais, d'un autre côté, la poésie embrasse un horizon infiniment plus étendu que celui d'aucun autre art d'imitation, ou même que celui de tous les autres arts d'imitation réunis. Le sculpteur ne peut imiter que la forme; le peintre représente la forme et la couleur; l'acteur imite seulement la forme, la couleur et le mouvement, tant que le poëte ne lui a pas fourni des paroles. La poésie possède, comme les autres arts, le monde extérieur. Mais le cœur de l'homme appartient à la poésie, et à elle seule. Le peintre, le sculpteur et l'acteur ne peuvent montrer, du caractère et des passions de l'humanité, que cette faible partie qui s'en laisse voir dans le geste et dans la figure, signe toujours imparfait et souvent trompeur de ce qui existe au dedans. Les mots seuls peuvent montrer les parties plus intimes et plus complexes de la nature humaine. Ainsi la poésie imite à la fois tout l'univers extérieur et tout l'univers intérieur, l'aspect de la nature, les vicissitudes de la fortune, l'homme tel qu'il est en lui-même, l'homme tel qu'il paraît dans la société, tout ce qui existe réellement, tout ce dont nous pouvons former une image dans notre esprit en combinant les parties diverses de tout ce qui existe réellement. Le domaine de cet art impérial s'étend aussi loin que la faculté de l'imagination.

Un art essentiellement destiné à l'imitation ne devrait assurément pas être assujetti à des règles qui tendent à rendre ses imitations moins parfaites qu'elles ne le seraient autrement; et ceux qui obéissent à de pareilles règles méritent d'être appelés, non pas des artistes corrects, mais des artistes incorrects. Pour juger équitablement les règles qui ont gouverné la poésie an-

glaise pendant le dernier siècle, il faut se rendre compte des résultats qu'elles ont produits.

Ce fut en 1780 que Johnson termina ses *Vies des Poëtes*. Il nous dit dans cet ouvrage que, depuis l'époque de Dryden, la poésie anglaise n'a montré nulle tendance à retomber dans sa rudesse native, que son langage s'est épuré, que son rhythme est devenu plus harmonieux, et que les sentiments qu'elle exprime se sont perfectionnés. Il est peut-être permis de se demander si la nation a eu bien des motifs de se réjouir des perfectionnements et des progrès qui lui ont donné *Douglas* au lieu d'*Othello*, et les *Triomphes du Caractère* à la place de la la *Reine des fées*.

Ce fut pendant les trente années qui précédèrent l'apparition des *Vies* de Johnson, que la diction et la versification de la poésie anglaise furent le plus correctes, à prendre le mot dans le sens qu'on lui attribue généralement. Ces trente années sont, en ce qui touche la poésie, la plus déplorable portion de notre histoire littéraire. C'est tout au plus si elles nous ont légué quelques poésies qui vaillent la peine qu'on s'en souvienne. Deux ou trois cents vers de Gray, deux fois autant de Goldsmith, quelques stances de Beattie et de Collins, quelques strophes de Mason, quelques prologues et quelques satires où il y a du talent, voilà les chefs-d'œuvre de ce siècle de perfection incomparable. On pourrait imprimer tout cela en un seul volume, et ce volume ne serait pas, tant s'en faut, un volume d'un mérite extraordinaire. Il ne contiendrait pas un seul poëme du premier ordre, très-peu même qu'on pût placer bien haut au second rang. Le *Paradis regagné* ou *Comus* l'emporteraient sur tout cela.

Enfin, quand la poésie fut tombée dans une telle déca-

dence que M. Hayley passa pour un grand poëte, on commença à voir que l'excès du mal allait amener le remède. Les hommes se fatiguèrent d'une littérature insipide, due à des règles qui ne prenaient leur source ni dans la nature ni dans la raison. Une critique vide de sens leur avait appris à attribuer une valeur superstitieuse à la correction bâtarde des faiseurs de vers. Une critique plus sérieuse les ramena à la vraie correction des premiers grands maîtres. Les lois éternelles de la poésie reconquirent leur empire, et les modes passagères qui avaient supplanté ces lois allèrent rejoindre la perruque de Lovelace et le panier de Clarisse.

Ce fut pendant une saison froide et aride que furent répandues les premières semences de la riche moisson que nous avons recueillie. Tandis que la poésie devenait chaque année plus faible et plus mécanique, tandis que la versification monotone que Pope avait introduite, et que ne relevaient plus ni son brillant esprit ni la solidité de son style, fatiguait le public, les grandes œuvres des anciens maîtres attiraient chaque jour une plus large part de l'admiration qu'elles méritaient. Les pièces de Shakspeare étaient mieux représentées, mieux éditées et mieux connues qu'elles ne l'avaient jamais été. On lisait avec plaisir nos belles vieilles ballades ; il était de mode de les imiter. Beaucoup de ces imitations étaient assurément détestables. Mais elles prouvaient qu'on commençait du moins à admirer des beautés qu'on ne pouvait pas atteindre. Évidemment une révolution littéraire se préparait. Il y avait dans l'esprit public une fermentation, un vague désir de quelque chose de nouveau, une disposition à saluer avec joie tout ce qui revêtirait au premier abord une apparence d'originalité. Un siècle de

réforme abonde toujours en imposteurs. Cette même émotion de l'esprit public qui amena la grande séparation d'avec l'Église de Rome produisit aussi les excès des anabaptistes. Cette même agitation de l'esprit public en Europe qui détruisit en France les abus du gouvernement de l'ancien régime, produisit les jacobins et les théophilanthropes. Macpherson et Della Crusca furent aux vrais réformateurs de la poésie anglaise ce que Knipperdolling fut à Luther ou Clootz à Turgot. Le succès des pastiches de Chatterton et des pastiches bien plus méprisables de la littérature irlandaise, montrèrent que le peuple commençait à goûter la vieille poésie, bien qu'il fît preuve de peu de discernement. Jamais le public ne fut plus disposé à croire des récits sans fondement et à admirer des livres sans valeur. On était tout prêt à accepter tout ce qui venait rompre la froide monotonie de l'école correcte.

Le précurseur de la grande restauration de notre littérature fut Cowper. Sa carrière littéraire commença et finit à peu près en même temps que celle d'Alfieri. Une comparaison entre Alfieri et Cowper peut paraître, au premier abord, aussi étrange que celle que fit, dit-on, en 1645, entre George II et Énoch, un ministre presbytérien dévoué à son souverain. On peut croire que le calviniste doux, timide et mélancolique, dont la tyrannie de ses camarades avait brisé la jeune ardeur dès son premier séjour en pension, qui n'eut pas le courage de gagner sa vie en donnant lecture des projets de lois à la chambre des lords, et qui eut pour amis de prédilection une vieille dame aveugle et un théologien évangélique, ne pouvait avoir rien de commun avec le grand seigneur hautain, ardent et voluptueux, le hardi cava-

lier, le libertin qui se battit avec lord Ligonier dans Hyde Park, et enleva au Prétendant sa reine. Mais, quoique la vie privée de ces hommes remarquables n'offre pour ainsi dire aucun trait de ressemblance, leur vie littéraire présente d'étroites analogies. Ils trouvèrent tous deux la poésie dans la dégradation la plus complète, faible, artificielle, entièrement dépourvue de vigueur. Ils possédaient l'un et l'autre le genre de facultés qui les rendaient propres à la relever de ce profond abaissement. On ne peut pas, à strictement parler, les appeler de grands poëtes. Ils n'avaient pas à un très-haut degré le pouvoir créateur, «le don divin de voir et d'inventer», mais ils avaient une grande vigueur de pensée, une grande chaleur de cœur, et, ce qui avait plus d'importance que tout le reste, dans l'état de choses où ils se trouvèrent placés, ils avaient une virilité de goût qui allait presque jusqu'à la rudesse. Ils ne s'adonnèrent ni à la versification mécanique ni aux phrases de convention. Ils écrivirent sur des sujets dont la pensée avait embrasé leur âme; aussi leurs écrits, même lorsqu'ils manquèrent de tout autre charme, eurent ce charme inimitable que donnent aux œuvres les plus simples et les plus informes la sincérité et l'ardeur de la passion. Tous deux cherchèrent leurs inspirations dans un sujet élevé et émouvant, fertile en images dont on n'avait pas encore abusé. La liberté fut la muse d'Alfieri; la religion fut la muse de Cowper. Leur poésie légère est empreinte du même cachet de vérité. Ils n'étaient pas de ceux qui cherchaient à fléchir la sévérité d'une maîtresse fictive, ou qui déploraient son absence dans des lieux communs mélodieux. Au lieu de délirer pour des Chloés et des Sylvies imaginaires, Cowper chanta les aiguilles

à tricoter de M[rs] Unwin. Les seuls vers d'amour que fit Alfieri sont adressés à une femme qu'il aima sincèrement et passionnément. « Tutte le rime amorose che seguono, » dit-il, « tutte sono per essa, e ben sue, e di lei solamente; poichè mai d' altra donna per certo non canterò. »

Ces grands hommes n'étaient pas exempts d'affectation. Mais leur affectation était en opposition complète avec le genre d'affectation qui était alors généralement répandu. Ils exprimaient l'un et l'autre, dans un langage plein de vigueur et d'amertume, le mépris qu'ils ressentaient pour les versificateurs efféminés qui étaient à la mode en Angleterre et en Italie. Cowper se plaint de voir que « la manière est tout, quoi qu'on écrive, et remplace le génie, le goût et l'esprit. » Il donne des éloges à Pope; et cependant il regrette que Pope ait « fait de la poésie un art purement mécanique, et que tous les babillards sachent par cœur leur air. » Alfieri parle avec le même dédain des tragédies de ses prédécesseurs. « Mi cadevano dalle mani per la languidezza, trivialità e prolissità dei modi e del verso, senza parlare poi della snervatezza dei pensieri. Or perchè mai questa nostra divina lingua, sì maschia anco, ed energica, e feroce, in bocca di Dante, dovrà ella farsi così sbiadata ed eunuca nel dialogo tragico? »

Des hommes ainsi dégoûtés du genre languissant de leurs contemporains, regardaient la rudesse comme un défaut véniel ou plutôt comme un mérite positif. Dans leur aversion pour les ornements de mauvais aloi et pour ce que Cowper appelle « une douceur crêmeuse, » ils tombèrent dans l'excès opposé. Leur style fut trop austère, et leur versification trop dure. Il serait difficile,

cependant, d'exagérer l'importance du service qu'ils rendirent à la littérature. La valeur intrinsèque de leurs poëmes est considérable. Mais, ce qui fut inappréciable, ce fut l'exemple qu'ils donnèrent en se révoltant contre un système absurde. Le rôle qu'ils jouèrent fut plutôt celui de Moïse que celui de Josué. Ils ouvrirent la maison de servitude; mais ils n'entrèrent pas dans la terre promise.

Pendant les vingt années qui suivirent la mort de Cowper, la révolution fut complète au sein de la poésie anglaise. Aucun des écrivains de cette époque, pas même sir Walter Scott, n'y contribua aussi puissamment que lord Byron. Cependant lord Byron n'y contribua qu'à regret, avec un sentiment de remords qui allait jusqu'à la honte du rôle qu'il jouait. Tous ses goûts et tous ses penchants le portaient à se ranger du côté de l'école poétique qui disparaissait, contre celle qui faisait son entrée dans le monde. Il parlait de Pope lui-même avec une admiration extravagante. Il n'osait pas dire ouvertement que le petit homme de Twickenham était un plus grand poëte que Shakspeare ou Milton; mais il donnait assez clairement à entendre que c'était son avis. Il n'admira peut-être aucun de ses contemporains autant que M. Gifford, lequel, envisagé comme poëte, était Pope sans l'esprit et l'imagination de Pope, et nous a laissé des satires qui sont certainement inférieures comme vigueur et comme mordant aux productions très-imparfaites de la jeunesse de lord Byron lui-même. De temps en temps il accordait quelques éloges à M. Wordsworth et à M. Coleridge, mais de mauvaise grâce et sans cordialité. Lorsqu'il les attaquait, il y mettait tout son cœur. Il ne trouva rien d'autre à dire du plus soigné des poëmes de

M. Wordsworth, si ce n'est que c'était « une œuvre gauche, mal bâtie, et qu'il avait en horreur ». Peter Bell lui soulevait le cœur à un tel point qu'il évoquait l'ombre de Pope et celle de Dryden pour leur demander s'il était possible qu'un pareil fatras échappât à un juste mépris? Au fond de son cœur, il trouvait son pèlerinage d'Harold inférieur à son imitation de l'Art poétique d'Horace, faible écho de Pope et de Johnson. Plusieurs fois il fut sur le point de publier ce travail insipide, et n'y renonça que sur les sollicitations de ses amis. Il a formellement déclaré qu'il approuvait les unités, ces lois absurdes qui ont, plus qu'aucune autre loi, réduit le génie à l'esclavage. Dans un de ses ouvrages (c'est, je crois, dans sa lettre à M. Bowles), il compare la poésie du dix-huitième siècle au Parthénon, et celle du dix-neuvième à une mosquée turque; et il se félicite, bien qu'il ait aidé ses contemporains à construire leur édifice grotesque et barbare, de ne les avoir du moins jamais aidés à défigurer les restes d'une architecture plus chaste et plus gracieuse. Dans une autre lettre, il compare le changement qui venait de s'opérer dans la poésie anglaise à la décadence de la poésie latine, après le siècle d'Auguste. Du temps de Pope, dit-il à son ami, nous étions aux jours d'Horace. Maintenant, nous sommes aux jours de Claudien.

Il n'avait pas pour les grands maîtres antiques de l'art une vénération bien enthousiaste. Dans sa lettre à M. Bowles, il emploie des expressions qui indiquent clairement qu'il préférait l'*Iliade* de Pope à l'original. M. Moore avoue que son ami n'était pas un très-fervent admirateur de Shakspeare. Parmi tous les poëtes du premier ordre, lord Byron semble donner la préférence

au Dante et à Milton. Cependant, dans le quatrième chant de Childe Harold, il place au moins sur un pied d'égalité avec eux le Tasse, écrivain qui leur est non-seulement inférieur, mais d'un ordre d'esprit tout différent. M. Hunt, je crois, avait parfaitement raison de dire que lord Byron ne trouvait dans les œuvres de Spencer que peu ou point de mérite.

Mais Byron le critique et Byron le poëte étaient deux hommes bien différents. Il est vrai qu'on peut souvent retrouver dans la pratique du noble écrivain les conséquences de sa théorie. Cependant il était naturellement enclin à s'accommoder au goût littéraire du siècle dans lequel il vivait, et son génie lui aurait permis de s'accommoder au goût de tous les siècles. Quoiqu'il parlât souvent de son mépris pour l'humanité, et quoiqu'il se vantât de se suffire parfaitement à lui-même, au milieu de l'inconstance de la fortune et de la renommée, sa carrière littéraire ne fournissait aucune preuve de l'orgueil solitaire et insociable qu'il affectait d'éprouver au fond du cœur. Nous ne saurions nous représenter lord Byron, défiant comme Milton ou Wordsworth les critiques de ses contemporains, leur rendant mépris pour mépris, travaillant à un poëme dans la ferme assurance que son œuvre serait impopulaire et dans la ferme assurance qu'elle serait immortelle. Il a dit, par la bouche d'un de ses héros, en parlant de la grandeur politique, que « celui qui veut gouverner doit obéir ; » et il donne cette maxime comme un motif de ne pas s'adonner à la vie politique. Il oubliait que le pouvoir qu'il avait exercé sur la littérature avait été acheté par la servitude et par le sacrifice de ses goûts personnels aux goûts du public.

Byron a été la créature de son siècle, et à quelque époque qu'il eût vécu, il aurait toujours été la créature de son siècle. Sous Charles Ier, Byron aurait été plus excentrique que Donne. Sous Charles II, les déclamations des poésies dramatiques de Byron auraient été saluées par les applaudissements du parterre, des loges et de la galerie, à l'égal de celles d'un Bayes ou d'un Bilboa. Sous George Ier, la facilité monotone de la versification de Byron et l'élégance de ses expressions auraient inspiré de l'envie à Pope lui-même.

Il fut l'homme des treize dernières années du dix-huitième siècle, et des vingt-trois premières années du dix-neuvième. Il appartint en partie à l'ancienne, et en partie à la nouvelle école de poésie. Son goût personnel le portait vers la première; sa passion pour le succès l'entraînait vers la seconde; ses facultés le rendaient également propre à réussir dans l'un ou dans l'autre camp. Sa renommée devint un terrain commun sur lequel purent se rencontrer les fanatiques des deux partis, Gifford et Shelley, par exemple. Il fut le représentant, non d'un parti littéraire, mais de tous deux à la fois, et de leur conflit, et de la victoire qui mit un terme à ce conflit. Ses poésies remplissent et mesurent dans son ensemble le vaste espace qu'a franchi notre littérature depuis le temps de Johnson. Elles tiennent d'un côté à l'*Essai sur l'homme*, et de l'autre à l'*Excursion*.

L'histoire littéraire nous fournit plusieurs exemples de même nature. Voltaire fut le lien qui unit la France de Louis XIV et la France de Louis XVI, qui rapprocha Racine et Boileau de Condorcet et de Beaumarchais. De même que lord Byron, Voltaire se mit à la tête d'une révolution intellectuelle, tout en la redoutant, en murmu-

rant contre elle et en s'en moquant; il préféra devancer son siècle dans une direction quelconque, plutôt que de rester en arrière et d'être oublié. Dryden fut le lien qui unit la littérature du siècle de Jacques Ier et la littérature du siècle de la reine Anne. Oromasde et Arimane se le disputaient. Arimane fut vainqueur. Mais jusqu'à la fin, son cœur pencha en faveur d'Oromasde. Lord Byron fut, lui aussi, le médiateur entre deux générations, entre deux sectes poétiques hostiles. Tout en se moquant perpétuellement de M. Wordsworth, il fut, peut-être à son insu, l'interprète de M. Wordsworth auprès de la multitude. Dans les *Ballades lyriques* et dans l'*Excursion*, M. Wordsworth s'était fait le grand-prêtre d'un culte dont la nature était l'idole. On ne retrouve dans aucun poëme un sentiment plus exquis de la beauté de la nature, ou un amour et un respect plus passionné pour cette beauté. Cependant les poëmes de M. Wordsworth n'étaient pas populaires, et il n'est pas probable qu'ils arrivent jamais à la popularité dont jouit la poésie de sir Walter Scott. Le sentiment qui y régnait était trop profond pour exciter une sympathie générale. Leur style était souvent trop mystérieux pour être généralement compris. Ils firent quelques adeptes et beaucoup de moqueurs. Lord Byron créa ce qu'on pourrait appeler une école des Lacs à l'usage du public, et tous les amateurs de poésie en Angleterre, je puis presque dire en Europe, s'empressèrent de venir s'asseoir à ses pieds. Ce que M. Wordsworth avait dit comme un reclus, lord Byron le dit comme un homme du monde, avec un sentiment moins profond, mais avec plus de netteté, d'énergie et de concision. J'engage mes lecteurs à relire les deux derniers chants de Childe Harold et de Man-

fred; ils y trouveront, je crois, la preuve de ce que j'avance.

Lord Byron, comme M. Wordsworth, n'avait rien de dramatique dans son génie. Il était même le contraire, l'antithèse d'un grand poëte dramatique. Tous les caractères qu'il a retracés, Harold contemplant l'horizon d'où disparaissent à la fois le soleil et son pays; le Giaour, debout et isolé dans un coin de la sombre enceinte, et jetant sous son long capuchon un regard de sinistre défi sur le crucifix et sur le censeur; Conrad se reposant sur son épée près de la tour du Guet; Lara souriant aux danseuses; Alp regardant sans frémir le nuage fatal qui obscurcit la lune; Manfred errant parmi les précipices de Berne; Azzo sur son siége; Ugo à la barre; Lambro courroucé à la vue de sa fille et de don Juan endormis; Caïn offrant au ciel un sacrifice qui ne saurait être accepté, sont, au fond, identiquement les mêmes. La variété n'existe que dans les âges, les situations et les apparences extérieures. Toutes les fois que lord Byron a essayé de peindre des hommes d'une nature différente, il les a toujours faits insipides ou peu naturels. Selim n'est rien; Bonnivart n'est rien. Don Juan, dans les premiers chants qui sont les meilleurs, n'est qu'une faible copie du Page dans le *Mariage de Figaro*. Johnson, le personnage que rencontre don Juan sur le marché d'esclaves, est entièrement manqué. Sir Walter Scott s'y serait bien autrement pris pour nous montrer un bon Anglais, bien intrépide, dans une pareille situation. Nous aurions cru voir le portrait sortir de la toile.

Je ne me rappelle pas un seul personnage dramatique qui soit peint avec moins de finesse que celui de Sardanapale. Le caractère de ce prince à la fois héroïque et

efféminé, son mépris de la mort et sa terreur d'avoir à porter un casque tant soit peu pesant; sa royale résolution d'être vu à l'avant-garde de son armée, et le souci avec lequel il demande un miroir, afin d'être vu à son avantage, tous ces contrastes sont opposés, il est vrai, avec la finesse aiguë de Juvénal. L'idée du caractère semble même avoir été empruntée à ce que Juvénal dit d'Othon.

Speculum civilis sarcina belli
Nimirum summi ducis est occidere Galbam,
Et curare cutem summi constantia civis,
Bedriaci in campo spolium affectare Palati,
Et pressum in faciem digitis extendere panem.

Ce sont d'excellents vers dans une satire. Mais un poëte dramatique n'est pas chargé d'exposer les caractères avec cette âpreté d'antithèses. Ce n'est pas de cette manière que Shakspeare transforme le débauché de Eastcheap en héros de Shrewsbury, pour le faire bientôt retomber au rang du débauché de Eastcheap. Ce n'est pas ainsi que Shakspeare nous montre chez Antoine la mollesse unie à la valeur. Un auteur dramatique ne peut pas commettre de plus grande faute que celle de poursuivre ces fines descriptions de caractère, dans lesquelles se complaisent tant les auteurs satiriques et les historiens. C'est en rejetant ce qui est naturel que les auteurs satiriques et les historiens arrivent à produire ces portraits frappants. Leur grand but est généralement d'attribuer à leurs personnages le plus grand nombre possible de qualités contradictoires; et c'est un but qu'ils atteignent aisément. Au moyen de choix judicieux et d'exagérations judicieuses, on peut arriver à représenter toute créature humaine comme un composé de contrastes singuliers. Lorsqu'un auteur dramatique cherche à

créer un personnage qui réponde à l'une de ces descriptions, il échoue, parce qu'il renverse un procédé analytique fort imparfait. Ce qu'il produit, ce n'est pas un homme, c'est une épigramme personnifiée. Plus d'un écrivain éminent s'est laissé prendre à ce piége. Ben Jonson nous a donné Hermogène, peint d'après les vers piquants d'Horace; mais l'inconséquence, qui est si amusante dans la satire, ne nous paraît pas naturelle et nous choque dans la pièce. Dans son roman de *Peveril du Pic,* sir Walter Scott a commis une faute du même genre, bien plus éclatante encore. Parce qu'il admirait, comme doit le faire tout lecteur judicieux, la satire poignante et vigoureuse de Dryden contre le duc de Buckingham, sir Walter a voulu faire un duc de Buckingham qui pût s'adapter à cette satire, un véritable Zimri, en chair et en os; et il a fait, non pas un homme, mais le plus grotesque de tous les monstres. Tout écrivain qui voudrait introduire dans une pièce ou dans un roman un Wharton comme le Wharton de Pope, ou bien un lord Hervey répondant à Sporus, échouerait de même.

Mais, pour en revenir à lord Byron, ses femmes, comme ses hommes, sont toutes de la même famille. Haidee est une Julia enfantine et à demi sauvage; Julia est une Haidee civilisée et digne. Leila est une Zuleika mariée, Zuleika est Leila encore vierge. Gulnare et Medora semblent avoir été mises en opposition à dessein. Cependant la différence n'existe que dans les situations. Il ne faudrait pas grand'chose, ce nous semble, pour mettre aux mains de Gulnare le luth de Médora, et pour armer Médora du poignard de Gulnare.

On a presque le droit de dire que lord Byron n'a jamais su peindre qu'un seul homme et qu'une seule femme : un homme fier, inégal, cynique, le défi dans les yeux et l'amertume dans l'âme, plein de mépris pour l'humanité, implacable dans sa soif de vengeance, et cependant capable d'aimer fortement et profondément : une femme douce et tendre, aimant à caresser et à être caressée, mais capable de se transformer en une tigresse, dès que sa passion est en jeu.

Lord Byron n'avait pas même le talent de représenter d'une façon dramatique ces deux caractères, les deux seuls qu'il ait jamais su retracer. Il les représentait d'après la méthode de Clarendon, non d'après celle de Shakspeare. Il les analysait, il les faisait s'analyser eux-mêmes ; il n'a jamais su les faire vivre sous nos yeux. Il nous dit, par exemple, avec infiniment de nerf et de puissance, que Lara parlait avec une amertume sarcastique, qu'il parlait peu de ses voyages, et que lorsqu'on lui adressait beaucoup de questions à ce sujet, ses réponses devenaient brèves et son visage sombre. Mais nous n'avons aucun des discours sarcastiques, aucune des réponses brèves de Lara. Ce n'est pas ainsi que les grands maîtres de la nature humaine ont fait revivre les créatures humaines. Homère ne nous dit jamais que Nestor aimait à faire de longs récits de sa jeunesse. Shakspeare ne nous dit jamais que tout ce qui est beau et noble venait s'associer dans l'âme de Iago à quelque idée grossière et basse.

Il est curieux de remarquer combien, chez lord Byron, le dialogue perd facilement le caractère d'un dialogue, pour devenir un soliloque. Les scènes entre Manfred et le chasseur de chamois, entre Manfred et la sorcière des

Alpes, entre Manfred et l'Abbé, sont des exemples de cette tendance. Après quelques discours sans importance, Manfred prend bien vite la parole à lui tout seul. Les autres interlocuteurs n'ont d'autre mérite que de savoir bien écouter. De temps en temps, ils se permettent une question ou une exclamation qui lance de nouveau Manfred sur le sujet inépuisable de ses sentiments personnels. Prenez les beaux passages des drames de lord Byron, la description de Rome, par exemple, dans *Manfred,* ou la description d'une fête vénitienne, dans *Marino Faliero,* ou l'invective finale contre Venise, que prononce le vieux doge, et vous verrez qu'il n'y a rien de dramatique dans ces discours, qu'ils ne doivent en rien leur effet au caractère ou à la situation du personnage qui parle, et qu'ils auraient été aussi beaux, ou même plus beaux, si lord Byron les avait publiés comme des fragments poétiques. Il n'y a peut-être pas dans Shakspeare un seul discours dont on puisse dire la même chose. Tout lecteur intelligent de Shakspeare souffre de voir mis à part ce qu'on appelle les meilleurs morceaux, sous le nom de « Beautés » ou d' « Élégants extraits, » ou d'entendre citer un passage isolé, par exemple, « Être ou n'être pas », comme un spécimen du grand poëte. « Être ou n'être pas » a incontestablement du mérite comme composition détachée. Il aurait du mérite même si Shakspeare l'avait placé dans la bouche d'un chœur. Mais son mérite, comme composition détachée, disparaît lorsqu'on le compare à son mérite comme faisant partie de Hamlet. Il n'y a nulle exagération à dire qu'on ferait moins de tort aux grandes pièces de Shakspeare, en supprimant ce qu'on appelle communément les beaux endroits, qu'on n'en ferait à ces mêmes passages en les

lisant isolément. C'est peut-être le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un auteur dramatique.

D'un autre côté, je ne sais s'il y a, dans toutes les pièces de lord Byron, un seul passage remarquable qui doive une portion quelconque de son intérêt ou de son effet à son rapport avec les caractères ou avec l'action. Autant qu'il nous en souvienne, il n'a écrit qu'une seule scène qui soit dramatique même dans la forme, c'est la scène entre Lucifer et Caïn. La conférence est animée, et chacun des interlocuteurs y prend sa légitime part. Mais pour peu qu'on examine avec soin cette scène, on verra qu'elle ne fait que confirmer nos remarques. Ce n'est un dialogue que dans la forme. Au fond, c'est un soliloque. C'est à vrai dire une discussion avec un seul esprit inquiet et sceptique. Les questions et les réponses, les objections et les solutions appartiennent toutes au même caractère.

Un écrivain qui faisait preuve de si peu d'habileté dramatique ne devait pas écrire un récit avec de bien grands effets dramatiques. En effet, rien de moins soigné et de plus négligé que la structure de ses poëmes narratifs. Il a l'air de s'être dit, comme le héros de la Répétition (*the Rehearsal*), que l'intrigue n'est bonne qu'à relier les beaux endroits. Ses deux plus longs ouvrages, *Childe Harold* et *Don Juan*, n'ont aucune espèce de plan. Tous deux auraient pu prendre des proportions démesurées, ou s'arrêter net à un endroit quelconque. L'état dans lequel le Giaour se montre à nous fait bien comprendre comment Byron a écrit tous ses poëmes. Ils sont tous, comme le Giaour, des collections de fragments, et, bien qu'il n'y ait pas d'espaces vides marqués par des astérisques, il est cependant facile de voir, au peu de soin qu'a

mis Byron à les relier entre eux, où commencent et où finissent les morceaux pour l'amour desquels fut composé le tout.

C'était dans la description et dans la méditation que Byron excellait. « La description était son fort, » comme il dit dans don Juan. Sa manière est vraiment toute à lui, et presque sans égale; rapide, vivante, pleine de puissance: les choix heureux, les coups de pinceau en petit nombre et hardis. En dépit du respect que nous inspire le génie de M. Wordsworth, nous ne pouvons nous empêcher de croire que la minutie de ses descriptions nuit souvent à l'effet. Il s'est accoutumé à contempler la nature avec les yeux d'un amant, à s'attacher à chaque trait et à noter tous les changements d'aspect. Les beautés qui frappent l'observateur le plus négligent, et celles qu'on ne découvre qu'à force d'attention, lui sont également familières et occupent la même place dans ses poésies. Le proverbe du vieil Hésiode, que la moitié est souvent plus que le tout, s'applique parfaitement à la description. L'habile pratique des Hollandais, qui abattaient la plus grande partie des arbres précieux dans les îles à épices, afin d'augmenter la valeur de ceux qui restaient, est une pratique que les poëtes feraient bien d'imiter. C'est une pratique que lord Byron a su observer mieux qu'aucun autre poëte. Quels qu'aient été ses défauts, personne n'a jamais pu, tant que son esprit a conservé sa vigueur, l'accuser de prolixité.

Quelque grand que fût le mérite intrinsèque de ses descriptions, ce qui leur donnait leur principal intérêt c'était le sentiment qui venait toujours s'y mêler. Lord Byron était lui-même le commencement, le milieu et la fin de toute sa poésie, le héros de tous les récits, le prin-

cipal objet de tous les paysages. Harold, Lara, Manfred, et une foule d'autres personnages, n'étaient aux yeux du public que des Byron à peine déguisés, et il y a tout lieu de croire que c'était bien véritablement là son intention. Les merveilles du monde extérieur, le Tage et les puissantes flottes de la Grande-Bretagne qui naviguent sur ses ondes, les tours de Cintra qui s'élèvent au-dessus de l'épaisse forêt de chênes-liéges et de saules pleureurs, le marbre étincelant du Pentélique, les rives du Rhin, les glaciers de Clarens, le doux lac Léman, la grotte d'Egérie avec ses oiseaux et ses lézards frétillants, les ruines sans forme de Rome, couvertes de lierre et de fleurs sauvages, les étoiles, la mer, les montagnes, toute la nature, en un mot, sert d'accessoire et de fond à une figure sombre et mélancolique.

Jamais écrivain n'eut à sa disposition une aussi vaste source de mépris, d'éloquence, de misanthropie et de désespoir. Ce Marah ne tarissait jamais. Aucun art ne pouvait adoucir, aucune dérivation ne pouvait épuiser ces ondes éternellement amères. Jamais il n'y a eu dans la monotonie une variété égale à celle de Byron. Depuis les éclats de rire du maniaque jusqu'aux lamentations les plus perçantes, il a su faire usage de toutes les notes de l'angoisse humaine. Les années succédaient aux années, les mois remplaçaient les mois, et il continuait à répéter que le malheur est le sort commun à tous les hommes; que le malheur suprême est le sort des êtres supérieurs; que tous les désirs qui nous oppressent nous conduisent également à la douleur : à la douleur du désappointement, s'ils ne sont pas satisfaits; à la douleur de la satiété, s'ils sont satisfaits. Ses héros sont des hommes qui sont arrivés par des routes différentes

au même désespoir, qui sont las de la vie, qui sont en guerre avec la société, qui n'ont dans leur angoisse d'autre soutien qu'un invincible orgueil, semblable à celui de Prométhée enchaîné sur le rocher ou de Satan dans la fournaise ardente, qui peuvent dompter leurs tortures par la force de leur volonté, et qui bravent jusqu'à la fin toutes les puissances du ciel et de la terre. Byron s'est toujours représenté lui-même comme un homme de la même espèce que ses créations favorites, comme un homme dont le cœur avait été desséché, qui avait perdu à tout jamais le pouvoir d'être heureux, mais dont l'invincible énergie osait envisager tout ce qui pouvait lui arriver de plus terrible, soit dans ce monde, soit dans le monde à venir.

Dans quelle mesure ce sentiment d'amertume morbide venait-il d'une maladie naturelle de l'âme, dans quelle mesure était-il le produit de malheurs véritables, dans quelle mesure était-il dû à la fièvre de la dissipation, dans quelle mesure était-il imaginaire, dans quelle mesure était-il affecté, il nous est impossible, et il aurait été probablement impossible aux amis les plus intimes de lord Byron de le dire. Il est permis de douter qu'il ait jamais existé, ou qu'il puisse jamais exister, un homme répondant à la description qu'il nous a laissée de lui-même; mais il est incontestable que Byron n'était pas cet homme-là. Il est ridicule de supposer qu'un homme dont l'esprit aurait été véritablement imbu de mépris pour ses semblables, aurait publié chaque année trois ou quatre volumes pour le leur dire, ou qu'un homme qui aurait pu affirmer en toute sincérité qu'il ne désirait ni ne recherchait la sympathie de personne, aurait permis à l'Europe tout entière d'entendre ses

adieux à sa femme et les bénédictions qu'il adressait à son enfant. Dans le second chant de Childe Harold, il nous dit qu'il est insensible à la renommée et au blâme : « Une telle lutte ne saurait troubler le cœur qui ne se soucie ni d'un reproche amer, ni d'une louange partiale. » Cependant, nous savons à n'en pas douter, qu'un ou deux jours avant la publication de ces vers, lord Byron avait ressenti une joie un peu puérile, en recevant les félicitations de ses amis à l'occasion de son premier discours dans la chambre des lords.

Je suis pourtant bien loin de croire que sa tristesse fût entièrement feinte. Byron était par nature d'une grande sensibilité ; il avait été mal élevé ; ses sentiments avaient été de bonne heure soumis à de dures épreuves ; il avait été malheureux dans son premier amour ; il avait eu la mortification de voir échouer ses premiers efforts littéraires ; sa situation pécuniaire avait été souvent difficile ; le bonheur domestique lui était inconnu ; le public le traitait avec une cruelle injustice ; il souffrait physiquement et moralement des habitudes dissipées qu'il avait contractées ; dans l'ensemble il était malheureux. Il découvrit bientôt qu'en faisant parade de son malheur devant le public, il produisait une immense sensation. Le monde ne se fit pas faute de l'encourager à parler de ses souffrances morales. L'intérêt qu'excitèrent ses premières confessions le conduisit à affecter une tristesse fort exagérée, et l'affectation réagit probablement sur ses sentiments. Il aurait vraisemblablement été fort embarrassé lui-même, s'il avait été forcé de faire la part de la vérité et celle de la mise en scène dans le caractère qu'il se plaisait à s'attribuer.

Il est incontestable que cet homme remarquable dut au moins autant à son égoïsme morose qu'à la puissance véritable de sa poésie la grande influence qu'il exerça sur ses contemporains. Nous n'avons jamais bien compris comment il se fait que cet égoïsme, si impopulaire dans la conversation, soit si populaire dans les livres; ou comment il se peut que des hommes qui affectent dans leurs ouvrages des qualités et des sentiments qu'ils n'ont pas, en imposent tellement plus à leurs contemporains qu'à la postérité. Tout le monde sait l'intérêt qu'excita jadis la passion de Pétrarque, et la tendresse compatissante avec laquelle la moitié de l'Europe a contemplé les infortunes de Rousseau. Aujourd'hui, la passion de Pétrarque nous fait l'effet de n'avoir pas été de celles qui brisent les cœurs, et nous sommes plus disposés à rire des souffrances de Rousseau qu'à les déplorer, car ses malheurs nous semblent avoir été en partie contrefaits, et en partie causés par sa vanité et sa perversité naturelles.

Nous n'avons pas la prétention de deviner ce que nos petits-enfants pourront penser du caractère de lord Byron, tel qu'il se montre dans ses vers. Il est certain que l'intérêt qu'il excita pendant sa vie est sans exemple dans l'histoire littéraire. Le sentiment qu'éprouvaient à son égard les jeunes amateurs de poésie ne peut être compris que par ceux qui l'ont éprouvé. Pour des gens qui ne connaissent pas les calamités véritables, « il n'y a rien d'aussi parfaitement doux que l'aimable mélancolie. » Cette image affaiblie du chagrin a toujours paru aux jeunes gens une agréable émotion. Les vieillards et les hommes déjà parvenus à l'âge mûr ont tant de causes réelles de tristesse qu'ils sont rarement disposés à « être tristes

comme la nuit, uniquement par plaisir. » Le fait est que le pouvoir leur manque autant que le vouloir. Nous connaissons bien peu de personnes mêlées à la vie active, qui fussent capables de jouir infiniment de ce qu'on a appelé « l'extase de la douleur, » à supposer même qu'elles pussent se procurer des tabourets sur lesquels elles eussent le loisir de se livrer à la mélancolie avec toute la préméditation de maître Stephen.

La popularité de lord Byron fut sans bornes parmi la masse des jeunes gens qui ne lisent à peu près que des ouvrages d'imagination. Ils achetaient son portrait, ils faisaient collection de ses moindres reliques; ils apprenaient par cœur ses poëmes, ils faisaient les plus grands efforts pour écrire comme lui et pour se donner les mêmes airs que lui. Beaucoup d'entre eux étudièrent devant leur glace dans l'espoir d'attraper le pli de la lèvre supérieure et les sourcils froncés qu'on remarque dans quelques-uns de ses portraits. Quelques fanatiques allèrent même jusqu'à bannir leurs cravates, à l'imitation de leur grand modèle. Pendant quelques années, la presse de la Minerve ne fit pas paraître un seul roman sans un noble personnage, mystérieux et infortuné comme Lara. On ne saurait se faire une idée de la quantité d'étudiants pleins d'espérance et d'élèves en médecine qui devinrent de sombres infortunés, pour lesquels la fraîcheur de l'âme ne retombait plus en rosée, dont les passions étaient réduites en cendre, et qui ne pouvaient même plus se soulager par des larmes. Ce ne fut pas le plus grand mal. Il s'établit bientôt dans le cœur d'un grand nombre de ces enthousiastes une association pernicieuse et absurde entre la vigueur intellectuelle et la dépravation morale. Ils finirent par extraire de la poésie de lord Byron, un

système de morale, composé à la fois de misanthropie et de goût pour la volupté, système dont les deux grands commandements étaient : « Haïssez votre prochain, et aimez la femme de votre prochain. »

Ce genre d'affectation a disparu ; encore quelques années, et il ne restera plus rien de la puissance magique qui a jadis appartenu au nom de Byron. Pour nous, il est encore un homme, jeune, noble et malheureux. Pour nos enfants, il ne sera plus qu'un écrivain ; et leur jugement impartial lui fera une place parmi les écrivains, sans égard pour son rang ou pour l'histoire de sa vie. Nous sommes convaincu qu'on passera ses vers au crible, et qu'on rejettera comme sans valeur beaucoup de ce qu'ont admiré ses contemporains. Mais nous sommes également convaincu, qu'après la plus sévère épuration, il restera des poésies de lord Byron bien des choses qui ne pourront périr que le jour où la langue anglaise elle-même périra.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Corbeil. Typ. et stér. de Crété.



